





Digitized by the Internet Archive  
in 2010 with funding from  
University of Ottawa





# ŒUVRES

## DRAMATIQUES

DE

*NÉRICAULT DESTOUCHES,*

De l'Académie Française.

---

---

*Tome Premier.*

---

---



A PARIS,  
DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

---

M. DCCCLVII.

PQ

1977

D7A19

1759

V.1

coll.

pbcc.



# A U R O I .

SIRE,

*L'HOMMAGE respectueux que je prends la liberté de faire à VOTRE MAJESTÉ des Œuvres dramatiques de feu mon Père, me fut inspiré par lui-même, & c'est le vœu que j'ai recueilli avec ses derniers soupirs. « J'ai eu le bonheur, me dit-il, de consacrer au «*

» Roi presque en commençant ma carrière, des  
» travaux plus importans par les négociations  
» dont j'eus l'honneur d'être chargé. Après  
» avoir rempli ma mission avec quelque succès,  
» mon goût pour les Lettres, & sur-tout pour  
» la Poësie, me fit chercher la solitude, j'y  
» composai divers ouvrages dont le principal  
» objet fut de concourir autant qu'il seroit en  
» moi, à la gloire du règne de Sa Majesté ;  
» c'est à vous, mon fils, de les porter à ses  
pieds ». Telles furent, SIRE, les dernières  
paroles d'un de vos plus fidèles Sujets :  
Quelle eût été sa consolation s'il eut prévu  
que VOTRE MAJESTÉ daigneroit un  
jour lui assurer l'immortalité ! Je n'ai point  
hérité de ses talens, mais le Ciel, dès mes  
plus jeunes années, a pénétré mon ame du



*desir le plus vif de vouer mes jours au service  
de VOTRE MAJESTÉ. Rangé depuis  
seize ans sous les étendards d'une Com-  
pagnie \* distinguée par sa noblesse, sa  
valeur, sa fidélité, je n'ai rien plus à cœur  
que d'imiter ses exemples, & de signaler  
mon zèle pour le meilleur & le plus grand  
des Rois.*

\* La seconde  
Compagnie des  
Mousquetaires.

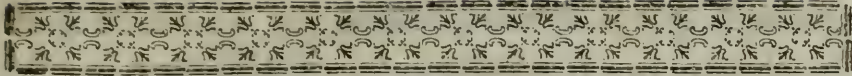
*Je suis, avec le plus profond respect,*

*SIRE,*

*DE VOTRE MAJESTÉ,*

Le très-humble, très-foumis  
& très-fidèle sujet,  
NÉRICAULT DESTOUCHES.





## AVERTISSEMENT.

LE ROI, dont les bontés ne cessent d'encourager les talens, ayant bien voulu honorer la mémoire de mon père en ordonnant une édition de ses Œuvres au Louvre, j'ai cru ne pouvoir mieux répondre à cette grace qu'en portant l'édition au degré de perfection dont elle étoit susceptible.

Je ne m'en suis pas rapporté à mes soins uniquement pour les corrections, qui ont été faites avec l'exactitude la plus scrupuleuse. Un ami de mon père, aussi connu par ses talens, que par sa place, a bien voulu m'aider dans ce travail. On trouvera beaucoup de changemens dans les premières Pièces, telles que le *Curieux impertinent*, l'*Ingrat*, l'*Irrésolu*, le *Médisant*, l'*Obstacle imprévu*, mais ces changemens ne sont point émanés de nous. Mon père les avoit préparés : la qualité distinctive d'un bon Auteur est de n'être jamais content de ses ouvrages ; M. Destouches avoit, j'ose le dire, porté cette louable défiance à l'excès ; il n'avoit cessé de revoir ses premières Pièces sur-tout, avec un œil sévère,

viii *AVERTISSEMENT.*

persuadé qu'on découvre dans un âge mûr bien des défauts qui ont échappé au feu de la jeunesse; c'est ce qui a produit des Scènes, des Actes refondus presqu'en entier. Il comptoit exercer la même critique sur ses autres Poëmes; la mort ne lui a pas permis d'achever cette entreprise, & c'est un regret de plus ajoûté à la douleur que m'a causée sa perte. Au surplus, on a retranché de cette édition tout ce qui n'est propre qu'à grossir des volumes, comme Épîtres dédicatoires, Préfaces, souvent relatives aux temps; mais on trouvera de plus que dans les éditions précédentes, le *Jeune Homme à l'épreuve*, la *Force du Naturel*, déjà connus; & en Œuvres posthumes, & qui n'ont point encore paru, le *Trésor caché*, en cinq Actes & en Prose (sujet tiré de Plaute); le *Mari confident* en cinq Actes & en Vers; l'*Archimenteur*, de même; le *Dépôt*, petite Pièce en un Acte, aussi en Vers. Peut-être ces Poëmes ne paroîtront-ils pas de la force des premiers, néanmoins on ne les met au jour qu'après avoir consulté plusieurs gens de Lettres qui les ont jugés très-dignes d'être publiés. Enfin, on s'est renfermé dans le talent principal de l'Auteur, & l'on ne verra rien ici d'étranger au Théâtre, que les Discours Académiques de M. Destouches, & son

son Tombeau, monument érigé par l'amitié la plus tendre.

Ce seroit peut-être ici le lieu de tracer la vie de mon père, mais cette tâche est un peu trop délicate pour un fils. Je me bornerai à dire qu'il fut dans sa jeunesse envoyé en Angleterre par M. le Duc d'Orléans Régent, & qu'il y fut employé long-temps à des négociations dont il s'acquitta à la satisfaction de ce Grand Prince. Feu mon père avoit eu le bonheur d'être instruit par M. le Marquis de Puisieux, dans le temps qu'il étoit Ambassadeur en Suisse, & il dû principalement aux lumières de cet excellent Politique, les succès de ses négociations. A son retour, le Roi lui accorda une gratification de cent mille livres. La mort de M. le Duc d'Orléans fit éclipser les premiers rayons de fortune qu'il avoit vûs luire, il s'en consola avec les Muses, & pour les cultiver avec plus de soin, il prit le parti de la solitude; il acheta une Terre dans le dessein de s'y retirer & de pouvoir se livrer tout entier à son goût pour le Dramatique. Il eût l'honneur, avant cette retraite, d'être reçu à l'Académie Française, & il entretenoit toujours des correspondances utiles avec la plupart des Membres de cette illustre Compagnie. Il s'étoit marié en Angleterre; le secret important que

cette alliance exigeoit alors, n'ayant point été gardé par une personne de la famille à laquelle il s'étoit uni, a donné lieu à la Comédie du *Philosophe marié*. On fait que la vie d'un Homme de Lettres, peu chargée d'événemens, n'est pas fort intéressante pour le Public en général, mais ce qu'il est toujours curieux de connoître, c'est le caractère, ce sont les mœurs des personnes qui se sont distinguées par leur mérite; & à cet égard, pour bien juger de mon père, on peut s'en rapporter aux sentimens vertueux qu'il a répandus dans toutes ses Pièces. Sa droiture, sa candeur étoient encore moins le fruit d'un heureux naturel, que celui des impressions que la Religion; à laquelle il a toujours été fidèlement attaché, avoit également faites sur son cœur & sur son esprit.



---

# T A B L E

Des Pièces contenues dans ce Volume.

<i>LE Curieux impertinent.</i> . . . .	page 1
<i>L'Ingrat.</i> . . . . .	121
<i>L'Irrésolu.</i> . . . . .	257
<i>Le Médifant.</i> . . . . .	403
<i>Le triple Mariage.</i> . . . . .	545
<i>L'Obstacle imprévu.</i> . . . . .	607



LE CURIEUX



LE CURIÉUX  
IMPERTINENT.

---

---

*COMÉDIE.*

---

---

---

## A C T E U R S.

GÉRONTE.

JULIE, fille de Gêronte.

LÉANDRE, amant de Julie.

DAMON, ami de Léandre.

NÉRINE, suivante de Julie.

LOLIVE, valet de Léandre.

CRISPIN, valet de Damon.

UN LAQUAIS de Gêronte.

*La Scène est à Paris, dans la maison de Gêronte.*



# LE CURIEUX IMPERTINENT.

*Comédie.*



## ACTE PREMIER.

*SCENE PREMIERE.*

D A M O N , C R I S P I N .

C R I S P I N .

**O**H, par ma foi, Monsieur, je ne vous comprends point,  
Et je veux, s'il vous plaît, raisonner sur ce point.  
Pour vivre à la campagne, & pour être tranquille,  
Au milieu de l'hiver vous sortez de la ville;  
Puis, à peine arrivé, vous regagnez Paris.  
D'un si prompt changement, qui ne seroit surpris!

D A M O N .

Ce voyage, Crispin, ne doit pas te surprendre,  
Je reviens à Paris par l'ordre de Léandre;

A ij

Car tout ce qu'il fouhaite eft un ordre pour moi ;  
 Et de lui plaire en tout je me fais une loi.  
 Tu fais qu'unis tous deux d'une amitié parfaite ...

C R I S P I N.

Nous voilà donc ici parce qu'il le fouhaite !

D A M O N.

Tu l'as dit.

C R I S P I N.

J'ai, Monsieur, quelque petit foupçon ;  
 De grace , apprenez - moi fi j'ai tort ou raifon.  
 Je crois , fans vanité , n'être pas une bête ,  
 Et lorsque je me mets certaine chofe en tête ...  
 Vous êtes amoureux , ou je fuis fort trompé.

D A M O N.

Comment ?

C R I S P I N.

Quand vous étiez tout entier occupé  
 Du deffein d'affurer le bonheur de Léandre ,  
 Et d'engager Gêronte à l'accepter pour gendre ,  
 Le vieillard refufoit ; vous , content & joyeux ,  
 Vous reveniez les foirs affable , gracieux :  
 Crispin , me difiez-vous avec un air paifible ,  
 J'ai perdu tous mes foins , Gêronte eft inflexible.

D A M O N.

D'accord.

C R I S P I N.

Après cela , lorsque fur fon efprit  
 Vous eutes pour Léandre acquis quelque crédit ,

Je vous vis, tout d'un coup, triste, mélancolique,  
 Brutal, & souffletant votre cher domestique;  
 Tout ce que je faisois étoit toûjours mal fait,  
 Et jamais de mes soins vous n'étiez satisfait.  
 Je me disois tout bas : Il en tient, notre maître,  
 De Julie amoureux, il n'ose le paroître,  
 Ses soins près du vieillard, ont du succès enfin,  
 Et voilà le sujet qui cause son chagrin.

D A M O N.

Tout ce que tu disois étoit trop véritable,  
 Julie avoit surpris...

C R I S P I N.

Morbleu, qu'elle est aimable !  
 Sa suivante Nérine est bien aimable aussi.  
 Mais pourquoi, s'il vous plaît, revenons-nous ici ?  
 Ayant fait tant d'efforts pour votre ami Léandre,  
 Jusques après la noce il vous falloit attendre.

D A M O N.

La noce est différée encor de quelques jours,  
 Et je sens que mes feux vont reprendre leur cours.  
 Je ne puis t'exprimer jusqu'où va ma surprise :  
 Léandre m'a mandé de venir sans remise.  
 Nos amans sont brouillés, il n'en faut point douter :  
 Si j'en crois ma foiblesse, il en faut profiter.  
 Mais, Crispin, je perdrais plustôt cent fois la vie,  
 Que de faire à Léandre aucune perfidie.

C R I S P I N.

Bon, mourir quand on a si long-temps combattu !

A iij

Oh , pour moi , je fens bien que j'ai moins de vertu.  
 Nérine m'a donné vivement dans la vûe ,  
 Si-tôt que je la vois je me fens l'ame émûe ,  
 Je ne m'en cache point. Lolive est mon ami :  
 Mais le diable , Monsieur , n'est jamais endormi ;  
 Et si Nérine veut , ma foi , quoi qu'il arrive ,  
 Malgré notre amitié je supplante Lolive.

D A M O N.

Pour ton compte , Crispin , fais ce que tu voudras ,  
 Mais de tels procédés ne me conviennent pas.  
 Pour m'éclaircir de tout je vais chercher Léandre.  
 Tu peux m'attendre ici , je viendrai te reprendre.

## *S C E N E I I.*

C R I S P I N *seul.*

**M**ON maître est scrupuleux très-excessivement ;  
 Moi , je n'y cherche point tant de raffinement.  
 Ménager un ami , respecter sa maîtresse ,  
 Craindre de la tenter , belle délicatesse.  
 Oh par la ventrebleu , si j'étois dans le cas ,  
 Un si sot point d'honneur ne m'arrêteroit pas.  
 C'est peu d'être hardi , je serois téméraire :  
 Quand l'amour parle au cœur , l'amitié doit se taire.  
 Quoi ! se sacrifier pour un ami ! Ma foi ,  
 Ces beaux sentimens-là ne sont pas faits pour moi.  
 De tout temps les Crispins frais , dispos & grotesques ,  
 Furent fort amoureux sans être romanesques ;

Pour eux, un bon morceau n'est jamais de rebut,  
Et, sans aucun égard, ils vont droit à leur but.  
Nérine, par exemple, est un minois qui tente,  
Et si je la trouvois tant soit peu complaisante,  
Le commerce entre nous feroit bien-tôt lié,  
En dépit de Lolive & de notre amitié.

---

*S C E N E I I I.*

N E R I N E , C R I S P I N .

N E R I N E .

Q U E vois - je ! C'est Crispin !

C R I S P I N .

C'est lui-même en personne,  
Ou je me trompe fort. Bonjour, belle friponne.

N E R I N E .

Bonjour le beau garçon.

C R I S P I N .

Tu plaisantes, je croi ;  
Mais on voit bien des gens qui font moins beaux que moi,  
N'est-il pas vrai !

N E R I N E .

Monsieur pense bien de lui-même.

C R I S P I N .

Pas trop. Ma modestie . . .

N E R I N E .

Elle n'est pas extrême ;

Mais un si grand mérite a droit de se vanter.

C R I S P I N.

Madame, en vérité, vous voulez me flatter.

N E R I N E.

Oh point du tout, Monsieur.

C R I S P I N.

Trève de raillerie,

Tu m'aimeras un jour.

N E R I N E.

Quand cela, je vous prie!

C R I S P I N.

Vas, ce fera bien-tôt, ou je ne suis qu'un sot:

Interroges ton cœur. Que dit-il?

N E R I N E.

Pas le mot.

C R I S P I N.

Il ne dit rien pour moi!

N E R I N E.

Rien du tout, je vous jure.

C R I S P I N.

Il n'a donc point de goût.

N E R I N E.

Oh la rare figure

Pour faire une infidèle!

C R I S P I N.

Eh ne jurons de rien.

Si tu me connoissois . . .

N E R I N E.

Brifons cet entretien,



Et parlons de ton maître. Il s'est bien fait attendre.

C R I S P I N.

C'est que nous attendions les ordres de Léandre.  
Mon maître a différé quelque temps son départ,  
Mais enfin nous voici.

N E R I N E.

Vous nous manquiez d'égard,  
En vous hâtant si peu. Je perdois patience.

C R I S P I N.

Tu ne pouvois donc plus supporter notre absence?

N E R I N E.

Oh, pour la tienne, eût-elle encor duré vingt ans,  
Je n'aurois pas trouvé que c'eût été long-temps.

C R I S P I N.

Je te suis obligé. Tu fais bien la tigresse.

N E R I N E.

Et toi bien l'important. Mais voici ma maîtresse.

---

---

S C E N E I V.

J U L I E, N E R I N E, C R I S P I N.

J U L I E à Nérine.

N'EST-CE pas là Crispin?

N E R I N E.

Oui, Madame, c'est lui.

J U L I E.

Je ne m'attendois pas à le voir aujourd'hui.

*Tome I.*

B

*Le Curieux Impertinent,*

C R I S P I N.

Vous me voyez pourtant.

J U L I E.

J'en ai bien de la joie ;

Car c'est apparemment ton maître qui t'envoie.

Quand viendra-t-il ?

C R I S P I N.

Tous deux, nous venons d'arriver ;

Mais il est bien surpris, il croyoit vous trouver

Mariée à Léandre, &amp; je pensois de même.

N E' R I N E.

Vous vous trompiez bien fort, &amp;...

J U L I E.

Ma joie est extrême

D'apprendre que Damon arrive en ce moment.

Crispin, vas de ma part lui faire compliment,

Dis-lui que je l'attens avec impatience.

C R I S P I N.

Je m'en vais l'avertir en toute diligence.

*S C E N E V.*

J U L I E, N E' R I N E.

N E' R I N E.

**E**NFIN vous le voyez, chacun est étonné  
 Que votre hymen encor ne soit pas terminé.  
 Quel étrange amoureux que votre beau Léandre !  
 C'est lui qui doit presser, c'est lui qui fait attendre ;

Et depuis plus d'un mois que cet amant chéri  
Vous est par bon contrat engagé pour mari,  
Lorsque rien ne s'oppose à votre mariage,  
Il ne profite point d'un pareil avantage!  
Qu'attend-il, s'il vous plaît! Je vous dis en un mot,  
Qu'un amant qui diffère est infidèle ou sot.

J U L I E.

Il m'a dit ses raisons, dont je t'ai fait mystère.

N E R I N E.

En êtes-vous contente?

J U L I E.

Oui,

N E R I N E.

Je dois donc me taire,

Et croire après cela que Léandre fait bien;  
Quoique j'en doute fort, je ne réplique rien.  
En tout ceci pourtant je suis intéressée,  
Et de conclurre, moi, je suis un peu pressée.  
Le maître est votre amant, le valet a ma foi,  
Le délai vous convient, il me déplaît à moi.

J U L I E.

De semblables discours choquent la bienséance,  
Nérine, songes au moins que ton impatience  
Fait tort à notre sexe, & blesse la pudeur.

N E R I N E.

Chançons. Depuis long temps je suis fille d'honneur,  
Et je comprends fort bien qu'en fait de mariage,  
La plus impatiente est toujours la plus sage.

Mais ne contestons plus, dites-moi seulement  
Ce qui porte Léandre à ce retardement.

J U L I E.

Tu l'aurois pénétré, si tu pouvois comprendre  
Jusqu'où va pour Damon, l'amitié de Léandre.  
Il m'a donc conjurée au nom de notre amour,  
D'attendre que Damon fût ici de retour,  
Afin que cet ami, dont les soins & le zèle  
Ménagèrent, dit-il, une union si belle,  
Reçût de lui, de moi, ces marques d'amitié.

N E R I N E.

Ce sont-là ses raisons!

J U L I E.

Oui.

N E R I N E.

Cela fait pitié.

Peut-on se contenter d'un prétexte si fade!  
Je crois que le pauvre homme a le cerveau malade.  
Oui, depuis quelques jours je vois ses yeux hagards,  
Le trouble est répandu dans ses brusques regards,  
Il rêve incessamment, il est quinteux, bizarre;  
Vous voit-il! son esprit s'inquiète & s'égare;  
Il bégaie en parlant, il est sombre & distrait.  
Ne se repent-il point du marché qu'il a fait!

J U L I E.

Me préserve le ciel d'avoir cette pensée!

N E R I N E.

De ses sottises raisons je suis bien offensée.

J U L I E.

Cesses de le blâmer, & calmes tes esprits,  
Tu vois que Damon vient d'arriver à Paris.

N E R I N E.

Il ne me faut donc plus, pour me tirer de peine,  
Que voir aussi Lolive arriver de Touraine.

J U L I E.

Il ne peut pas tarder.

N E R I N E.

Non, depuis quinze jours  
Qu'il est parti d'ici pour s'en aller à Tours.....

J U L I E.

Crois qu'il fera dans peu de retour.

N E R I N E.

Je respire.

Mais encor, s'il vous plaît, j'ai deux mots à vous dire:  
Quand Léandre sera devenu votre époux,  
Nous emmènera-t-il en Province! entre nous,  
J'aimerois beaucoup mieux demeurer toûjours fille,  
Que de quitter Paris; & si votre famille  
M'en croyoit....

J U L I E.

Sur ce point tu peux te rassurer,  
Car Léandre à Paris doit toûjours demeurer;  
Et comme il est fort mal avec sa belle-mère,  
Il s'établit ici par l'ordre de son père;  
Sa charge est achetée, il doit incessamment...

N E R I N E.

Charge de Conseiller!

J U L I E.

Oui.

N E R I N E.

Pour moi franchement

Je fouhaiterois fort qu'il fût homme d'épée,  
 Et vous pensez de même, ou je suis fort trompée.  
 Il sera, je l'avoue, un joli magistrat ;  
 Mais, Madame, un plumet sied bien mieux qu'un rabat :  
 Oui, sans doute, un plumet a toute une autre force,  
 Et pour prendre les cœurs c'est une vive amorce.

J U L I E.

Je vois venir Léandre.

N E R I N E.

Et Damon avec lui.

Quel bonheur si Lolive arrivoit aujourd'hui !

*S C E N E V I.*

JULIE, LEANDRE, DAMON, NERINE.

L E A N D R E.

**V**OILA ce cher ami qu'enfin je vous présente :  
 Quoiqu'il ait peu tardé, j'ai souffert de l'attente.  
 Tout près, par son retour, de me voir votre époux...

J U L I E.

Léandre, ce retour me charme comme vous ;  
 Vous avez sur mon cœur un droit si légitime,  
 Et toujours pour Damon j'ai senti tant d'estime,

Que de vos sentimens je me fais une loi,  
Et qu'avec grand plaisir ici je le revoi.

D A M O N.

Combien dois-je chérir l'amitié de Léandre,  
Qui m'attire un accueil que je n'osois attendre!  
Heureux que mon retour serre enfin les doux nœuds  
D'un hymen ardemment souhaité de tous deux!

L E A N D R E à *Damon*.

Juges par sa beauté de mon impatience.

N E R I N E.

Et pourquoi donc d'un autre attendre la présence?

J U L I E.

Tais-toi, Nérine.

N E R I N E.

Oh non, vous souffrirez qu'ici  
Après vous, à mon tour, je le harangue aussi.

(à *Damon*.)

Soyez le bien venu du fond de la Champagne,  
Vous avez un peu tard quitté votre campagne,  
Et, pour bonnes raisons, j'aurois fort souhaité  
Que de vous rendre ici vous vous fussiez hâté;  
Et Madame, de qui la pudeur est extrême,  
Le souhaitoit autant, & peut-être plus même.

J U L I E.

Depuis un certain temps elle perd la raison.

N E R I N E.

Chacun fait ce qu'il fait, je parle sans façon,  
Et je me pique en tout d'être fille sincère.

JULIE à Léandre.

Je m'en vais annoncer son retour à mon père.

D A M O N.

Je vous suis pour avoir l'honneur de l'embrasser.

*S C E N E V I I.*

L E A N D R E , D A M O N.

L E A N D R E *retenant Damon.*

L E bon-homme est parti, rien ne doit te presser.

D A M O N.

Mais ne la suivre point !

L E A N D R E.

Elle nous en dispense,

Et je te veux, ami, faire une confidence.

D A M O N.

Son bon cœur, son esprit égalent sa beauté,

Et rien ne doit manquer à ta félicité.

L E A N D R E.

Écoutes-moi, de grace, &amp; tu pourras connoître

Qu'il ne faut pas juger sur ce qu'on voit paroître,

Tu vantes mon bonheur, &amp; je suis malheureux.

D A M O N.

Toi ! lorsque tout conspire à contenter tes vœux ?

L E A N D R E.

Tu le crois ; mais apprens combien je suis à plaindre.

D A M O N.

Comment ?

LEANDRE.



L E A N D R E.

Connois mon mal, il n'est plus temps de feindre ;  
 Mais ne me blâmes point, & que ton amitié,  
 Loin de me condamner, me regarde en pitié.  
 J'ai besoin de tes soins & de ta complaisance ;  
 J'ai de mortels chagrins.

D A M O N.

Mais pendant mon absence  
 Tes lettres auroient dû m'en marquer le fujet.  
 Sur quoi font-ils fondés ! Je brûle d'être au fait.

L E A N D R E.

Je suis jaloux.

D A M O N.

Jaloux !

L E A N D R E.

Oui, jaloux comme un diable.

D A M O N.

De qui ?

L E A N D R E.

Du monde entier.

D A M O N.

Le trait est admirable.

L E A N D R E.

Je suis sûr d'être aimé, mais je tremble qu'un jour :  
 Souvent le mariage est la fin de l'amour :  
 Les femmes, tu le sais, sont foibles, inconstantes,  
 On en voit tous les jours cent preuves éclatantes.  
 J'en suis frappé, je crains ... Je mourrois de douleur ;  
 Si je tombois, ami, dans un pareil malheur ;

Car enfin, méprisant la commune méthode,  
 Je veux aimer ma femme, & l'aimer à ma mode;  
 J'en veux en même temps être amant & mari,  
 Mais aussi j'en veux être également chéri.  
 Pour satisfaire donc à ma délicatesse,  
 Je prétens de Julie éprouver la tendresse;  
 Avant de l'épouser je veux être certain  
 Que tout autre que moi l'adoreroit en vain;  
 Que les plus grands efforts d'une ardente poursuite,  
 Que le brillant éclat du plus parfait mérite,  
 Qu'en un mot il n'est rien qui la puisse engager,  
 Malgré le goût du siècle, au plaisir de changer.  
 Assuré de son cœur, dès demain je l'épouse;  
 Incertain, je me livre à mon humeur jalouse,  
 Point d'hymen. Aides-moi dans l'exécution  
 D'un projet d'où dépend ma satisfaction,  
 Mon repos, mon honneur.

D A M O N.

Ah que viens-je d'entendre !  
 Que dis-tu ! que veux-tu ! que faut-il entreprendre !

L E A N D R E.

Il me faut un rival ; & pour un tel emploi,  
 Ne m'est-il pas permis de te choisir, dis-moi !  
 Sur tout autre que toi, sans être téméraire,  
 Puis-je me reposer du soin de cette affaire !  
 En mérite, en vertu, tu n'as guères d'égal ;  
 Et quand ma jalousie, en toi, prend un rival,  
 Je présente à Julie un moyen infailible  
 De prouver que son cœur pour moi seul est sensible.

Si près d'elle tes soins ne trouvent point d'accès,  
 Je craindrai peu qu'un autre ait un meilleur succès.  
 Feins donc d'être charmé des attraits de Julie.

D A M O N.

Moi, je seconderois une telle folie!  
 Quittes, mon cher ami, ce bizarre dessein.

L E A N D R E.

Pour m'en faire changer tu parlerois en vain;  
 Quoi qu'il puisse arriver, je veux me satisfaire.  
 D'ailleurs, je suis très-sûr, si tu parviens à plaire,  
 Que tu m'informerás d'un succès trop heureux  
 Qui me préservera d'un hymen dangereux:  
 Au lieu qu'un autre ami profiteroit peut-être  
 Des dispositions qu'il pourroit faire naître,  
 Et me les cacheroit, pour en goûter l'effet,  
 Quand je serois l'époux d'un infidèle objet.  
 Te voilà bien instruit de ma délicatesse.  
 Je sens qu'elle est outrée, & la combats sans cesse;  
 Mais elle est au dessus de tout raisonnement,  
 Contr'elle l'amitié combattroit vainement,  
 Ma curiosité fera toujours la vaincre.  
 Voici l'occasion où tu dois me convaincre  
 Que ce que je desire est ta suprême loi,  
 Et que ton cœur est prêt à tout faire pour moi.

D A M O N.

Je puis, pour te servir, sacrifier ma vie,  
 Mais non pas contenter ta ridicule envie.

L E A N D R E.

Ridicule!

*Le Curieux Impertinent,*

D A M O N.

Oui, mon cher, je dois trancher le mot.

L E A N D R E.

Je suis, si tu le veux, un ridicule, un sot ;  
 Mais ce n'est pas à toi d'examiner la chose,  
 Tu dois exécuter ce que je te propose.  
 La complaisance aveugle est d'un parfait ami ;  
 Balancer à servir, c'est servir à demi.

D A M O N.

Souffres que la raison...

L E A N D R E.

Oh la raison m'ennuie.

D A M O N.

L'amitié cependant exige que j'appuie  
 Sur ce qu'elle me force à te représenter.

L E A N D R E.

C'est inutilement vouloir me tourmenter.

D A M O N.

Je ne puis t'exprimer l'excès de ma surprise :  
 Pursuis, si tu le veux, sans moi ton entreprise,  
 Mais ne présumes pas que j'en sois de moitié,  
 Quelques droits que sur moi te donne l'amitié.  
 Ces droits, mon cher Léandre, ont des bornes prescrites ;  
 Vouloir ce que tu veux, c'est passer les limites.

L E A N D R E.

Tu me refuses ?

D A M O N.

Oui, pour ne te pas trahir,  
 Notre amitié m'engage à te desobéir.

L E A N D R E.

Chançons.

D A M O N.

Je te dis vrai.

L E A N D R E.

Mais...

D A M O N.

Sur le mariage

Voici tout ce que doit penser un homme sage.

On peut s'en trouver mal, on peut s'en trouver bien;

Mais on doit en formant ce dangereux lien,

A tout évènement s'attendre sans rien craindre,

Et si le malheur vient, le souffrir sans se plaindre.

L E A N D R E.

La maxime est fort belle, &amp; j'en fais fort grand cas;

Je crois qu'en temps &amp; lieu tu la pratiqueras :

Pour moi qui n'en veux point, Damon, je t'en conjure,

Sers-moi.

D A M O N.

Me crois-tu donc capable d'imposture?

Qui moi? j'irois, d'un ton faussement langoureux,

Feindre que ta maîtresse est l'objet de mes vœux!

Non. A tous mes discours la vérité préside,

Je ne veux point passer pour un ami perfide.

Et que diroit Julie apprenant mon amour,

Quand je la presserois sur un tendre retour?

Je suis sûr que mes soins ne pourroient rien sur elle;

Qu'elle mourroit plutôt que de t'être infidèle.

Mais enfin supposons que sensible à mes vœux,

Son cœur pût balancer à choisir de nous deux ,  
Que ferai - je pour lors !

L E' A N D R E.

Comme un autre moi-même ,  
Tu m'en avertiras.

D A M O N.

Et supposé que j'aime ,  
En me voyant aimé , serai-je sûr de moi ?  
Ou si je puis encore agir de bonne foi ,  
Dès que je serai sûr d'être aimé de Julie ,  
Devrai-je l'en payer par une perfidie ?  
Cela me fait frémir.

L E' A N D R E.

Si Julie est constante ,  
Mes vœux seront remplis , j'aurai l'âme contente ;  
Si son cœur peut changer , je perdrai fans douleur  
Un infidèle objet qui feroit mon malheur.

D A M O N.

Cela tournera mal. De ce que tu médites ,  
Ami , pour toi , pour moi , j'appréhende les suites.

L E' A N D R E.

Oh ventrebleu , c'est trop raisonner sur ce point ;  
Je vous crus mon ami , mais vous ne l'êtes point.  
Il faut quitter ce titre , ou bien il faut te rendre.

D A M O N.

Mon amitié m'engage à ne m'en plus défendre ;  
Je vais , pour te servir , employer tous mes soins ,  
Je n'épargnerai rien : mais souviens - toi du moins  
Des efforts que j'ai faits pour sauver à Julie

Cette outrageante épreuve où la met ta folie.  
Tu devois l'épouser quand je serois ici,  
Tu ne peux de long-temps peut-être être éclairci.  
Sur quel prétexte encor prétens-tu qu'on diffère!

L E A N D R E.

Comme depuis long-temps je médite l'affaire,  
Lolive s'est chargé . . .

D A M O N.

Lolive est du secret!

Il est en bonnes mains.

L E A N D R E.

C'est un garçon discret.

Nous avons feint tous deux qu'un petit héritage  
L'obligeoit d'aller faire en Touraine un voyage :  
Le beau-père futur trompé par nos discours ,  
M'a demandé pour lui congé pour quinze jours.  
J'ai paru l'accorder à Lolive avec peine.

D A M O N.

Que diable produira son voyage en Touraine!  
Ton père le voyant voudra favoir pourquoi . . .

L E A N D R E.

Il ne le verra point ; de concert avec moi  
Lolive s'est caché. Ta présence m'engage  
A lui faire aujourd'hui terminer son voyage ;  
Il va se remontrer , je l'ai fait avertir.

D A M O N.

Je ne vois pas à quoi cela doit aboutir.

L E A N D R E.

Patience , attendons.

D A M O N.

Quelqu'un vient.

L E A N D R E.

C'est Lolive.

*S C E N E V I I I.*L E A N D R E , D A M O N , L O L I V E *en bottes  
avec un fouet à la main.*L O L I V E *à Damon.*

**V**ous voilà de retour, il est temps que j'arrive.  
J'ai bien fait du chemin pour regagner Paris.

*(à Léandre.)*

La Touraine est, Monsieur, un excellent pays ;  
J'ai vû là vos parens, vos amis, votre père,  
Et rendu vos devoirs à votre belle-mère,  
Qui vous aime . . .

D A M O N.

Passons dessus la parenté.

L O L I V E.

Pour un si long trajet me suis-je assez crotté ?

L E A N D R E.

Cesses de badiner &amp; songes . . .

L O L I V E.

Laissez faire ;

J'en donnerai, Monsieur, à garder au beau-père ;  
Et comme à s'attendrir par un récit touchant

Le bon-homme touûjours eut beaucoup de penchant ;

J'en



J'en prépare un pour lui si rempli d'énergie . . . .

L E A N D R E.

Mais ne vas pas lâcher quelques traits de folie ;  
D'extravagans discours ne prennent point les gens :  
Géronte, quoique simple, est homme de bon sens.

L O L I V E.

Et Lolive, Monsieur, est-il donc une bête ?  
Laissez-moi, s'il vous plaît, n'en faire qu'à ma tête :  
Je fais si bien mentir qu'on croit que je dis vrai,  
Et qu'on approuvera votre nouveau délai.  
On vient. C'est le bon-homme : allez tous deux m'attendre.

## S C E N E I X.

G E R O N T E, L O L I V E.

G E R O N T E *sans voir Lolive.*

**I**L est donc revenu cet ami de mon gendre ?  
Ah ! nous allons enfin marier nos amans.  
Corbleu, j'y danserai mieux que nos jeunes gens :  
Je suis comme j'étois dans ma verte jeunesse,  
Toujours la jambe fine, un air, une souplesse . . .

( *Lolive fait claquer son fouet.* )

Ah, Lolive, c'est toi ! Te voilà donc ici !

L O L I V E.

Vous m'y voyez, Monsieur, je vous y vois aussi.  
C'est vous-même, sans doute, & pendant mon voyage  
Vous n'avez point changé ni d'air, ni de visage ;  
Vous vous êtes toujourns, comme on voit, bien porté !

G E R O N T E.

Je le disois ; je suis en parfaite santé.

L O L I V E.

C'est fort bien fait à vous , & ma joie est extrême  
 Que vous vous portiez bien , & que je sois de même :  
 Je pourrois même encor vous passer là-dessus ,  
 Si j'avois seulement le quart de vos écus.

G E R O N T E.

Laissons - là ce chapitre , &amp; parlons d'autre affaire.

L O L I V E.

De ce que vous voudrez ; il faut vous satisfaire.

G E R O N T E.

Hé bien , ton héritage , en es - tu content ?

L O L I V E.

Bon.

Ma vieille tante aimoit un beau jeune fripon ,  
 Qui se prévalant trop d'un pareil avantage ,  
 Pendant ma longue absence a mangé l'héritage ;  
 Et n'ayant plus d'argent , ni de quoi se nourrir ,  
 La bonne-femme a pris le parti de mourir.  
 On a mis le scellé. Procureur , Commissaire ,  
 Et Notaire appelés pour faire l'inventaire ;  
 Comme on n'a rien trouvé , vous comprenez fort bien ,  
 Qu'en ôtant rien de rien , tout ce qui reste est rien.

G E R O N T E.

C'est bien dit. Mais parlons du père de ton maître ;  
 J'ai depuis quarante ans l'honneur de le connoître.  
 Tu l'as vû. Le bon-homme , à qui souvent j'écris ,  
 Ne me répond plus.

L O L I V E.

Quoi, vous en êtes surpris!

Il est bien en état . . . Chez lui plein d'allégresse

J'arrivois tout botté. Quels objets de tristesse!

J'y trouve un jeune fat, suppôt de Galien,

G E R O N T E.

Un médecin?

L O L I V E.

Suivi d'un vieux chirurgien,

Qu'escortoit un troisième, à face débonnaire,

Qui m'a paru d'abord face d'apothicaire.

G E R O N T E.

La fin de tout?

L O L I V E.

La fin! Je n'y saurois songer,

Sans me sentir le cœur . . . Je vais vous affliger.

G E R O N T E.

Tu me donnes déjà de terribles alarmes.

L O L I V E.

Il ne tiendrait qu'à moi de répandre des larmes;

Car je suis si touché que je me fais pitié:

Quand j'aime, voyez-vous, je crève d'amitié,

Et si l'on dit que non, on me fait injustice.

G E R O N T E.

Ces digressions-là me mettent au supplice.

Veux-tu bien achever? Dis donc à quel dessein

Venoient ces deux suppôts avec le médecin?

Étoient-ils appelés pour quelque maladie?

L O L I V E.

Ils venoient s'escrimer contre l'apoplexie,

Dont Monsieur Lyfimon fortement tourmenté . . .

G E R O N T E .

Il est mort ?

L O L I V E .

Non, miracle ! ils l'ont ressuscité :

Mais le hafard souvent supplée à l'ignorance.

Le bon-homme à la fin a repris connoissance ,

Mais si foible, si pâle, & si défiguré,

Qu'on l'eût pris pour un mort fraîchement déterré.

G E R O N T E .

Le pauvre homme !

L O L I V E .

Auffi-tôt qu'il m'a pû reconnoître ,

Il m'a dit avec peine : Hé bien, que fait ton maître ?

Ce coup si peu prévû, ne m'étonneroit pas,

Si je pouvois, mon fils, expirer dans tes bras.

Il m'embrassoit alors croyant tenir Léandre.

Je ne te verrai plus, disoit-il d'un air tendre,

Je ne puis l'espérer dans l'état où je suis.

G E R O N T E *pleurant.*

Ah !

L O L I V E .

Daignez m'écouter.

G E R O N T E .

Hélas ! je ne le puis ,

La douleur me faifit.

L O L I V E .

Suspendez-la, de grace ;

Car vous venez, Monsieur, de faire une grimace ,

Qui m'a presque fait rire, & j'en serois fâché.

G E R O N T E.

Je suis de ton récit si vivement touché . . .

L O L I V E.

Oh la vérité simple est toujours si touchante !

Car vous ne croyez pas, Monsieur, que je vous mente ?

G E R O N T E.

Oh non.

L O L I V E.

*(à part.)*      *(à Gêronte.)*

Fort bien. Malgré son accident fatal,

On n'a plus rien pourtant à craindre de son mal ;

Il m'a même ordonné de vous prier d'attendre

Qu'il pût être lui-même aux noces de Léandre ;

Et par cette raison il souhaite ardemment

Que vous les différeriez quinze jours seulement.

Il croit que le plaisir d'assister à la noce,

La beauté du chemin, le grand air, le carrosse,

Le séjour de Paris, enfin la nouveauté,

Tout cela lui rendra sa première santé :

Outre qu'il a dessein de vous revoir encore.

G E R O N T E.

Il m'obligera fort : je l'aime &amp; je l'honore.

Un ami tel que lui n'a qu'à me commander,

Et je suis toujours prêt à lui tout accorder.

Enfin nous l'attendrons.

L O L I V E.

Ce qui me desespère,

C'est que mon maître veut aller trouver son père

Qu'il croit agonisant, malgré ce que j'ai dit.

Comme vous, il est tendre, il soupire, il gémit,

Et sans vous avertir , peut se mettre en voyage ,  
Ce qui retarderoit encor le mariage.

G E R O N T E.

Tu parles sagement , il le faut empêcher.

L O L I V E.

Et que diantre au pays veut-il aller chercher ?  
De nouveau se brouiller avec sa belle - mère ?

G E R O N T E.

Tu dis vrai. Je fais bien qu'elle ne l'aime guère.  
Je m'en vais le presser par de sages discours,  
D'attendre ici son père , au lieu d'aller à Tours.

## *S C E N E X.*

L O L I V E *seul.*

**I**L fera moins rétif que ne croit le bon - homme.  
Si l'on peut mieux mentir , je l'irai dire à Rome.  
Je me suis bien tiré d'affaire , Dieu merci ;  
J'y suis intéressé comme mon maître aussi.  
En travaillant pour soi , peut-on manquer d'adresse ?  
De mon côté , je veux éprouver ma maîtresse.  
Chacun a son honneur à garder. Mon dessein  
Est d'en faire au plus tôt confidence à Crispin ;  
Je le prens pour rival. Amour , fais que nos belles ,  
Malgré les mœurs du temps , ne soient point infidèles :  
Si cela ne se peut , tout au moins fais si bien ,  
Qu'on blesse mon honneur sans que j'en sache rien ,

*Fin du premier Acte.*



## A C T E I I.

### SCENE PREMIERE.

LEANDRE, LOLIVE.

LOLIVE.

TOUT va bien, grace au Ciel. Au beau-père crédule  
J'ai fait fort doucement avaler la pilule.

Par mon récit naïf, mes soins, mes beaux discours,  
La noce est différée encor de quinze jours,  
Et, si vous persistez dans la même folie,  
Quinze jours suffiront pour éprouver Julie.

En moins de temps par fois, on fait bien du chemin.

LEANDRE.

Tu ne parois pas trop approuver mon dessein.

LOLIVE.

Je ne l'approuve pas, Monsieur! Tout au contraire.

LEANDRE.

Tout dépend du secret, prends bien garde à te taire.

LOLIVE *se grattant.*

Monsieur...

LEANDRE.

Quoi?

LOLIVE.

Si...

*Le Curieux Impertinent,*

L E A N D R E.

Comment !

L O L I V E.

Je n'ose vous cacher

Qu'à mon ami Crispin je n'ai pu m'empêcher . . .

L E A N D R E.

D'apprendre mon projet ?

L O L I V E.

Monsieur.

L E A N D R E.

Ah , double traître !

Tu trahis donc ainsi le secret de ton maître ?

L O L I V E.

Monsieur , ne criez pas , on peut être écouté,

L E A N D R E.

Mais qui t'a fait parler ?

L O L I V E.

La curiosité.

Votre exemple , Monsieur , m'a tourné la cervelle ;

Et je veux éprouver si Nérine est fidèle.

L E A N D R E *voulant le frapper.*

Coquin , c'est bien à toi de penser . . .

L O L I V E.

Hé tout doux ;

Je suis sur ce chapitre encor plus fou que vous.

L E A N D R E.

Le sot !

L O L I V E.

Je vous imite , &amp; , malgré ma sagesse ;

Vous m'avez inspiré toute votre foiblesse ,



En me parlant si mal du sexe féminin ,  
 Que je crois que le Diable est beaucoup moins malin.  
 Vous m'avez sur cela conté plus d'une histoire ,  
 Que je ne saurois plus chasser de ma mémoire ,  
 Et dont mon pauvre esprit est tellement frappé ,  
 Que j'en suis , malgré moi , jour & nuit occupé.  
 Si Nérine est chagrine , inquiète & rêveuse ,  
 Je crois que ma présence est pour elle ennuyeuse.

L E' A N D R E.

Cela peut être vrai , je te trouve ennuyeux.

L O L I V E.

A peu près comme vous , Monsieur , quand je le veux.  
 L'autre jour . . .

L E' A N D R E.

Oh finis !

L O L I V E.

Ecoutez , je vous prie :

La fourche du cocher , près de votre écurie ,  
 Me tomba sur la tête & me blessa le front ,  
 Présage trop certain d'un ridicule affront.  
 Sur le point d'épouser la trop vive Nérine ,  
 Ce présage , Monsieur , sans cesse me lutine ;  
 Car je suis tellement délicat sur l'honneur ,  
 Que le moindre soupçon me donne de l'humeur.  
 Je veux donc pénétrer par une épreuve sûre ,  
 Si je suis menacé de sinistre aventure.  
 Etre trop confiant , c'est le rôle d'un fat.

L E' A N D R E.

Il te sied bien , maraud , d'être si délicat !

L O L I V E.

Je puis l'être , je crois , tout aussi-bien qu'un autre ;  
 Mon front est chatouilleux presque autant que le vôtre.

L E A N D R E.

Maugrebleu du faquin !

L O L I V E.

Monfieur , par charité ,  
 Laissez-moi contenter ma curiosité.

L E A N D R E.

Confidères , maraud , à quel point tu m'exposes.

L O L I V E.

Oh , point d'emportement , nous ferons bien les choses.  
 Je fuis sûr de Crispin , il est garçon discret ,  
 Et m'a juré trois fois de garder le secret.

L E A N D R E.

Prends-y garde sur-tout.

L O L I V E.

Oui , ce font mes affaires.

L E A N D R E.

Mon secret fût , dehors , & cent coups d'étrivières.

*S C E N E I I.*L O L I V E *feul.*

**S**ON secret ! Ce secret est à moi comme à lui ,  
 Nous hafardons tous deux même chose aujourd'hui.  
 Malgré ce que j'ai dit pourtant , Crispin encore

Ne fait rien du projet que je vais faire éclore.  
 Il vient, parlons. Il faut, de force ou d'amitié,  
 L'engager à fonder ma future moitié.

---

*S C E N E I I I.*

L O L I V E , C R I S P I N.

L O L I V E.

**B**ONJOUR, mon cher Crispin.

C R I S P I N.

Bonjour, mon cher Lolive.

L O L I V E.

Te voilà gros & gras.

C R I S P I N.

Tu vois ; quoi qu'il m'arrive,

Je conserve toujours un embonpoint égal ;

Chasser le jour, la nuit, à pied comme à cheval,

Le fusil sur l'épaule, en carrosse, en litière,

Forcer chevreuil, cerf, daim, sanglier, sanglière,

Manger froid, boire chaud, dormir couché, debout ;

Un garçon comme moi s'accommode de tout.

Quand on est à la guerre élevé de jeunesse,

Toûjours dans les hafards, & loin de la moleffe . . . .

L O L I V E.

Oui, la guerre, il est vrai, fait bien les gens.

C R I S P I N.

Vraiment,

C'est de-là que me vient mon bon tempérament.

E ij

Que je hais le séjour & le repos des villes !  
 On n'y trouve jamais que des gens inutiles ;  
 Eloignés des périls qu'il nous faut effuyer ,  
 De lire la gazette ils font tout leur métier :  
 Mais nous , morbleu , mais nous , endurcis à la peine . . .

L O L I V E .

A vanter les guerriers tu te mets hors d'haleine.

C R I S P I N .

Il est vrai , je suis vif sur ce chapitre-là.

L O L I V E .

Il n'est pas maintenant question de cela.

C R I S P I N .

La chasse est de la guerre une parfaite image.  
 Mais à propos , on dit que tu viens de voyage !

L O L I V E .

J'arrive de Paris.

C R I S P I N .

De Paris ! es-tu fou !

Parles donc.

L O L I V E .

Si je mens , qu'on me rompe le cou.

C R I S P I N .

Encor si tu disois que tu viens de Touraine.

L O L I V E .

J'en viens fans en venir , la chose est très-certaine.  
 Pour différer la noce au moins de quinze jours ,  
 Mon maître a fait semblant de m'envoyer à Tours.

C R I S P I N .

Pourquoi la différer ?

L O L I V E.

Voici le fait. Mon maître,  
Avant que d'épouser, voudroit à fond connoître  
Le cœur de sa future.

C R I S P I N.

Il a perdu l'esprit.  
Connoître à fond le cœur d'une femme ?

L O L I V E.

Il suffit,  
Il le veut, bien ou mal ; il faut qu'il réussisse,  
Et dans ce grand projet, Damon lui rend service.  
Je voudrois bien aussi, Crispin, de mon côté,  
Que quelqu'un fatisfît ma curiosité.  
Si, pendant que ton maître éprouvera Julie,  
Tu voulois éprouver Nérine.

C R I S P I N.

La folie  
Est plaifante.

L O L I V E.

Tu fais que souvent il en cuit  
Pour s'être, comme on dit, embarqué sans biscuit.  
Sachons donc si je dois m'embarquer en ménage.

C R I S P I N.

Tu cours risque d'y faire assez mauvais voyage.

L O L I V E.

C'est ce qui m'inquiète, & je veux par mes soins...

C R I S P I N.

Et c'est-là ce qui doit t'embarasser le moins.  
Faut-il tant balancer à faire la sottise ?

Tiens , Lolive , la femme est une marchandise  
 Qu'on doit prendre au hasard , sans la faire priser ,  
 Et qu'on ne peut jamais connoître qu'à l'user :  
 Il faut , sans tâtonner , brusquer le mariage ,  
 Et s'exposer sur mer sans craindre le naufrage.  
 Qui tremble dès le port , ne doit point s'embarquer ;  
 Et pour gagner beaucoup , il faut beaucoup risquer.

L O L I V E .

Risquer pour sa fortune est chose nécessaire ;  
 Mais risquer son honneur , c'est bien une autre affaire.

C R I S P I N .

Parbleu , c'est bien à toi de songer à l'honneur.

L O L I V E .

Et si ma femme un jour . . . .

C R I S P I N .

Voyez le grand malheur.

L O L I V E .

Oui , c'en est un sans doute , & . . .

C R I S P I N .

Sois aussi tranquille

Que tant de bons maris qui sont en cette ville.

L O L I V E .

Bel exemple , ma foi !

C R I S P I N .

Tu feras trop heureux

De pouvoir en cela figurer avec eux.

Sois tranquille , te dis-je.

L O L I V E .

Oh non , je ne puis l'être ,

Et je prétens enfin faire comme mon maître ,  
Examiner Nérine , & voir si sa vertu . . . .

C R I S P I N .

Examiner Nérine ! Et comment feras-tu ?

L O L I V E .

Tu feindras de l'aimer , & tu me viendras dire  
Ce que sur son esprit tes soins pourront produire.  
Mon maître en fait de même , & le tien , dès ce jour ,  
Doit feindre pour Julie un violent amour ;  
Je te l'ai déjà dit.

C R I S P I N .

Ah quelle extravagance !

Qui diable a jamais vû pareille impertinence ?

L O L I V E .

Enfin , pour contenter mes desirs curieux ,  
C'est sur toi , mon enfant , que j'ai jeté les yeux.

C R I S P I N .

Pauvre sot ! je te plains. Regardes bien ma mine ,  
Peux-tu croire qu'envain j'attaquerai Nérine !  
Un regard , elle en tient. Tu risques trop , ma foi ;  
Crois-moi , prends un rival aussi mal fait que toi.

L O L I V E .

Cesses de badiner , la chose est résolue.

C R I S P I N .

Mais je lui donnerai tout d'un coup dans la vûe.

L O L I V E .

Peut-être.

C R I S P I N .

Tu le veux , il faut te contenter ,  
Et pour y réussir , je m'en vais m'apprêter.

*SCÈNE IV.*

L E A N D R E , L O L I V E .

L E A N D R E *entre en rêvant , & est quelque temps sans parler.*

J E ne fais si Damon . . . . hem.

L O L I V E .

Quoi , Monsieur !

L E A N D R E .

Je gage

Qu'il n'aura pas encore osé parler. J'enrage ,  
Je deviens fou.

L O L I V E .

Ma foi , je le deviens aussi.

L E A N D R E .

Dis-moi , ne fais-tu point si Damon est ici ?

L O L I V E .

Son valet vient , Monsieur , de fortir tout à l'heure.  
J'irai , si vous voulez , savoir . . .

L E A N D R E .

Attends , demeure.

Non , vas-t-en.

L O L I V E .

Soit.

L E A N D R E .

Reviens.

L O L I V E .

Monsieur.

L E A N D R E .



L E A N D R E.

Va , laisse-moi :

Jamais valet ne fut plus importun que toi.

L O L I V E.

Demeure , viens , va-t-en , avance , non , recule :

Je suis en même cas , suis-je aussi ridicule !

---

S C E N E V.

L E A N D R E , D A M O N , L O L I V E.

L E A N D R E à Damon.

**J**E te cherchois , ami , que viens-tu m'annoncer ?

( à Lolive. )

Laisse-nous.

L O L I V E.

Volontiers.

---

S C E N E V I.

L E A N D R E , D A M O N.

D A M O N.

**J**E ne puis me forcer

A faire ce qu'exige aujourd'hui ton caprice.

L E A N D R E.

Comment ! c'est donc ainsi que tu me rends service ,  
Après m'avoir donné ta parole & ta foi !

D A M O N.

Oh bien, te la tenir ne dépend pas de moi.  
 Feindre auprès de Julie est un supplice extrême :  
 Il faut lui dire vrai , quand on lui dit qu'on l'aime.

L E A N D R E.

Aime - la donc , morbleu , fois-en vraiment touché.

D A M O N.

Si la chose arrivoit , tu serois bien fâché ,  
 Quand même tu serois sûr de la préférence :  
 Tout rival inquiète , ennuie , irrite , offense.  
 Oui , tu me haïrois si j'avois de l'amour ,  
 Et je te haïrois , moi , peut-être à mon tour.

L E A N D R E.

Ne crains point que par-là notre amitié s'altère ;  
 Et fans tant réfléchir , songe à me satisfaire.

D A M O N.

Ah tu pouffes trop loin les droits de l'amitié !  
 Vas , tu seras servi : mais tu me fais pitié.

L E A N D R E.

J'ai tort , je le sens bien , mais cependant j'exige  
 Qu'au plus tôt....

D A M O N.

Laisse-moi , je parlerai , te dis-je.

---



---

*S C E N E V I I.*

D A M O N *seul.*

Ou vais-je m'engager ? à ma foible vertu ,  
 Trop indiscret ami , quel écueil offres-tu ?  
 Je n'ai que trop de pente à servir ta folie.  
 Je devois t'avertir que j'adore Julie ;  
 Mais j'aurois redoublé ta curiosité :  
 Tu m'aurois souû tenu qu'un aveu concerté  
 Produit bien moins d'effet qu'un aveu véritable ;  
 Ce qui n'est que trop vrai. Si Julie est capable  
 De manquer à sa foi , l'amour le plus parfait ,  
 Bien mieux qu'un amour feint , produira cet effet.  
 Fidèle à mon ami par un motif de gloire ,  
 Je vais donc souhaiter , & craindre la victoire.  
 J'ignore à quel objet je dois fixer mes vœux ,  
 Et par où commencer cet essai dangereux.  
 Mais j'aperçois Julie. O ciel ! que lui dirai-je ?

---



---

*S C E N E V I I I.*

D A M O N , J U L I E , N E R I N E.

J U L I E à *Damon.*

Ou peut être Léandre , & quand le reverrai-je ?  
 Je croyois avec vous le rencontrer ici.  
 Quelle raison l'oblige à s'écarter ainsi ?

Du chagrin qu'il ressent la cause est fort légère ;  
 C'est trop s'inquiéter de la santé d'un père :  
 On n'a rien , dit Lolive , à craindre pour ses jours.

D A M O N.

Léandre a cependant dessein d'aller à Tours.

J U L I E.

Employez-vous , de grace , à rompre ce voyage ,  
 Damon , conseillez-lui . . . .

D A M O N.

Léandre est bien peu sage :

Du desir de vous plaire uniquement charmé ,  
 Il devrait mieux sentir le bonheur d'être aimé :  
 Mais pour un temps encor votre hymen se diffère.

J U L I E.

Son père le souhaite , il faut le satisfaire :  
 Je ne le blâme point de ce retardement.

D A M O N.

Léandre est donc sans cœur , sans yeux , sans jugement ?  
 Quoi , près de posséder la divine Julie ,  
 Bonheur dont aux dépens de son sang , de sa vie ,  
 Il devrait acheter les précieux momens . . .  
 Madame , qu'il est peu de sincères amans !  
 D'un pareil procédé mon amitié s'indigne ,  
 Et d'un bonheur si doux Léandre n'est pas digne.

N E R I N E.

Voilà parler , Madame , & penser sensément.  
 Votre amoureux , ma foi , aime trop froidement.  
 Je prendrais là-dessus le parti le plus sage.  
 Tu diffères , & moi je romps le mariage.

J U L I E.

Vas-tu recommencer tes discours ennuyeux ;

D A M O N.

Ah si Léandre avoit & mon cœur & mes yeux ,  
 Tout entier à l'amour, trop content de vous plaire ,  
 Sans égard pour l'ami, sans crainte pour le père ,  
 Possesseur empressé de vos divins appas . . .

N E R I N E.

Damon assurément ne différeroit pas  
 Lui.

J U L I E.

Ce discours m'étonne , & j'ai peine à comprendre...

N E R I N E.

Mais voilà ce qu'au fond devoit faire Léandre.

D A M O N.

Jugez par cet aveu , de l'état de mon cœur :  
 J'ai caché les transports de ma secrète ardeur ;  
 Mais c'est trop la contraindre , il est temps qu'elle éclatte :  
 La froideur d'un ami l'autorise , & me flatte ,  
 Et son nouveau délai me permet d'espérer  
 Un bien , dont il a trop tardé de s'emparer.

N E R I N E.

L'incident est nouveau ; quelle en sera la suite ?

Qu'en dites-vous , Madame , hem ?

J U L I E.

Je suis interdite.

Damon , avez-vous donc perdu sens & raison ?

E R I N E.

L'ami de votre amant , Madame , est un fripon ;  
 Mais j'aimerois mieux moi , mon goût n'est pas le vôtre ,

Un fripon comme lui , qu'un amant comme l'autre.

D A M O N.

Si l'aveu de mes feux vous semble criminel ,  
 Je le fais malgré moi , j'en atteste le Ciel.  
 Madame , il est bien vrai qu'en cessant de me taire ;  
 Je suis , je vous l'avoue , un amant téméraire.  
 Combien , prêt à parler , ai-je tremblé , frémi !  
 Non , ne me croyez point perfide à mon ami :  
 Quand j'ose vous parler de mon amour' extrême ,  
 Ce n'est point moi , c'est lui qui se trahit lui-même.  
 J'étois dans la Province , & loin de ce séjour ;  
 Par ses lettres Léandre a pressé mon retour.  
 J'espérois de vous voir sans trouble & sans alarmes ;  
 Je reviens , je vous trouve encor de nouveaux charmes ;  
 Votre hymen différé ; Léandre auprès de vous ,  
 Loin d'être un tendre amant , paroît un froid époux.  
 Dans un cœur bien épris que le penchant entraîne ,  
 Qu'à reprendre ses droits l'amour a peu de peine !  
 Que l'on faisisit , Madame , avec avidité  
 L'espoir flatteur d'un bien qu'on a tant souhaité !  
 Je l'ai fait , j'ai parlé , vous m'en faites un crime ;  
 Et si pour l'expier il faut une victime ,  
 L'hymen mettra bien-tôt Léandre entre vos bras ;  
 Je le verrai , cruelle , & n'y survivrai pas.

N E R I N E.

Ce seroit grand dommage. Il me touche, Madame . . .

J U L I E.

( à Damon.)

Tais-toi. Quand vous m'osez découvrir votre flamme ,

Et que je vous en marque aussi peu de courroux ,  
 Damon , c'est votre ami que je respecte en vous :  
 Mais dûssai-je altérer l'amitié qui vous lie ,  
 Je veux qu'il soit instruit de cette perfidie.  
 Ce trait va , comme moi , sans doute l'étonner ;  
 Le plus parfait ami ne peut le pardonner ;  
 C'est une trahison dont je suis indignée.

D A M O N.

Ah ! loin de me blâmer , plaignez ma destinée.  
 D'abord que je vous vis , j'adorai vos appas ;  
 Vous aimiez mon ami : pour ne le trahir pas  
 Je m'éloignai de vous , mais l'indiscret Léandre ,  
 Loin de presser l'hymen , a voulu le suspendre ;  
 C'est lui qui m'a forcé , Madame , à vous revoir ,  
 Et l'amour , malgré moi , ranime mon espoir.

J U L I E.

Qu'espérez-vous encor ! de me rendre infidèle !  
 Si vous l'osiez ...

D A M O N.

Jamais je ne vous vis si belle.  
 Je puis vous adorer sans trahir l'amitié :  
 Honorez-moi du moins d'une tendre pitié ;  
 C'est-là l'unique objet de l'espoir qui m'anime.

N E R I N E.

Plaindre les malheureux , ce n'est pas un grand crime.  
 Je sens qu'il m'attendrit : plaignez-le comme moi.

J U L I E.

Non , je dois le haïr & m'en fais une loi.

D A M O N.

Ah quel cruel arrêt votre bouche prononce !

J U L I E.

Il est irrévocable , &amp; voilà ma réponse.

D A M O N.

Sauvez à mon ami , Madame , à vous , à moi ,  
Un éclaircissement....

J U L I E.

Monsieur , je me le doi.

Ce feroit mériter qu'une nouvelle audace...

D A M O N.

Vous pouvez m'en punir , mais je demande grace ;  
Et si jamais ...

J U L I E.

Adieu , ne suivez point mes pas.

D A M O N.

Dans de tels sentimens je ne vous quitte pas.

J U L I E.

Je vous le défends.

D A M O N.

Ciel !

N E R I N E *le poussant.*

Eh malgré la défense

Suivez , &amp; l'obligez à garder le silence.



---



---

*S C E N E IX.*

NÉRINE *seule.*

AVEC grand plaisir , moi , je vois cet amour-ci ;  
 Cela peut réchauffer notre amoureux transi :  
 Il faut tirer profit d'une telle aventure.  
 Ne vois-je pas Crispin ! Quel excès de parure !

---



---

*S C E N E X.*

CRISPIN, NÉRINE:

CRISPIN.

HÉ tu vois , mon enfant , à peine de retour ,  
 Je donne tous mes soins , tout mon temps à l'amour.  
 J'avois chez mon tailleur cet habit de réserve ;  
 Car mon maître des siens n'entend pas qu'on se serve ;  
 Et d'abord qu'à Paris , sur l'arrière-faison ,  
 Nous venons de campagne , ou de la garnison ,  
 Pour bien passer l'hiver il faut de quelque belle  
 Faire , comme tu fais , provision nouvelle.  
 J'ai soin d'être si propre & si fort ajusté ,  
 Qu'aussi-tôt qu'on me voit on en est enchanté ;  
 Et c'est , je l'avouerai , dans le dessein de plaire ,  
 Que je me suis paré plus qu'à mon ordinaire.  
 Nérine , que dis-tu de mon ajustement ?

N E R I N E.

Voilà ce qui s'appelle un homme tout charmant.

C R I S P I N.

Tu me trouves donc bien ! mais dis-tu vrai , coquine !  
Je n'ai point de défauts ; vois , regarde , examine ...

N E R I N E.

Fort bien.

C R I S P I N.

Cette encolure ; elle n'est pas d'un fot.

N E R I N E.

Non.

C R I S P I N.

Pour me faire aimer , je n'ai qu'à dire un mot.

N E R I N E.

Sous cet ajustement vous êtes adorable ;  
Vous me l'aviez bien dit.

C R I S P I N.

Pour être plus aimable ;

Plus piquant , plus charmant , je vais me débrailler.

Tiens , remarque ces airs.

N E R I N E.

Ah qu'il vous font briller !

C R I S P I N.

La main dans la ceinture , un ou deux pas de danse ,  
Et puis du curedent l'aimable contenance.

N E R I N E.

Que de raffinement !

C R I S P I N.

Quand on veut plaire aux gens ,  
Il n'est rien de si beau que de curer ses dents ;

Parmi certaines gens c'est la belle manière.  
Hé vraiment j'oublois....

N E R I N E.

Quoi donc !

C R I S P I N.

La tabatière :

C'est elle qui soutient la conversation.  
Prenez-en ; Dieu me damne , il vaut un million.

N E R I N E.

Je le trouve fort bon :

C R I S P I N.

Mais bon par excellence ,  
Et j'en suis mieux pourvû qu'homme qui soit en France :  
Dès qu'il en vient d'exquis , j'en ai tout le premier  
Par un de mes amis devenu sous-fermier.  
Que dis-tu de ces tons ! car tu dois t'y connoître.

N E R I N E.

Voilà les airs , les tons d'un joli petit-maître.

C R I S P I N.

Tout le monde m'en flatte , & je m'en flatte aussi.

N E R I N E.

Mais à qui veux-tu plaire en te parant ainsi ?

C R I S P I N.

Un garçon comme moi , d'esprit & de mérite ,  
Souvent pour s'expliquer veut qu'on le sollicite ;  
Quand on a des talens , & qu'on les a fait voir ,  
Je crois sans vanité , qu'on peut s'en prévaloir :  
Mais loin de me targuer de tous mes avantages ,  
C'est à tes beaux yeux seuls que j'en fais mes hommages ;

Je me borne au plaisir de captiver ton cœur ,  
 Et j'ai pris le dessein de faire ton bonheur.  
 Cesse donc , mon enfant , de faire la cruelle :  
 Un homme tel que moi doit te rendre infidèle ;  
 Et loin de t'en blâmer , d'abord qu'on me verra ,  
 Je te suis caution que l'on t'approuvera.  
 Tu ris ! tu vas te rendre , & mon bonheur commence.

N E R I N E *à part.*

Le fat ! rions un peu de son impertinence ,  
 Et traitons-le si bien qu'il n'y revienne pas.

C R I S P I N.

Tu ne me réponds rien , & raisonnes tout bas.

N E R I N E *d'un ton d'innocente.*

Quoi vous pouvez aimer une simple suivante ?

C R I S P I N.

Est-ce la qualité ! c'est la beauté qui tente.  
 Des cœurs d'un certain rang je me suis corrigé ,  
 Pour une bagatelle ils vous donnent congé.

N E R I N E.

Lolive est mon amant , vous le savez.

C R I S P I N.

Lolive :

C'est un plaisant maraud.

N E R I N E *sur le même ton.*

Je suis simple & craintive :

Il est soupçonneux lui , jaloux , hargneux , brutal ;  
 Et si j'osois en vous lui donner un rival ,  
 Cette infidélité peut-être auroit des suites.

C R I S P I N.

Non, Lolive, crois-moi, respecte mes mérites,  
 Et fait bien qu'avec moi, quand je prends certain ton ;  
 Il ne faut pas qu'il songe à tirer au bâton :  
 Autrement.... Là-dessus que tes craintes finissent ;  
 Que Lolive aille au diable , & que nos cœurs s'unissent.

N E' R I N E.

Mais que va-t-on penser d'un changement si prompt !

C R I S P I N.

Parbleu, s'il l'étoit moins, il me feroit affront.  
 Je veux qu'un cœur se rende & cède sans remise :  
 Comme César, venir, voir, vaincre est ma devise.

N E' R I N E.

Quelle aimable fierté ! je cède à mon vainqueur.

C R I S P I N.

Non, c'est moi qui me rends, & te donne mon cœur,  
 Friponne.

N E' R I N E.

Il est pour moi d'un prix inestimable.

C R I S P I N.

Et pour Crispin, Nérine un objet tout aimable.

N E' R I N E.

Vous m'aimez donc ?

C R I S P I N.

Très-fort. Pour animer nos feux,  
 Entonnons un duo de soupirs amoureux.

( *Ils soupirent ensemble* )

Ah ! Cela va fort bien ; mais faisons plus encore,  
 Disons-nous des douceurs.

N E R I N E.

Je t'aime.

C R I S P I N.

Je t'adore.

Un baiser.

N E R I N E *le repousse.*

Des soupirs autant que tu voudras ;  
Mais pour des baisers , non , ne m'en demandes pas.

C R I S P I N *fièrement.*

A ton vainqueur ! Je parle , oses-tu t'en défendre ?  
Allons , point de quartier , captive il faut se rendre.

N E R I N E *lui donne un soufflet.*

Un insolent vainqueur est ainsi respecté.

C R I S P I N.

Un soufflet sur ma joue ! un vainqueur souffleté !  
Un peu trop loin , morbleu , la pudeur vous emporte.  
Traitez-vous quelquefois Lolive de la forte !

N E R I N E.

Non ; car Lolive est sage , & d'un sot compliment  
N'a jamais mérité le juste châtiment :  
Mais pour toi , qui m'as pris pour une de ces folles  
Que l'on surprend avec de bruyantes paroles ,  
Des airs extravagans , des gestes affectés ,  
Reffource & seuls talens de cerveaux démontés ,  
Inventeurs d'un jargon qui n'est qu'à leur usage ;  
Si tu crois m'imposer par leur fade étalage ,  
Tu te trompes bien fort , compte sur cent soufflets ,  
Si sur un pareil ton tu me parles jamais.

C R I S P I N.

Parbleu, mon ton étoit plus plaisant que le vôtre.

N E R I N E.

Avec vous cependant je n'en prendrai point d'autre.  
Adieu, mon cher.

C R I S P I N *seul.*

La femme est un traître animal!

Si mon maître est reçu d'un air aussi brutal,  
Nous voilà bien payés de notre complaisance.  
Par ma foi, je voudrois qu'il eût la même chance.  
Je n'en saurois douter puisqu'on m'a rebuté,  
Et je crois le valoir, sans nulle vanité.

*Fin du second Acte.*





## A C T E III.

---

### SCENE PREMIERE.

LEANDRE, LOLIVE.

LOLIVE.

**M**A foi, car je vous puis parler avec franchise,  
 Nous faisons l'un & l'autre une grande sottise;  
 Et croyez-moi, Monsieur, pour de moindres raisons  
 On a mis bien des gens aux petites-maisons.

LEANDRE.

C'est bien à toi, maraud, de blâmer ma conduite.

LOLIVE.

Si j'ose la blâmer, c'est que j'en crains la suite.  
 Je voudrais bien pouvoir retirer mon enjeu,  
 Et vous feriez fort bien d'en faire autant. Le feu  
 N'est pas encor bien grand, mais songez qu'il faut craindre  
 Qu'il ne prenne si bien qu'on ne puisse l'éteindre.

LEANDRE.

Tais-toi.

LOLIVE.

Je me sens là remuer dans le cœur  
 Certain je ne fais quoi qui me prédit malheur:  
 N'avez-vous point aussi quelque trouble dans l'ame!

Damon



Damon est beau , bien fait , votre maîtresse est femme ,  
 Et Nérine & Crispin... Ah , pour notre repos ,  
 Nous avons-là choisi deux étranges rivaux !  
 Qui peut vous assurer , que s'ils venoient à plaire ,  
 Ils nous feroient de tout un récit bien sincère !  
 Nous risquons diablement votre honneur & le mien :  
 Ils se feront aimer , & nous n'en saurons rien.

L E A N D R E .

Je connois de Damon le cœur & la franchise ,  
 Et ne crains de sa part foiblesse ni surprise.

L O L I V E .

Moi , j'ai peur que Crispin , d'un objet trop chéri ,  
 Ne soit l'amant discret , moi le triste mari.

L E A N D R E .

Oh finis , laisse-là tes ridicules craintes.

L O L I V E .

Par avance , Monsieur , je vous porte mes plaintes ;  
 Et souhaiterois fort que ces réflexions . . . .

L E A N D R E .

Encor ! garde pour toi tes sottés visions.  
 Ce fou ne laisse pas de me remplir la tête  
 D'objets fâcheux.

L O L I V E .

Ce fou , Monsieur , n'est pas trop bête ;  
 Mais Nérine en ce lieu vous cherche apparemment.

*SCÈNE II.*

LEANDRE, NÉRINE, LOLIVE.

NÉRINE.

C'EST vous ! On a le temps, Monsieur, en vous aimant,  
 De pouvoir s'ennuyer. De vos froides manières,  
 Julie, en vérité, ne s'accommode guères :  
 Je prévois qu'elle & moi ne pourrons désormais  
 Vous parler à tous deux, vous voir que par placets.  
 Se faire souhaiter, & se rendre si rare,  
 C'est se donner près d'elle un mérite bizarre.

LEANDRE.

Je l'évite, & je veux lui sauver, si je puis,  
 La part qu'elle prendroit au chagrin où je suis.

LOLIVE.

Et moi qui suis chagrin des chagrins de mon maître,  
 A tes regards joyeux je ne veux point paroître.

LEANDRE.

Oh pour moi, tes froideurs m'embarassent fort peu ;  
 Je puis, quand je voudrai, te faire voir beau jeu.

LOLIVE à Léandre.

Crispin s'est déclaré déjà.

LEANDRE.

Cela peut être.

Je voudrois bien savoir ce qu'aura fait son maître.

LOLIVE.

Hé nous ne le saurons peut-être que trop tôt.  
 Je crains que notre honneur n'ait déjà fait le saut.

## S C E N E I I I.

JULIE , LE'ANDRE , NE'RINE , LOLIVE.

J U L I E.

J E viens me plaindre à vous de vous-même , Léandre :  
 A votre procédé je ne puis rien comprendre.  
 Vous marquez pour me voir si peu d'empressement ,  
 Que , sans vous faire tort , je pourrois aisément ,  
 Voyant que notre hymen chaque jour se diffère ,  
 Soupçonner que peut-être une autre a sù vous plaire ;  
 Mais mon cœur qui ne peut que penser bien de vous ,  
 N'est point fait pour avoir ces sentimens jaloux.

L E' A N D R E.

Penser ainsi d'un cœur qui tendrement vous aime ,  
 C'est lui rendre justice , & la rendre à soi-même.  
 Hé quels jaloux soupçons pourroient vous alarmer ?  
 Qui vous aime une fois doit toûjours vous aimer.  
 Mais , Madame , inquiet de la santé d'un père ,  
 Par qui de mon bonheur le moment se diffère ,  
 Toujours triste , rêveur , à moi-même ennuyeux ,  
 J'ai voulu quelque temps me soustraire à vos yeux.  
 Vous cacher ma douleur est-ce donc faire un crime ,  
 Madame , & votre plainte est-elle légitime ?

J U L I E.

Quelque juste raison qui vous puisse affliger ,  
 Vos chagrins avec moi se doivent partager.  
 Loin de suivre un devoir où l'amour vous engage ,

On dit que vous allez faire à Tours un voyage.

L E A N D R E.

Non. Monsieur votre père a paru souhaiter  
Que je restasse ici : j'ai promis de rester.

L O L I V E.

La nature a cédé, Madame, à la tendresse ;  
Vos droits vont les premiers, tout leur cède.

N E R I N E.

Encore est-ce,

L'effort est grand.

J U L I E.

Enfin vous ne partirez point ;  
Léandre, me voilà tranquille sur ce point ;  
Mais je vous avouerai que je ne saurois l'être  
Sur l'indiscret aveu qu'un ami lâche & traître...

L E A N D R E.

Madame....

J U L I E.

C'est un trait si perfide, si noir...

L O L I V E à Léandre.

On a parlé.

L E A N D R E.

(à Lolive)                      (à Julie)

Tant mieux. J'ai peine à concevoir...

J U L I E.

Ah ! Léandre, il n'est plus d'ami sûr, véritable,  
Et ce titre à tout autre autrefois préférable,  
Ne sert plus qu'à cacher, sous un nom respecté,  
Des motifs d'intérêt ou bien de vanité.

J'ai peine en le disant à le croire moi-même.

Damon . . . .

L E A N D R E.

Hé bien , Damon ?

J U L I E.

C'est un perfide, il m'aime.

L E A N D R E.

Qui vous l'a dit ?

J U L I E.

Lui-même.

L E A N D R E.

Ah, Madame !

N E R I N E.

Et Crispin ,

A l'exemple du maître , est un fieffé coquin ,

Qui , si je l'eusse cru . . .

L O L I V E à Léandre.

Vous voyez que les drôles

Se font peu fait prier pour commencer leurs rôles.

L E A N D R E.

Madame , à ce discours j'ai peine à donner foi ,

Damon a trop d'égards , trop d'amitié pour moi.

L O L I V E.

Ce qu'on nous dit ici , Monsieur , ne fauroit être ;

Le valet est pour moi ce qu'est pour vous le maître.

J U L I E.

Je ne veux plus le voir , & je veux qu'aujourd'hui ,

Léandre , vous rompiez tout commerce avec lui.

L E A N D R E.

Ce que vous demandez m'embarrasse & m'étonne.

Quel prétexte à cela voulez-vous que je donne !  
 C'est de son amitié , non de sa passion ,  
 Que Damon vous a fait la déclaration.  
 Quand même il brûleroit d'un amour véritable ,  
 Ce que je sens pour vous le rend bien excusable.  
 Ne vous alarmez point de ce qu'il vous a dit.

J U L I E.

Je ne lui veux de mal qu'autant qu'il vous trahit.  
 De l'aveu qu'il m'a fait vous n'avez rien à craindre ;  
 Vous en êtes content , je cesse de m'en plaindre :  
 Mais cependant le peu de sensibilité  
 Que cause à votre cœur son infidélité ,  
 Me fait connoître en vous un amant bien facile.  
 On aime foiblement quand on est si tranquille.

L E A N D R E.

L'excès de mon amour.....

J U L I E.

Vous me le prouvez mal ,  
 Lorsque dans un ami je vous montre un rival.

N E R I N E.

Elle a grande raison , & je pense de même :  
 Si l'on n'est pas jaloux , je ne crois pas qu'on m'aime.

L O L I V E.

S'il ne tient qu'à cela , je vais l'être mon cœur ,  
 Et déjà peu s'en faut que je n'entre en fureur.

L E A N D R E.

Ce qui vous semble en moi tranquillité , foiblesse ,  
 N'est que le pur effet d'une délicatesse...

JULIE.

Je vous crois , & vous veuX imiter en ceci ,  
En vous aimant avec délicatesse aussi.

LEANDRE.

Damon m'attend , Madame , & je dois l'aller prendre.

JULIE *ironiquement.*

N'allez pas le gronder sur un aveu trop tendre.

LOLIVE.

Nérine , au moins...

NERINE.

Adieu , Messieurs les délicats :

Quand on y reviendra , vous ne le faurez pas.

## SCENE IV.

JULIE, NÉRINE.

NERINE.

**H**É bien , qu'en pensez-vous ! sur de telles affaires  
Voilà sans contredit des gens bien débonnaires.  
A ce qui nous regarde on prend peu d'intérêt.

JULIE.

Un procédé si froid m'offense & me déplaît :  
Il nous croit , en tenant une telle conduite ,  
Moi sans ressentiment , & Damon sans mérite.

NERINE.

Et Lolive croit-il qu'un amour excessif  
Empêchera mon cœur d'être vindicatif ?

Vous traitez nos avis de pure bagatelle ?

Oh bien...

J U L I E.

Pour des amans la méthode est nouvelle.

N É R I N E.

S'ils étoient nos maris encore , ils feroient bien ,  
 C'est l'ordre , tout favoir , tout voir fans dire rien ,  
 Se contraindre à propos , dissimuler l'offense :  
 Mais d'amans à maris grande est la différence.  
 Il faut qu'un tendre amant soit inquiet , jaloux ,  
 Un regard innocent doit le mettre en courroux ,  
 Une mouche qui vole autour de sa maîtresse ,  
 Un épagneul qu'elle aime & qui lui fait careffe ,  
 Un petit perroquet , qui prenant sa leçon ,  
 Lui dit , *baisez , baisez* , dans son petit jargon ,  
 Père , mère ou cousin , ou frère qu'elle embrasse ;  
 Un homme indifférent reçû de bonne grace ,  
 Un excès d'enjouement , un air un peu chagrin ,  
 Un discours sérieux , un langage badin ,  
 Une chimère , un geste , un rien , une migraine ,  
 Tout intrigue un amant & le tient en haleine.

J U L I E.

Sur ce pied-là , Nérine , on nous aime bien peu.

N É R I N E.

Je le sens comme vous , nos gens n'ont point pris feu ;  
 Et vous m'en voyez , moi , toute scandalisée ;  
 Il est fort mal-plaisant d'être ainsi méprisée.  
 Mais Damon vient à nous.

J U L I E.

Tâchons de l'éviter.

SCENE V.



## S C E N E V.

JULIE, DAMON, NÉRINE, CRISPIN.

D A M O N.

V O U S me fuyez , Madame ! hé daignez arrêter.

J U L I E.

Je ne veux vous parler , ni vous voir de ma vie.

C R I S P I N à *Nérine*.

La belle souffleteuse.

N E R I N E.

Ote-toi , je te prie.

D A M O N.

Je ne mérite point ce violent courroux.

C R I S P I N à *Nérine*.

Je suis le plus lésé , mais raccommodons-nous.

J U L I E à *Damon*.

Votre importunité me fatigue &amp; m'outrage.

N E R I N E à *Crispin*.

Mon courroux contre toi s'irrite &amp; devient rage.

C R I S P I N.

Il est donc à propos de te parler de loin.

D A M O N.

Madame !

J U L I E.

Vous prenez un inutile soin.

C R I S P I N.

Il faut avoir le cœur bien dur &amp; bien arabe.

D A M O N.

Je ne dirai qu'un mot.

C R I S P I N.

Et moi , qu'une syllabe.

N E' R I N E.

Ce ne fera pas-là de quoi nous ennuyer.

Ecoutons-les , Madame.

J U L I E.

Ofes-tu m'en prier ?

N E' R I N E.

Sûres de ne fâcher Lolive ni Léandre ,

Le grand malheur au fond , pourquoi nous en défendre !

D A M O N.

L'aveu de mon amour vous a tantôt déplû ,

A m'éloigner de vous je m'étois résolu ,

Et, quoique pénétré de la plus vive flamme ,

Ce valet peut vous dire....

C R I S P I N.

Oui , nous partions , Madame ;

Outré de vos refus , moi piqué d'un soufflet ,

Même dépit chassoit le maître &amp; le valet ,

Et nous allions tous deux au fond de la Champagne ;

Attendre le printemps pour rentrer en campagne.

D A M O N.

Madame , de mes feux par moi-même éclairci ,

C'est Léandre....

J U L I E.

Comment !

D A M O N.

Qui me retient ici.

J U L I E.

Léandre est informé par vous . . . .

D A M O N.

De ma tendresse ,

Et son cœur généreux excuse ma foiblesse ;  
 Il me plaint , me console , & sa tendre amitié ,  
 De l'état où je suis , lui fait avoir pitié.

N E R I N E.

Vous avez un amant bien tendre &amp; pitoyable.

C R I S P I N.

Lolive en fait de même , ou je me donne au diable.

D A M O N.

Ah ! lorsque je vous ai découvert mon amour ,  
 Madame , ai-je compté sur le moindre retour ?  
 L'avez-vous cru ? Forcé de rompre le silence ,  
 Je n'ai point soupçonné votre cœur d'inconstance.  
 Est-ce un crime d'aimer , d'adorer vos appas ,  
 Quand même mon rival ne s'en offense pas ?  
 Du beau feu que je sens qu'avez-vous lieu de craindre ?  
 Laissez-le s'exhaler , le temps pourra l'éteindre.  
 Votre ami connoît trop votre cœur & le mien ,  
 Et nous estime trop pour s'alarmer de rien.

J U L I E.

Damon , avec grand art votre bouche s'exprime.  
 Je veux bien ne plus voir votre amour comme un crime ;  
 Mais . . . .

N E R I N E.

Sur ce pied , Madame , il n'a pas si grand tort  
 Que vous & moi l'avions imaginé d'abord.

C R I S P I N.

Ni moi. Mal à propos , en faveur de Lolive ,  
Ta main , sur mon visage , a pris l'affirmative.

J U L I E.

Mais comme enfin l'amour peut se nourrir d'espoir ,  
Il faut , pour l'étouffer , renoncer à me voir.

D A M O N.

Renoncer à vous voir ! moi , divine Julie !  
Commandez que plutôt je renonce à la vie.

J U L I E.

Hé bien , vous me verrez , mais à condition  
Que si jamais un mot , si la moindre action ,  
Un soupir , un regard , un geste vous échappe ;  
Si trop d'empressement , si trop de soin me frappe..

D A M O N.

Ah ciel ! quelle contrainte exigez-vous de moi !

J U L I E.

De ce que je vous dis faite-vous une loi ;  
Il faut me le promettre , & me tenir parole.

C R I S P I N à *Nérine.*

Me veux-tu faire aussi jouer le même rôle ?

J U L I E.

Et si vous y manquez , vous pouvez désormais  
De ma plus forte haine être sûr pour jamais.

D A M O N.

Il faut vous obéir pour ne pas vous déplaire ,  
Et mourir de douleur si je ne puis me taire.

*( Il la reconduit )*

C R I S P I N.

Mais , Nérine , pour moi qui suis grand babillard ,  
Si je me tais long-temps ce sera grand hasard :  
Ne pourrai-je par fois , afin qu'il t'en souvienne ,  
Te dire que je t'aime ?

N É R I N E.

Oh , ce n'est pas la peine.  
Le diable , quand quelqu'un nous a parlé d'amour ,  
Nous en fait souvenir plus de cent fois par jour.

---

*S C E N E V I.*

D A M O N , C R I S P I N.

C R I S P I N.

C E que nous leur difons , le diable leur répète ?  
Nous aurons là tous deux un fort bon interprète.  
Cela pourroit bien être , & notre passion  
Mérite de leur part quelque réflexion.  
L'affaire est en bon train.

D A M O N.

Tais-toi , voici Léandre.

*SCENE VII.*

LE ANDRE, DAMON, CRISPIN,  
LOLIVE.

LE ANDRE.

AVEC empressement, ami, je viens t'apprendre  
De l'aveu de tes feux quel est l'heureux effet.

DAMON.

Le fais-tu de Julie ? en es-tu satisfait ?

LE ANDRE.

De ce premier succès que mon ame est charmée !  
Julie est contre toi de fureur animée,  
Te nomme indigne ami, perfide, scélérat,  
Et me veut faire, moi, rompre avec un ingrat.  
Conçois-tu le plaisir que ce succès me cause !

DAMON.

Conçois-tu les chagrins à quoi cela m'expose ?  
Je vois que tu seras content de ton côté,  
Et que je serai, moi, méprisé, détesté.  
De ton entêtement tu me rends la victime,  
Tu t'assures du cœur, & moi je perds l'estime.

LE ANDRE.

Vas, vas, je prendrai soin de calmer son esprit.

DAMON.

Non, non, la vérité passe encor ton récit.  
Ses regards, ses discours, une promptre retraite...

C R I S P I N.

Plus, un soufflet que j'ai reçu de la soubrette

L O L I V E.

Fort bien.

D A M O N.

Que te faut-il encor après cela!

Sois content, je te prie, & demeurons-en là.

L E A N D R E.

Mon repos, mon honneur, tout veut que je poursuiवे.

D A M O N.

Je viens de faire encore une autre tentative.

L E A N D R E.

Hé bien!

D A M O N.

C'est encor pis, soins, transports superflus;

Et, de sa part, mépris, & plus cruels refus.

C R I S P I N.

Que nous sommes hais!

D A M O N.

Je me lasse de l'être.

L E A N D R E.

Ah! que pour moi ton zèle achève de paroître.

C R I S P I N.

Oui, oui, nous prétendons le pousser jusqu'au bout;

Car Lolive vous suit, & vous imite en tout,

Et c'est moi....

L E A N D R E.

Je le fais.

D A M O N.

Crois-moi, deviens plus sage,

Et demain , fans délai , conclus ton mariage.

L E A N D R E.

Non , non , elle n'est pas encore où je la veux.

Qui moi , je me rendrai sur une épreuve ou deux !

Celles-ci ne font rien , j'en médite encore une ....

L O L I V E.

Mais aussi n'est-ce point trop tenter la fortune ?

D A M O N.

Ton valet est sensé , Léandre. Adresse-toi ,

Pour ta nouvelle épreuve , à quelqu'autre qu'à moi.

L E A N D R E.

Ah ! tu m'ouvres les yeux , & j'entre en défiance.

Julie à t'écouter a moins de répugnance ,

Tu crains de triompher.

D A M O N.

Non ; mais en vérité ,

Si la chose arrivoit , tu l'as bien mérité ,

Et je trouve , entre nous , qu'elle t'est trop fidèle ;

Mais les craintes que j'ai ne roulent point sur elle.

L E A N D R E.

Qui crains-tu ?

D A M O N.

Je me crains moi-même.

L E A N D R E.

Toi ?

D A M O N.

Oui , moi ;

Et s'il te faut ici parler de bonne foi ,

Je sens bien qu'en seignant d'adorer ta maîtresse ,

Dans



Dans l'intrigue mon cœur un peu trop s'intéresse :  
 Je crains d'être trop vif à suivre ton dessein.  
 Je suis fort ton ami , mais je suis homme enfin.

L E A N D R E.

Ah que me dis-tu là !

D A M O N.

Je dis ce que je pense.

L E A N D R E.

Tu ne prévois donc pas de longue résistance ?

D A M O N.

Crois-moi.

C R I S P I N.

Je sens aussi que je m'échauffe trop,  
 Et l'amour à mon cœur fait courir le galop.  
 Nérine a des yeux !

L O L I V E.

Oui ! Monsieur Crispin , de grace ;  
 Plus d'épreuve pour moi , c'est assez , je vous casse.

L E A N D R E.

Je ne fais où j'en suis : surpris , confus , outré...  
 Mais enfin , quelque sort qui me soit préparé ,  
 Quand j'en devois mourir , quand Julie infidèle.. :

D A M O N.

Ah ! tu lui ferois tort de penser ainsi d'elle ;  
 Je puis t'en assurer , Léandre , avec serment :  
 Loin d'être disposée au moindre changement...

L E A N D R E.

Je le crois , mais j'en veux une plus forte preuve ;  
 Et pour mettre encor mieux sa constance à l'épreuve ;

Je veux qu'elle me croie épris d'un autre objet.  
 Et pour connoître mieux quel en fera l'effet,  
 Il faut en même temps lui parler de ta flamme,  
 Et ne rien oublier pour ébranler son ame,  
 La plaindre, me blâmer, exalter ses appas.  
 Son cœur est bien à moi, s'il ne succombe pas.  
 Poursuis, parle, agis, presse, à toi je m'abandonne :  
 Si tu te fais aimer, vas, je te le pardonne ;  
 Et si par grand bonheur tu n'es point écouté,  
 Je pourrai borner là ma curiosité.

L O L I V E.

Oui, mon maître a raison, cette preuve est sensible ;  
 Elle peut tourner mal, mais elle est infaillible.

D A M O N.

Je me rends, je ferai tout ce que tu voudras ;  
 Mais, Léandre, crois-moi, tu t'en repentiras.

L E A N D R E.

Je ne m'en plaindrai point, je veux me satisfaire.

L O L I V E à *Crispin.*

Je te rétablis donc, & vogue la galère.

C R I S P I N.

Nous allons vous servir affectueusement.

L E A N D R E.

J'en attends le succès avec empressement.

L O L I V E à *Crispin.*

Si tu trouves Nérine un peu trop attendrie,  
 Crispin, que je n'en sache au moins qu'une partie.

C R I S P I N.

Non, non.

## SCENE VIII.

JULIE, DAMON, NÉRINE, CRISPIN.

JULIE.

JUGEZ, Damon, de l'état où je suis,  
 Et par ce que je fais, connoissez mes ennuis.  
 Je viens vous chercher, moi qui viens de vous défendre  
 De me voir.

DAMON.

Quel sujet vous oblige....

JULIE.

Léandre

Nous a fait par Lolive un récit concerté,  
 Qui ne contenoit pas un mot de vérité.  
 Son père est en Bretagne, & non pas en Touraine.

DAMON.

Est-il possible ?

JULIE.

Oui, vous le croirez sans peine,  
 Lorsque vous aurez lû la lettre qu'il écrit,  
 Dont le style naïf dément tout ce récit:  
 Lisez.

DAMON *lit.*

*Mon cher ami, je vous écris de Rennes,*

*Où pour un assez gros procès*

*Je reste depuis six semaines.*

*J'en attends un heureux succès.*

*Léandre m'a mandé que vous étiez malade ;*

*Que la belle Julie avoit la fièvre aussi :*

*Mais ce ne sera rien , & je me persuade*

*Que vous vous portez bien à présent , Dieu merci.*

*Pour moi je suis d'une santé parfaite ;*

*Et comme mon ami par qui je vous écris ,*

*Demeurera peu de temps à Paris ,*

*Dès qu'il y sera , je souhaite*

*Qu'il assiste à la noce , ou qu'il la trouve faite :*

*Pour peu qu'elle tardât , je serois fort surpris.*

*Je suis toujours avec estime*

*Votre ... & cætera , très-intime.*

LISIMON.

JULIE à Damon.

Au lieu de tout cela Léandre nous fait croire

Que son père est malade , & nous forge une histoire

Pour différer la noce , à laquelle il prétend

Que le bon homme veut assister ; qu'il l'attend ,

Et que malgré l'ardeur de son impatience ,

Il espère de nous la même déférence.

Dans tous ses procédés vous voyez qu'il est faux.

NERINE.

Le maître & le valet sont deux fieffés marauds.

JULIE.

Vous vous taisez , Damon !

CRISPIN.

Les vilaines manières !

Ma foi , mon maître & moi ne leur ressemblons guères.

JULIE.

Hé bien !

D A M O N.

Vous me voyez moins surpris qu'interdit.

J U L I E.

Sur votre esprit, Damon, si j'ai quelque crédit,  
J'en exige à présent une preuve sincère.  
Me refuseriez-vous ?

D A M O N.

Parlez, que faut-il faire ?

J U L I E.

Ne point vous obstiner à paroître discret.  
De mon perfide amant vous savez le secret :  
Pour quelque objet nouveau son ame est attendrie ;  
Ne me déguisez rien, dites-moi, je vous prie,  
Tout ce que vous savez de cet attachement.  
Ses délais affectés, son refroidissement,  
Mettent mon triste cœur dans une incertitude . . .  
Ah ! Damon, tirez-moi de cette inquiétude.

D A M O N.

S'il m'a dit son secret, sans me deshonorer,  
Quoique vous m'en pressiez, puis-je le déclarer ?

J U L I E.

Quoi, l'état où j'é suis ne vous fait point de peine ?  
Parlez, ou pour jamais soyez sûr de ma haine.

D A M O N.

Ah ! ce seroit user avec trop de rigueur  
Du pouvoir que vos yeux vous donnent sur mon cœur.

N E' R I N E.

Crispin, Madame, en fait quelque chose peut-être ;  
Allons, il faut qu'il jase au défaut de son maître.

C R I S P I N.

Diablezot . . . Ce feroit avec trop de rigueur . . .  
 Employer le pouvoir . . . que vos yeux dans un cœur . . .  
 Comment avez-vous dit , Monsieur ? Enfin , Mesdames ,  
 Nous ne jafons pas nous , comme vous autres femmes.

J U L I E.

Un fi constant refus m'irrite & me fûrprend.

D A M O N.

Je veux vous obéir , mon devoir le défend.

N E R I N E à *Crispin*.

Es-tu l'esclave auffi d'un devoir fi farouche ?

C R I S P I N.

Oui , j'ai tourné trois fois ma langue dans ma bouche.  
 Si chacun , comme moi , pefoit ainfi fes mots ,  
 On verroit moins de gens parler mal-à-propos.

N E R I N E.

Oh , parle.

C R I S P I N.

Me fauter à la gorge , à la face ?

N E R I N E.

Parleras-tu ?

C R I S P I N.

Comment veux-tu donc que je faffe !

Lorsque ta blanche main me ferrant le gosier . . .  
 Je n'ai pas feulement la force de crier.

N E R I N E.

Il y paroît.

C R I S P I N.

J'étrangle au moins. Monsieur , dirai-je ?

D A M O N.

Non.

N E R I N E.

Il ne parle point. Madame , étranglerai-je ?

J U L I E.

Cessez ce badinage , & fortons de ce lieu.

Vous me refusez donc , Damon ?

D A M O N.

Madame.

J U L I E.

Adieu.

N E R I N E.

Au diable.

C R I S P I N.

Vous voyez comme on nous congédie :

D A M O N.

Il faut enfin parler , adorable Julie ,

Léandre vous trahit.

J U L I E.

Perfide !

D A M O N.

Il est charmé

D'un objet moins parfait dont il est moins aimé.

J U L I E.

Juste ciel !

N E R I N E.

Et Lolive ?

C R I S P I N.

Il fait comme son maître ,

Et te trouve si laide à présent ! ...

N E R I N E.

Ah le traître !

*Le Curieux Impertinent,*

J U L I E.

Je fais donc de mon sort l'affreuse vérité !

N É R I N E.

Hom les chiens !

C R I S P I N.

Ce n'est pas par la fidélité.

N É R I N E.

Seriez-vous comme moi d'humeur entreprenante ?

Ne vous amusez point à faire la dolente :

On change ; hé bien , suivons cet exemple , il est bon ;

J'aimerai Crispin , moi ; vous aimerez Damon.

C R I S P I N.

Fort bien.

N É R I N E.

On ne fauroit en pareille occurrence ,  
Pour punir deux ingrats , trop hâter la vengeance.

C R I S P I N.

Que Nérine a d'esprit !

J U L I E à *Damon.*

Si j'aimois à changer ,

En recevant vos vœux je voudrois me venger.

Oui , tout en vous , Damon , me paroît estimable.

Qu'à votre indigne ami je vous tiens préférable !

Mais enfin , son exemple est sur moi sans pouvoir :

Il me trahit , l'ingrat , je veux encor le voir ,

Je veux lui reprocher sa lâche perfidie ;

Et quand par mes transports il l'aura bien sentie ,

Si son perfide cœur est pour moi sans retour...

Le dépit quelquefois , Damon , venge l'amour.

D A M O N.



D A M O N.

Madame . . .

J U L I E.

Laissez-moi : dans mon inquiétude ,  
Je sens que j'ai besoin d'un peu de solitude.

C R I S P I N à *Nérine*.

Verras-tu ton ingrat , toi ?

N É R I N E.

Je ferai beau bruit ;  
Et si l'éclat , soufflets , coups de pied font fans fruit ,  
Pour venger mon offense , & pour laver ma honte ,  
Je te mets de moitié , mon cher Crispin.

C R I S P I N.

J'y compte.

*S C E N E I X.*

D A M O N , C R I S P I N.

C R I S P I N.

**T**OUT va bien ; leur fierté commence à chanceler ,  
Nous sommes déjà sûrs d'être leur pis aller.

D A M O N.

Ce pis aller , à tout me semble préférable.  
Oui , je trouve Julie un objet adorable.

C R I S P I N.

Vous trouvez bien. Nérine est aussi , par ma foi ,  
Un pis aller , Monsieur , assez joli pour moi.

D A M O N.

Je l'avois bien prévû , qu'il feroit impossible  
De feindre de l'aimer , fans devenir sensible.

C R I S P I N.

Oh pour Nérine & moi , je me suis toûjours dit ,  
Que nous nous aimerions par goût , ou par dépit.

D A M O N.

Mon cœur est transporté : que je crains qu'il n'éclate !  
Ah ! je sens qu'il se livre à l'espoir qui le flatte.  
Léandre va se perdre , il n'en faut point douter ;  
Dans son premier dessein il voudra persister ,  
Il fera vanité de s'avouer perfide.  
Par quel chemin l'amour à mon bonheur me guide !  
Il se rend dans mon cœur plus fort que l'amitié ;  
Mais par assez d'efforts je suis justifié.

C R I S P I N.

Puisque votre ami fait cette sottte entreprise ,  
Ne pas en profiter seroit autre sotttise.

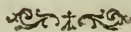
D A M O N.

L'amour & la raison me parlent , je me rends.

C R I S P I N.

Je trouve comme vous mon bon , & je le prends.

*Fin du troisieme Acte.*





## A C T E I V.

### SCENE PREMIERE.

LOLIVE.

AH le maudit courier ! la foudre l'accompagne :  
 Qu'il est à la malheure arrivé de Bretagne !  
 Géronte est contre nous diablement irrité ;  
 Et Julie & Nérine aussi de leur côté ,  
 Autant que le vieillard , vives & pétulentes ,  
 De ce qui s'est passé ne sont pas fort contentes :  
 Aussi n'ont-elles pas sujet de s'en louer.  
 Nous sommes deux grands fous , il le faut avouer :  
 Je vois de tous côtés s'apprêter un orage :  
 Tâcher de l'éviter , c'est faire en homme sage.  
 Songeons pour quelques jours à quitter la maison.

### SCENE II.

GERONTE, LOLIVE.

GERONTE *sans voir Lolive.*

LE coquin ! il mourra sous les coups de bâton.

LOLIVE.

Me voilà pris.

L ij

G E R O N T E.

Plaît-il ! Ah ! j'aperçois mon homme.

Viens-ça , pendar.

L O L I V E.

Monsieur.

G E R O N T E.

Viens-ça que je t'affomme.

L O L I V E.

Si vous ne m'appellez , Monsieur , que pour cela ,  
Je crois qu'il vaut autant que je demeure là.

G E R O N T E.

Je te rouerai de coups.

L O L I V E.

N'en prenez pas la peine ,

Cette expédition vous mettroit hors d'haleine.

G E R O N T E.

Hé bien , j'ai des valets propres à cet emploi ,  
Dont le bras en fera la fonction pour moi.

L O L I V E.

Je fais que vous avez un fort bon domestique ,  
Trois grands garçons bien faits....

G E R O N T E.

C'est de quoi je me pique.

L O L I V E.

Pleins de zèle pour vous , &amp; c'est avec raison ...

G E R O N T E.

Finis. Comme tu fais , c'est ici ma maison.

L O L I V E.

Sur elle de ma part , n'ayant point d'hypothèque ,

Je n'y demande rien ; & , comme dit... Sénèque...

C'est mal fait... d'envier l'héritage d'autrui...

Je pense là-dessus sagement comme lui ,

Et je m'en vais , Monsieur.

G É R O N T E.

Non , non , je prétends , traître ;

Que si tu fors d'ici , ce soit par la fenêtre.

L O L I V E *fuit, & Géronte le retient.*

La porte me suffit.

G É R O N T E.

Ah ! changeons de discours.

Es-tu bien fatigué de ton voyage à Tours ?

Attendrons-nous long-temps le père de Léandre ?

L O L I V E.

Monsieur... pour vous parler... si vous voulez l'attendre...

Vous le pouvez ; sinon il faudra...

G É R O N T E.

Du Mesnil ,

La Jonquille , la Fleur.

### S C E N E I I I.

G É R O N T E , L O L I V E , D U M E S N I L :

D U M E S N I L.

M O N S I E U R , que vous plaît-il ?

G É R O N T E.

Allez , & revenez avec vos camarades ,

A ce maître coquin donner vingt bastonnades.

L iij

## S C E N E I V.

G E R O N T E , L O L I V E .

L O L I V E *fièrement.***M**ONSIEUR, mon maître est homme...

G E R O N T E .

Hé je m'en mocque bien.

Ton maître ne vaut guère , & toi , tu ne vauz rien.  
 Vous vous raillez de moi , vous outragez ma fille ;  
 Corbleu ! je vengerai l'honneur de ma famille.

L O L I V E .

Je le vois bien , Monsieur , je suis pris comme un sot,  
 Et vais être affommé si vous lâchez un mot.  
 Vous êtes si bon , vous ; moi , je suis si sincère ;  
 En vous avouant tout , puis-je sortir d'affaire ?

G E R O N T E .

Et que m'avoueras-tu que je ne sache bien ?  
 La lettre m'a tout dit.

L O L I V E .

La lettre ne dit rien.

G E R O N T E .

Aurois-tu de nouveau quelque chose à m'apprendre ?

L O L I V E .

Oui ; mais pour le savoir , Monsieur , il faut suspendre  
 L'ordre injuste & cruel , par vous mal à propos ,  
 A Messieurs vos valets donné contre mon dos.

GERONTE.

Après tes lâches tours &amp; ton effronterie...

## SCÈNE V.

GERONTE, LOLIVE, DU MESNIL,  
& deux autres laquais.

DU MESNIL.

MONSIEUR, nous voilà prêts pour la cérémonie.

LOLIVE.

Je ne le suis pas, moi. Monsieur a la bonté  
De remettre l'affaire à ma commodité.

GERONTE.

Oui, oui, de quelque instant je veux bien qu'on diffère.

## SCÈNE VI.

GERONTE, LOLIVE.

LOLIVE.

DE quelque instant, Monsieur!

GERONTE.

Compte que ton salaire

Est tout prêt si tu ments; &amp; que je te promets...

LOLIVE.

Hélas! vous savez bien que je ne ments jamais.

GERONTE.

Moi, je le fais?

*Le Curieux Impertinent,*

L O L I V E.

Monfieur , quand on dépend d'un maître ;  
 On ment , mais fans mentir ; on laiffe affez paroître  
 Que quand on ment ainfi . . . l'on ne dit pas fort vrai ,  
 Et vous - même tantôt en avez fait l'effai ;  
 Car quand je vous faifois le récit du voyage  
 Que je n'avois pas fait . . . dans tout ce badinage  
 Vous compreniez fort bien que je mentois un peu.

G E R O N T E.

Oh je m'en fuis douté.

L O L I V E.

Je l'ai bien vû , morbleu :  
 Vous diftinguez le faux & le vrai d'une hiftoire ;  
 Et l'on feroit bien fin de vous en faire accroire.

G E R O N T E.

Oui , j'ai l'efprit fubtil & pénétrant.

L O L I V E.

Fort bien.

G E R O N T E.

Apprends-moi donc pourquoi . . .

L O L I V E.

Ne pénétrez-vous rien ?

G E R O N T E.

Quand tu me l'auras dit , j'en faurai davantage.  
 Pourquoi tous ces délais , ce prétendu voyage ?

L O L I V E.

Le pourquoi de cela n'est pas bien avéré ;  
 Mais entre nous , mon maître a le chef mal timbré ,  
 Il eft fou.

G E R O N T E.



G E R O N T E.

Lui, Léandre!

L O L I V E.

Oui, vous dis-je; & peut-être  
Suis-je, moi qui vous parle, aussi fou que mon maître.

G E R O N T E.

Je te crois.

L O L I V E.

Vous savez que depuis certain temps ;  
Malgré tous vos discours, tous vos empressements,  
Par lui de jour en jour la noce se diffère.

G E R O N T E.

Vraiment c'est de cela que je suis en colère.

L O L I V E.

Il attendoit Damon son ami.

G E R O N T E.

Mais pourquoi?

L O L I V E.

Pourquoi? pour lui donner un fort plaisant emploi.

G E R O N T E.

Quel emploi?

L O L I V E.

D'éprouver sa maîtresse.

G E R O N T E.

Julie!

Ma fille! l'éprouver!

L O L I V E.

Doucement, je vous prie;

Cette épreuve se fait par curiosité.

G E R O N T E.

Qu'est-ce à dire ! comment !

L O L I V E.

Mon maître est entêté

De pénétrer à fond s'il est bien vrai qu'on l'aime.

Je veux de mon côté le pénétrer de même.

Damon à votre fille adresse donc ses vœux ,

Et de Nérine aussi Crispin fait l'amoureux :

C'est , comme vous voyez , un secret infailible

Pour favoir....

G E R O N T E.

Ce projet est nouveau.

L O L I V E.

Mais risible.

N'est-il pas vrai , Monsieur , que le tour est plaisant ?

Dites.

G E R O N T E.

Le tour ! le tour est d'un extravagant ;

Et ton maître nous fait une offense cruelle.

L O L I V E.

Ce n'est pas tout.

G E R O N T E.

Quoi donc ?

L O L I V E.

Il feint d'être infidèle ;

Pour sonder si Julie infidèle à son tour ,

Écouterà Damon.

G E R O N T E.

Jamais jusqu'à ce jour

Je n'ai rien entendu qui fût aussi bizarre.

L O L I V E.

Par curiosité son pauvre esprit s'égaré.  
 C'est pour ce rare essai que par tant de détours  
 Nous différâmes la noce encor de quinze jours :  
 De-là vient mon voyage & notre apoplexie ,  
 De-là vient votre fièvre & celle de Julie.

G É R O N T E *vivement.*

De-là vient que Léandre est un fou bien pommé ;  
 Que si je faisois bien tu serois affommé ,  
 Et qu'on verra bien-tôt...

L O L I V E.

Monfieur, quoi qu'il arrive ;  
 N'allez pas vous venger sur le dos de Lolive.

G É R O N T E.

Et Léandre, & Damon, & Lolive, & Crispin,  
 Je ne fais qui des quatre est le plus grand faquin.

*(Il sort.)*

L O L I V E.

Le vieillard pense juste, & moi-même j'ai honte...

## S C E N E V I I.

L O L I V E , L É A N D R E :

L É A N D R E.

**D'**ou viens-tu ?

L O L I V E.

De parler au bonhomme Gêronte ;  
 Nous avons eu tous deux un fort vif entretien.

L E A N D R E.

Et que dit-il?

L O L I V E.

Il dit que vous ne valez rien ;  
 Et comme le plus foible est toujourns le coupable ;  
 Il vouloit que pour vous mon dos fût responfable :  
 Mais moi , pour éviter d'être roué de coups ,  
 J'ai , pour vous obliger , tout fait tomber fur vous.  
 Sachant que vous voulez qu'on vous croie infidèle ,  
 Je ne pouvois trouver d'occafion plus belle.

L E A N D R E.

Bon.

L O L I V E.

Vous êtes , dit-il , un menteur , un fripon ;  
 Et je fuis convenu , moi , qu'il avoit raifon.

L E A N D R E.

Fort bien.

L O L I V E.

Vous trouvez donc que j'ai fait...

L E A N D R E.

A merveilles.

L O L I V E.

Si quelqu'un l'entend mieux , je donne mes oreilles.

L E A N D R E.

Et de mon changement il eft fort courroucé!

L O L I V E.

Oui , Monsieur , il s'en tient vivement offensé ;  
 Et pour vous dire vrai , je crains quelque vacarme.

L E A N D R E.

Il le faut avouer , cet incident me charme ;

Et quand même avec toi je l'aurois concerté. . .

L O L I V E.

J'ai l'esprit bien présent , dites la verité.

L E A N D R E.

On ne peut rien de mieux.

## S C E N E V I I I.

L E A N D R E , D A M O N , L O L I V E.

L E A N D R E à *Damon*.

**H**E' bien , comment Julie

A-t-elle appris par toi ma fausse perfidie ?

Parle : t'a-t-on reçu plus favorablement ?

As-tu de son dépit bien saisi le moment ?

D A M O N.

Ce dépit à l'amour ne donne point d'atteinte ;

Tout violent qu'il est , il se borne à la plainte.

Malgré ce que j'ai dit , fidèle à son devoir ,

Elle veut te parler , & demande à te voir.

Parle-lui , hâte-toi de la tirer de peine ,

Et ne t'expose point à mériter sa haine.

Jusques à certain point on peut bleffer l'amour ;

Mais qui l'offense trop , l'offense sans retour.

L E A N D R E.

C'est par ce seul moyen , par l'excès de l'offense.

Que je puis être sûr de toute sa constance :

Enfin , pour l'éprouver jusques au dernier point ,

J'exige encore , ami , ne me refuse point ,

94 *Le Curieux Impertinent,*

Qu'au vieillard qu'aigrira ma fausse perfidie,  
Pour toi, de mon aveu, tu demandes Julie.  
Voilà le dernier trait pour éprouver son cœur.  
Dis-lui que je consens à t'en voir possesseur.

D A M O N.

S'il va me l'accorder! Tu deviens fou, Léandre.

L E A N D R E.

Ah! c'est elle pour lors qui devra s'en défendre,  
Résister à tes vœux, refuser d'obéir,  
Te bannir de ses yeux, & même te haïr.

D A M O N.

Fort bien; c'est donc le but de ce que tu projettes!  
Je me refuse à tort à ce que tu souhaites.  
Oh bien, mon pauvre ami, je te déclare net,  
Qu'après ce que tu fais, si tu fais ce projet,  
Pour te récompenser d'un pareil ridicule,  
Je te trahirai, moi, sans le moindre scrupule.

L E A N D R E.

Non, je te connois trop.

D A M O N.

Ma foi je le ferai.

L E A N D R E.

Je ne le faurois croire.

D A M O N.

Oh je t'en convaincrail.

L E A N D R E.

Si mon cœur en ceci craint une perfidie,  
Va, ce n'est point de toi, ce n'est que de Julie.  
Mais par de vains discours c'est trop te retarder;

Parle au pere sur-tout, je vais te seconder.

D A M O N.

E'coute encore un mot.

L E A N D R E.

Je ne veux rien entendre ;

Fais ce que je t'ai dit.

D A M O N.

Je t'avertis , Léandre ,

Que j'adore Julie.

L E A N D R E.

Tu l'adores !

D A M O N.

Ma foi ,

Rien n'est plus véritable.

L E A N D R E.

Eh bien , tant mieux pour moi ;

Par-là tu mets Julie à la plus vive épreuve.

Ton amour doit produire une infaillible preuve ,

Que si l'on te résiste , il n'est aucun effort

Qui de tant de maris m'expose au triste fort.

D A M O N.

Je crains que mon amour à la fin ne produise . . .

L E A N D R E.

Tu te flattes , mon cher : poursuis ton entreprise ;

Je suis presque assuré que l'effet qu'elle aura ,

C'est qu'au parfait bonheur elle me conduira.

D A M O N.

Elle va te conduire à ta perte infaillible.

L E A N D R E.

Bon !

D A M O N.

Tu te souviendras que j'ai fait mon possible  
Pour te sauver ...

L E A N D R E.

C'est trop insister sur ce point.  
Si je suis malheureux , je ne m'en plaindrai point.

*S C E N E I X.*D A M O N *seul.*

**J**E n'aurai , grace au ciel , nul reproche à me faire ;  
Et si pour cet hymen j'obtiens l'aveu du père ,  
Et que Julie enfin , quand elle aura tout sù ,  
S'indigne du dessein que Léandre a conçu ,  
Dans cette occasion serai-je si coupable  
De saisir auprès d'elle un moment favorable ?  
Et que doit après tout m'importer que son cœur  
Par goût ou par dépit consente à mon bonheur ?  
Je serai trop heureux de posséder Julie.  
Peut-être qu'à mon sort par l'hymen asservie ,  
Elle secondera mes vœux & mon espoir.  
Dans les cœurs vertueux l'amour naît du devoir.

*SCENE X.*



## SCÈNE X.

D A M O N , C R I S P I N .

C R I S P I N  *tout essoufflé .*

J E vous cherchois.

D A M O N .

Qu'as-tu ?

C R I S P I N .

Voici bien des affaires.

D A M O N .

Comment ?

C R I S P I N .

Il m'en viendra quelques coups d'étrivières.

D A M O N .

Mais explique-toi donc ?

C R I S P I N .

Je fors de là-dedans.

Si vous saviez , Monsieur ...

D A M O N .

Quoi ?

C R I S P I N .

Le Diable est aux champs :

On fait tout.

D A M O N .

Mais encore ?

C R I S P I N .

On croit que pour Julie

Votre amour n'est que feinte &amp; jeu de comédie ,

Entre Léandre & vous en secret concerté,  
Pour contenter d'un fou la curiosité.

D A M O N.

Qui peut leur avoir dit le nœud de cette intrigue?

C R I S P I N.

Qui! pour le découvrir en vain je me fatigue;  
Car à coup sûr, Monsieur, ce n'est ni vous, ni moi,  
Ni Léandre non plus, ni Lolive, je croi.

D A M O N.

A ce que tu me dis, je vois peu d'apparence.

C R I S P I N.

Le fait est vrai pourtant: donnez-vous patience.  
Je m'étois, que cela soit secret entre nous,  
Donné près de Nérine un petit rendez-vous:  
Je m'y rendois; un bruit fort grand se fait entendre.  
J'écoute pour savoir d'où venoit cet esclandre.  
La scène se passoit dans un appartement,  
Où les gens du logis n'entrent que rarement:  
Cela me fait d'abord craindre quelque aventure.  
Je mets doucement l'œil au trou de la serrure,  
Je vois, il n'est pas bon d'être trop curieux,  
Nérine & le vieillard jurans à qui mieux mieux;  
Et Julie, à rêver fortement attachée,  
Ne juroit pas si fort, mais étoit plus fâchée.  
Le pétulent bonhomme écumoit de courroux,  
De sa canne & du pied il frappoit de grands coups;  
Et Nérine disoit: *Ce sont des gens à pendre.*

D A M O N.

Tout cela ne pouvoit regarder que Léandre.

C R I S P I N.

Je l'ai cru comme vous d'abord ; mais ma foi non :  
On a par-ci , par-là , prononcé votre nom ;  
Puis ils ont à la fin conclu tous trois en somme ,  
Que vous étiez , Monsieur , un fort mallhonnête homme.

D A M O N.

Ah que me dis-tu là !

C R I S P I N.

Je dis la vérité.

J'ai fort bien entendu , car j'ai bien écouté.  
Fort douloureusement la modeste Julie  
Difoit : *Quoi par Damon me voir ainsi trahie !*  
*Damon ! Vous voyez bien , Monsieur , que c'étoit vous.*  
*Crispin est un maraud , qu'il faut rouer de coups ,*  
Reprenoit tendrement l'obligeante Nérine.  
*Crispin , c'est moi , du moins à ce que j'imagine.*  
*Pour éprouver mon cœur , feindre d'être amoureux ,*  
Difoit Julie. *Il faut les étrangler tous deux ,*  
Difoit Nérine. Enfin tous trois de compagnie  
Sur Léandre & Lolive ont fait une sortie ,  
En ont dit plus de mal que de nous deux encor ;  
Et comme ils s'appretoient à fortir , moi d'abord  
J'ai couru pour venir de ceci vous instruire ,  
Et pour voir avec vous ce qu'il faut faire ou dire.

D A M O N.

Je vais trouver Julie , & je veux lui parler.

C R I S P I N.

Donnons à leur courroux le temps de s'exhaler.  
Du premier mouvement, Monsieur, je me défie.

D A M O N.

Non, il faut sans tarder que je me justifie.  
Le hasard la conduit ici fort à propos.

C R I S P I N.

Défendons le visage, & leur tournons le dos.

## S C E N E X.

JULIE, DAMON, NERINE, CRISPIN.

J U L I E à *Damon.*

**V**ous voilà donc, Monsieur!

N E R I N E à *Crispin.*

Ah c'est donc vous beau sire!

C R I S P I N à *Damon.*

Hé bien, ai-je dit vrai!

N E R I N E.

Qu'auront-ils à nous dire?

J U L I E.

Sachons un peu, Monsieur, par où j'ai mérité  
D'être par vous traitée avec indignité!  
Loin de guérir d'un fou l'injuste défiance,  
Vous même l'appuyez par votre complaisance?  
Léandre ose douter de mon cœur, de ma foi,  
Et vous lui prêtez, vous, des armes contre moi!

De vous deux , dite-moi , quel est le plus coupable ?  
 L'un de légèreté m'a pû croire capable ,  
 Et l'autre montre un cœur indigne , lâche & bas ,  
 De feindre de l'amour quand il n'en ressent pas.

D A M O N.

Je ne prends point ici le parti de Léandre :  
 Vouloir le disculper , seroit trop entreprendre.  
 C'est un amant jaloux , curieux , indiscret.  
 Je ne fais point par où vous savez son secret :  
 Mais enfin , il est vrai , qu'ennemi de lui-même ,  
 En vous aimant , Madame , il n'est pas sûr qu'on l'aime :  
 Contre ses sentimens j'ai long-temps combattu ,  
 Non que de tels soupçons blessent votre vertu.  
 Vous devez excuser le trouble qui l'agite :  
 Sa crainte est d'un amant peu sûr de son mérite.

J U L I E.

Et vous , qui prétendiez me surprendre aujourd'hui ,  
 Monsieur , croyez-vous donc en avoir plus que lui ?

D A M O N.

Non ; mais j'ai plus d'amour , plus de délicatesse ;  
 Je porte un cœur exempt d'une telle foiblesse.  
 Croyez-vous que ce cœur ait pû feindre avec vous ?  
 Il fait de vous aimer son bonheur le plus doux ;  
 Et lorsque mon ami me proposâ de feindre ,  
 Je sentois une ardeur que rien ne peut éteindre.  
 Je ne le trahis point , lui-même il s'est trahi :  
 Il m'a prié , pressé , moi j'ai trop obéi.  
 Enfin , si vous aimez , vous trouver adorable ,

Est un crime pour moi, Léandre en est coupable,  
Madame; & vous seriez trop injuste en effet,  
De vouloir me punir d'un mal qu'un autre a fait.

J U L I E.

Par votre procédé vous m'avez outragée :  
Si vous m'aimez, Damon, je suis assez vengée.

N E R I N E à *Damon.*

A votre excuse vous, vous donnez un bon tour ;  
La feinte fâchoit plus qu'un véritable amour.  
Crispin, en cas pareil, comme elle je suis vive.

C R I S P I N.

L'histoire de Léandre est celle de Lolive.

N E R I N E.

Tout de bon !

C R I S P I N.

Tout de bon, j'en jure par ma foi.

N E R I N E.

Le fot veut donc aussi me faire éprouver, moi !  
Ah si je l'avois sù, bien loin de me défendre...  
J'ai regret au soufflet.

C R I S P I N.

Si tu veux le reprendre.

J U L I E.

Tant de fois assuré qu'il possédoit mon cœur,  
Léandre a pû douter de ma sincère ardeur !  
Que n'essuiois-je point de son humeur jalouse,  
Quand un nœud solennel m'auroit fait son épouse ?  
Le moindre objet, un rien, troubleroit sa raison.

On ne se défait pas d'un semblable soupçon ;  
 Et lorsque par malheur une ame en est faisie ,  
 Rien ne peut rassurer contre la jalousie.  
 Non , Léandre jamais ne sera mon époux.

D A M O N.

Ah ! j'ose me livrer à l'espoir le plus doux.  
 Souffrez donc qu'un amant respectueux & tendre ,  
 Sur l'heure à votre père aille s'offrir pour gendre.

J U L I E.

Damon , c'est trop manquer aux droits de l'amitié.

D A M O N.

Et c'est , le croiriez-vous , lui qui m'en a prié.

J U L I E.

Il vous en a prié ! Léandre ?

D A M O N.

Avec instance.

N E R I N E.

Autre incident nouveau.

J U L I E.

Je me perds plus j'y pense.

Ah c'en est trop , je sens de moment en moment  
 Augmenter ma colère & mon étonnement.

N E R I N E.

Qui ne seroit surpris d'une telle sottise ?  
 Il a perdu l'esprit , ou bien il vous méprise.

J U L I E.

Ou folie , ou mépris , tout est égal pour moi ,  
 L'un ou l'autre m'oblige à dégager ma foi ;

Et s'il est vrai, Damon, qu'un amant téméraire  
Soigneux de m'offenser, & sûr de me déplaire,  
A cet excès d'outrage ait osé se porter...

D A M O N.

Mon cœur de quelqu'espoir pourra-t-il se flatter!

J U L I E.

Le mien qu'en ce moment agite un trouble extrême,  
De ce qu'il doit sentir n'est pas bien sûr lui-même :  
Mais il faut que mon père instruit de tout ceci...

D A M O N.

Madame, permettez que je lui parle aussi.  
Dans l'instant que par vous il apprendra l'offense,  
Vous me verrez m'offrir pour hâter sa vengeance,  
Puis-je de votre aveu lui demander le sien?

J U L I E.

Souffrez que là-dessus je ne vous dise rien.

( Elle sort. )

D A M O N.

Nérine.

N E R I N E.

J'entends bien, Monsieur, laissez-moi faire ;  
J'aigrirai comme il faut, & la fille, & le père.

D A M O N.

J'attends tout mon bonheur d'un secours si puissant ;  
Toi, Nérine, attends tout d'un cœur reconnoissant.



## SCENE XI.

NÉRINE , CRISPIN.

CRISPIN.

ÇA, Nérine, entre nous faisons notre partie :  
 Ne me diras-tu rien aussi par modestie ?  
 Je suis, comme mon maître, amoureux en effet,  
 Mais je ne puis long-temps filer l'amour parfait.

NÉRINE.

Tu m'aimes, tout de bon !

CRISPIN.

Oui, je me donne au diable,  
 Et de feindre avec toi je ne suis plus capable.  
 Tes yeux vifs & mourans ont de certains appas  
 Qui causent là-dedans de terribles combats ;  
 Et comme un papillon brûle souvent son aîle  
 A force d'approcher trop près de la chandelle,  
 Du feu de tes beaux yeux m'étant trop approché...  
 Je n'en suis pas, ma foi, quitte à meilleur marché.  
 L'aîle de mon amour presque à demi brûlée...  
 Fait qu'il ne peut ailleurs... reprendre sa volée :  
 Ainsi par conséquent... tu comprends bien cela,  
 Ne pouvant plus voler... il faut qu'il reste-là ;  
 Et le pauvre Crispin retenu de la sorte...  
 Enfin, je t'aime trop, ou le diable m'emporte.

NÉRINE.

Vous vous en expliquez si pathétiquement,

Que j'aurois fort grand tort d'en douter un moment.

C R I S P I N.

Promets donc...

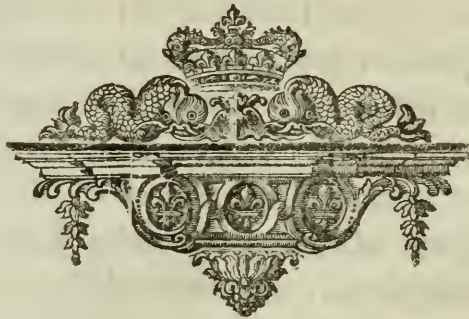
N E R I N E.

Je ne puis faire encor de promesse,  
Et je veux suivre en tout le fort de ma maîtresse.  
Entre ses deux amans le choix qu'elle fera,  
Pour Lolive ou pour toi me déterminera ;  
Et si tu m'aimes bien , tu prendras patience.

C R I S P I N.

Tu veux m'accoûter à la prendre d'avance :  
Mais de notre union quel que soit le succès ,  
J'aime encor mieux la prendre auparavant qu'après.

*Fin du quatrième Acte.*



---

 A C T E V.
 

---

## SCENE PREMIERE.

JULIE , NERINE.

NERINE.

UN jaloux est , Madame , un animal bien traître.  
 Fort à propos Léandre à vous s'est fait connoître :  
 A cacher ce qu'il pense il est bien consommé :  
 Vous devez le haïr autant qu'il fut aimé :  
 Mais une bonne fois , faite-moi bien comprendre  
 Si vous aimez toujours le curieux Léandre.  
 Ne vous sentez-vous point encor pour lui ...

JULIE.

Moi ! non ;

Il m'a trop offensée , & j'estime Damon.  
 Déjà depuis long temps , par sa froideur extrême ,  
 Léandre dans mon cœur se desservoit lui-même :  
 Je cachois mon dépit , & sentoïis chaque jour  
 Que j'aimois par devoir autant que par amour.  
 Ses feintes , ses soupçons , ont achevé l'ouvrage ;  
 Je ne saurois tenir contre un pareil outrage ;  
 J'ose te l'affurer , l'affaire d'aujourd'hui  
 Ne permet pas que j'aie aucun retour pour lui.

O ij

NÉRINE.

Voilà des sentimens de fille raisonnable,  
Gardez-vous d'en changer.

JULIE.

Je m'en sens incapable ;

Nérine ; cependant je veux voir avant tout  
S'il osera pousser la feinte jusqu'au bout.  
Je vais me plaindre à lui de son ardeur nouvelle,  
Feindre que j'en ressens une douleur mortelle ;  
Je n'épargnerai rien , ni soupirs , ni douceurs ,  
Ni plaintes , ni regards , ni reproches , ni pleurs :  
Heureuse , si je puis , comme je le desire ,  
Me refaisir sur lui de mon premier empire ,  
Rallumer tout l'amour dont son cœur fut épris ,  
Et l'accabler après de haine & de mépris.

NÉRINE.

Aux mouvemens divers qui règnent dans votre ame ,  
Que le premier amant vous plaît encor , Madame !

JULIE.

Tes yeux feront témoins de mon ressentiment.

NÉRINE.

Et moi , si j'étois vous , sans éclaircissement  
J'épouserois Damon , il est tout fait pour plaire.  
Le joli cavalier !

JULIE.

Qui te dit le contraire !

NÉRINE.

Ma foi , vivent les gens qui portent des plumets ,  
On en fait des maris qui ne grondent jamais ;

On n'essuie avec eux ni soupçon ni querelle ;  
 Et lorsqu'au régiment la gloire les rappelle ,  
 Leurs femmes en repos, en pleine liberté,  
 Passent, comme il leur plaît, le printemps & l'été.  
 Un époux de la sorte est un grand avantage ;  
 Qu'il soit six mois absent , c'est un demi-veuvage :  
 Quel avant-goût ! On vient : c'est notre curieux.

J U L I E.

Tais-toi , tu me vas voir prendre un ton sérieux.

S C E N E I I.

J U L I E , L E A N D R E , N E R I N E.

J U L I E.

C'EST vous , Monsieur ! pour moi la rencontre est heureuse,  
 Mais je crois que pour vous elle sera fâcheuse ;  
 Car depuis quelque temps j'ai dû m'apercevoir  
 Que vous ne cherchiez pas fort souvent à me voir.

L E A N D R E.

Comment donc ? quel sujet avez-vous de vous plaindre ?  
 Hé Madame , aime-t-on les gens pour les contraindre ?  
 Peut-on sans injustice exiger d'un amant  
 Toûjours les mêmes soins , le même empressement ?  
 Faut-il qu'incessamment occupé de tendresse  
 Il quitte ses amis pour plaire à sa maîtresse ?  
 Que lui-même il se fasse une nécessité  
 De renoncer aux droits de la société ?

Ce feroit de sa flamme une preuve éclatante  
 Il est vrai ; mais enfin cette preuve est gênante,  
 Et ce feroit bien cher payer de doux momens,  
 Dont le prix diminue après un certain temps.

N E R I N E.

Le compliment est doux.

J U L I E.

Je vous ai laissé dire,  
 Et vos beaux sentimens n'ont rien que je n'admire.  
 A les examiner, même du bon côté,  
 Loin d'avoir des amans la vive activité,  
 D'un mari mécontent vous affectez d'avance  
 Toute l'impolitesse & toute l'indolence.  
 Mon cœur de vains soupçons ne s'est point alarmé ;  
 Pour un objet nouveau vous êtes enflammé :  
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai dû le connoître,  
 Vos moindres actions me le font trop paroître,  
 Un air triste, rêveur, contraint, embarrassé,  
 Des soupirs affectés, un entretien glacé,  
 Des regards inquiets, de feintes complaisances,  
 Un ton brusque, chagrin, de fréquentes absences,  
 Un ami, des parens, qu'on feint de ménager,  
 Une affaire importante à quoi l'on veut songer,  
 Mille délais nouveaux qu'on fait naître sans cesse,  
 Plus d'égards empressés, plus de délicatesse,  
 Pour conserver un cœur, plus de soins, plus d'efforts,  
 Plus de vivacité, plus d'amoureux transports,  
 Plus de sermens nouveaux d'une ardeur éternelle ;  
 Que de justes raisons de vous croire infidèle !

L E A N D R E.

Je ne me connois point, Madame, à ce portrait.

N E R I N E.

C'est le vôtre pourtant, à coup sûr, trait pour trait :

Oui, c'est d'un cœur perfide une vive peinture.

Madame & moi, Monsieur, peignons d'après nature.

L E A N D R E.

Pour bannir les soupçons que vous avez conçus,

Je ne tenterai point des efforts superflus.

En voulant apaiser une femme en colère,

Il arrive souvent qu'on fait tout le contraire ;

Et de mon changement ces soupçons affectés,

M'en déguisent peut-être un que vous méditez.

Mieux que vous dans les cœurs, Madame, je fais lire ;

Et je ne dis pas tout ce que je puis vous dire.

J U L I E.

Ingrat, il vous sied bien de tenir ces discours,

Quand j'ai de sûrs témoins de vos lâches détours !

Vous imaginez-vous couvrir votre inconstance

En me faisant encore une nouvelle offense ?

On ne m'en a pas fait confidence à demi,

Lui-même il m'a tout dit.

L E A N D R E.

Et qui donc ?

J U L I E.

Votre ami :

Le démentirez-vous ?

N E R I N E.

Cela pourroit bien être,

Ne l'en défiez pas.

*Le Curieux Impertinent,*

L E A N D R E.

Le perfide , le traître ,  
A qui seul j'ai par choix confié mon secret !

J U L I E.

Il est donc vrai , cruel !

L E A N D R E.

Ami trop indiscret !  
Je t'avois regardé comme un autre moi-même.  
Mais il ne m'a trahi que parce qu'il vous aime.

J U L I E.

Ah laissez-lui le soin de se justifier :  
Mais vous . . . .

L E A N D R E.

Vous savez tout , que puis-je vous nier !  
J'ai combattu long-temps contre une ardeur nouvelle ,  
Et l'amour me contraint à vous être infidèle ;  
Mon changement devient une nécessité.

N E R I N E *à part.*

Non , on ne vit jamais menteur plus effronté.

J U L I E.

Ah je l'avois prévu , je m'y devois attendre.

L E A N D R E.

En épousant Damon , vengez-vous de Léandre ;  
Vous nous rendrez ainsi justice à tous les deux ,  
Et vous me punirez en le rendant heureux.

J U L I E.

Ah ne présumez pas que mon cœur s'abandonne  
A suivre par dépit l'exemple qu'on me donne :  
Non , dans ses premiers feux mon cœur veut persister :



Je vous justifierois osant vous imiter.  
 Quelque indigne que soit l'affront que vous me faites,  
 Je vous aime toûjours, tout ingrat que vous êtes.  
 Ah, cruel, si ton cœur s'ouvroit au repentir !  
 S'il t'échappoit du moins une larme, un soupir !

L E A N D R E *à part.*

Cet excès de bonté me confond & m'accable ;  
 De feindre plus long-temps je ne suis plus capable.  
 (*haut.*)

Madame . . . . .

J U L I E.

Je rougis d'un si honteux aveu.

L E A N D R E.

Il faut vous en faire un . . . . .

J U L I E.

Adieu, perfide, adieu.

N E R I N E.

Malgré votre inconstance, on vous aime à la rage.  
 Tenez-vous gai.

L E A N D R E.

Nérine.

N E R I N E.

Adieu, petit volage.

### S C E N E I I I.

L E A N D R E *seul.*

TOUT conspire à mes vœux, tout flatte mon dessein ;  
 On m'aime, je le vois, & j'en suis sûr enfin.

Pendant notre entretien , pour garder le silence ,  
 Que mon cœur pénétré s'est fait de violence !  
 Ah ! pour douter du sien , je n'ai plus de raisons.  
 Quelle tranquillité succède à mes soupçons !  
 O curiosité , qu'on met au rang des vices ,  
 Vous devenez pour moi la source des délices ,  
 Le remède aux soupçons , aux paniques terreurs ,  
 Et la pierre de touche où l'on connoît les cœurs.

---

*S C E N E I V.*

LE ANDRE , DAMON , CRISPIN.

LE ANDRE.

**M**AIS j'aperçois Damon , mon bonheur me l'envoie.  
 Approche , cher ami , viens partager ma joie.  
 Tes soins m'ont fait connoître , au gré de mon fouhait ,  
 Que je suis destiné pour un bonheur parfait.  
 On croit mon cœur épris d'une flamme nouvelle ,  
 Et pourtant on s'obstine à demeurer fidèle.  
 Pouvois-je me flatter d'un plus charmant espoir !  
 Cet excès de plaisir peut-il se concevoir !  
 Heureux de te devoir le repos de ma vie.  
 Mais t'es-tu proposé pour épouser Julie ?  
 As-tu vû Géronte ?

D A M O N.

Oui.

LE ANDRE.

Hé bien , que t'a-t-il dit ?

D A M O N.

Il m'a paru piqué d'un violent dépit :  
 Mais enfin , comme il est bon père de famille ,  
 Il ne prétend , dit-il , gêner en rien sa fille.

L E A N D R E.

Ah ! voilà ce qu'enfin j'avois tant souhaité.  
 Julie est sur ce choix en pleine liberté ,  
 Et je puis aujourd'hui l'obtenir d'elle-même.  
 Elle croit que je change , & que mon ami l'aime.  
 Tu vas dans un moment lui présenter ta main :  
 Qu'elle refuse , ami , je l'épouse demain.

D A M O N.

Crois-moi , dès ce moment que l'hymen vous unisse.

L E A N D R E.

Ah ! pouffons jusqu'au bout mon heureux artifice :  
 Compte que ce n'est pas à présent sans effort ;  
 Mais laisse-moi jouir des douceurs de mon sort.  
 Bien-tôt dans les transports d'une ame satisfaite . . .

## S C E N E V.

LE'ANDRE, DAMON, LOLIVE, CRISPIN.

L O L I V E à *Léandre*.

**J**E viens vous avouer la faute que j'ai faite ;  
 Et vous prier , Monsieur , de vouloir m'écouter.  
 Il faut que vous sachiez . . .

*Le Curieux Impertinent,*

L E A N D R E.

Que me veut-il conter !

L O L I V E.

Le bâton m'a fait peur, & j'avoue, à ma honte,  
Que j'ai dit...

D A M O N.

J'aperçois Julie avec Géronte.

L E A N D R E.

Crois que pour moi son cœur ne peut se démentir.

D A M O N *à part.*

Il s'obstine à se perdre, il faut y consentir.

*SCENE DERNIERE.*

G E R O N T E , J U L I E , N E R I N E ,  
L E A N D R E , D A M O N , L O L I V E ,  
C R I S P I N .

L O L I V E *à Léandre.*

**L**ES voici, songez bien...

L E A N D R E.

Oh, garde le silence,

Ou vingt coups de bâton feront ta récompense.

L O L I V E.

Et la vôtre fera... Nous allons voir beau jeu.

L E A N D R E *à Géronte.*

Vous êtes informé...

G E R O N T E.

Je fais que depuis peu

Vous avez...

L E A N D R E.

Je rougis, Monsieur, de cette affaire.

G E R O N T E.

Vous n'en avez pas fait cependant grand mystère.

*( à Julie. )*

On n'en peut plus douter, ton infidèle amant,

Ma Julie, avec nous veut rompre absolument.

J U L I E.

S'il est bien vrai, Monsieur, qu'un autre objet l'engage,

On voudroit vainement retenir un volage.

G E R O N T E à Léandre.

Votre exemple, Monsieur, sera suivi de près:

Que le ciel vous conduise, &amp; laissez-nous en paix.

*( à Julie. )*

Léandre te trahit, Damon s'offre à sa place,

J'y donne mon aveu.

D A M O N.

Pour vous en rendre grace

Je n'imagine point de termes assez forts,

Et n'ai pour m'exprimer que mille doux transports.

L E A N D R E.

Que tu fais bien, Damon, de soutenir la feinte!

G E R O N T E à Julie.

Crains-tu de t'expliquer, parle-nous sans contrainte,

Dis, n'acceptes-tu pas Damon pour ton époux?

L E A N D R E à Damon.

Je m'en vais triompher.

J U L I E.

Il m'eût été bien doux  
 De me voir pour jamais unie avec Léandre :  
 Il fait que je l'aimois de l'amour le plus tendre.  
 J'ai tantôt par lui-même appris son changement,  
 Sans que mon cœur ait pû changer de sentiment ;  
 Je suis toûjours la même.

L E A N D R E.

Ah ! c'est trop me contraindre,  
 Adorable Julie , il n'est plus temps de feindre ;  
 Je le connois ce cœur , il est tendre & constant ;  
 Vous m'aimez , j'en suis sûr , & je suis trop content.

J U L I E.

Comment donc ?

L E A N D R E.

Il vous faut expliquer ce mystère :  
 Peut-être trop long-temps ai-je osé vous le taire ;  
 Mais enfin de vous seule uniquement charmé ,  
 Je doutois , il est vrai , du bonheur d'être aimé.  
 Pardonnez à l'amant une tendre foiblesse ,  
 Pardonnez à l'ami cette feinte tendresse ,  
 Que pour vous éprouver il affectoit pour vous :  
 C'est moi qui l'ai prié d'aller à vos genoux ,  
 Madame , vous jurer une amour éternelle ,  
 Et vous persuader que j'étois infidèle.  
 Après bien des combats il m'a prêté ses soins ;  
 Vous l'avez cru , Madame , & ne m'aimez pas moins.  
 Il a plus fait encor , mais c'est à ma prière ,  
 Il vous a demandée à Monsieur votre père :

Il en obtient l'aveu, j'ai toujours votre cœur ;  
Voilà ma main , Madame.

J U L I E.

Il n'est plus temps , Monsieur,  
De vos honteux soupçons je crains l'indigne fuite ;  
Mon repos , mon honneur , veulent que je l'évite.  
Sans courroux , sans aigreur , je m'explique avec vous ,  
Et j'accepte aujourd'hui Damon pour mon époux.

L E A N D R E.

Madame , à votre tour , je crois , vous voulez feindre ;  
Mais d'un pareil ami j'ai lieu de ne rien craindre.  
L'exacte probité dont son cœur suit la loi...

D A M O N.

Cet effort par malheur ne dépend plus de moi.  
Je te plains ; mais enfin , s'il faut que je le dise ,  
Voilà le digne fruit de ta folle entreprise.  
Si tu m'en avois cru , loin d'être malheureux ,  
Tu te verrois , Léandre , au comble de tes vœux.

L O L I V E.

Au tour que cela prend je puis juger d'avance ,  
Que j'aurai même prix de mon impertinence ;  
Et voyant le danger d'être trop curieux ,  
Sans vouloir m'éclaircir je vous fais mes adieux.

N E R I N E.

Fort bien.

C R I S P I N à *Nérine*.

Pour éviter des disgrâces pareilles ,  
J'aurai soin de fermer mes yeux & mes oreilles.

Madame se déclare, & te donne le ton,  
C'est à toi maintenant à sauter le bâton.

N E R I N E.

Comme tu me promets toute ta confiance,  
Je ne veux pas plus loin pousser ta patience;  
Mais point d'épreuve au moins.

G E R O N T E.

Finissons l'entretien.

L E A N D R E *en s'en allant.*

Je perds tout ce que j'aime, & le mérite bien.

C R I S P I N *au Parterre.*

Pour réfléchir, Messieurs, la matière est fort ample,  
Amans, maris jaloux, profitez de l'exemple,  
Soyez de bonne foi; croyez qu'on l'est aussi,  
Et pour prendre leçon, venez souvent ici.

*F I N.*



# L'INGRAT.

---

---

*COMÉDIE.*

---

---

*Tome I.*

Q

---

## A C T E U R S.

GERONTE.

ARISTE, frère de Gêronte.

CLEON.

ISABELLE, fille de Gêronte.

DAMIS.

ORPHISE.

LISETTE, suivante d'Isabelle.

NERINE, suivante d'Orphise.

PASQUIN, valet de Damis.

*La Scène est à Paris, dans la maison de Gêronte.*



# L'INGRAT,

*Comédie.*



## ACTE PREMIER.

---

### *SCENE PREMIERE.*

GÉRONTE, ARISTE.

GÉRONTE.

**V**OUS voulez me parler d'une affaire importante?

ARISTE.

Oui, si vous contraignez votre humeur pétulente,  
Jusques à m'écouter sans nul emportement:

GÉRONTE.

Soit.

ARISTE.

Pour peu qu'on s'oppose à votre sentiment,  
Vous répondez d'un air....

GÉRONTE.

Ah que de préambule!

Q ij

A R I S T E.

Vous me promettez donc!....

G E R O N T E.

Suis-je si ridicule!

Est-ce qu'à la raison je ne me rends jamais!

A R I S T E.

Je ne dis pas cela, mon frère, mais...

G E R O N T E.

Quoi, mais!

Je vous l'ai déjà dit plus de vingt fois, mon frère,

Et je vous le redis, dussai-je vous déplaire,

Je suis très-fatigué de vos moralités;

Et c'est toujours à moi que vous les débitez.

Grands discours, mots choisis, figure à chaque phrase,

Vous parlez gravement, &amp; même avec emphase;

Mais tout cela ne sert qu'à me faire enrager,

Et nullement, mon frère, à me faire changer.

Je suis vif, je suis prompt, mais je suis raisonnable.

A R I S T E.

Quelquefois; &amp; souvent vous êtes intraitable.

Dès qu'on veut vous ôter certains entêtements....

G E R O N T E *brusquement.*

Oh parbleu, je suis las de vos raisonnemens;

Bonjour.

A R I S T E.

Eh bien, j'ai tort, écoutez-moi de grace.

G E R O N T E.

Trêve de remontrance, ou je quitte la place.

A R I S T E.

Voulez-vous marier votre fille?

G E R O N T E.

Au plus tôt.

J'ai trouvé justement le parti qu'il lui faut.

A R I S T E.

Quel est-il ?

G E R O N T E.

C'est Damis.

A R I S T E.

Ah ! que viens-je d'entendre !

Mon frère, y pensez-vous ? Quoi vous prenez pour gendre  
Un jeune homme sans bien, que depuis quelques mois  
Vous avez retiré chez vous ?

G E R O N T E.

Oui. Je conçois

Que mon dessein, mon frère, est peu conforme au vôtre ;  
Vous vouliez me parler, sans doute, de quelqu'autre ?

A R I S T E.

Oui, mon frère, il est vrai.

G E R O N T E.

Je n'en démordrai point ;

Mon cher frère.

A R I S T E.

Avez-vous consulté sur ce point

Le goût de votre fille ?

G E R O N T E.

Est-il donc nécessaire

De prendre son avis sur une telle affaire ?

De ma fille, je crois, j'ai droit de disposer.

A R I S T E.

Mais pour avoir ce droit, en faut-il abuser ?

Sachez donc si Damis est aimé d'Isabelle ;  
Car enfin ...

G E R O N T E.

Oh parbleu , vous me la donnez belle ;  
Il faut bien qu'il lui plaise étant choisi par moi.  
Un père à ses enfans doit imposer la loi :  
Il est le souverain de toute sa famille.

A R I S T E.

Oui , mais quand il marie ou son fils ou sa fille ,  
Il doit rabattre un peu de cette autorité ,  
Et ne point trop vouloir ce qu'il a projeté ;  
Autrement , c'est aller jusqu'à la tyrannie.

G E R O N T E.

Vous me faites pitié , ma foi. Pauvre génie !

A R I S T E.

Enfin donc votre fille épousera Damis.

G E R O N T E.

Oui , je vous en répons ; je me le suis promis ,  
Elle l'épousera , la chose est très-certaine ,  
Ou ... je l'épouserai , moi.

A R I S T E.

Mais prenez la peine  
De me dire pourquoi vous en usez ainsi ?  
Quelles sont vos raisons ?

G E R O N T E.

Mes raisons ! les voici.

A R I S T E.

Bon,

G E R O N T E.

C'est que je le veux , & que je suis le maître.

A R I S T E.

On ne peut pas répondre à cela : mais peut-être  
En avez-vous quelqu'autre ; & vous êtes trop bon ,  
Trop juste . . . .

G E R O N T E.

Oui morbleu , j'ai quelqu'autre raison ,  
Que tout homme d'honneur ne sauroit contredire ,  
Et j'ai honte pour vous , qu'il vous en faille instruire .  
Avez-vous oublié que je dois tout mon bien  
Au père de Damis ! & comptez-vous pour rien  
Les bontés qu'eut pour moi cet ami plein de zèle ,  
Lorsque l'éclat fâcheux d'une affaire cruelle  
Obligea notre père à sortir de Paris ?  
Son bien fut confisqué . Le père de Damis  
Touché de nos malheurs , sensible à ma misère ,  
Me prit dans sa maison , & me tint lieu de père .  
Ses parens , ses amis , & ses soins assidus ,  
Obtinrent que nos biens nous fussent tous rendus ;  
Il me sauve en un mot d'un si cruel orage .  
Au bout de quatorze ans , lui-même il fait naufrage ;  
Il prête à des amis , il se rend caution ,  
Et par d'autres malheurs il perd un million .  
Un bien près de Nevers est le seul qui lui reste ,  
Il s'y retire enfin après ce coup funeste :  
Il languit quelque temps dans ce triste séjour ;  
Il meurt , & laisse un fils . Par un juste retour  
Je l'attire céans ; & malgré ma famille ,  
Je prétends qu'au plus tôt il épouse ma fille .  
Je fais bien , comme vous , qu'il est pauvre ; mais quoi ?

Les bienfaits que son père a répandus sur moi  
 Ne sont-ils d'aucun prix? c'est un riche héritage  
 Que Damis à ma fille apporte en mariage.

A R I S T E.

Aidez-le, j'y consens; mais ne le pouvez-vous,  
 Sans que de votre fille il devienne l'époux?  
 Déjà depuis long temps Cléon aime Isabelle,  
 Et pour dire encor plus, peut-être l'aime-t-elle:  
 Cléon en l'épousant vous feroit grand honneur;  
 Sa naissance & son rang.....

G E R O N T E.

Je suis son serviteur.

Je veux être toujours maître dans ma famille;  
 Il croiroit faire grace en épousant ma fille:  
 Puis, maître de mon bien, qu'il souhaite d'avoir,  
 Il ne daigneroit plus s'abaisser à me voir;  
 Et ma fille par lui haïe & méprisée,  
 A mille déplaisirs se verroit exposée.  
 Dès qu'elle se plaindroit: Allez, lui diroit-on;  
 C'est bien assez pour vous de porter un grand nom;  
 Vous n'êtes que bourgeoise, entendez-vous, ma mie!  
 Morbleu! je souffrirois une telle infamie!  
 Je me dépouillerois pour avoir des mépris!  
 Non, non, je ne veux point de grandeur à ce prix.  
 J'ai du bien, mais enfin je n'ai point la foiblesse,  
 De vouloir voir ma fille ou Marquise ou Duchesse;  
 Il en coute trop cher: plus d'un riche bourgeois  
 Ayant fait ce faux pas, s'en est mordu les doigts.

A R I S T E.



A R I S T E.

De la part de Cléon vous n'avez rien à craindre.

G E R O N T E.

Bagatelle : à présent il tâche à se contraindre ;  
Dès qu'il seroit mon gendre, adieu l'honnêteté.  
Eh je connois l'humeur des gens de qualité.

A R I S T E.

Examinez-le à fond, vous changerez de style,  
Et conviendrez...

G E R O N T E.

Morbleu, vous m'échauffez la bile :  
Retirez-vous de grace, & ne me troublez pas.

A R I S T E.

Adieu donc.

---

S C E N E I I.

G E R O N T E *seul.*

**I**L me met dans un grand embarras.  
Je crains fort que Cléon, trop aimé d'Isabelle,  
A mes intentions ne la rende rebelle ;  
Mais elle vient. Feignons pendant quelques momens ;  
Et découvrons un peu quels sont ses sentimens.

*S C E N E I I I.*

GÉRONTE, ISABELLE, LISETTE.

GÉRONTE *d'un air riant.*

AH vous voilà, ma fille : eh quoi, toujours rêveuse !  
 Qu'avez-vous, dites-moi ! ne soyez point honteuse.

ISABELLE.

Moi ! qu'aurois-je, mon père ?

GÉRONTE.

Ah ! vous dissimulez.

Ouvrez-moi votre cœur : que vous faut-il ! parlez.

LISETTE.

La chose à deviner n'est pas bien difficile.

GÉRONTE *brusquement.*

Je ne vous parle pas ; vous êtes trop habile.

*( à Isabelle. )*

Vous savez l'amitié que j'eus toujours pour vous.

ISABELLE.

Il est vrai, c'est pour moi le bonheur le plus doux.

GÉRONTE.

Vous êtes inquiète.

LISETTE.

Oh la grande merveille,

Qu'une fille à vingt ans ait la puce à l'oreille !

GÉRONTE.

Pourquoi me réponds-tu ! je ne te parle pas.

L I S E T T E.

Je me réponds à moi.

G E R O N T E.

Réponds-toi donc tout bas.

*( à Isabelle. )*

De ce que vous pensez me ferez-vous mystère ?

I S A B E L L E.

Moi ! je ne pense rien que je veuille vous taire.

L I S E T T E.

Il est certains secrets qu'on renferme en dedans,  
Et dont les pères sont de mauvais confidens.

G E R O N T E.

Tais-toi.

L I S E T T E.

Je ne le puis , Monsieur , en conscience.

G E R O N T E.

Je le veux.

L I S E T T E.

*( Elle le prévient quand il veut parler. )*

Qu'il est dur de garder le silence !

G E R O N T E à sa fille.

Enfin...

L I S E T T E.

Mais on le veut , il faut bien obéir.

G E R O N T E à sa fille.

Je fais....

L I S E T T E.

Je me tairai , quand j'en devois mourir.

*( Elle rencontre les yeux de Gêronte , qui lui jette un regard terrible. )*

G E R O N T E.

Avouez le sujet de votre rêverie.

Ne souhaitez-vous pas?....

I S A B E L L E.

Quoi?

G E R O N T E.

Que je vous marie.

L I S E T T E.

Ma foi, vous devinez.

I S A B E L L E.

Je le souhaite, moi?

L I S E T T E.

Eh vous n'en mourriez pas, ni moi non plus, je croi.

G E R O N T E.

Lifette parle bien, & j'aime sa franchise;

Suis son exemple, allons.

I S A B E L L E.

Que faut-il que je dise?

G E R O N T E.

Que tu veux un mari, ne dissimule point.

I S A B E L L E.

Il me sied assez mal de parler sur ce point;

Cependant j'obéis. Si pour le mariage

On consulte mon cœur, j'y vois mon avantage,

Rien ne peut me flatter plus agréablement.

Si l'on veut m'engager sans mon consentement,

Je hais le mariage, & je ferai ravie

D'être comme je suis le reste de ma vie.

G E R O N T E *à part.*

De mon benêt de frère elle a pris les leçons;

(*haut.*)

Contraignons-nous pourtant. Je goûte vos raisons,

Ma fille , & de ma part vous n'avez rien à craindre.  
 Allez , je vous promets de ne vous point contraindre.  
 Ça , découvrez-moi donc le fond de votre cœur.  
 Cléon.... vous rougissez.

L I S E T T E.

Eh franchement , Monsieur ,  
 Il joint bien du mérite à sa haute naissance.

G E R O N T E.

Il vient ici souvent ?

L I S E T T E *à part.*

Plus souvent qu'il ne pense.

G E R O N T E *à sa fille.*

Dite donc.

I S A B E L L E.

Quelquefois.

G E R O N T E.

J'ai cru m'apercevoir  
 Qu'il n'étoit pas fâché quand il pouvoit vous voir.

I S A B E L L E.

Au moins il me le dit.

G E R O N T E.

Vous jurant qu'il vous aime ?

I S A B E L L E.

Oui.

G E R O N T E.

De votre côté , vous en usez de même ?

I S A B E L L E.

Comme il est honnête homme , & qu'il veut m'épouser ,  
 A ses empressements je n'ai pu m'opposer.

G E R O N T E.

Fort bien, je vous entends, ma petite mignone,  
Vous l'aimez.

I S A B E L L E.

Il est vrai.

G E R O N T E *en fureur.*

Quoi vous l'aimez, friponne!

Ah ah, vous vous piquez de belle passion,  
Et vous osez aimer sans ma permission!

I S A B E L L E.

Mon père!

G E R O N T E.

Indigne fille!

I S A B E L L E.

Hélas! je suis perdue.

G E R O N T E.

Osez-vous bien encor vous montrer à ma vûe!

L I S E T T E.

Pouvez-vous, car il faut que je parle à mon tour,  
Montrer tant d'ignorance en matière d'amour?

G E R O N T E.

Quoi, coquine, tu veux, ..

L I S E T T E.

Malgré votre colère,  
Sachez qu'on n'aime point selon l'ordre d'un père.  
La main dépend de lui: le cœur en liberté,  
Du pouvoir paternel brave l'autorité;  
Il ne s'attache à rien qu'à ce qu'il trouve aimable,  
Et c'est de la nature un droit incontestable.  
Très-inutilement prétend-on l'engager

Par force, par devoir, par raison, à changer;  
Ni force, ni devoir, ni raison, ni prudence,  
Rien ne l'y peut forcer que sa propre inconstance.

G E R O N T E.

Quoi, pendarde, tu peux me tenir ce discours?  
Ah je t'en punirai.

L I S E T T E à Isabelle.

Vous tairez-vous toujours?

Vous-même, à votre tour, défendez votre cause.

G E R O N T E.

Aimer sans mon aveu!

L I S E T T E.

Voyez l'étrange chose.

Ainsi donc il falloit, pour aimer tendrement,  
Qu'elle prît soin, Monsieur, d'avoir votre agrément,  
Et vous dît: Mon papa, Cléon me trouve aimable;  
Je m'aperçois aussi qu'il est très-estimable,  
Qu'il est jeune, bien fait, qu'il a l'œil tendre & doux,  
Je voudrois bien l'aimer; me le permettez-vous!

( Elle fait la révérence. )

Oh le beau compliment d'une fille à son père!  
De votre temps, Monsieur, étoit-ce la manière!  
Je ne fais si l'on fait aujourd'hui bien ou mal;  
Mais nous n'observons plus ce cérémonial.

G E R O N T E.

Enfin, malgré mes dents, il faut que je me taise,  
Chienne, pour te laisser jaser tout à ton aise.  
Prends bien garde à la fin de te faire chasser.

L I S E T T E.

Je vous parle raison; pourquoï vous offenser?

N'avez-vous pas promis de ne la point contraindre !

G E R O N T E.

Vas, si je l'ai promis, c'est que je voulois feindre.

L I S E T T E.

Mais qui voulez-vous donc lui donner pour époux ?

G E R O N T E.

Damis.

I S A B E L L E.

Ah ciel !

L I S E T T E.

Damis ! vous vous moquez de nous.

En conscience, là, croyez-vous être sage !

G E R O N T E.

Oui ; je veux dès demain faire ce mariage.

( à Isabelle. )

Si vous n'obéissez, un couvent dans trois jours

Vous fera repentir de vos folles amours.

( Il sort. )

## S C E N E I V.

I S A B E L L E , L I S E T T E.

I S A B E L L E *pleurant.*

AH ma pauvre Lisette !

L I S E T T E *sur le même ton.*

Ah ma chère maîtresse !

I S A B E L L E.

Je ne puis respirer, tant la douleur m'opresse,

Cher



Cher Cléon ! pourrez-vous soutenir ce malheur.

L I S E T T E *d'une voix entrecoupée.*

Hélas , le pauvre enfant , il mourra de douleur.

I S A B E L L E.

C'est donc en vain que j'aime & que suis aimée !

L I S E T T E.

Je cède à la fureur dont je suis animée.

*( du côté dont Géronte est sorti. )*

Quoi donc vous prétendez vieux réître , vieux brutal !

I S A B E L L E.

Ah ! respecte mon père , & n'en dis point de mal.

L I S E T T E.

Je veux lui chanter pouille au moins en son absence ,

Puisque je n'ose pas le faire en sa présence.

I S A B E L L E.

Si c'est tout le secours que tu veux me donner ,

A mon mauvais destin tu peux m'abandonner.

Conseille-moi plutôt sur ce que je dois faire.

L I S E T T E.

*Primò* , désobéir à Monsieur votre père.

Oui , c'est-là le grand point qu'il vous faut observer ,

Et j'ai trouvé cela tout d'un coup sans rêver.

I S A B E L L E.

Le Couvent . . . .

L I S E T T E.

Raisonnons en bonne politique.

Le Couvent est-il fait pour une fille unique ,

Qui doit en mariage avoir cent mille écus

Du seul bien de sa mère ? Allez ne craignez plus

Qu'à cette extrémité l'on veuille vous réduire ;  
 Aimez toujours Cléon , osez même le dire.  
 Si Géronte vous presse , il faut dorénavant  
 Lui répondre en deux mots , Cléon , ou le Couvent.

I S A B E L L E.

Je crains qu'il ne persiste....

L I S E T T E.

Hé je fais qu'il vous aime.

Il faudra qu'il se rende en dépit de lui-même ;  
 Et quand Damis saura que vous aimez Cléon ,  
 Qu'il l'a toujours aidé de sa protection ,  
 Et qui depuis peu même , à ce que l'on publie ,  
 A trouvé le moyen de lui sauver la vie ;  
 Et de plus , que Cléon très-amoureux de vous ,  
 Souhaite avec ardeur de se voir votre époux ,  
 Comptez que le respect & la reconnoissance....

I S A B E L L E.

Je connois peu Damis : mais selon l'apparence ,  
 Il ne se pique pas d'avoir des sentimens....

L I S E T T E.

Je fais que les ingrats sont communs en ce temps ,  
 Et....

I S A B E L L E.

Céder une main qui fait notre fortune ,  
 Ce n'est pas-là l'effort d'une vertu commune.

L I S E T T E.

En tout cas , il faudra lui déclarer tout net  
 Que vous le haïssez.

I S A B E L L E.

Je le hais en effet :

Mais , si malgré cela....

L I S E T T E.

Mon Dieu , laissez-moi faire ,

Je trouverai moyen de rompre cette affaire.

Mais voici son valet , retirez-vous d'ici ,

Et laissez-moi le soin de mener tout ceci.

I S A B E L L E.

Je me confie en toi.

L I S E T T E.

Vous serez satisfaite.

---

---

S C E N E V.

L I S E T T E , P A S Q U I N.

P A S Q U I N.

T R È S-humble serviteur à l'aimable Lifette.

L I S E T T E *brusquement.*

Bonjour.

P A S Q U I N.

Comment , bonjour. Quel accueil est-ce là ?

D'où peut naître , dis-moi , l'humeur où te voilà ?

L I S E T T E.

Que t'importe ?

P A S Q U I N.

Crois-moi , ne fais point la cruelle ,

Les hommes aujourd'hui sont rares.

*L'Ingrat,*  
L I S E T T E.

Bagatelle.

Il en est encor plus que nous ne voudrions,  
Et qui méritent bien que nous les méprisions.

P A S Q U I N.

Vous avez beau tenir ce discours malhonnête,  
Le moindre de nous tous, vous fait tourner la tête.

L I S E T T E.

Voilà certainement le discours le plus plat  
Qui soit jamais sorti de la bouche d'un fat.  
Hé, taifez-vous, Messieurs, dans le siècle où nous sommes,  
Où l'on voit chaque jour dégénérer les hommes.  
Car qu'est-ce qu'un jeune homme? un jaseur importun,  
Un petit freluquet vuide de sens commun,  
Distrait, fat, étourdi, qui met toute sa gloire,  
Tout le jour à courir, toute la nuit à boire;  
Sans goût, sans politesse, insolent, dissipé,  
Qui de la bagatelle est toujours occupé;  
Esclave plus que nous d'une mode nouvelle,  
Ami très-indiscret, amant très-infidèle,  
Qui jure, qui médit, qui prodigue son bien,  
Qui n'a nuls sentimens, qui ne s'applique à rien,  
Qui ne fait observer ni raison, ni mesure,  
Et qui de l'homme enfin n'a plus que la figure.

P A S Q U I N.

Ta maîtresse a de nous meilleure opinion.

L I S E T T E.

Que fais-tu?

P A S Q U I N.

Je vois bien qu'elle lorgne Cléon.

L I S E T T E.

Oui , parce qu'il est fait autrement que les autres.

P A S Q U I N.

Bon. Il a ses défauts , & nous avons les nôtres.

A la naissance près , mon maître le vaut bien.

L I S E T T E.

Plaisant original.

P A S Q U I N.

Comment ?

L I S E T T E.

Ne m'en dis rien.

Depuis qu'il est ici j'évite sa présence ;

Et me parler de lui , c'est me faire une offense.

P A S Q U I N.

Il t'est fort obligé de ces bons sentimens ,

Et je t'en fais pour lui d'humbles remercimens.

L I S E T T E.

Ma maîtresse le hait encore bien davantage.

P A S Q U I N.

Tout de bon !

L I S E T T E.

De ceci tu pourras faire usage ,

Si tu vois que ton maître ait la témérité

D'abuser des bontés d'un vicillard entêté ,

Qui forme quelquefois des projets fort bizarres.

P A S Q U I N.

Mais je ne t'entends point , je crois que tu t'égares.

L I S E T T E.

Non. Je te parle juste. Apprends aussi de moi

Qu'Isabelle à Cléon vient d'engager sa foi ,

Et qu'ils se sont promis une amour éternelle.

P A S Q U I N.

J'y confens volontiers. Parlons de moi, la belle;  
Vous sentez-vous d'humeur à m'aimer tant soit peu?

L I S E T T E.

Non. Naturellement je vous fais cet aveu.

P A S Q U I N.

Voilà ce qui s'appelle un aveu fort sincère.  
Je me flattois pourtant d'avoir de quoi vous plaire.

L I S E T T E.

Je te dis franchement les sentimens que j'ai.  
Adieu, va-t-en au diable, & voilà ton congé.

*S C E N E V I.*

D A M I S , P A S Q U I N.

D A M I S.

**J**E te cherchois, Pasquin.

P A S Q U I N *à part.*

Me voici. La coquine,

Pour qui j'avois déjà presque oublié Nérine.

D A M I S.

Dis-moi...

P A S Q U I N.

Je ne fais rien. Je suis pétrifié.

D A M I S.

Qu'as-tu?

P A S Q U I N *à part.*

Comme un faquin m'avoir congédié !

D A M I S.

Veux-tu bien me répondre !

P A S Q U I N *à part.*

Insolente grifette !

D A M I S.

De qui parles-tu donc ?

P A S Q U I N

Je parle de Lifette.

Si vous saviez, Monsieur, comme elle m'a traité !

D A M I S.

C'est bien fait. On punit ton infidélité.

P A S Q U I N.

Si je suis inconstant, êtes-vous plus fidèle ?

Vous trahissez Orphise en aimant Isabelle.

D A M I S.

Je ne la trahis point, je l'aimois foiblement ;

Et je prends celle-ci par raison seulement.

Un homme bien sensé n'aime que de la sorte :

Sur tout autre motif son intérêt l'emporte.

C'est-là sa passion. Orphise n'a plus rien :

On m'offre une autre épouse avec beaucoup de bien,

Dois-je en la refusant me piquer de constance,

Et tendre Céladon, préférer l'indigence

A l'état opulent où Géronte aujourd'hui

Prétend me rétablir en m'attachant à lui !

P A S Q U I N.

Dorante l'auroit fait en vous donnant Orphise,

Sa générosité.

D A M I S *en souriant.*

Je ferois la sottise

De me sacrifier à son intention!

P A S Q U I N.

Pourquoi non? vous devez faire réflexion

Qu'étant riche, & vous pauvre, il vous offroit sa fille.

D A M I S.

Que veux-tu que j'y fasse! un procès de famille

Qu'a perdu ce bon-homme, a changé son état.

P A S Q U I N.

Il peut le regagner. Je fais d'un Avocat

Qu'on a fait à Dorante une injustice extrême.

Des gens très-bien au fait vous l'ont dit à vous-même.

Les Juges de Nevers avoient été surpris;

Il en devoit, je pense, appeller à Paris.

De plus, Orphise attend d'une vieille parente

Une succession qu'on dit très-importante.

D A M I S.

Espérances en l'air; chimères en un mot:

Pour compter là-dessus il faut être bien sot.

P A S Q U I N.

Mais le gain du procès, selon toute apparence...

D A M I S.

Le solide présent vaut mieux que l'espérance.

P A S Q U I N.

Que dira-t-on de vous!

D A M I S *en riant.*

Tout ce que l'on voudra.

P A S Q U I N.



P A S Q U I N.

C'est une ingratitude, on vous en blâmera.

D A M I S.

Ingratitude ou non, je songe à ma fortune.

P A S Q U I N.

Il n'est pas d'un bon cœur....

D A M I S.

Un bon cœur importune.

P A S Q U I N.

On n'a pour un ingrat que haine &amp; que mépris!...

D A M I S.

Caractère odieux pour les petits esprits :

Qui craint ce titre-là n'est qu'un franc imbécille.

Tout fourmille d'ingrats, à la cour, à la ville.

De son seul intérêt on doit s'embarrasser ;

Et sans ingratitude on ne peut s'avancer.

P A S Q U I N.

Mais la reconnoissance...

D A M I S.

Est une tyrannie,

Qui ne pourra jamais affervir mon génie.

Pufillanimité.

P A S Q U I N.

Vertu.

D A M I S.

Tais-toi, faquin.

P A S Q U I N.

Je lisois l'autre jour dans un petit bouquin

Qu'il étoit un pays où pour l'ingratitude,

On ne pouvoit trouver un supplice assez rude.

D A M I S.

Pays des Iroquois.

P A S Q U I N.

Pays des gens de bien.

D A M I S.

Oui, de fots comme toi.

P A S Q U I N.

Je n'avance donc rien

A vous prêcher?

D A M I S *en riant.*

Tu vois.

P A S Q U I N.

Mais, Monsieur, à ce compte,

Vous épouserez donc la fille de Géronte?

D A M I S.

En doutes-tu, Pasquin?

P A S Q U I N.

J'aurois tort d'en douter,

Voyant qu'aucun égard ne peut vous surmonter;

Mais ce qui me surprend, c'est que par préférence,

Géronte vous la donne.

D A M I S.

Oui, par reconnoissance.

Car mon père autrefois l'a comblé de bienfaits,

Dont il veut qu'au plus tôt je sente les effets.

P A S Q U I N.

Et vous trouvez cela!...

D A M I S.

Très-juste.

P A S Q U I N.

Ah mon cher maître,  
 Je vous prends sur le fait. Qui prétends reconnoître  
 Un bienfait est un sot, ne l'avez-vous pas dit ?  
 Donc, selon vous, Géronte est un petit esprit,  
 Un imbécille, un fou.

D A M I S.

Qui te dit le contraire !  
 Il fait une sottise, & je le laisse faire.  
 En feignant d'admirer son généreux motif,  
 Mon admiration le rend encor plus vif.  
 Je me moque tout bas d'un pareil ridicule,  
 Et j'en profiterai, sans le moindre scrupule.  
 N'est-ce pas très-bien fait ?

P A S Q U I N.

Oui, le trait est fort beau,  
 J'en suis édifié.

D A M I S.

Crois qu'il n'est pas nouveau.

P A S Q U I N.

Le bon cœur que voilà !

D A M I S.

Tu me crois bien blâmable ;  
 Mais apprends qu'au bon cœur l'esprit est préférable ;  
 Et que l'esprit consiste à n'avoir pour objet  
 Que son avancement, sans se rendre sujet  
 A tous ces vains égards dont de prétendus sages  
 Nous font dans leurs écrits d'ennuyeux étalages :  
 Des plus puissans États l'intérêt est la loi ;

Les grands hommes toûjours ont pensé comme moi.

P A S Q U I N.

La chose étant ainsi, vous êtes un grand homme ;  
Si je le suis jamais, je veux bien qu'on m'affomme.

D A M I S.

Tu n'es qu'un idiot, qu'une ame du commun.

P A S Q U I N.

Vouloir vous corriger, c'est vous être importun ;  
Quoique depuis le temps de votre adolescence,  
J'aye acquis près de vous le droit de remontrance.

D A M I S.

Mais n'en use pas trop.

P A S Q U I N.

J'en userois en vain.

Je me tue à prêcher, vous allez votre train.

D A M I S.

Et n'ai-je pas raison ? fais-tu mieux que moi-même  
Ce qui me convient ?

P A S Q U I N.

Oui, parce que je vous aime ;

Je voudrois...

D A M I S.

Vas, tu peux te reposer sur moi.

Je m'ouvre librement, & je me fie à toi,  
Que cela te suffise.

P A S Q U I N.

Un mot sur Isabelle.

Vous fentez-vous au fond quelque penchant pour elle ?

D A M I S.

Pas le moindre.

P A S Q U I N.

Tant mieux.

D A M I S.

Eh pourquoi donc tant mieux !

P A S Q U I N.

C'est que si par malheur vous étiez amoureux,  
Vous aimeriez tout seul, car elle en aime un autre.

D A M I S.

Qui te l'a dit ?

P A S Q U I N.

Lifette. Il y va trop du vôtre  
Pour que je vous le cache.

D A M I S.

Eh que me fait cela ?

P A S Q U I N.

Ah ! je n'attendois pas cette réponse-là.

D A M I S.

Que m'importe son cœur si j'obtiens sa personne ?  
Je ne suis amoureux que du bien qu'on lui donne.  
Je cherche à m'enrichir, non à me faire aimer.  
D'ailleurs quand mon mérite auroit pû la charmer,  
Cela dureroit peu. car à présent l'usage  
Est qu'on ne s'aime plus après le mariage.

P A S Q U I N.

N'en étant point aimé, quand vous serez mari,  
Ce sera, sur mon ame, un beau charivari.  
Votre front pourra bien être orné par la belle.

D A M I S.

Ce malheur aujourd'hui n'est qu'une bagatelle.

Le pareilles frayeurs font visions de fous.

P A S Q U I N.

Je vois beaucoup de gens qui pensent comme vous.

D A M I S.

Mais quel est cet amant que ma future adore!

P A S Q U I N.

Un homme qui vous doit être cher.

D A M I S.

Mais encore!

P A S Q U I N.

Cléon.

D A M I S.

Quel conte!

P A S Q U I N.

Non. Rien n'est plus assuré.

Il adore Isabelle, il en est adoré.

Tout homme d'un haut rang, sentant sa bourse vuide,

D'une riche bourgeoise est diablement avide.

Pourrez-vous disputer Isabelle à Cléon,

Après ce qu'il a fait pour vous!

D A M I S.

Eh pourquoi non!

Voyons.

P A S Q U I N.

Laiſſons à part son rang & sa naissance,

Mais songez, après tout, que la reconnaissance...

D A M I S.

Quelle reconnaissance est-ce que je lui doi,

Maraut!

P A S Q U I N.

La question est plaisante, ma foi.

Il ne vous a sauvé que l'honneur & la vie,  
Et ce sont menus droits qu'aisément on oublie.

D A M I S.

Ah ah ! je m'en souviens : l'affaire de Nevers.

P A S Q U I N.

Ah qu'à votre louange on chantoit de beaux vers !  
Vous aviez, disoit-on, d'une ame noble & fière,  
Tué, pendant la nuit, un homme par derrière.

D A M I S.

J'en étois innocent.

P A S Q U I N.

Oui, vous avez raison,

Je le fais : mais enfin on vous mit en prison.  
Le défunt, comme vous, étoit amant d'Orphise ;  
Vous aviez eu tous deux sur cela quelque prise :  
L'affassin avoit sù si bien prendre son temps,  
Que vous eussiez pour lui payé tous les dépens,  
Vous périssiez enfin malgré votre innocence,  
Si Cléon n'eût écrit en toute diligence,  
Et n'eût mis tous ses soins à découvrir enfin,  
Qu'un parent du défunt étoit son affassin.

D A M I S.

Il est vrai ; mais Cléon n'a fait dans cette affaire,  
Que ce qu'un galant homme est obligé de faire.  
L'action est si belle & lui fait tant d'honneur,  
Qu'il la doit plus que moi tenir pour un bonheur.  
Je sonde les motifs, j'en pèse le mérite.

P A S Q U I N.

Et vous pesez si bien que vous demeurez quitte,

Que c'est un beau talent que de savoir compter.

D A M I S.

Qu'un fat est ennuyeux quand il veut plaisanter!  
Mais je ne songe pas qu'on attend le Notaire,  
Le bon homme aujourd'hui veut terminer l'affaire;  
Je m'en vais le rejoindre & dicter le Contrat.

P A S Q U I N *seul.*

Morbleu! que je suis las de servir un ingrat!

*Fin du premier Acte.*





A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

MAIS où courez-vous donc ?

ISABELLE.

He que fais-je, Lifette ?

LISETTE.

E'coutez-moi du moins.

ISABELLE.

Je suis trop inquiète.

Mon oncle fort, Cléon ne revient point. Hélas !

LISETTE.

On l'est allé chercher, ne vous désolez pas ;

Il va vous demander lui-même en mariage :

Peut-être obtiendra-t-il...

ISABELLE.

Ah je tremble !

LISETTE.

J'enrage

De voir que vous ayez si peu de fermeté.

ISABELLE.

Je fais trop à quel point mon père est entêté...

*L'Ingrat,*

L I S E T T E.

Hé bien , Madame , il faut imiter votre père.  
 Sans vous , au bout du compte , on ne fauroit rien faire :  
 Il tiendra pour Damis , vous tiendrez pour Cléon ;  
 Il dira toûjours oui , vous direz toûjours non.

I S A B E L L E.

Est-ce là le parti qu'une fille bien sage ...

L I S E T T E.

Il vous en aimera mille fois davantage.  
 Un père est trop heureux , & sur-tout aujourd'hui ,  
 De se voir un enfant qui tienne un peu de lui :  
 Cela n'est pas commun.

I S A B E L L E.

Je n'ai pas l'assurance...

L I S E T T E.

Hé bien , signalez-vous par votre obéissance ;  
 Damis fera le prix de vos soumissions ,  
 Et l'on ne force point les inclinations.

I S A B E L L E.

Ah ! ne m'accable point par cette raillerie.

L I S E T T E.

Mais enfin , quel parti prenez-vous , je vous prie !

I S A B E L L E.

De parler à Damis ,

L I S E T T E.

Ah , j'approuve cela.

I S A B E L L E.

Et de lui déclarer...

L I S E T T E.

Hé tenez , le voilà.

## SCÈNE I I.

ISABELLE, DAMIS, PASQUIN, LISETTE.

D A M I S.

**M**ADAME, je ne fais si vous êtes instruite ,L I S E T T E à *Isabelle.*

Courage. Vous voilà déjà toute interdite.

D A M I S.

Des bontés dont Géronte a daigné m'honorer.

I S A B E L L E.

Je fais jusqu'où son choix vous permet d'aspirer :

Je fais plus , c'est qu'avant de m'avoir consultée ,

L'offre qu'il vous a faite est par vous acceptée.

N'est-ce pas m'offenser ?

D A M I S.

Je ne puis le nier ;

Mais mon empressement doit me justifier.

Si-tôt que je vous vis , je vous aimai , Madame ,

Hé que n'ai-je point fait pour étouffer ma flamme !

Pasquin m'en est témoin.

P A S Q U I N à *part.*

Il a le diable au corps.

D A M I S à *Pasquin.*

Parle donc.

P A S Q U I N.

Il est vrai qu'il a fait des efforts....

*( bas à Damis. )*

Mais pouvez-vous mentir avec cette impudence ?

V ij

D A M I S.

Ces efforts furent vains ; je m'imposai silence.  
 C'étoit beaucoup, Madame, & jusques à ce jour  
 Ma bouche ni mes yeux n'ont point parlé d'amour.  
 A suivre mon penchant Géronte m'autorise,  
 Il m'offre votre main. Quelle aimable surprise !  
 Ai-je dû balancer, Madame, à l'accepter ?  
 Étoit-ce vous aimer que de vous consulter ?

P A S Q U I N.

Oh, mon maître a cela qu'il va vite en affaires.  
 Quand l'on est bien pressé, l'on ne raisonne guères.

D A M I S.

L'amour & la raison peuvent-ils s'accorder ?  
 Dans ces occasions, l'amour veut décider.

L I S E T T E.

Hé ce n'est point l'amour en ceci qui décide ;  
 Dite-le franchement, l'intérêt seul vous guide.

D A M I S.

L'intérêt ! juste ciel ! moi, qui ne fais qu'aimer !

P A S Q U I N.

Mon maître intéressé ! grand Dieu ! c'est blasphémer.

D A M I S.

Tu fais que c'est à tort, Pasquin, qu'on me soupçonne,  
 Et que mon cœur n'en veut qu'à sa seule personne.

L I S E T T E.

Vous le direz cent fois que nous n'en croirons rien :  
 Ma maîtresse est fort riche, & vous aimez son bien ;  
 Voilà tout votre objet.

P A S Q U I N.

Rends - lui plus de justice.

*( bas à Damis. )*

Ma foi , l'on vous connoît malgré votre artifice.

D A M I S.

Que le ciel . . .

P A S Q U I N.

Que l'enfer . . . Mais n'allons pas plus loin ;  
C'est à vous de jurer.

D A M I S.

Oui , le ciel m'est témoin

Que mon cœur enchanté de ce qu'on me propose . . .

L I S E T T E.

Hé bien , on vous croit donc , mais c'est la même chose ;  
Car enfin . . . Allons , vous , il est temps de parler ,  
Madame.

I S A B E L L E à *Damis.*

Il faut ici ne rien dissimuler :

Je ne vous aime point , & sens que de ma vie ,  
Monsieur , de vous aimer je n'aurai nulle envie.

P A S Q U I N.

Ce n'est point s'exprimer énigmatiquement ,  
Et jusqu'au moindre mot j'entends ce compliment.

L I S E T T E *va du côté de Damis ,  
& le tire à part.*

Je vous dirai bien plus , mais c'est en confidence :  
Ma maitresse vous hait , Monsieur , à toute outrance ;  
Et moi qui parle , moi , je ne vous hais pas moins.

P A S Q U I N à *Damis.*

Vous m'avez dit cent fois que vous perdiez vos soins

A chercher en ce monde une fille sincère;  
En voici deux pour une.

D A M I S à *Isabelle.*

Ah! puisque votre père  
De nous unir tous deux a formé le dessein,  
A son ordre absolu vous résistez en vain.  
De plus, quand vous faurez le motif qui l'y porte,  
Votre haine, sans doute, en deviendra moins forte.

P A S Q U I N.

Tantôt de ce motif mon maître me parloit.  
Morbleu, si vous saviez comment il l'admiroit!

I S A B E L L E.

Mais quel est-il enfin?

D A M I S.

C'est la reconnoissance.

Aimable qualité! vertu dont l'excellence  
Mérite d'autant plus nos applaudissemens,  
Madame, qu'elle n'est que trop rare en ce temps!  
Imitez votre père.

L I S E T T E.

Imitez-le vous-même.

Cléon aime Madame, & de plus elle l'aime:  
Ce qu'il a fait pour vous est d'un assez grand prix  
Pour que vous lui cédiez...

P A S Q U I N *bas à Damis.*

Ma foi, vous voilà pris.

D A M I S.

Si Lifette dit vrai...

L I S E T T E.

La chose est positive,

Et je...

D A M I S.

Cette raison n'est que trop décisive;

Je n'y puis repliquer, j'en suis au desespoir:

Il faut donc pour jamais renoncer à vous voir.

I S A B E L L E.

Ah ciel!

D A M I S.

Oui, pour Cléon tout me fera facile;

Je vais agir pour lui.

I S A B E L L E.

Qui vous?

D A M I S à *Isabelle*.

Soyez tranquille;

Attendez tout enfin d'un cœur reconnoissant,

Prêt à faire sur foi l'effort le plus puissant.

De l'honneur, du devoir, je ferai la victime.

I S A B E L L E.

Après un tel effort, comptez sur mon estime.

L I S E T T E.

Et sur mon amitié.

D A M I S.

Bien-tôt par les effets,

Madame, vous verrez si j'impose jamais.

I S A B E L L E.

Adieu. Je vais tâcher de disposer mon père

A seconder l'effort que vous voulez vous faire.

PASQUIN à *Lisette*.

En faveur des bontés que mon maître a pour vous,  
Ne pourrai-je obtenir quelques regards plus doux?

L I S E T T E.

Je voudrois de bon cœur te trouver plus aimable,  
Mais tiens, plus je te vois, moins la chose est faisable.

## S C E N E I I I.

D A M I S, P A S Q U I N.

D A M I S.

PASQUIN, que penfes-tu de tout ce que tu vois?

P A S Q U I N.

Je fuis content de vous, Monsieur, pour cette fois :  
Oui, j'en pleure de joie, & vous demande en grace  
De vouloir bien souffrir...

D A M I S.

Quoi?

P A S Q U I N.

Que je vous embrasse.

D A M I S.

D'où te vient donc, Pasquin, un tel ravissement?  
Dis-moi.

P A S Q U I N.

De voir en vous un si prompt changement.

D A M I S.

Moi je n'ai point changé, je fuis toujourns le même.

P A S Q U I N.



P A S Q U I N.

N'avez-vous pas promis. ...

D A M I S.

Ta sottise est extrême.

Tu crois que pour Cléon je m'en vais renoncer  
A l'hymen d'Isabelle?

P A S Q U I N.

Oui.

D A M I S.

Tu l'as pû penser?

P A S Q U I N.

Comment donc! je croyois la chose indubitable.

D A M I S.

Oh bien, détrompe-toi, rien n'est moins véritable.

Quoi! moi-même j'irois détruire mon bonheur  
Pour un sot point de gloire, un chimérique honneur?

P A S Q U I N.

Pour vous en dispenser, comment pourrez-vous faire?

D A M I S.

Je fais me retourner, j'ai plus d'un caractère.

P A S Q U I N.

Vous êtes donc un fourbe aussi-bien qu'un ingrat?

D A M I S.

Si je me dévoilois, je ne serois qu'un fat.

Il faut, dans le besoin, travailler d'industrie.

C'est ce que le vulgaire appelle fourberie:

Moi je l'appelle adresse & souplesse d'esprit.

Parlez selon les gens, & tout vous réussit.

*L'Ingrat,*

P A S Q U I N.

Sur-tout l'hypocrisie.

D A M I S.

Oui.

P A S Q U I N.

Même en ma présence

Vous vantez le bon cœur &amp; la reconnoissance!

D A M I S.

Je m'y suis vû forcé. Puisqu'on hait les ingrats,  
 Je ne puis être ingrat & ne m'en cacher pas:  
 Un ingrat doit savoir l'art de se contrefaire.

P A S Q U I N.

Sentez par-là l'horreur de votre caractère,

D A M I S.

'A te dire le vrai, je la sens comme toi;  
 Et si je suis ingrat, je le suis malgré moi.  
 Le remords quelquefois se réveille & me gêne;  
 Mais quand j'y veux céder, mon intérêt m'enchaîne.  
 Pour sortir du malheur où le fort m'a jeté,  
 Je me suis endurci contre la probité.  
 Je ne puis résister aux offres de Gêronte:  
 L'honneur en souffre un peu, mais j'y trouve mon compte.

P A S Q U I N.

Mais vous avez promis bien positivement  
 De parler en faveur de Cléon.

D A M I S.

Oui vraiment;

Je lui tiendrai parole.

P A S Q U I N.

Oh, je n'y vois plus goutte!

D A M I S.

Pour venir à mes fins, c'est la plus sûre route.  
Jusqu'au dernier excès Gêronte est entêtê,  
Et ne rêvoque point ce qu'il a projetê.  
D'ailleurs, en l'assurant que la reconnoissance  
Me convie & m'oblige à fuir son alliance,  
Ce discours gênêreux le prendra tellement,  
Qu'il se confirmera dans son entêtement :  
Cléon d'un dur refus emportera la honte,  
Et sa haine, à coup sûr, tombera sur Gêronte.

P A S Q U I N.

Bon courage, Monsieur, voilà sans contredit  
Avoir fort peu d'honneur avec beaucoup d'esprit.

D A M I S.

L'honneur est d'un grand poids, mais il est peu commode :  
L'immoler au besoin, c'est se mettre à la mode ;  
C'est par-là que l'on voit à la ville, à la cour,  
Tant de fourbes adroits s'avancer chaque jour.

P A S Q U I N.

Vous parviendrez à tout.

D A M I S.

Oui, Pasquin, je l'espère.

P A S Q U I N.

Mais malgré votre esprit & votre savoir-faire,  
Vous aurez de la peine à sortir d'embaras ;  
Car à coup sûr Cléon ne vous cédera pas.

D A M I S.

Je saurai l'y forcer par l'adroite manœuvre...

P A S Q U I N.

Vous allez donc ici faire votre chef-d'œuvre.  
Permettez avant tout que je vous mette au fait.

D A M I S.

Sur quoi donc ?

P A S Q U I N.

Soyez sûr qu'Isabelle vous haït.

D A M I S.

Il s'agit d'épouser , & tu verras ensuite  
Qu'on fait se faire aimer quand on a du mérite.  
Au pis aller , le bien qu'elle m'apportera,  
De tous les accidens me dédommagera.

P A S Q U I N.

Ma foi , m'en croirez-vous ? fuyez qui vous méprise ,  
Retournons à Nevers pour apaiser Orphise :  
Elle vous adoroit ; son amour renaîtra  
Dès le premier moment qu'elle vous reverra.  
En même temps aussi je reverrai Nérine ,  
Qui , depuis notre absence , est , je crois , bien chagrine :  
Hélas ! la pauvre enfant , elle m'aimoit si fort ,  
Que lorsque je partis...

D A M I S.

Tu pleures.

P A S Q U I N.

Ai-je tort ?

J'ai quitté , pour vous suivre , une aimable maîtresse ;  
Plus douce qu'un mouton . ici d'une diableffe ,  
Pour mes péchés , je crois , je me suis entêté.  
Vous-même autar t que moi je vous vois maltraité.  
Laiſſons ces guenons-là , partons , tout nous invite...

D A M I S.

Je trouve mon bonheur, tu veux que je le quitte,  
Pour aller vivoter sur le reste d'un bien  
Que Dorante a perdu! non je n'en ferai rien.

P A S Q U I N.

Craignez que d'un rival Cléon ne se délivre:  
Il vaut mieux vivoter que de cesser de vivre.

D A M I S.

Cléon est grand seigneur, mais je ne le crains point:  
S'il osoit me pousser jusques à certain point,  
Je lui disputerois hautement Isabelle;  
Et si par des détours je veux m'assurer d'elle,  
C'est afin d'éviter avec lui quelque éclat,  
Qui pourroit m'obliger à passer pour ingrat.  
Je veux l'être en secret sans en avoir la honte;  
Afin de conserver l'estime de Géronte:  
Par elle je saurai parvenir à mes fins;  
Et la perdre, entre-nous, est tout ce que je crains.

P A S Q U I N.

Voici Cléon, je fors.

D A M I S.

Demeure, & de ta vie  
Tu n'auras vû jouer si bien la Comédie.  
Admire, & ne dis mot.

P A S Q U I N.

Du moins j'y tâcherai.  
Mieux vous allez jouer, & moins j'applaudirai.

*S C E N E I V.*

D A M I S , C L E O N , P A S Q U I N .

C L E O N .

Vous me voyez, Damis, dans une peine extrême;  
 Mais comme vous m'aimez autant que je vous aime,  
 Je viens me joindre à vous...

D A M I S .

Je l'ai dit mille fois;

Je songe incessamment à ce que je vous dois;  
 C'est un doux souvenir, & plus je le rappelle,  
 Plus je sens que mon cœur...

P A S Q U I N *à part.*

La scène fera belle.

D A M I S .

Pasquin fait que tantôt nous en parlions tous deux.

P A S Q U I N .

Et nous en parlerons.

D A M I S .

Si je forme des vœux...

C L E O N .

J'apprends que vous voulez en ami véritable...

D A M I S .

Je fais trop à quel point je vous suis redevable,  
 Pour ne pas employer tous mes soins désormais  
 A prouver que je suis sensible à vos bienfaits.

P A S Q U I N *à Cléon.*

Oh, c'est le meilleur cœur...

D A M I S *bas à Pasquin.*

Bourreau, veux-tu te taire!

C L E' O N.

Je recherche Isabelle: on dit que sur son père  
Vous pouvez tout, Damis; & cette occasion  
Vous fournit les moyens...

D A M I S.

Votre protection

M'a tiré d'un péril...

C L E' O N.

Je m'en fais trop de gloire

Pour prétendre...

D A M I S.

J'en veux conserver la mémoire

Jusqu'au dernier soupir.

C L E' O N.

Vous me rendez confus.

D A M I S.

Sans vous j'étois perdu: vos soins...

C L E' O N.

N'en parlons plus.

D A M I S.

Je ne m'en lasse point, & je mourrois de honte  
Si...

C L E' O N.

Cherchons les moyens d'obtenir de Géronte...

D A M I S.

Permettez qu'avant tout, en vous ouvrant mon cœur...

C L E' O N.

Ne songez de formais qu'à faire mon bonheur.

*L'Ingrat ,*

D A M I S.

J'en suis tout occupé ; plein de reconnoissance ;  
 Le plaisir d'obliger tient lieu de récompense.  
 Quiconque ne sert pas pour servir seulement,  
 N'en mérite pas même un seul remerciement.

C L E O N.

Si j'exige de vous une faveur bien grande,  
 Ce n'est pas comme un droit que je vous la demande ;  
 Je ne veux l'obtenir que de votre amitié.

P A S Q U I N *bas à Damis.*

Hé quoi ! cet homme-là ne vous fait pas pitié !

C L E O N.

Pour vous récompenser tout me sera facile,  
 Et je ne serai point satisfait ni tranquille  
 Que lorsque j'aurai pû, Damis, vous rendre heureux ;  
 Et vous élever même au-delà de vos vœux.

D A M I S.

Joindre à tant de bienfaits cette nouvelle grace,  
 C'est me faire mieux voir ce qu'il faut que je fasse.

C L E O N.

Vous me promettez donc...

D A M I S.

Je ne vous promets rien ;

Les effets parleront.

P A S Q U I N.

Et parleront si bien...

D A M I S *après avoir poussé Pasquin  
 pour le faire taire.*

Que ne puis-je vous faire un plus grand sacrifice !

C L E O N.



C L E O N,

Me pouvez-vous jamais rendre un plus grand service,  
Qu'en renonçant pour moi....

D A M I S.

Géronte vient à nous,  
Commencez, s'il vous plaît, puis j'agirai pour vous.

P A S Q U I N *bas à Cléon.*

Ma foi, vous aurez peine à vous tirer d'affaire.

D A M I S *bas à Pasquin.*

Vas, je m'en tirerai, Pasquin, laisse-moi faire.

*( à Cléon. )*

Abordez-le.

## S C E N E V.

GÉRONTE, CLÉON, DAMIS, PASQUIN.

G É R O N T E.

OUI, morbleu, contre un si bon dessein  
Tout le monde murmure & se déchaîne en vain;  
Je veux l'exécuter, & ma joie est extrême  
De pouvoir en cela me contenter moi-même,  
Et désoler mon frère, homme vain, entêté  
Du faste, des grandeurs & de la qualité.  
Mais que vois-je?

C L E O N.

Monsieur,

G É R O N T E *à part.*

La peste soit de l'homme!

*L'Ingrat,*

C L E O N.

Je vois que mon abord vous surprend.

G E R O N T E à *Damis.*

Il m'affomme.

C L E O N.

Malgré l'éloignement que vous avez pour moi,  
Je ne cesserai point...

G E R O N T E.

Je fais ce que je doi

Au fang dont vous sortez, au rang qui vous élève:  
Je me connois auffi, mais s'il faut que j'achève,  
La naissance & le rang que je respecte en vous,  
Font que je n'aime point que vous hantiez chez nous.

C L E O N.

Mais songez, s'il vous plaît, que l'usage autorise...

G E R O N T E.

Dispensez-moi, Monsieur, de faire une sottise,  
Et foyez informé pour une bonne fois,  
Que je veux m'en tenir à l'étage bourgeois.  
Je prétends que mon gendre aime à vivre en famille:  
Je veux qu'il confidère & chériffe ma fille;  
Qu'il foit doux, complaisant, sincère, officieux;  
Qu'il ne puisse parler ni de rang, ni d'ayeux;  
Que de me ménager il se fasse une affaire,  
Et se tienne honoré de m'avoir pour beau-père.  
Or, si j'étois le vôtre, avouez franchement,  
Monsieur, que tout cela tourneroit autrement:  
Ma famille, à vous voir, n'oseroit pas prétendre;  
Je serois obligé de respecter mon gendre,

Et même si j'osois l'appeler de ce nom ;  
 On me commanderoit de régler mieux mon ton :  
 Vous haïriez ma fille ; & d'un vain titre ornée ,  
 Elle viendrait chez moi pleurer sa destinée ,  
 Tandis qu'on vous verroit briller à mes dépens ,  
 Et rire du bon-homme avec les courtisans.

C L E O N.

Non, vous vous abusez, & la reconnoissance  
 Nous rendra vous & moi d'une égale naissance.

G E R O N T E.

Chançons que tout cela.

C L E O N.

Je ne vous dirai pas ,  
 Monsieur, que tous vos biens n'ont pour moi nul appas.  
 Votre frère toujours a réglé mes affaires ,  
 Et fait que vos secours me seroient nécessaires ;  
 Mais c'est le moindre objet qui m'amène chez vous ,  
 Et j'y suis attiré par un charme plus doux.  
 Vous l'avoueraï-je enfin ? oui, j'adore Isabelle ,  
 Et j'ose me flatter que je suis aimé d'elle.

G E R O N T E.

L'effrontée !

C L E O N.

Ah ! bien loin de condamner nos feux ,  
 Consentez que l'hymen nous unisse tous deux :  
 Imposez-moi des loix, je suis prêt à les suivre ,  
 Dans un parfait accord avec vous je veux vivre ;  
 En moi vous trouverez tous les égards d'un fils  
 Qui vous respectera, qui vous fera soumis.

Y ij

*L'Ingrat,*

G E R O N T E.

Voilà des courtifans le doucereux langage ;  
Fiez-vous-y , morbleu.

C L E O N.

Mais quoi ! si je m'engage...

G E R O N T E.

Jurez & protestez jusqu'à la fin du jour ,  
Je ne vous croirai point , vous êtes de la cour.

C L E O N.

Mais enfin...

G E R O N T E.

Mais enfin , Damis fera mon gendre ;

Et...

D A M I S.

Non , à cet honneur je n'ose plus prétendre.

G E R O N T E.

A l'autre. Et pourquoi non ? je vous trouve plaisant ;  
N'est-ce pas mon dessein ? est-il ami , parent ,  
Égard , avis , prière , ordre qui puisse faire  
Que je n'achève pas au plus tôt cette-affaire !  
Oui , je l'acheverai , puisqu'on me contredit ,  
Dût mon benêt de frère en crever de dépit.

D A M I S.

Sans respecter les loix d'un père de famille ,  
L'amour a contre vous révolté votre fille ;  
Vous savez pour Cléon quels sont ses sentimens.

C L E O N.

Voulez-vous séparer les plus tendres amans ?

G E R O N T E.

Les plus tendres amans ! Par la morbleu j'enrage

Quand on vient me tenir ce doucereux langage :  
 C'est de l'hébreu pour moi. Voici l'homme en deux mots  
 Que j'ai choisi pour gendre ; & trêve de propos.  
 Oui, Damis , dès ce soir je vous donne Isabelle.

D A M I S.

Et moi je veux toujours vous prendre pour modèle.  
 Je dois tout à Cléon, est-ce vous imiter,  
 Si, quand je lui dois tout, je lui veux tout ôter ?  
 Si vous vous souvenez des bontés de mon père,  
 Des bienfaits de Cléon la mémoire m'est chère.  
 Donnez-lui votre fille, & souffrez qu'aujourd'hui  
 Je puisse à vos dépens m'acquitter envers lui.  
 Je veux à vos genoux obtenir cette grace.

G E R O N T E.

Je n'y puis plus tenir, il faut que je l'embrasse,  
 Et mon cœur est saisi de doux raviffemens,  
 Lorsque je vois en lui de si beaux sentimens.

D A M I S.

Si...

G E R O N T E.

Pour vous il n'est rien que je ne veuille faire.

D A M I S *vivement.*

Quoi, vous consentez donc que Cléon...

G E R O N T E.

Au contraire ;

Me voilà résolu plus que je ne l'étois,  
 A vous donner ma fille ; & je rebuerois  
 Un prince qui viendrait s'offrir d'être mon gendre,  
 Après ce que de vous je viens ici d'entendre.

D A M I S.

Songez...

*L'Ingrat,*

G É R O N T E.

Je vous défends d'ajôûter un seul mot.

C L E O N.

Votre frère fait bien . . .

G É R O N T E.

Mon frère n'est qu'un sot :

Qu'il me laisse le soin de régler ma famille.

C'est lui qui vous engage à rechercher ma fille,

Il s'est sur ce sujet fait quereller tantôt,

Et je m'en vais encor le tancer comme il faut.

*S C E N E V I.*

D A M I S , C L E O N , P A S Q U I N.

D A M I S.

J'ai peine, je l'avoue, à cacher ma surprise.

Se peut-il qu'à ce point Gêronte vous méprise ?

C L E O N.

Quoique desespéré d'un si cruel refus,

Je suis charmé de vous, &amp; . . .

D A M I S.

Moi, je suis confus

De voir que mon bon cœur ne serve qu'à vous nuire.

Mais si par mes conseils vous voulez vous conduire,

Allez voir Isabelle, &amp; conseillez-lui bien

De ne point obéir ; je n'épargnerai rien

De ma part.

C L E O N *l'embrassant.*

Que le fort me fut vraiment propice  
 Quand il me donna lieu de vous rendre service !  
 Je n'oublierai jamais les généreux efforts  
 Que vous voulez bien faire en ma faveur. Je fors,  
 Et je vais consulter ce qu'il faut que je fasse,  
 Pour ne point effuyer le fort qui me menace.  
 Adieu, Damis.

## S C E N E V I I.

D A M I S, P A S Q U I N.

D A M I S.

**I**L fort très-satisfait de moi,  
 Aussi l'ai-je fervi comme il faut.

P A S Q U I N.

Oui, ma foi,  
 Vous n'êtes point ingrat, & la preuve en est claire.

D A M I S.

Au fond, n'ai-je pas fait ce que je devois faire ?

P A S Q U I N.

Oui, ce qu'un honnête homme eût fait en pareil cas ;  
 Vous l'avez fait, Monsieur, je n'en disconviens pas,  
 Et j'enrage de voir que cette perfidie  
 Ait l'air d'une action qui doit être applaudie.  
 Quoi, votre procédé ne vous fait pas horreur ?

D A M I S.

Non.

P A S Q U I N.

Vous ne sentez pas au fond de votre cœur  
Des remords....

D A M I S.

Point du tout.

P A S Q U I N.

Ma patience est lasse.

Fourbe , ingrat , vous pouvez....

D A M I S.

Ah ! finissons , de grace :

P A S Q U I N.

Cœur de tigre.

D A M I S.

C'est trop endurer d'un valet.

P A S Q U I N.

Je pense qu'il me vient de donner un soufflet.

D A M I S.

Insolent , apprenez....

P A S Q U I N.

Voilà la récompense

De vous avoir toujours servi dès votre enfance ;  
Mais , grace à mon bonheur , jamais votre bonté  
N'a donné d'autre prix à ma fidélité.  
Ce traitement me fait souvenir d'un voyage ,  
Où je mangeai pour vous mon petit héritage ;  
Vous tombates malade , & , sans vous faire tort ,  
Par mes soins , mes secours , j'empêchai votre mort.

D A M I S.

J'aurois avec plaisir abandonné la vie.

P A S Q U I N.



P A S Q U I N.

Vous n'en témoigniez pas cependant grande envie.  
 Pasquin, me disiez-vous, en me tendant les bras,  
 Prends courage, mon fils, ne m'abandonne pas;  
 Et puisque tu veux bien partager ma misère,  
 Compte que si le sort me devient moins contraire  
 Tu t'en ressentiras ainsi que moi. Mais, bon,  
 Huit ou dix jours après, vous prites un bâton,  
 Et me fites sentir, en me donnant l'aubade,  
 Que, graces à mes soins, vous n'étiez plus malade.

D A M I S.

Oh, tais-toi, malheureux, ou je t'affomme.

P A S Q U I N.

Hé bien;

Puisque vous le voulez, je ne vous dis plus rien;  
 Mais restez à Paris, retournez à la guerre,  
 Faites, si vous voulez, tout le tour de la terre,  
 Mariez-vous, ou bien ne vous mariez pas,  
 Le fidèle Pasquin ne suivra plus vos pas.  
 Me traiter de la forte!

D A M I S.

Oui, selon ton mérite.

P A S Q U I N.

Mais ne craignez-vous pas....

D A M I S.

Quoi?

P A S Q U I N.

Que si je vous quitte.

Je n'aïlle révéler vos manœuvres?

Le fat!

Que diras-tu de moi? que je suis un ingrat.  
 On ne te croira point; & par mon savoir-faire,  
 D'avance je suis sûr qu'on croira le contraire.  
 Tu viens d'en voir l'effet, & sans peine, crois-moi,  
 Je saurai démentir un faquin comme toi.

P A S Q U I N.

Vous tromperiez le diable, je vous rends justice;  
 Mais si vous êtes fin, je ne suis pas novice,  
 Prenez-y garde au moins.

D A M I S.

Ah, je te mets au pis:

Jé suis las d'un valet qui donne des avis,  
 Oste-toi de mes yeux.

P A S Q U I N.

Donnez-moi donc mon compte.

D A M I S.

Va, va, je te paierai de l'argent de Gêronte.

P A S Q U I N.

Vous ne le tenez pas.

D A M I S.

Je le tiendrai bien-tôt.

P A S Q U I N.

J'ose encore en douter.

D A M I S.

Retire-toi, maraut.

P A S Q U I N.

Du moins...

D A M I S.

Ne pousse pas à bout ma patience.

P A S Q U I N.

Je me retire donc.

D A M I S.

Bon voyage.

P A S Q U I N *va, & revient.*

Je pense

Que vous me rappelez.

D A M I S.

Je n'y songe pas.

P A S Q U I N.

Moi

J'y songe, Monsieur, &amp;, parlez de bonne foi,

Vous me regrettez.

D A M I S.

Non, ta figure m'ennuie.

P A S Q U I N *s'attendrissant.*

Mon cher maître.

D A M I S.

Voilà trop de fois que j'essuie

Tes insolens propos.

P A S Q U I N.

Nous avons tort tous deux.

J'oublierai le soufflet, oubliez....

D A M I S.

Non, je veux

Me défaire de toi.

P A S Q U I N.

Si j'aimois la vengeance,

Songez que je pourrois...

D A M I S.

Encore une insolence!

Z ij

*L'Ingrat,*

P A S Q U I N.

Mais considérez donc que si je me piquois ;  
 J'irois trouver Géronte , & que je lui dirois . . .

D A M I S.

Dis ce que tu voudras , tu ne faurois me nuire.  
 Dans l'esprit du bon homme on tâche à me détruire ;  
 Je l'ai si bien fait qu'il ne peut m'échapper.

P A S Q U I N.

Ma foi , mon cher patron , vous pourriez vous tromper.

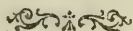
D A M I S.

Que je me trompe ou non , ce n'est pas ton affaire.  
 Je te donne congé.

*( Il sort. )**S C E N E V I I.*P A S Q U I N *seul.*

C O N G É pour tout salaire !

Me voilà bien payé ; mais je m'en vengerai ,  
 Et , tout rusé qu'il est , je le démasquerai.  
 J'ai besoin contre lui d'une manœuvre adroite.  
 Ça , morbleu , commençons par instruire Lisette ,  
 Puis Ariste & Cléon. Je conduirai sous main  
 L'intrigue , & nous verrons qui sera le plus fin  
 De cet homme ou de moi. L'imprudent me défie ,  
 Je vais donc avec lui faire assaut de génie ;  
 Et quoiqu'il ait tout lieu de compter sur le sien ,  
 Fût-il aidé du diable , il faut qu'il cède au mien.

*Fin du second Acte.*

---



---

 ACTE III.
 

---



---

## SCÈNE PREMIÈRE.

LISETTE.

O U trouverai-je Ariste! Ah qu'il aura de joie  
 Du secours imprévu que le ciel nous envoie!  
 Pasquin bien à propos s'est venu rendre à nous,  
 Et je vais à Damis porter de rudes coups.  
 Le traître! il est aimé d'une jeune personne,  
 Et par pure amitié Dorante la lui donne;  
 Enfin ce que pour lui Géronte fait ici,  
 Dorante en sa faveur l'a déjà fait aussi:  
 On dresse le contrat, & la noce s'apprête;  
 Un malheureux procès vient troubler cette fête;  
 On le perd, & Damis à peine en est instruit,  
 Qu'il prend congé d'Orphise, ou plutôt qu'il s'enfuit.  
 Ce lâche déserteur, trop digne qu'on l'assomme,  
 Se réfugie ici, séduit notre bon homme,  
 Et veut être son gendre aujourd'hui! Non morbleu,  
 Je l'empêcherai bien, & nous verrons beau jeu.  
 De cette histoire-ci je prétends faire usage,  
 Et nous en tirerons un fort grand avantage:  
 Mais ne nous pressons point; avant que d'éclater,  
 Il faut avec notre oncle un peu nous concerter.

Allons donc... Mais que veut cette noire femelle!  
Je ne la connois point. Voyons.

---

*S C E N E I I.*

*N E R I N E , L I S E T T E.*

*N E R I N E.*

*M*ADemoiselle,

C'est ici la maison de Géronte!

*L I S E T T E.*

Oui vraiment.

*N E R I N E.*

Je suis votre servante.

*L I S E T T E.*

Oh ça, sans compliment,

Qu'est-ce que vous voulez!

*N E R I N E.*

Vous me paroissez vive.

*L I S E T T E.*

Il est vrai, je le suis, & même un peu naïve,

Et je vous avouerai que votre abord ici

Me paroît surprenant.

*N E R I N E.*

Le vôtre l'est aussi.

Quand même du logis vous seriez la maîtresse,

Vous pourriez me parler avec moins de rudesse;

Mais je crois, & soit dit sans vous mettre en courroux;

Que vous êtes ici ce que je suis chez nous.

L I S E T T E.

C'est selon ; car enfin deux filles de notre âge  
 Peuvent fort bien se mettre à différent usage.  
 Mais brisons là-dessus. Parlez , mon temps m'est cher ,  
 Quel sujet vous amène ici ?

N E R I N E.

J'y viens chercher . . .

L I S E T T E.

Géronte ?

N E R I N E.

Non.

L I S E T T E.

Son frère ?

N E R I N E.

Encor moins.

L I S E T T E.

Isabelle ?

N E R I N E.

Point du tout.

L I S E T T E.

Point du tout ! qui diantre cherche-t-elle ?

Demandez-vous Lifette ! en ce cas , la voici.

N E R I N E.

Non.

L I S E T T E.

Voilà tous les gens qui demeurent ici.

N E R I N E.

Excusez , je croyois y trouver un jeune homme . . .

On se sera mépris.

*( Elle veut s'en aller. )*

L I S E T T E.

Doucement. Il se nomme !

N E R I N E.

Damis.

L I S E T T E.

Damis! oh oh! vous connoissez Damis!

N E R I N E.

Affez.

L I S E T T E.

Il est céans. Est-il de vos amis?

N E R I N E.

Peut-être. Mais, de grace, achevez de m'instruire.

Damis...

*( Elle soupire. )*

L I S E T T E.

Vous soupirez?

N E R I N E.

Il est vrai, je soupire.

N'a-t-il pas un valet qui se nomme Pasquin?

L I S E T T E.

Oui.

N E R I N E.

Mon message est fait; adieu, jusqu'à demain.

L I S E T T E *la retenant.*

Souffrez à votre tour que je vous interroge.

Vous avez de l'esprit.

N E R I N E.

Vraiment, c'est un éloge

Que je n'attendois pas.

L I S E T T E.

Etes-vous de Paris?

N E R I N E.

Non, j'y suis depuis peu.

L I S E T T E



L I S E T T E.

Quel est votre pays ?

Je voudrois le savoir.

N E R I N E.

Hélas ! que vous importe !

L I S E T T E.

J'ai, pour le demander, une raison très-forte.

N E R I N E.

J'en ai peut-être aussi pour ne le dire point.

L I S E T T E.

Non, croyez-moi, ma chère, éclaircissions ce point :

A quelque heureux succès cela peut nous conduire.

N E R I N E.

Mais je suis de Nevers, puisqu'il faut vous le dire.

L I S E T T E.

Vous êtes de Nevers ? l'ai-je bien entendu ?

N E R I N E.

Fort bien. De point en point je vous ai répondu,

Souffrez...

L I S E T T E.

Encore un mot. Connoissez-vous Orphise ?

N E R I N E.

C'est ma maîtresse.

L I S E T T E.

Ah ciel !

N E R I N E.

D'où vient cette surprise ?

L I S E T T E.

Vous êtes donc Nérine ?

*L'Ingrat,*

N E R I N E.

Oui.

L I S E T T E.

Quel ravissement !

Embrassez-moi, ma chère, & très-étroitement.

Orphise est-elle ici ?

N E R I N E.

Sans doute, avec son père.

L I S E T T E.

Une seconde fois embrassez-moi, ma chère ;  
Soyez la bien-venue. O jour cent fois heureux !  
Me voilà maintenant au comble de mes vœux.

N E R I N E.

Cet accueil obligeant me rassure & me charme ;  
Mais par quelle raison . . .

L I S E T T E.

Nous sommes en alarme :

Le patron de céans veut donner pour époux

Damis à ma maîtresse.

N E R I N E.

Ah ! que m'apprenez-vous ?

L I S E T T E.

Or nous n'en voulons point : nous en aimons un autre,  
Et nous voulons l'avoir. Pour réclamer le vôtre,  
Vous venez à propos : reprenez votre bien,  
Car très-assurément nous n'y prétendons rien.

N E R I N E.

Et Damis consent-il à ce beau mariage ?

L I S E T T E.

C'est ce qui nous désole.

N E R I N E.

Ah perfide ! ah volage !

Je ne m'étonne plus si depuis quatre mois  
L'ingrat n'a pas daigné nous écrire une fois.  
Je tremble, & je ne fais s'il faut que je hafarde  
De m'éclaircir aussi . . . Mais plus je vous regarde,  
Plus je crains que Pasquin n'ait imité Damis.  
Le malheureux ! après ce qu'il m'avoit promis !  
Ma chère , dite - moi franchement s'il vous aime.

L I S E T T E.

Voulez-vous le savoir au plus tôt par lui-même !

N E R I N E.

Comment !

L I S E T T E.

Dans un instant il viendra me chercher,  
Et de ce cabinet où je vais vous cacher . . .  
Mais il vient, entrez vite, & foyez attentive.

---

*S C E N E I I I.*

L I S E T T E , P A S Q U I N.

L I S E T T E.

**V**IENS-TU de chez Cléon !

P A S Q U I N.

Oui, mon enfant, j'arrive.  
Des beaux tours de mon maître il est instruit à fond.

A a ij

L I S E T T E.

Il t'en a sù bon gré!

P A S Q U I N.

Vraiment je t'en répond.

Si tu favois combien il m'a fait de caresses....

Dis-moi, les grands seigneurs tiennent-ils leurs promesses!

L I S E T T E.

Quelquefois.

P A S Q U I N.

C'est-à-dire, à parler franchement,

Qu'ils promettent beaucoup, &amp; tiennent rarement.

L I S E T T E.

A te dire le vrai, c'est assez leur allure.

P A S Q U I N.

Tant pis.

L I S E T T E.

Mais pour Cléon, oh! sa parole est sûre.

P A S Q U I N.

Tant mieux; car il prétend me faire tant de bien,

Que jamais, m'a-t-il dit, il ne me manque rien.

Enfin à mon mérite il fait rendre justice,

Et je vais dès ce soir entrer à son service.

L I S E T T E.

Tout de bon!

P A S Q U I N.

Tout de bon, c'est un point arrêté;

Mais n'en dis mot, au moins, car tout seroit gâté.

Il s'agit de fourber un fourbe très-infigne,

Qui du premier coup d'œil devine au moindre signe:

Une parole , un rien , tout le met en soupçon.  
Je crois qu'il est forcier.

L I S E T T E.

Va , mon pauvre garçon ,

Je fais fort bien me taire.

P A S Q U I N.

Oh , tu n'es donc pas fille.

L I S E T T E.

Je suis fille & me tais , c'est par-là que je brille.

Je faisois tout à l'heure une réflexion :

Quand Géronte est coëffé de quelque opinion ,

Rien ne la peut détruire ; il entendra l'histoire

D'Orphise & de Damis fans en vouloir rien croire.

P A S Q U I N.

Il est vrai.

L I S E T T E.

Pour sortir de cette affaire-ci ,

Nous aurions grand besoin qu'Orphise fût ici.

P A S Q U I N.

Plût à Dieu qu'elle y fût , aussi-bien que Nérine !

Mais elles sont bien loin , c'est ce qui me chagrine.

L I S E T T E.

Tu penses donc encore à Nérine ?

P A S Q U I N.

Oui vraiment.

L I S E T T E.

Et d'où peut provenir un pareil changement ?

Tu m'aimois , disois-tu.

P A S Q U I N.

Je ne puis m'en défendre ,

A a iij

Tes yeux vifs & fripons ont pensé me surprendre ;  
 Mais enfin tes mépris, dont je te fais bon gré,  
 M'ont fait voir que leurs coups ne m'avoient qu'effleuré.  
 D'ailleurs, crois-tu qu'il soit une peine plus rude,  
 Que celle de se voir noirci d'ingratitude ?  
 Non, le cœur d'un ingrat est toujours agité,  
 Et je crois qu'un damné n'est pas plus tourmenté.  
 On convient malgré foi que l'on n'est qu'un infâme,  
 Et toujours la raison... qui règle une belle ame...  
 Car enfin, vois-tu bien, quand on a de l'honneur...  
 On rougit aisément... & si-tôt que le cœur...  
 Pour ainsi-dire... avec l'animal raisonnable...  
 Fi, morbleu, les ingrats ne valent pas le diable.

L I S E T T E.

J'admire la beauté de ton raisonnement.

P A S Q U I N.

Je me suis embrouillé.

L I S E T T E.

C'est dommage vraiment.

P A S Q U I N.

La morale...

L I S E T T E.

Oui, Pasquin, ta morale est très-fine,

Mais tu la prêches mal. Revenons à Nérine.

Souhaites-tu bien fort de la voir ?

P A S Q U I N.

Oui, ma foi.

L I S E T T E.

Écoute, fais-tu bien qu'il ne tiendrait qu'à moi

De te la faire voir ?

P A S Q U I N.

Comment!

L I S E T T E.

Je suis forcière.

P A S Q U I N.

Quoi , tu vas au fabat!

L I S E T T E.

Serois-je la première!

Si tu veux , à l'instant un spectre paroîtra

Tout semblable à Nérine , &amp; même parlera.

P A S Q U I N.

*(bas.)**(haut.)*

La pauvre fille en tient. Tu radotes , Lifette.

L I S E T T E.

Non , tu n'as qu'à parler , c'est une affaire faite.

P A S Q U I N.

Je te croyois plus sage.

L I S E T T E.

Ah que de vains propos !

Dis , *Je veux voir Nérine* , & moi , par quelques mots

Que je vais prononcer , je la ferai paroître.

P A S Q U I N.

Parbleu , c'est être folle autant qu'on le puisse être ;

Mais je consens à tout , pour me moquer de toi.

L I S E T T E.

Bon.

P A S Q U I N.

Je veux voir Nérine , allons , montre-la moi.

L I S E T T E.

*Elle fait plusieurs gestes extravagans , & puis un cercle autour de Pasquin , & dit ensuite fort gravement ,*

*Amo. Masculinus. Diabolus.*

PASQUIN.

Comment diable !

Elle fait le grimoire.

LISETTE.

A ma voix redoutable

Obéissez, Nérine, &amp; paroissez ici.

*SCENE IV.*

NERINE, LISETTE, PASQUIN.

NERINE.

TES charmes peuvent tout, j'accours, &amp; me voici.

PASQUIN.

Ah que vois-je !

LISETTE.

As-tu peur ?

PASQUIN.

Non, mais c'est que je tremble.

LISETTE.

Je vais voir ma maîtresse, &amp; je vous laisse ensemble.

*SCENE V.*

NERINE, PASQUIN.

PASQUIN.

LISETTE, demeurez. Quelle malignité !  
Me laisser là tout seul ! Lisette, en vérité...

NERINE.



NÉRINE *le retient.*

Approche.

PASQUIN.

Attendez donc.

*( Il fuit de l'autre côté du théâtre. )*

NÉRINE.

Suis-je si redoutable ?

PASQUIN.

Parlez-moi franchement, n'êtes-vous point un diable ?

NÉRINE.

Oui, sans doute, je suis un diable féminin.

PASQUIN.

Peste, vous êtes donc un diable bien malin.

NÉRINE.

Viens, je veux t'embrasser.

PASQUIN.

Pour m'étouffer peut-être.

Madame Lucifer, allez prendre mon maître.

NÉRINE.

Ah, ah, ah.

PASQUIN.

Vous riez ! cet esprit est bouffon.

Mais il faut que je sois un insigne poltron.

Approchez, s'il vous plaît, que je vous examine.

Arrêtez. Bon. Voilà tous les traits de Nérine.

Parlez.

NÉRINE.

Hé, le poltron, deux filles te font peur !

Toi, qui m'as si souvent parlé de ta valeur.

P A S Q U I N.

Oh! c'est elle : je sens renaître mon courage.  
Mais pourquoi, s'il vous plaît, ce lugubre équipage!

N E R I N E.

C'est que la tante est morte, & nous portons le deuil.  
Grande succession.

P A S Q U I N.

Bon. Au premier coup d'œil  
Cet accoutrement noir m'a frappé. La surprise  
De te voir tout à coup... Tu ris de ma sottise,  
Mais bien d'autres que moi peut-être y feroient pris.  
Pourquoi donc, s'il vous plaît, êtes-vous à Paris?

N E R I N E.

Pourquoi! pour ce procès qu'avoit perdu Dorante.

P A S Q U I N.

Dieu-merci, me voilà hors de toute épouvante.  
Viens, je veux t'embrasser du meilleur de mon cœur.  
Il n'en faut point mentir, mais tu m'as fait grand peur.

N E R I N E.

C'est bien fait. Tu voulois prendre une autre maîtresse,  
Et t'en voilà puni.

P A S Q U I N.

Va, crois-moi, ma foiblesse  
N'a duré tout au plus que la moitié d'un jour,  
Et ce n'est proprement qu'une éclipse d'amour.

N E R I N E.

J'ai fort bien entendu ton discours à Lisette,  
Et de ton repentir je suis très-satisfaite;  
Mais plus d'éclipse au moins.

P A S Q U I N.

Non , je te le promets.

Tu me vois étonné , si je le fus jamais.

Quel hafard a voulu que tu te sois trouvée

Ici tout à propos. . . .

N E' R I N E.

Quand j'y fuis arrivée ,

Je ne m'attendois pas à cet évènement.

P A S Q U I N.

Ma foi , ni moi non plus.

N E' R I N E.

Je voulois doucement ,

Et fans me découvrir , apprendre si ton maître ,

Comme on nous le dit hier , étoit céans. Peut-être

L'aurois-je pû savoir par des gens du quartier :

J'ai cru qu'il valoit mieux m'adresser au portier.

Je ne l'ai point trouvé. Sa porte étoit ouverte ;

J'ai traversé la cour. La cour étoit déserte ,

Pas le moindre laquais. Moi , fans me rebuter ,

J'ai monté jusqu'ici. C'étoit beaucoup tenter ,

Mais l'amour me guidoit , j'étois bien soutenue.

Lifette s'est d'abord présentée à ma vûe.

J'ai demandé Damis. J'ai sù ses trahisons ,

Cela m'a fait sur toi naître quelques soupçons.

Je l'ai dit bonnement. Lifette m'a cachée ,

Tu viens , je te fais peur , &amp; n'en fuis pas fâchée.

P A S Q U I N.

Les friponnes ! à moi , me faire de ces tours !

Je n'en serai remis de plus de quinze jours.

Mais, Nérine, apprends-moi des nouvelles d'Orphise ;  
Que dit-elle de nous !

NÉRINE.

Ce qu'il faut qu'elle en dise,  
Bien du mal.

PASQUIN.

Il est vrai qu'on n'en peut dire assez,  
De mon maître, s'entend. Pour moi, comme tu fais...

NÉRINE.

Je fais que si Lisette eût eu plus de foiblesse,  
J'en avois pour mon compte ainsi que ma maîtresse.  
Va, je ne suis pas dupe, &...

PASQUIN.

Parlons du procès,  
Votre appel à Paris a-t-il quelque succès !

NÉRINE.

Le procès est gagné, la tante est dans la bière ;  
Orphise ma maîtresse est sa seule héritière.

PASQUIN.

La peste, quelle aubaine !

NÉRINE.

Et tous ces grands biens-là  
Sont venus en huit jours. Que dis-tu de cela ?

PASQUIN.

Qu'il semble que le ciel en tout vous favorise  
Pour punir un ingrat, & pour venger Orphise ;  
Car je ne pense pas qu'après ce qu'il a fait,  
Le dessein qu'elle avoit puisse avoir son effet.

N E R I N E.

Si ma maîtresse encor le retrouvoit fidèle,  
Avec quelques soupirs il obtiendrait tout d'elle;  
Il possédoit son cœur: mais dès qu'elle saura  
Toute sa perfidie, elle se guérira.

P A S Q U I N.

Si tu pouvois céans amener ta maîtresse,  
Rien ne la pourroit micux guérir de sa foiblesse.

N E R I N E.

Cela m'est très-facile, elle est fort près d'ici,  
Mais il faut qu'avec moi tu lui parles aussi.

P A S Q U I N.

Soit, mais séparons-nous, Damis peut nous surprendre;  
A vingt pas du logis tu n'auras qu'à m'attendre,  
Je m'en vais t'y rejoindre. On vient.

N E R I N E.

Et moi, je fors.

## S C E N E V I.

ISABELLE, ARISTE, LISETTE, PASQUIN.

L I S E T T E à *Pasquin*.

QU'EST devenu le spectre?

P A S Q U I N.

Il est déjà dehors,  
Madame la forcière; & si ton art magique  
M'a fait voir tout-à-coup un esprit fantastique,

B b iij

Moi , j'en évoque un autre , & dans quelques momens  
Vous verrez tout l'effet de mes enchantemens.

L I S E T T E.

Que dis-tu?

P A S Q U I N.

Qu'à l'instant Orphise va paroître ,  
Pour rompre les projets de mon indigne maître :  
Nous avons entrepris de l'amener ici ,  
Et je veux que tantôt Dorante y vienne aussi.

A R I S T E.

J'irai le chercher , moi.

P A S Q U I N.

Tant mieux. Dans leur colère ;  
Dieu fait comme ils peindront Damis à votre père.

A R I S T E.

De l'humeur dont il est , quand il le connoîtra ,  
Loin d'en faire son gendre , il le détestera ;  
Mais il faut que Cléon sache notre entreprise ,  
Et que dans son carrosse il aille prendre Orphise.  
Va le trouver , il est dans mon appartement.

I S A B E L L E.

Dépêche-toi , Pasquin.

P A S Q U I N.

J'y cours dans ce moment.

A R I S T E.

Il nous faudroit du temps ; pour l'obtenir , ma nièce ;  
Suivez bien mes conseils.

P A S Q U I N.

Quels sont-ils ?

L I S E T T E.

Ma maîtresse

Va feindre d'accepter ton maître pour époux,  
Mais à condition...

P A S Q U I N.

Je comprends.

A R I S T E.

Taisez-vous.

Quelqu'un vient, ce me semble.

P A S Q U I N.

Adieu, je me retire.

I S A B E L L E.

Je crains...

L I S E T T E.

Tout ira bien, j'ose vous le redire.

Oui, je veux mourir fille, & j'en enragerois,  
Si Damis est jamais votre époux.

I S A B E L L E.

Tu pourrois...

## S C E N E V I I.

GERONTE, ARISTE, DAMIS, ISABELLE,  
L I S E T T E.

GERONTE à *Ariste*.

AH! vous voilà. Je viens de conclurre une affaire  
Qui n'aura pas, je crois, le bonheur de vous plaire;  
Mais je vous avouerai que mon ambition  
N'est pas celle d'avoir votre approbation.

*L'Ingrat,*

A R I S T E.

Je vous suis obligé.

G E R O N T E.

Pour vous , ma chère fille ,  
 Qui voulez , quoiqu'il coûte , anoblir ma famille ,  
 Et qui vous entêtez d'un feigneur indigent ,  
 Qui soupire pour vous moins que pour mon argent ,  
 De vos hauts sentimens daignez un peu descendre ,  
 Et recevez l'époux que j'ai choisi pour gendre.  
 Il n'est point relevé par des titres pompeux ,  
 Mais il m'aime , il vous aime , & c'est ce que je veux.  
 Vous ne vous direz point ni monsieur , ni madame ,  
 Il sera votre époux , & vous serez sa femme :  
 Ces beaux noms consacrés à la société ,  
 Et bannis par l'orgueil & l'infidélité ,  
 Seront , conformément aux coûtumes antiques ,  
 Vos titres les plus doux & les plus magnifiques.

L I S E T T E.

Ces mots ont en effet un agréable son !  
 Ma femme ! mon époux ! oui , vous avez raison.

G E R O N T E.

Tu veux railler , je crois.

L I S E T T E.

Moi ! point du tout , j'admire !  
 Mon époux ! que ce mot est agréable à dire !

G E R O N T E.

Notre contrat est fait &amp; dressé comme il faut.

L I S E T T E.

Le beau chef-d'œuvre !

G E R O N T E.



G E R O N T E.

Allons le figner au plus tôt.

*( à Isabelle. )*

Comment ! vous hésitez !

I S A B E L L E.

Ah de grace mon père !

G E R O N T E.

Quoi, coquine !

A R I S T E.

Calmez un peu votre colère,  
Et daignez l'écouter pendant quelques momens.

G E R O N T E.

Et qu'ai-je affaire, moi, de ses raisonnemens ?

A R I S T E.

Mais enfin...

G E R O N T E.

Mais enfin la chose est résolue,  
Qu'on ne replique pas, ma bile est trop émue.

A R I S T E.

Quel risque courez-vous à savoir ses raisons ?

G E R O N T E.

De voir qu'elle ne suit que vos fottes leçons.

A R I S T E.

Voilà de vos discours, mais je vous les pardonne ;  
Pourvû que vous voyiez quels conseils je lui donne.

G E R O N T E *à sa fille.*

Hé bien, vous dites donc ?

I S A B E L L E.

Que je ne ferai plus

Contre vos volontés des efforts superflus ;

Mais, mon père, du moins, si ma plus forte envie  
 Est de vous immoler le bonheur de ma vie,  
 Ne me contraignez pas d'obéir dès ce jour,  
 Et donnez-moi du temps pour combattre l'amour.  
 Oui, pour premier effort de mon obéissance,  
 Je m'en vais à Cléon ôter toute espérance,  
 Lui dire que Damis doit être mon époux,  
 Et que l'amour sur moi peut beaucoup moins que vous.  
 Après un tel effort le temps fera le reste,  
 Il vient à bout de tout. Enfin je vous proteste  
 Que si vous persistez dans votre sentiment,  
 Je vous obéirai, mon père, aveuglément.

G E R O N T E.

Oh j'y persisterai, j'ose vous le promettre.  
 Mais à combien encor voulez-vous nous remettre?

L I S E T T E.

Cléon avoit son cœur, & l'avoit tout entier,  
 Il nous faut bien au moins six mois pour l'oublier;  
 Et pour aimer monsieur qui n'est pas trop aimable,  
 Un délai de trois ans me paroît raisonnable.

G E R O N T E.

Vous êtes une sotte, on vous l'a dit cent fois,  
 Taisez-vous.

D A M I S.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je vois,  
 Monsieur, que je n'ai pas le bonheur de lui plaire.

L I S E T T E.

Oh vraiment, désormais je serai moins sincère,  
 Car je ne dirai plus que mille biens de vous.

De ma maîtresse un jour vous deviendrez l'époux,  
Je dois m'accoûtumer à vous flatter d'avance,  
Et joindre mes respects à son obéissance.

A R I S T E.

Mon frère, vous voyez le fruit de mes avis.  
Hé bien, a-t-on mal fait de les avoir suivis!

G E R O N T E.

Non, & j'avoue ici que ma surprise est grande.

A R I S T E.

Ainsi donc Isabelle obtiendra sa demande!

G E R O N T E.

Soit, nous différons encore quelque temps,  
Il faut la contenter; mais aussi je prétends  
Que Cléon dès ce jour apprenne d'Isabelle  
Combien mes volontés ont de pouvoir sur elle,  
Qu'elle obtienne de lui de ne le voir jamais,  
Et que Damis enfin soit aimé désormais.

A R I S T E.

Je vais trouver Cléon, & moi-même l'instruire...

G E R O N T E.

Mais au moins dite-lui tout ce qu'il faut lui dire.

A R I S T E.

Reposez-vous sur moi.

G E R O N T E.

Je fors pour un instant.

Ma fille, songez bien...

L I S E T T E.

Hé vous serez content.

*SCENE VIII.*

ISABELLE , DAMIS , LISETTE.

D A M I S.

J'AI peine à croire encor ce que je viens d'entendre,  
 Madame , se peut-il que l'amour le plus tendre,  
 Appuyé du devoir , ait touché votre cœur,  
 Et consentez-vous bien à faire mon bonheur?

I S A B E L L E.

Aux loix de mon devoir vous me voyez soumise.

L I S E T T E.

Oui , mais à dire vrai , c'est faire une sottise  
 D'épouser une fille en dépit qu'elle en ait,  
 Et tout homme d'honneur en doit craindre l'effet :  
 Je pourrois sur cela me faire mieux comprendre ,  
 Mais vous m'entendez bien si vous voulez m'entendre.

D A M I S.

Si madame consent que je sois son époux ,  
 Sa vertu me répond du bonheur le plus doux.

L I S E T T E.

Ne vous y fiez pas.

D A M I S.

Je ne veux point encore  
 Vous presser de m'aimer , quoique je vous adore.  
 Un autre a votre cœur , je ne puis l'ignorer ,  
 Mais laissez-moi du moins la douceur d'espérer.

Daignez à mon amour accorder cette grace :  
 Pour l'obtenir de vous , que faut-il que je fasse !

(*Il se jette à ses genoux.*)

Permettez qu'un amant respectueux , soûmis...

## SCÈNE IX.

ISABELLE, ORPHISE, CLEON, DAMIS,  
 LISETTE, NÉRINE.

CLEON.

QUE vois-je ? c'est donc là ce que tu m'as promis,  
 Perfide !

ORPHISE.

C'est ainsi que Damis m'est fidèle,  
 Et je trouve l'ingrat aux genoux d'Isabelle !

DAMIS *à part.*

Ciel ! qu'est-ce que je vois !

CLEON.

Sont-ce là les effets

Qu'ont produits dans ton cœur mes soins & mes bienfaits ?

ORPHISE.

Est-ce donc là le prix que je devois attendre  
 D'une estime si pure & d'un amour si tendre !

CLEON.

Fut-il jamais un cœur & plus double & plus bas ?

*L'Ingrat,*

L I S E T T E.

Bon, poussez l'un &amp; l'autre, &amp; ne l'épargnez pas;

C L È O N.

Rends graces au respect qui retient ma colère...

D A M I S *fièrement.*

Ne vous emportez pas, on peut vous satisfaire.

C L È O N.

Ah je te punirai...

O R P H I S È.

Je me charge du soin

De le punir, Monsieur, vous en serez témoin;

Mon amour outragé va me servir de guide,

Pour venger mon injure &amp; confondre un perfide.

Mon père ignore encor toutes tes trahisons,

Mais je vais de ce pas confirmer ses soupçons;

Et nous viendrons ici déclarer à Géroûte

Le lâche procédé qui te couvre de honte.

L I S E T T E.

Oui, oui, nous parviendrons à le desabuser.

Chez Ariste, avec nous, venez vous reposer;

Pendant qu'il est dehors; jusqu'à ce qu'il revienne;

Il faut sur tout ceci que l'on vous entretienne.

O R P H I S È *à Dams.*

Attendant le succès de nos communs efforts,

Perfide, je te laisse en proie à tes remords.

## S C E N E X.

D A M I S *seul.*

QUELLE aventure, o ciel ! comment, par quel miracle  
Orphise est-elle ici pour me servir d'obstacle ?  
Son père va venir, je les verrai tous deux ...  
Que la foudre à l'instant puisse tomber sur eux.  
Allons, il faut tâcher de parer ma disgrâce.  
J'ai déjà concerté ce qu'il faut que je fasse,  
Et pendant leurs discours que je n'écoutois pas,  
Je songeois aux moyens de sortir d'embaras.  
Prévenons le bon homme, & sans perdre courage,  
Mensonge, adresse, esprit, mettons tout en usage :  
Il ne les connoît point, & sa crédulité  
Peut faire réussir ce que j'ai projeté.

*Fin du troisième Acte.*



## A C T E I V.

### *SCENE PREMIERE.*

GERONTE, DAMIS.

GERONTE.

**I**LS veulent me surprendre?

DAMIS.

Oui, la chose est certaine.

GERONTE.

Leurs efforts seront vains, ne foyez point en peine.

DAMIS.

J'ai balancé long-temps à vous le déclarer ;  
 Mais comme on veut me perdre & me deshonorer,  
 J'ai résolu, Monsieur, de rompre le silence.  
 Vous pourriez vous laisser tromper à l'apparence ;  
 Car enfin leur projet est si bien concerté,  
 Que tout homme croiroit ce qu'ils ont inventé,  
 S'il n'étoit prévenu sur cette fourberie.

GERONTE.

Mais par où savez-vous leur complot, je vous prie ?

DAMIS.

Par mes réflexions.

GERONTE.



G E R O N T E.

Cela ne prouve rien.

D A M I S.

Voulez-vous m'écouter?

G E R O N T E.

Oui-dà, je le veux bien.

D A M I S.

Cléon depuis long temps est aimé d'Isabelle  
 Qui ne ressent pour moi qu'une haine mortelle,  
 Ai-je dit, cependant tout d'un coup je la voi  
 Prête à quitter Cléon pour me donner sa foi,  
 Mais à condition que l'hymen se diffère.  
 On veut gagner du temps, ceci cache un mystère,  
 Me suis-je dit encor.

G E R O N T E.

Je crois qu'il a raison.

D A M I S.

Vous sortez, aussi-tôt je vois entrer Cléon :  
 Isabelle lui dit, mais sans paroître émue,  
 Qu'à m'épouser enfin elle s'est résolue.  
 Je croyois que Cléon enflammé de courroux,  
 S'alloit plaindre aigrement de moi, d'elle, de vous.  
 Je ne veux point, dit-il, me répandre en injures,  
 Damis, j'étoufferai jusqu'aux moindres murmures.  
 Isabelle vous donne & sa main & son cœur,  
 J'y consens, foyez-en tranquille possesseur.  
 D'un amant qu'on trahit est-ce là le langage!

G E R O N T E.

Non, non, ils m'ont trompé, je le vois bien. J'enrage

Lorsque sur tout cela je fais réflexion...

D A M I S.

Écoutez-moi , de grace , avec attention.

Ifabelle & Cléon en bonne intelligence

Vont dans l'appartement d'Ariste.....

G E R O N T E.

Plus j'y pense ,

Et plus je vois , morbleu , que je ne suis qu'un sot.

D A M I S.

Mais écoutez-moi donc.

G E R O N T E.

Je ne dirai plus mot ,

Achevez.

D A M I S.

Je les suis.

G E R O N T E.

Je vous ferai connoître.

D A M I S.

Mais je les suis de loin , ne voulant pas paroître.

Ils entrent.

G E R O N T E.

Ce qu'on gagne à se jouer à moi.

D A M I S.

Je me tiens à la porte , on parle , j'entends...

G E R O N T E.

Quoi?

D A M I S.

Qu'on demande à Pasquin...

G E R O N T E.

Votre valet!

D A M I S.

Sans doute,

Si les gens qu'il fait bien sont arrivés. J'écoute  
 Pour savoir sa réponse, & j'entends ce maraud  
 Qui dit, que ces gens-là vont venir au plus tôt,  
 Qu'il les a tous instruits de la bonne manière,  
 Et qu'enfin la suivante, & la fille, & le père  
 Savent si bien leur rôle & le joueront si bien,  
 Qu'à cette comédie il ne manquera rien.

G E R O N T E.

Non, car j'en ferai moi, je la rendrai plaisante.

D A M I S.

Un vieillard doit venir sous le nom de Dorante,  
 Arrivé depuis peu de Nevers à Paris,  
 Car de tous leurs discours c'est ce que j'ai compris;  
 Une fille suivra, qui se disant Orphise,  
 Soutiendra qu'à Nevers elle me fut promise,  
 Que je suis un ingrat qui lui manque de foi;  
 Et pour mieux appuyer ce qu'ils diront de moi,  
 Une fausse suivante, après cent impostures,  
 D'un air simple & naïf m'accablera d'injures.

G E R O N T E.

Allons, sortons.

D A M I S.

Il faut...

G E R O N T E.

Suivez-moi.

D A M I S.

Mais enfin;

Il est bon de savoir quel est votre dessein.

D d ij

*L'Ingrat,*

G E R O N T E.

Mon dessein ! c'est d'aller chanter pouille à mon frère.

D A M I S.

Si j'osois...

G E R O N T E.

Je n'ai point de plus pressante affaire.

D A M I S.

De grace , modérez un tel emportement ;

Il faut , pour nous venger , agir plus doucement.

G E R O N T E.

Pour qui me prenez-vous ? user de politique ,

Sachant qu'à me tromper tout le monde s'applique !

D A M I S.

Oui , si vous m'en croyez.

G E R O N T E.

Je ne vous croirai point ,

Et rien ne me sauroit convertir sur ce point.

D A M I S.

Voulez-vous aujourd'hui désoler votre frère ?

G E R O N T E.

Oui.

D A M I S.

Feignez d'ignorer le nœud de cette affaire ;

Mais lorsqu'il vous viendra proposer d'écouter

Ceux que pour m'accuser il doit vous présenter ,

En vous moquant de lui , dite d'un air tranquille ,

Qu'il prend aussi-bien qu'eux une peine inutile ,

Que déjà vous savez le fait dont il s'agit ,

Qu'il peut les renvoyer , & vous tenez pour dit...

G E R O N T E.

Il faut donc ignorer qu'ils veulent me surprendre ?

D A M I S.

Oui ; mais pour les punir , il faut , sans plus attendre ,  
Révoquer le délai que l'on vous a surpris ,  
Et terminer la chose aujourd'hui.

G E R O N T E.

J'y souscris.

D A M I S.

Ils verront bien par-là que toute leur adresse...

G E R O N T E.

Il est vrai : vos discours sont si pleins de sagesse ,  
Que je me voudrois mal de n'y pas déférer.  
Pour la première fois je vais me modérer.  
Oh qu'il m'en coûtera ! je sens que de ma vie  
Je n'eus de quereller une si forte envie.

D A M I S.

Mais , si vous aimez mieux éclater...

G E R O N T E.

Non , Damis ,

Me voilà résolu de suivre votre avis.

D A M I S.

Quelquefois il est bon de se mettre en colère.

G E R O N T E *en fureur.*

Ventrebleu je vous dis que je n'en veux rien faire.

D A M I S.

L'intérêt que je prends...

G E R O N T E.

Trève de compliment.

D d iij.

Oui, je me fens pour vous un tel attachement,  
Qu'il n'est rien...

G E R O N T E.

Vous plaît-il de garder le silence!

P A S Q U I N *derrière le théâtre.*

Je vais le préparer, donnez-vous patience.

G E R O N T E.

Qu'est-ce que j'entends-là!

D A M I S.

C'est la voix de Pasquin.

On a, pour commencer, détaché ce coquin.

G E R O N T E.

Eloignez-vous un peu, vous pourrez nous entendre;  
Et quand il sera temps, vous viendrez le surprendre.

D A M I S.

Il va vous en conter de toutes les façons.

G E R O N T E.

Hé vous verrez comment je reçois les fripons.

## *S C E N E I I.*

G E R O N T E, P A S Q U I N.

P A S Q U I N.

**L**E voici justement. Allons, Pasquin, courage.

G E R O N T E *à part.*

Il cherche à m'aborder.

P A S Q U I N *à part.*

L'affaire où je m'engage

Pourroit bien m'attirer quelque mauvais régal ;

Damis est un fripon, Géronte est un brutal.

Il me voit.

G E R O N T E.

Que veux-tu ?

P A S Q U I N.

Mais... je cherche mon maître.

Si j'osois vous prier de me dire...

G E R O N T E *à part.*

Le traître

( *à Pasquin.* )

Va commencer son rôle. Hé bien, tu veux savoir...

P A S Q U I N.

Où peut être Damis : il est de mon devoir

De ne lui pas laisser ignorer une chose...

G E R O N T E.

Quoi donc ? qu'est-ce que c'est ? apprends-le moi.

P A S Q U I N.

Je n'ose.

G E R O N T E.

Parle ; je te promets de ne me point fâcher.

P A S Q U I N.

Hé le moyen, Monsieur, de vous en empêcher ?

Si vous saviez le fait, vous voudriez, je gage,

D'Isabelle & de lui rompre le mariage.

G E R O N T E.

Tout de bon ?

*L'Ingrat,*

P A S Q U I N.

Tout de bon, rien n'est plus assuré;  
Mais vous ne saurez rien, car je l'ai bien juré.

G E R O N T E.

Compte...

P A S Q U I N.

Un valet discret & qui veut le paroître,  
Ne doit point publier les défauts de son maître.

G E R O N T E.

C'est bien dit. Je te crois un honnête garçon,  
Quoique tu portes l'air d'un insigne fripon.

P A S Q U I N.

Ah! mon air me fait tort; & plus on m'examine,  
Plus on voit qu'il n'est rien si trompeur que la mine.

G E R O N T E *à part.*

La tienne, scélérat, ne trompe point du tout.

*( haut. )*

Ça, dis-moi donc...

P A S Q U I N.

Jamais vous ne viendrez à bout  
De tirer de ma bouche un aveu de la sorte.

G E R O N T E.

Hé fais-moi ce plaisir.

P A S Q U I N.

Non, le diable m'emporte.  
Vous croyez que Damis est un homme d'honneur:  
Est-ce à moi, s'il vous plaît, à vous tirer d'erreur!  
Non, non, quoi qu'il ait fait, je ne veux rien vous dire;  
Trop de gens par malheur sauront vous en instruire.

G E R O N T E.



G E R O N T E.

Hé qui donc!

P A S Q U I N.

Ces gens-là demandent à vous voir ,  
Ils font ici. Pour moi , je ferai mon devoir ,  
( *Il pleure.* )

Et bien loin de parler contre mon pauvre maître...  
Ne sauriez-vous me dire en quels lieux il peut être?  
Vous allez nous chasser , monsieur , je le prévoi.

G E R O N T E à part.

Le fat , sur mon honneur , croit se moquer de moi.

P A S Q U I N.

Peste soit de Dorante , &amp; peste soit d'Orphise.

G E R O N T E à part.

Le fripon!

P A S Q U I N.

Je fais bien que Damis les méprise ,  
Quoiqu'ils eussent pour lui mille bontés tous deux ;  
Mais aime-t-on les gens qui cessent d'être heureux !  
Orphise étoit fort riche , il l'aimoit comme telle ;  
Un procès la ruine , il fuit , trouve Isabelle  
Seule & riche héritière , & pour bien moins , je croi  
Que l'on peut être ingrat & manquer à sa foi.

G E R O N T E à part.

L'y voilà.

P A S Q U I N à part.

Je le tiens. ( *haut.* )

Vous êtes équitable :

De bonne foi , leur plainte est-elle raisonnable ?

Là , je vous en fais juge , &amp; j'attends...

*L'Ingrat,*G E R O N T E *à part.*

De quel art ;

Pour me surprendre mieux , fait user ce pendard !

P A S Q U I N.

Vous ne répondez rien. Ah le maudit voyage !

Que diable allions-nous faire à Nevers !

G E R O N T E *à part.*

Oh ! j'enrage

De n'oser sur le champ assommer ce fripon.

*(haut.)*

Mais feignons. Ton discours m'alarme avec raison ,

Je crains que cette Orphise ...

P A S Q U I N.

Elle en mourra , je pense.

'Aussi Damis lui fait une mortelle offense ,

Car enfin il avoit promis de l'épouser ;

Mais , comme je l'ai dit , on le peut excuser.

G E R O N T E.

Non , fais-moi son portrait.

P A S Q U I N.

Hé mais , à ne rien feindre ,

Il est tel à peu près que je vais le dépeindre.

Il a beaucoup d'esprit , mais un esprit malin ,

Adroit , insinuant , &amp; même patelin ;

Pour faire sa fortune il manœuvre sans cesse ,

Tout moyen pour cela lui paroît gentillesse ;

Envieux &amp; jaloux , il se croit tout permis

Pour décrier sous main jusques à ses amis ;

Voulant primer par-tout , tout mérite le pique ,

Il veut persuader qu'il est un homme unique ;  
 Malgré son ton naïf , il est fourbe , trompeur ;  
 Sous un air vrai , sensible , il cache un mauvais cœur ;  
 Nul bienfait ne le touche , & de l'ingratitude  
 Il s'est fait de tout temps un vice d'habitude.  
 Au reste , passez-lui tous ces petits défauts ,  
 C'est le meilleur garçon ...

---

## S C E N E   I I I .

G E R O N T E , D A M I S , P A S Q U I N ,

G E R O N T E à *Damis*.

V O U S venez à propos ;  
 Pasquin me fait ici votre panégyrique.

D A M I S .

Je suis heureux d'avoir un si bon domestique.

G E R O N T E .

C'est un peintre excellent.

P A S Q U I N à *part*.

Morbleu , je suis perdu !

D A M I S .

Je reconnois son zèle , &amp; j'ai tout entendu.

G E R O N T E .

Vous avez entendu ce qu'il vient de me dire !

D A M I S .

Oui , l'en récompenser est ce que je desire :

On ne peut trop payer des services pareils.

E c ij

*L'Ingrat,*

G E R O N T E.

J'y veux contribuer au moins de mes conseils.

D A M I S.

Hé bien, ordonnez donc ce qu'il faut que je fasse,  
J'obéirai.

P A S Q U I N.

Messieurs, je vous demande en grace  
D'en user sans façon : je fers sans intérêt,  
Et vous baise les mains.

D A M I S.

Douxement, s'il vous plaît.

Traître !

P A S Q U I N.

Je suis pressé, permettez que je sorte.

D A M I S.

Scélérat ! vous osez déchirer de la sorte  
Un maître qui pour vous eut toujours cent bontés.  
Il-faut que je me venge.

P A S Q U I N.

Hé, de grace, arrêtez,  
Et de monsieur au moins respectez la présence.  
La bienfiance veut...

G E R O N T E.

Va, va, je l'en dispense.

P A S Q U I N.

Si vous m'abandonnez, je suis un homme mort.

G E R O N T E.

Tu le mériterois.

P A S Q U I N.

Je fais bien que j'ai tort ;

Mais là, considérez que si je suis coupable ;  
C'est pour avoir voulu vous servir.

G E R O N T E.

Misérable !

Est-ce donc me servir que vouloir m'abuser !

P A S Q U I N.

D'un semblable dessein pouvez-vous m'accuser !

D A M I S.

Quoi ! n'as-tu pas pris soin de chercher & d'instruire  
Les témoins supposés qu'on doit ici conduire ?

Car enfin je fais tout, & j'ai bien écouté

Ce qu'ensemble tantôt vous avez concerté.

Je fais qu'un faux Dorante & qu'une fausse Orphise

Doivent incessamment commencer l'entreprise,

Venir devant monsieur me demander raison

De mon ingratitude & de ma trahison.

Lorsque pour l'abuser tout le monde se ligue,

N'es-tu pas, malheureux, entré dans cette intrigue !

Et l'argent de Cléon ne t'a-t-il pas porté

A me faire aujourd'hui cette infidélité !

P A S Q U I N *à part.*

Ah le fourbe maudit !

D A M I S.

Parle sans plus attendre.

G E R O N T E.

Il faut avouer tout, ou je te ferai pendre.

P A S Q U I N.

Avouer !

*L'Ingrat,*

D A M I S.

Oui, fans doute, &amp; fur le champ.

P A S Q U I N.

Bourreau!

G E R O N T E.

Allons, dépêche-toi.

P A S Q U I N *à part.*

Le cas est tout nouveau:

Pendû si je ne ments; disant vrai, l'on m'affomme:

Qui pourroit s'en tirer feroit bien habile homme.

D A M I S.

Parle donc.

P A S Q U I N.

Demandez, &amp; je vous répondrai.

D A M I S.

N'est-il pas vrai, maraud. . . . .

P A S Q U I N.

Oui, monsieur, il est vrai.

D A M I S.

Quoi!

P A S Q U I N.

Ce que vous voudrez.

D A M I S.

Pour de l'argent, infâme;

M'accuser fausement! quelle bassesse d'ame!

P A S Q U I N.

Nous sommes faits tous deux de diverse façon:

Vous êtes honnête homme, &amp; je suis un fripon.

D A M I S.

C'est bien récompenser les bontés de Gêronte;

Que vouloir l'abuser!

PASQUIN.

Monsieur, j'en meurs de honte.

Après ce qu'il a fait, quiconque de nous deux  
Le trompe, est un ingrat, un fourbe, un malheureux,  
Un monstre qui doit faire horreur à tout le monde,  
Et qui mérite bien que l'enfer le confonde.

DAMIS.

Vous voyez qu'il convient de tout ce que j'ai dit.  
Votre frère & Cléon l'avoient fort bien instruit;  
C'est à vous de punir...

GERONTE.

Non, cela doit suffire;

Et, puisqu'il se repent, il faut...

## SCÈNE IV.

GERONTE, DAMIS, PASQUIN, LISETTE.

LISETTE.

JE viens vous dire  
Qu'un Monsieur de Nevers demande à vous parler.

GERONTE à *Damis*.

Comme ils s'entendent tous!

DAMIS.

Il faut dissimuler.

LISETTE.

Vous ne répondez rien : que voulez-vous qu'on fasse?

GERONTE.

Approche. Ose-tu bien me regarder en face!

*L'Ingrat,*

L I S E T T E.

Pourquoi non!

G E R O N T E.

Effrontée! ôte-toi de mes yeux.

L I S E T T E.

Hé mon Dieu! qu'est-ce donc qui vous rend furieux!

Ne voulez-vous pas voir....

G E R O N T E.

Je ne veux voir personne.

Je ne fais qui me tient que vingt soufflets, friponne...

L I S E T T E.

Mais pourquoi vous fâcher! Dorante va venir,

Sa fille est avec lui. Tous deux...

G E R O N T E.

Veux-tu finir!

L I S E T T E.

Ils veulent vous parler, l'affaire est d'importance;

Elle va vous surprendre.

G E R O N T E.

Admirez l'impudence!

D A M I S.

Monsieur fait déjà tout, moi-même je l'ai dit.

L I S E T T E.

Quoi! vous savez qu'Orphise...

G E R O N T E.

Oui, je suis bien instruit

De ce qu'elle me veut, &amp; . . . fors, impertinente;

Va dire de ma part à ce monsieur Dorante,

A cette dame Orphise, à sa suivante aussi,

A tous les Nivernois, qu'ils décampent d'ici.

L I S E T T E.



L I S E T T E.

Mais y pensez-vous bien !

G E R O N T E.

Oui , très-bien , je t'assure.

L I S E T T E.

Faire à des gens d'honneur une pareille injure ?

G E R O N T E.

Point de raisonnement : je hais les gens d'honneur ,  
Et j'aime les fripons du meilleur de mon cœur.P A S Q U I N *à part.*

Le pauvre homme , ma foi , dit plus vrai qu'il ne pense.

D A M I S.

Que dis-tu ?

P A S Q U I N.

Rien , monsieur , je garde le silence.

G E R O N T E *à Lisette.*

Va-t-en chercher ma fille , &amp; me l'amène ici.

L I S E T T E.

Je n'irai pas bien loin , je crois que la voici.

## S C E N E V.

G E R O N T E , D A M I S , I S A B E L L E , L I S E T T E ,  
P A S Q U I N.

I S A B E L L E.

N E vous a-t-on pas dit qu'Orphise &amp; que Dorante....

G E R O N T E.

Ah vous vous en mêlez , madame l'impudente !

De mes bontés pour vous voilà donc tout le fruit!

L I S E T T E.

Mais qu'avons-nous donc fait, & pourquoi tant de bruit!  
Je ne vous comprends point; & plus je m'examine...

G E R O N T E.

Tu raisonnes encor! fortiras-tu, coquine!

( à Isabelle. )

Approchez, vous. Allons, qu'on lui donne la main.

L I S E T T E *en s'enfuyant.*

Je vous le défends.

G E R O N T E *la poursuit.*

Chienne.

I S A B E L L E.

Au moins jusqu'à demain

Donnez-moi le loisir...:

G E R O N T E.

Non, non, plus de remise.

I S A B E L L E.

Mais, mon père...

G E R O N T E.

Quoi donc!

I S A B E L L E.

Souffrez que je vous dise

Que vous m'avez prescrit, ou d'épouser monsieur,  
Ou d'aller au couvent.

G E R O N T E.

Oui.

I S A B E L L E.

J'y vais de bon cœur.

Donnez-lui tout mon bien , j'en suis très-satisfaite ,  
Et ne veux plus songer qu'à choisir ma retraite.

G É R O N T E.

Hé tout cela n'est rien , & j'ai vû bien souvent. ??  
Où vas-tu donc encor ?

*( Lisette passe devant Gêronte en lui faisant la révérence.*

L I S E T T E.

Je m'en vais au couvent.

## S C E N E V I.

G É R O N T E , D A M I S , P A S Q U I N.

G É R O N T E.

I L faut que je lui parle , & je puis bien d'avance  
Vous répondre , Damis , de son obéissance.

D A M I S.

Gardez-vous , s'il vous plaît , de me commettre en rien.

G É R O N T E.

De vos derniers avis je me souviendrai bien.

*Pasquin veut le suivre , & Damis le retient.*

## S C E N E V I I.

D A M I S , P A S Q U I N.

D A M I S.

U N mot , monsieur Pasquin.

P A S Q U I N.

Monfieur.

F f ij

*L'Ingrat,*

D A M I S.

Vous savez peindre.

P A S Q U I N.

Vous croyez du portrait avoir lieu de vous plaindre ;  
 Mais si , quand je l'ai fait , je ne l'ai point flatté ,  
 C'est par excès de zèle & de fidélité.

D A M I S.

Toi zélé ! toi fidèle !

P A S Q U I N.

Oui , moi zélé , fidèle ;

Et des valets parfaits le plus parfait modèle.

D A M I S.

Quand tu n'épargnes rien pour me rendre odieux ,  
 Et pour rompre un hymen qui peut me rendre heureux.

P A S Q U I N.

Je l'ai fait tout exprès pour dégôûter Gêronte.

D A M I S.

Et c'est donc là , bourreau , me servir à ton compte ?

P A S Q U I N.

Oui , c'est-là vous servir , & vous donner moyen ,  
 Et d'épouser Orphise , & d'avoir un gros bien.

D A M I S.

Du bien avec Orphise ?

P A S Q U I N.

Apprenez que sa tante

Est morte en lui laissant dix mille écus de rente.

D A M I S.

Quoi donc , sa tante est morte ?

P A S Q U I N.

Et comme les bonheurs  
 Semblent être enchaînés ainsi que les malheurs,  
 Elle vient de gagner ce procès d'importance,  
 Dont la perte vous fit partir en diligence.

D A M I S.

Pasquin, sa tante morte, & le procès gagné?

P A S Q U I N.

Oui, monsieur. Tout cela sembloit bien éloigné,  
 Rien n'est plus sûr. Orphise est-elle méprisable?

D A M I S.

Non, Orphise devient un objet adorable.

P A S Q U I N.

C'est-là pourquoi, monsieur, j'ai voulu tout risquer  
 Pour rebuter Géronte & pour vous rembarquer  
 Avec l'autre beau-père & la trop bonne Orphise;  
 Qui de vous, m'a-t-on dit, plus que jamais éprise;  
 Prête à vous pardonner malgré tout son courroux,  
 N'aspire qu'au bonheur de vous voir son époux.

D A M I S.

Quoi, tout de bon, tu crois qu'Orphise m'aime encore?

P A S Q U I N.

Oh oui, monsieur, Orphise est folle & vous adore.

D A M I S.

Mais en es-tu bien sûr?

P A S Q U I N.

Oh j'en suis caution.

Jugez mieux à présent de mon intention:  
 Je voulois malgré vous faire votre fortune.

Vous voyez ma candeur , ainsi plus de rancune.

D A M I S.

A ce que tu me dis je n'ose ajoûter foi ;  
 Mais s'il se trouve vrai , tu rentres près de moi.  
 Orphise m'aime encor ! je ne puis , quand j'y pense ;  
 Lui marquer trop d'estime & de reconnoissance.

P A S Q U I N.

Vous m'enchantez ; je vois , malgré ce que j'ai dit ;  
 Que vous avez le cœur aussi bon que l'esprit.

D A M I S.

L'occasion m'enchante , & m'épargne la honte  
 De devoir la fortune à ce fou de Gêronte.

P A S Q U I N.

Vous en êtes bien las ! ne me déguisez rien.

D A M I S.

Son génie est en tout trop différent du mien ;  
 Son trop de probité , sa candeur , sa droiture ,  
 Tiennent incessamment mon ame à la torture ;  
 Esclave des devoirs , sottement prévenu...  
 Ce bon homme m'ennuie à force de vertu.

P A S Q U I N.

Ah que vous pensez juste !

D A M I S.

Allons trouver Orphise !

P A S Q U I N.

Je la crois chez Ariste. Elle sera surprise  
 D'un aussi prompt retour , comme vous jugez bien :  
 Je vais l'y préparer , & je n'oublierai rien  
 Pour vous sauver , monsieur , quelques fâcheux reproches ,

Qui pourroient échapper aux premières approches.

D A M I S.

Non, je veux la surprendre, & vais adroitement...

P A S Q U I N.

Arifte va rentrer dans un petit moment,  
Voulez-vous qu'il vous trouve avec elle?

D A M I S.

Qu'importe?

Le bon homme Géronte est prévenu de sorte,  
Qu'à tout ce qu'on pourroit lui dire contre moi,  
Quand j'en conviendrois même, il n'auroit nulle foi.

P A S Q U I N.

Je vois bien à présent que vous lui feriez croire,  
Dans la plus sombre nuit, que la nuit n'est pas noire.

D A M I S.

Oui, je suis son oracle, il croit ce que je veux,  
Et je le forcerois à démentir ses yeux.

P A S Q U I N.

Et ses oreilles même.

D A M I S.

Oui.

P A S Q U I N.

Mais puisque d'Orphise

Votre ame généreuse est maintenant éprise,  
Il n'est plus question d'aucun ménagement  
Pour le bon homme, il faut le braver.

D A M I S.

Doucement.

Je n'aime guère Orphise, encor moins Isabelle;

Ma fortune m'occupe , & j'épouserai celle  
Qui pourra m'assurer le sort le plus heureux.

P A S Q U I N.

Ah ! si vous les pouviez épouser toutes deux.

D A M I S.

Je veux choisir du moins.

P A S Q U I N.

Et par reconnoissance ,

La plus riche des deux aura la préférence.

D A M I S.

C'est ce qui doit régler un cœur sans passion.

P A S Q U I N.

Vous devriez pourtant pour obliger Cléon...

D A M I S.

Obliger Cléon ! moi ! lui rendre un bon office !

Il me fait trop sentir qu'il m'a rendu service ,

Il met à trop haut prix ses bienfaits & ses soins ,

Et le prix qu'il y met , fait que je les sens moins.

P A S Q U I N.

Vous savez mieux que moi ce que les choses valent :

Il n'est point là-dessus de gens qui vous égalent.

D A M I S.

Pasquin , vivons pour nous , c'est la première loi :

Dans tout ce que je fais , je n'ai d'égard qu'à moi ;

Je songe à m'avancer , je m'estime , je m'aime ,

Et je n'ai point d'ami plus zélé que moi-même.

P A S Q U I N.

Si ce n'est moi , monsieur. Souffleté , puis chassé ,

A vous servir encor je me suis empressé ,

Même



Même en dépit de vous, afin de vous surprendre.  
Fut-il jamais valet plus fidèle & plus tendre ?

D A M I S.

Allons donc voir Orphise, & garde le secret,  
C'est toujours le plus sûr.

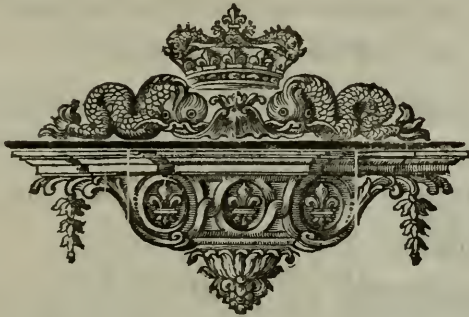
P A S Q U I N.

Je suis fin & discret.  
Votre intérêt, monsieur, est tout ce qui m'occupe.

*Seul.*

Ah fourbe, je te tiens, & tu seras ma dupe.

*Fin du quatrième Acte.*





## A C T E V.

---

### *S C E N E P R E M I E R E.*

L I S E T T E , P A S Q U I N.

P A S Q U I N.

OUI, tout tourne autrement que je ne l'aurois cru;  
J'ai vû de mes deux yeux, & doute si j'ai vû.

L I S E T T E.

Tout ce que tu me dis me paroît incroyable.

P A S Q U I N.

Cependant, mon enfant, rien n'est plus véritable.  
La peur d'être battu m'a forcé de mentir:  
J'ai dit qu'Orphise enfin ne pouvoit consentir  
A s'éloigner de lui, quoiqu'il fût infidèle;  
Qu'elle lui pardonnoit s'il quittoit Isabelle.  
J'ai vanté, pour avoir encor plus de succès,  
Et la succession & le gain du procès.  
Sans me donner le temps de prévenir Orphise,  
Il s'en va la trouver. Juge de ma surprise:  
Aussi-tôt qu'elle a vû Damis à ses genoux,  
Elle a jeté sur lui les regards les plus doux,  
Le dépit a cessé, l'amour a pris sa place,  
Et l'ingrat en un mot vient de rentrer en grace.

L I S E T T E.

Quoi , si facilement ! si promptement !

P A S Q U I N.

Dis-moi ;

Quand on a le cœur pris , est-on maître de soi ?  
 Dans le premier dépit , ce sont plaintes , murmures ;  
 On querelle , on menace , on en vient aux injures ;  
 La raison veut régner : l'amour vient , la poursuit ;  
 Il rentre dans le cœur , & la raison s'enfuit.

L I S E T T E.

Je conviens avec toi que l'amour est bien traître ;  
 Quand on le croit éteint , il est prêt à renaître.

P A S Q U I N.

Sur-tout quand on s'y prend de certaine façon.  
 Le traître de Damis a pris d'abord un ton  
 Respectueux , soûmis ; il a versé des larmes ,  
 De la belle en pleurant exagéré les charmes.  
 Il m'a fait pleurer , moi.

L I S E T T E.

Comment ! si prévenu....

P A S Q U I N.

Si le fond de son cœur m'eût été moins connu ,  
 J'aurois encore été plus charmé de l'entendre.  
 On n'a jamais rien dit de si vif , de si tendre.  
 Mon adorable Orphise , à vos divins attraits ,  
 Je veux , uniquement sensible désormais ,  
 Ne vivre que pour vous , détester Isabelle ,  
 Regretter les instans que j'ai passés près d'elle.

L I S E T T E.

Le chien !

P A S Q U I N.

Mais dans le temps qu'en propos amoureux  
Il exhaloit son cœur, un témoin dangereux  
L'écoutoit à la porte.

L I S E T T E.

Et qui ?

P A S Q U I N.

C'étoit Géronte.

L I S E T T E.

Géronte !

P A S Q U I N.

Oui, parbleu. Pour t'aller rendre compte  
De ce qui se passoit, je laisse nos amans  
Se confondre à l'envi dans de beaux sentimens.  
J'ouvre la porte, & vois, non sans surprise extrême,  
En ouvrant brusquement, le bon homme lui-même,  
Comme au mur attaché, stupéfait, interdit,  
Et qui n'a rien perdu de tout ce qui s'est dit.

L I S E T T E.

Qui l'avoit conduit-là, que venoit-il y faire ?

P A S Q U I N.

Il venoit à dessein de quereller son frère.  
Tu fais qu'Orphise étoit dans son appartement.  
Mon maître parloit haut. Géronte apparemment  
A reconnu sa voix, & le ciel a fait naître  
Ce moment fortuné pour nous venger d'un traître.

L I S E T T E.

Fort bien. Et que t'a dit Géronte ?

P A S Q U I N.

Pas un mot.

De son côté chacun est demeuré bien sot.  
 En s'en allant pourtant je l'entends qui murmure;  
 Plus il double le pas, plus il s'échauffe. Il jure,  
 Il rencontre son frère au bas de l'escalier,  
 C'est-là que son dépit se fait voir tout entier.  
 Il parloit bas pourtant, je ne pouvois l'entendre;  
 Mais, en les regardant, ce que j'ai pû comprendre,  
 C'est que tous deux d'accord, avec juste raison,  
 Convenoient que Damis étoit un grand fripon.

L I S E T T E.

C'est un fait sans dispute. Une telle aventure  
 Doit nous conduire à bien.

P A S Q U I N.

Je le crois.

L I S E T T E.

J'en suis sûre.

S C E N E I I.

I S A B E L L E , P A S Q U I N , L I S E T T E.

I S A B E L L E.

AH Lisette! fais-tu par quel succès heureux....

L I S E T T E.

C'est de quoi dans l'instant nous raisonnions tous deux,

I S A B E L L E.

Mon oncle m'a tout dit; & maintenant j'espère,  
 Puisqu'il ne s'agit plus de détromper mon père,  
 Qu'à l'hymen de Damis bien loin de me forcer...

G g iij

L I S E T T E.

Comptez qu'il le déteste, & qu'il va le chasser  
Pour rappeler Cléon.

I S A B E L L E.

Nous nous flattons, Lifette.

L I S E T T E.

Cléon va revenir, c'est une affaire faite,  
Et bien-tôt nous vivrons dans un autre séjour.  
Adieu, Paris, adieu, nous allons à la Cour.  
Quel plaisir! nous n'allons plus voir que des comtesses,  
Des comtes, des marquis, des ducs & des duchesses.  
Les princes nous viendront visiter quelquefois:  
Nous ne fréquenterons bourgeoises ni bourgeois;  
Et pour mieux ressembler aux gens du haut étage,  
Nous changerons d'habit, de mœurs & de langage.  
Le bruit & le fracas seront notre élément,  
Plus de soin de ménage, & plus d'arrangement.  
Deux pages, six laquais nous serviront d'escorte;  
Vingt créanciers toûjours garderont notre porte;  
Nous veillerons la nuit, nous dormirons le jour.  
Adieu, Paris, adieu, nous allons à la Cour.

P A S Q U I N.

Voilà tes adieux faits, il faut plier bagage.  
Damis pourtant encor peut rompre le voyage.  
Après la paix conclue, il est parti d'abord  
Pour aller voir Géronte, & suivant notre accord  
Prendre congé de lui: la trop crédule Orphise  
L'attend pour l'emmener; mais je crains la surprise.

L I S E T T E.

Pourquoi!

P A S Q U I N.

Ce diable d'homme avoit l'air inquiet.

Je fais que dans sa tête il a plus d'un objet,  
 Que c'est son intérêt qui règle ses affaires,  
 Et qu'ayant comparé les biens des deux beaux-pères,  
 Il donnera la pomme au plus riche des deux.

I S A B E L L E.

Quel indigne mortel!

P A S Q U I N.

Car il n'est amoureux

Ni de vous, ni d'Orphise. Ah voici votre père!

L I S E T T E.

Il se parle tout haut &amp; paroît en colère.

## S C E N E I I I.

GÉRONTE, ISABELLE, LISETTE, PASQUIN.

G É R O N T E *entre en toussant, sans  
les voir.*

Q U E L horrible complot contre Damis &amp; moi!

L I S E T T E *à Isabelle.*

Que dit-il?

G É R O N T E *sans les voir.*

Je suis simple, il est de bonne foi,  
 Et par mille moyens cette ligue traîtresse  
 Tâche de nous brouiller : mais malgré leur finesse,  
 Damis fera mon gendre.

*L'Ingrat,*A B E L L E à *Lisette.*

Ah ciel, qu'ai-je entendu!

G E R O N T E *toûjours à part.*

Si le seigneur Cléon, ce gendre prétendu,

*( Il touffe. )*Reparoît devant moi... Hem. Ce rhume m'essouffle;  
Il m'étrangle.P A S Q U I N *lui faisant la révérence.*  
Monficur...

G E R O N T E.

Ah te voilà, marouffe!

*( Il touffe. )**( à Pasquin. )*

J'étouffe de pituite. Ose-tu m'aborder?

L I S E T T E.

Quel plaisir prenez-vous à nous intimider?

G E R O N T E.

Impudente.

I S A B E L L E.

Eh bon dieu, qu'avez-vous donc, mon père!  
Lorsque nous nous flattons...

G E R O N T E.

Vous plaît-il de vous taire!

Cléon, mon frère & vous, vous êtes de concert  
Pour guider ce fripon; mais j'ai tout découvert.  
Ne vous flattez donc plus que jamais je renonce...

P A S Q U I N.

Qu'avez-vous découvert?

G E R O N T E *lui donnant un soufflet.*

Tiens, voilà ma réponse.

P A S Q U I N.



P A S Q U I N.

La peste qu'elle est chaude! eh dites donc pourquoi.

G E R O N T E.

Ah tu t'obstines, traître, à te jouer de moi!

P A S Q U I N.

Que voulez-vous donc dire!

G E R O N T E.

A mille menteries

Dont tu m'as régalé, tu joins les fourberies!

P A S Q U I N.

Moi, monsieur!

G E R O N T E.

Oui, coquin.

P A S Q U I N.

Si je fais...

G E R O N T E.

Quoi, maraut;

N'étois-tu pas, dis-moi, chez mon frère tantôt!

P A S Q U I N.

J'en conviens.

G E R O N T E.

Avec qui?

P A S Q U I N.

J'étois avec mon maître.

G E R O N T E.

Avec Damis?

P A S Q U I N.

Sans doute.

G E R O N T E.

Et moi je suis sûr, traître,

Que dans ce moment-là Damis étoit dehors.

*L'Ingrat,*

P A S Q U I N.

Qui vous l'a dit?

G E R O N T E.

Lui-même.

P A S Q U I N.

Il a le diable au corps.

Quoi, ce n'étoit pas lui qui conjuroit Orphise  
De lui pardonner?

G E R O N T E.

Non. J'ai fait la sottise

De le croire d'abord; car tu contrefaisois  
Et son ton & sa voix, parce que j'écoutois.

P A S Q U I N.

Pouvois-je le savoir! la porte étoit fermée.

G E R O N T E.

Oui, ma toux ma trahi. Feignant d'être charmée  
Ta prétendue Orphise a saisi ce moment  
Pour jouer avec toi le raccommodement;  
Elle a feint de pleurer, de céder aux excuses,  
Et moi fort sottement j'ai donné dans vos ruses.

P A S Q U I N.

Eh! que n'entriez-vous! vos yeux, vos propres yeux...

G E R O N T E.

J'allois entrer aussi, car j'étois furieux;  
Mais dans le même instant est survenu mon frère  
A qui j'ai bonnement conté toute l'affaire:  
Ayant sù profiter de mon émotion,  
Il m'a fait agréer qu'il ramène Cléon.  
Il sort, Damis arrive, & me trouve en furie,

Mais il m'ouvre les yeux sur la supercherie.  
 Avez-vous oublié que des gens apostés  
 Pour me perdre , ont recours à mille fauffetés ,  
 Me dit-il ! vous voyez une preuve certaine  
 Que je n'ai pû moi-même assister à la scène  
 Qui vous met dans l'erreur , puisque dans ce moment  
 Je reviens de la ville. Il faut absolument  
 Que l'on ait profité d'un quart-d'heure d'absence  
 Pour vous tromper , monsieur , par cette manigance.  
 Il m'a même ajoûté que ce maître fripon ,  
 Qui favoit contrefaire & sa voix & son ton ,  
 Autrefois à Nevers pendant des nuits obscures ,  
 Avoit causé par-là cent sortes d'aventures.  
 Je ne finirois point sur ce qu'il m'a conté ;  
 Le détail est trop long. Eh bien , maître effronté ,  
 Te voilà stupéfait.

P A S Q U I N.

Ma foi , je vous l'avoue.

Son génie , après tout , mérite qu'on le loue.  
 J'étois persuadé qu'il plieroit sous le mien ,  
 Mais je me sens forcé de rendre hommage au sien.  
 Si faudra-t-il pourtant . . .

G E R O N T E.

Oh vous aurez beau faire.

Damis m'a conjuré de finir notre affaire  
 Sans perdre un seul instant : m'y voilà résolu.  
 J'ai détaillé mes biens , & nous avons conclu.  
 Sûr qu'il sera très-riche en devenant mon gendre ,  
 Son Orphise sur lui n'a plus rien à prétendre.

H h ij

Il vient de me quitter pour écrire à Nevers ,  
 Et prendre congé d'elle. Ainsi, coquin, tu perds  
 Ton adresse & ton temps en osant entreprendre  
 De m'engager enfin à prendre un autre gendre.  
 Damis va l'être. Et quand ! Avant la fin du jour.

L I S E T T E à *Isabelle.*

Changeons donc nos adieux, faisons-les à la Cour.

G E R O N T E.

Où sont ces Nivernois ! il faut que je les voie  
 Pour les tancer si bien...

### S C E N E I V.

ORPHISE, GERONTE, ISABELLE, LISETTE,  
 NERINE, PASQUIN.

O R P H I S E *accourt en tendant les  
 bras à Isabelle.*

P R E N E Z part à ma joie,  
 Madame, mon perfide est revenu vers moi :  
 Reconnoissant, fidèle, il m'a rendu sa foi,  
 Et ne me paroît plus indigne de la mienne.

G E R O N T E à *Pasquin.*

C'est donc-là ton Orphise ! on veut qu'elle soutienne  
 Son rôle jusqu'au bout, mais nous verrons beau jeu.

O R P H I S E à *Isabelle.*

Monsieur est votre père !

G E R O N T E.

Oui, vous verrez dans peu

Que je ne suis pas dupe. On vous style à merveille ,  
Mais moi . . .

O R P H I S E à *Isabelle.*

Que dit monsieur ?

G E R O N T E.

Que monsieur vous conseille

De fortir de céans.

O R P H I S E.

Qui moi ?

G E R O N T E.

Dans le moment.

N E R I N E.

On vous fait-là , madame , un joli compliment :

C'est recevoir les gens d'une façon galante.

G E R O N T E à *Pasquin.*

Ah ah ! n'est-ce pas-là cette fausse suivante

Qui devoit chanter pouille à Damis ?

N E R I N E.

Apprenez

Que je ne suis point fausse.

G E R O N T E.

. Eh quoi , même à mon nez

Tu te donnes les airs . . .

N E R I N E.

Nous valons bien vos Dames.

G E R O N T E à *Pasquin.*

Coquin , voilà l'effet de tes subtiles trames.

Si tu n'emmènes pas ces créatures-là ,

Tu seras étrillé.

O R P H I S E à *Isabelle.*

Quel propos est-ce là!

Juste ciel!

I S A B E L L E à *Orphise.*

Excusez, c'est une erreur.

## S C E N E V.

DORANTE, GERONTE, ISABELLE, ORPHISE,  
LISETTE, NERINE, PASQUIN.O R P H I S E *courant au-devant de Dorante.*

M O N père,

Vous venez à propos.

D O R A N T E à *Géronte.*

Une importante affaire

M'obligeant à sortir, m'a privé de l'honneur

De vous embrasser, mais...

*( Il veut embrasser Geronte qui lui tourne le dos. )*

G E R O N T E.

Très-humble serviteur.

D O R A N T E.

Permettez...

G E R O N T E.

Ventrebleu, laissez-moi, je vous prie,

Je ne suis pas en train d'entendre raillerie.

Croyez-moi, mon ami, j'ai le coup d'œil subtil,

Je l'applique sur vous.

D O R A N T E.

Sur moi ! que vous dit-il !

G E R O N T E.

Que vous êtes un fourbe ; & pour ces demoiselles...  
Je veux bien retrancher ce que je pense d'elles.

D O R A N T E *à Pasquin.*

Mais il faut que cet homme ait perdu la raison.

P A S Q U I N.

Elle est bien égarée.

G E R O N T E *courant après lui.*

Attends , maître fripon ,

Je te ferai sentir si ma raison s'égare.

P A S Q U I N *mettant la main sur sa  
joue.*

Je l'ai déjà senti.

D O R A N T E.

Vous êtes bien bizarre !

A des gens comme nous faire un pareil accueil !

Ne vous piquez plus tant d'avoir un fin coup d'œil ;

Car je ne vois que trop que vous ne voyez goutte ,

Et que votre bon sens , monsieur , est en déroute.

G E R O N T E.

Comment jusque chez moi vous venez m'insulter !

D O R A N T E.

Oui , monsieur , quand chez vous vous osez maltraiter

Un homme de ma sorte , une fille d'honneur.

N E R I N E.

Dites deux , s'il vous plaît.

D O R A N T E.

Nous avons trop de cœur

Pour souffrir de sang froid un affront si sensible :

Vous m'en ferez raison.

*L'Ingrat,*I S A B E L L E à *Géronte*,

Mon père, est-il possible

Que vous ne sentiez pas....

G É R O N T E.

Comment, vous me parlez,

Infolente!

D O R A N T E.

Eh monsieur...

G É R O N T E à *Dorante*,

Mon ami, détallez,

Car je suis sur le point de perdre patience.

D O R A N T E.

Autre part que chez vous nous ferons connoissance,  
Et je vous prouverai...

G É R O N T E.

Quelle obstination!

## S C E N E V I.

ARISTE , CLE'ON , DORANTE , GERONTE ;  
ISABELLE , ORPHISE , LISETTE ,  
NERINE , PASQUIN.A R I S T E à *Géronte*.**J**E me suis dépêché de ramener Cléon.  
Le voici, transporté du bonheur qu'il espère.C L E' O N à *Isabelle*.Je vous dois le retour de monsieur votre père,  
Sans doute; aidez-moi donc à le remercier.

ISABELLE.



I S A B E L L E *en pleurant.*

Ah Cléon !

C L E O N.

Juste ciel !

L I S E T T E *à Cléon.*

On va bien vous payer

De vos transports joyeux.

A R I S T E *à Géronte.*

Que veut-elle donc dire !

G E R O N T E.

Que vous êtes un fat.

D O R A N T E *à Orphise.*

Cet homme est en délire.

C L E O N.

Je tombe de mon haut.

P A S Q U I N *à Cléon.*

C'est un tour de Damis.

C L E O N *à Géronte.*

Si je reviens ici, c'est que l'on m'a promis...

G E R O N T E.

Oui, je vois que mon frère a fait une sottise.

A R I S T E *à Géronte.*

C'est par votre ordre exprès...

C L E O N.

Il m'avoit dit qu'Orphise

Pardonnoit à Damis son infidélité ;

Et que vous repentant de m'avoir maltraité...

G E R O N T E.

Mais par malheur pour vous j'ai découvert l'intrigue ;

Et Damis en deux mots a dérangé la ligue.

C L E O N.

Quelle ligue, monsieur ?

*L'Ingrat,*G É R O N T E à *Dorante.*

Bon homme, répondez.

D O R A N T E.

Corbleu, je ne fais pas ce que vous entendez,  
Mais vous perdez l'esprit, ou bien quelqu'un vous trompe.

L I S E T T E.

C'est trop me taire, il faut que je vous interrompe.

G É R O N T E à *Lisette.*

Quoi, coquine. . .

L I S E T T E.

Je vais débrouiller le cahos.

Écoutez seulement, j'aurai fait en deux mots.

G É R O N T E.

Quel cahos ?

L I S E T T E.

*( à Dorante. )*

Le voici. Si monsieur vous maltraite,  
C'est qu'il vous croit le chef d'une intrigue secrète.

D O R A N T E.

D'une intrigue ?

L I S E T T E.

Oui, monsieur, il est persuadé

Que vous êtes un fourbe adroitement aidé  
Par ces personnes-là, qu'il croit que l'on suppose  
Pour décrier Damis.

D O R A N T E.

Ah ah ! c'est autre chose.

*( à G é r o n t e. )*

En ce cas-là, monsieur, vous n'avez d'autre tort  
Que d'être trop crédule : apprenez-nous d'abord  
Quel est l'homme impudent qui vous a fait ce conte.

G E R O N T E.

C'est quelqu'un qui bien-tôt va vous couvrir de honte.

D O R A N T E.

Mais qui donc!

G E R O N T E.

C'est Damis qui m'a défabusé ;

Et vous me jouez tous le tour le plus rusé  
 S'il ne m'eût averti qu'un prétendu Dorante,  
 Et qu'une fausse Orphise avec une suivante  
 Aussi subtile qu'elle, étoient venus chez moi,  
 Bien payés par Cléon, d'un air de bonne foi,  
 Se plaindre que Damis étoit un infidèle,  
 Un perfide, un ingrat indigne d'Isabelle.

*( à Ariste. )*

Tantôt même on a feint dans votre appartement,  
 Sous le nom de Damis, un racommodement,  
 Parce qu'on savoit bien que j'écoutois. Ce traître

*( en montrant Pasquin. )*

A si bien imité tous les tons de son maître . . . .

A R I S T E.

Et c'est Damis encor qui vous a dit cela !

G E R O N T E.

Sans doute.

A R I S T E.

Est-il un fourbe égal à celui-là!

O R P H I S E.

Je l'avoue à ma honte, un excès de tendresse  
 Jusqu'à lui pardonner a porté ma foiblesse ;  
 Par un faux repentir il a séduit mon cœur :  
 Mais je vois à présent l'excès de mon malheur ;  
 Ce que j'apprends ici me le fait trop connoître.

Aussi hardi menteur, qu'infidèle, que traître . . . .

G É R O N T E.

Quoi donc, ce n'étoit pas ce fripon de valet

Qui le contrefaisant. . . .

P A S Q U I N.

Non, monsieur, le soufflet

Encor chaud sur ma joue, appartient à la sienne.

Ne puis-je vous le rendre, afin qu'il lui revienne?

G É R O N T E.

Maraut! votre concert est bien exécuté,

Mais parbleu le concert sera déconcerté.

J'attends Damis.

O R P H I S E.

C'est trop souffrir son imposture.

*(présentant une lettre à Géronte.)*

Tenez, connoissez-vous, monsieur, son écriture!

G É R O N T E.

Comme la mienne.

O R P H I S E.

Eh bien vous allez voir l'effet

De vos bontés pour lui, par ce tendre billet

Renvoyé de Nevers, où me croyant encore,

Son stîle m'exprimoit combien il vous honore.

D O R A N T E.

Il n'étoit à Paris que depuis quinze jours,

Et n'y vivoit, je crois, que par votre secours.

G É R O N T E *lit:*

*Si je suis parti, belle Orphise,*

*Sans vous en avertir, n'en soyez point surprise;*

*Mes profonds soupirs & mes pleurs*

*Auroient trop aigri vos malheurs.*

*Sans ressource dans cette ville,  
 J'y vis chez un bourgeois, grondeur, capricieux,  
 Qu'un long âge rend imbécille.  
 J'emprunte quelque argent de cet homme ennuyeux  
 Pour rejoindre ma compagnie,  
 Et parts demain pour l'Italie.  
 Recevez mes derniers adieux.*

DAMIS.

Puis-je croire, grand Dieu, ce que je viens de lire !  
 Je le comble de biens, & l'ingrat me déchire !  
 Mes bienfaits sur son cœur ont ce cruel effet !  
 Je m'en vais le chercher & lui dire son fait.

DORANTE.

Vous attendrons-nous !

GERONTE.

Oui.

*(dans le temps qu'il veut sortir, Damis en...)*

## SCENE DERNIERE.

ARISTE, CLEON, DORANTE, GERONTE,  
 ISABELLE, ORPHISE, LISETTE, NERINE,  
 PASQUIN, DAMIS.

DAMIS à Géronte.

**M**ONSIEUR, voici la lettre  
 Que je vous ai promis tantôt de vous remettre  
 Pour la faire partir.

GERONTE après l'avoir prise.

Il n'en est pas besoin.

Pour la rendre en main propre on n'ira pas bien loint.

*( à Orphise. )*

Lisez ma belle enfant.

D A M I S à *Géronte après avoir aperçu  
la compagnie.*

Je fors pour une affaire

Que j'avois oubliée.

G E R O N T E.

Il est plus nécessaire

Que nous ayons ici quelque éclaircissement,

Nous en avons besoin.

D A M I S *voulant s'échapper.*

Permettez . . . .

C L E O N *s'opposant à sa sortie.*

Un moment.

O R P H I S E *lit :**A Mademoiselle ORPHISE DORANTE, à Nevers.**On me propose un mariage**Qui va finir tous mes malheurs,**Et c'est ce soir que je m'engage :**Vous pouvez vous pourvoir ailleurs.*L I S E T T E à *Orphise.*

Voilà votre congé dans la meilleure forme.

O R P H I S E.

O ciel ! fut-il jamais procédé plus énorme ?

G E R O N T E à *Damis.*

Et je te donnerois ma fille après cela ?

D A M I S.

Pourquoi non ?

G E R O N T E.

L'impudent ! lis cette épître-là

Si tu l'oses.

P A S Q U I N à *Damis*.

Ma foi le voilà confondu.

D A M I S en *souriant*.

A ces manœuvres-là je m'étois attendu :

Mais je vous prouverai . . . .

G E R O N T E *vivement*.

Quoi ce n'est pas Orphise

Que tu vois ?

D A M I S en *riant*.

Oh je vois . . . . que quoique je vous dise ,

Vous ne me croirez plus.

G E R O N T E.

Non traître , non ingrat.

On m'a fait lire enfin dans ton cœur scélérat :

Tu n'abuseras plus de mon esprit crédule.

D A M I S *riant toujours*.

J'aime mieux être faux que d'être ridicule :

Votre crédulité m'a long-temps diverti ,

Mais la pièce est finie , & je prends mon parti.

( à *Cléon* . )

Pour n'être plus ingrat je vous cède Isabelle ,

Et demeurons amis. Orphise voudroit-elle

Après la cession renouer avec moi ?

( à *Orphise* . )

Pour le coup je reviens de la meilleure foi ;

Et vous m'aimez toujours : acceptez je vous prie.

( en lui *présentant la main* . )

O R P H I S E.

Peut-on à cet excès pousser l'effronterie !

Montre , je te méprise autant que je te hais.

Garde-toi , malheureux , de me parler jamais.

D A M I S.

Il faut vous excuser, vous êtes en colère.

G E R O N T E à *Damis.*

Tu ne méritois pas le bonheur de lui plaire.

*(à Dorante.)*Pour cette aimable enfant je vous offre un neveu  
Jeune, riche, bien fait, que vous verrez dans peu.

D O R A N T E.

Vous nous faites honneur, &amp; j'accepte pour elle.

G E R O N T E à *Cléon.*

Aux yeux de cet ingrat je vous donne Isabelle,

D A M I S.

Puisque sur mon sujet vous prenez un travers,  
Bonsoir.N E R I N E à *Damis.*

N'avez-vous rien à mander à Nevers ?

D A M I S.

Tu peux dire par tout que quoiqu'on me méprise,  
J'espère trouver mieux qu'Isabelle & qu'Orphise.P A S Q U I N au *Partère.*Vous avez vû punir le plus grand des ingrats :  
Profitez de l'exemple, & ne l'imitiez pas.*Fin du cinquième Acte.*



# L'IRRÉSOLU.

---

---

*COMÉDIE.*

---

---

---

## A C T E U R S.

PYRANTE, vieillard.

LYSIMON, ancien ami de Pyrante.

Madame ARGANTE, veuve.

CELIMÈNE, }  
JULIE, } filles de madame Argante.

DORANTE, fils de Pyrante.

LE CHEVALIER, fils de Lysimon.

NÉRINE, femme de chambre de madame Argante.

FRONTIN, valet de chambre de Dorante.

*La Scène est à Paris, dans un hôtel garni.*



# L'IRRESOLU,

*Comédie.*



## ACTE PREMIER.

### *SCENE PREMIERE.*

PYRANTE, LYSIMON.

PYRANTE.

OUI, cette veuve est folle, & son extravagance  
A souvent, j'en conviens, lassé ma patience ;  
Mais depuis tout le temps que vous êtes ici,  
Vous vivez avec elle, & j'y puis vivre aussi.

LYSIMON.

J'y vis en enrageant, & maudis cent fois l'heure  
Où dans cette maison j'ai choisi ma demeure.  
Allons loger ailleurs.

PYRANTE.

Je n'y puis consentir.

Kk ij

L Y S I M O N.

Vous aurez bien-tôt lieu de vous en repentir.

P Y R A N T E.

Enfin, quoi qu'il en soit, une raison pressante  
M'oblige à demeurer avec madame Argante.

L Y S I M O N.

Mais, vous n'y reveniez que pour l'amour de moi,  
Difiez-vous.

P Y R A N T E.

Je conviens . . .

L Y S I M O N.

Parlons de bonne foi,

Cette raison pressante est facile à connoître,  
Et de vos volontés votre fils est le maître ;  
C'est lui qui vous oblige à vous loger ici.

P Y R A N T E.

Comme il l'a souhaité, je le souhaite aussi.

L Y S I M O N.

Voulez-vous que je parle avec franchise entière ?  
Il est très-mauvais fils, & vous très-mauvais père.  
A ce fils trop aimé vous ne refusez rien.

P Y R A N T E.

Non.

L Y S I M O N.

Il fait votre office, &amp; vous faites le sien.

O quel renversement ! n'avez-vous point de honte ?

P Y R A N T E.

Vous desapprouvez donc ma conduite à ce compte ?

L Y S I M O N.

En doutez-vous, morbleu ! qui voudroit l'approuver ?

P Y R A N T E.

Tous ceux qui comme moi pourroient s'en bien trouver.  
Imitez mon exemple , & dans huit jours je gage . . .

L Y S I M O N.

Autoriser mon fils dans le libertinage ?

P Y R A N T E.

Bien loin de l'y plonger , vous l'en retirerez.

L Y S I M O N.

C'est en vain sur cela que vous me prêcherez ;  
Vous blâmez ma conduite , & je blâme la vôtre.

P Y R A N T E.

Oui , mais la plus heureuse est préférable à l'autre.

L Y S I M O N.

Et que fait donc ce fils , de beau , de merveilleux ?

P Y R A N T E.

Apprenez-le en deux mots , il fait ce que je veux.

L Y S I M O N.

Je trouve qu'en cela sa peine n'est pas grande ,  
Car vous voulez toujours tout ce qu'il vous demande.

P Y R A N T E.

Moi ? je cherche son goût , il se conforme au mien ;  
Mon fils est mon ami , comme je suis le sien.

L Y S I M O N.

Ma foi , vous radotez , je vous croyois plus sage . .

P Y R A N T E.

Je ne me repens point de suivre cet usage.  
Dès ses plus jeunes ans j'ai voulu le former.  
Le succès de mes soins a droit de me charmer.  
D'abord , en lui parlant , je pris un air sévère ,

Pour lui faire sentir l'autorité de père :  
 La crainte & le respect ayant saisi son cœur ,  
 A la sévérité je joignis la douceur.  
 Je lui parlois raison dès l'âge le plus tendre ,  
 Et je l'accoûtois tous les jours à l'entendre.  
 Il connut ses devoirs , non par le châtement ,  
 Mais par l'obéissance & le raisonnement.  
 S'il y manquoit par fois, la rougeur dès cet âge,  
 Quand je l'en reprenois, lui montoit au visage ;  
 Et je reconnoissois, en sondant son esprit,  
 Qu'il rougissoit de honte, & non pas de dépit.

L Y S I M O N.

Moi, je rougis pour vous de dépit & de honte,  
 De voir que vous puissiez me faire un pareil conte.

P Y R A N T E.

E'coutez jusqu'au bout.

L Y S I M O N.

Je suis las d'écouter.

P Y R A N T E.

E'coutez-moi, vous dis-je, afin d'en profiter.  
 Quand j'eus formé son cœur . . .

L Y S I M O N.

Son cœur ! le beau langage !

P Y R A N T E.

Hé bien, il ne faut pas vous parler davantage.

L Y S I M O N.

Oh ça, sans vous piquer de ma sincérité,  
 Dites-moi si ce fils si sage, si vanté,  
 N'a point quelque défaut !

P Y R A N T E.

J'ai pris un soin extrême  
 De connoître mon fils aussi bien que moi-même.  
 Son cœur est excellent, il a beaucoup d'esprit;  
 Ce que je vous dis-là, tout le monde le dit :  
 Mais pour avoir, trop jeune, acquis trop de lumières,  
 Il est irrésolu sur toutes les matières ;  
 Chaque chose a pour lui mille difficultés ;  
 Il l'examine à fond, la prend de tous côtés ;  
 Et ses réflexions font qu'en chaque rencontre,  
 Après avoir trouvé cent raisons pour & contre,  
 Il demeure en suspens, ne se résout à rien :  
 Et voilà son défaut, car chacun a le sien.

L Y S I M O N.

Et vous voyez cela sans vous mettre en colère !

P Y R A N T E.

Oui, mais je le plains fort. Je vis son caractère  
 Lorsqu'il fut question d'embrasser un état.

L Y S I M O N *à part.*

Bon, le fils extravague, & le père est un fat.

P Y R A N T E.

Plaît-il ?

L Y S I M O N.

Rien.

P Y R A N T E.

Sa raison fut long-temps occupée  
 A le déterminer pour la robe ou l'épée :  
 Enfin il souhaita d'avoir un régiment.  
 J'y souscrivis d'abord, j'en obtins l'agrément.

L Y S I M O N.

Fort bien.

P Y R A N T E.

Deux jours après il crut tout au contraire,  
Qu'une charge de robe étoit mieux son affaire.

L Y S I M O N.

Hé bien, que fites-vous ?

P Y R A N T E.

Je me fis un plaisir

De pouvoir en cela contenter son desir.

J'avois mis cette affaire en train d'être conclue,  
Quand mon fils tout-à-coup vint s'offrir à ma vûe,  
Les yeux baignés de pleurs, embrassant mes genoux,  
Avouant qu'il avoit mérité mon courroux,  
Mais que si je voulois terminer ses alarmes,  
Je le destinerois pour le métier des armes.  
Il s'est dans ce métier distingué de façon,  
Que j'ai connu depuis qu'il avoit eu raison,  
Et que j'ai résolu, le reste de ma vie,  
De le laisser en tout contenter son envie.

L Y S I M O N.

C'est fort bien fait à vous. Pour moi j'ai résolu  
Que mes enfans feront ce que j'aurai conclu.  
Point de quartier, morbleu. Mon fils aîné Clitandre  
Vouloit être d'épée, & loin d'y condescendre,  
J'ai voulu qu'il portât la robe & le rabat.

P Y R A N T E.

Et vous en avez fait un mauvais magistrat.

L Y S I M O N.

Bon, il n'est pas le seul, c'est ce qui me console.



Le second de mes fils n'est qu'une franche idole,  
Vous le savez.

P Y R A N T E.

Hé bien !

L Y S I M O N.

J'en ai fait un abbé.

On m'a parlé pour lui, je n'ai point succombé.  
Quand j'ai pris un parti, rien ne peut m'en distraire :  
Lorsqu'on est d'un avis, j'en prends un tout contraire.

P Y R A N T E.

Et votre chevalier ?

L Y S I M O N.

Ce n'est qu'un étourdi ;

J'en fais un mousquetaire. Il s'est long-temps roidi  
Contre un pareil dessein ; mais il a du courage,  
Il faut . . .

P Y R A N T E.

N'en dites pas, s'il vous plaît, davantage :  
Un si dur procédé me fâche au dernier point,  
Et je vous promets bien de ne l'imiter point.

## S C E N E I I.

PYRANTE, LYSIMON, FRONTIN.

F R O N T I N à *Pyrante*.

J E vous cherche, monsieur, avec impatience.

P Y R A N T E.

Hé bien, que fait mon fils ?

*L'Irrésolu,*

FRONTIN.

Il réfléchit, il pense,

Il me chasse, il m'appelle, il est assis, debout;  
 Il court, puis il s'arrête, il balance, il résout;  
 Il est joyeux, rêveur, plaisant, mélancolique;  
 Il approuve, il condamne, il se tait, il s'explique;  
 Il sort de la maison, il y rentre aussitôt;  
 Il veut, il ne veut plus, ne fait ce qu'il lui faut;  
 Et voilà, pour vous faire un récit bien sincère,  
 De monsieur votre fils le manège ordinaire.

PYRANTE.

Il n'est pas question de ce beau récit-là,  
 Et depuis très-long temps je connois tout cela.  
 Tu fais que me trouvant sur le déclin de l'âge,  
 Je voudrois voir mon fils songer au mariage.

FRONTIN.

De vos ordres secrets je me suis acquité  
 Avec beaucoup de zèle & de dextérité.  
 Hier au soir j'employai mes soins & mon adresse  
 Pour lui persuader de prendre une maîtresse  
 Qui portât ses desirs au lien conjugal:  
 Je le prêchai long-temps, & ne prêchai pas mal;  
 Je suois sang & eau.

PYRANTE.

Quelle fut sa réponse?

FRONTIN.

Ah! belle tout-à-fait, & digne qu'on l'annonce.

PYRANTE.

Hé bien, il répondit!

F R O N T I N.

Il ne répondit rien.

Mais, monsieur, mon discours l'endormit assez bien.

L Y S I M O N.

Il se moque de vous.

F R O N T I N.

Non, je me donne au diable.

P Y R A N T E.

Je crois que ce qu'il dit est assez véritable.

Ainsi donc tes discours ont été sans effet!

F R O N T I N.

Pardonnez-moi vraiment, j'en suis très-satisfait.

En voici les raisons en fort peu de paroles.

Ce matin . . .

L Y S I M O N.

Il vous va conter des fariboles.

F R O N T I N.

Hé mais, si monsieur veut contrarier toujours,

Je ne finirai pas mon récit en deux jours.

P Y R A N T E.

Hé laisse-le parler.

F R O N T I N.

Ce matin donc mon maître,

Au moment que le jour commençoit à paroître,

S'est levé tout joyeux. Cher Frontin, m'a-t-il dit,

Tes discours ont long-temps occupé mon esprit.

Tout bien considéré, je me trouve d'un âge

A devoir en effet songer au mariage.

Je ne balance plus, le dessein en est pris.

*L'Irrésolu,*

P Y R A N T E.

Plus agréablement pouvois-je être surpris !  
Tiens , voilà deux louis pour ta bonne nouvelle.

F R O N T I N.

Très-obligé. Je fors ; mon maître me rappelle,  
Je l'habille , il se tait. Quand il est habillé,  
Je rêveois , me dit-il , tantôt tout éveillé.  
Qui moi , me marier ! ah je n'ai point envie  
D'aller risquer ainsi le repos de ma vie.

L Y S I M O N.

Je vous l'avois bien dit qu'il se moquoit de vous.

P Y R A N T E.

Allons , coquin , rends-moi mes deux louis.

F R O N T I N.

Tout doux.

Ceci ne finit pas comme on pourroit le croire.  
Écoutez , s'il vous plaît , la fin de mon histoire.  
Il fort. A son retour , il paroît tout changé ,  
Il brûle de se voir par l'hymen engagé.  
D'un semblable projet je ne faisois que rire ;  
Mais comme il m'a permis de venir vous le dire ,  
Et de vous assurer qu'il ne changera point ,  
Je crois qu'il ne peut plus reculer sur ce point.

P Y R A N T E.

C'est bien dit. Il me craint , il m'aime , il me respecte :  
Sa résolution ne peut m'être suspecte.  
Mais dis-moi.

F R O N T I N.

Quoi , monsieur !

P Y R A N T E.

Je serois curieux

De savoir s'il n'a point ençor jeté les yeux  
Sur quelque objet . . .

F R O N T I N.

Hé oui, c'est ce qui fait sa peine.

P Y R A N T E.

Comment! a-t-on pour lui du mépris, de la haine!

F R O N T I N.

Non, ce n'est point cela. La peine où je le vois,  
C'est qu'il aime, monsieur, deux belles à la fois.  
L'un de ces deux objets est une jeune blonde,  
Qui paroît à ses yeux la plus belle du monde;  
Et l'autre est une brune aux yeux vifs & perçans,  
Dont les charmes sur lui ne sont pas moins puissans.  
Le sérieux de l'une & sa langueur touchante  
Lui disent qu'elle est tendre, & fidèle, & constante;  
Mais l'enjouement de l'autre & sa vivacité  
Ont un attrait piquant dont il est enchanté.  
Enfin, passant toujours de la blonde à la brune,  
Il les veut toutes deux & n'en choisit aucune:  
Et quant à moi, je crois que pour le rendre heureux,  
Il les lui faudroit faire épouser toutes deux.

P Y R A N T E.

Finis ce badinage, & tire-moi de peine.  
Qui sont ces deux objets?

F R O N T I N.

Julie &amp; Célimène.

Ll iij.

P Y R A N T E.

Je ne m'étonne plus s'il a tant fouhaité  
Que je logeasse ici.

F R O N T I N.

Pour sa commodité

Il a voulu loger avec madame Argante,  
Et la chose en sera beaucoup moins fatigante,  
Car nous ferons l'amour sans quitter la maison.

P Y R A N T E.

Je m'étois bien douté que c'étoit la raison...

L Y S I M O N.

Si vous vous en doutiez, c'est par-là, ce me semble,  
Qu'il falloit éviter de loger tous ensemble.

P Y R A N T E.

Pourquoi?

L Y S I M O N.

Vous souffrirez, sans en être honteux,  
Qu'à vos yeux votre fils fasse le langoureux?

P Y R A N T E.

Sans doute.

L Y S I M O N.

Vous pourrez avoir la patience  
De l'entendre parler de flamme, de constance!  
Et vous tiendrez enfin à tous ces fots discours  
Que nos amans transis rebattent tous les jours!

P Y R A N T E.

Oui: mon fils est d'un âge à sentir dans son ame  
Les tendres mouvemens d'une amoureuse flamme.

L Y S I M O N.

Les tendres mouvemens! quels termes doucereux!

Je crois qu'en un besoin vous seriez amoureux.

P Y R A N T E.

Non, mon temps est passé. Mais comme en ma jeunesse  
J'ai goûté les plaisirs d'une vive tendresse,

Je dois trouver fort bon que mon fils, à son tour,  
S'abandonne aux transports d'un légitime amour.

Je ne condamne point ce que j'ai fait moi-même :

J'aimois quand j'étois jeune, il faut que mon fils aime.

L Y S I M O N.

Mais pouvez-vous souffrir qu'il songe à s'allier

Avec madame Argante ? elle est folle à lier.

P Y R A N T E.

Oui ; mais ses filles sont aussi sages que belles.

L Y S I M O N.

Elles ont peu de bien.

P Y R A N T E.

Mon fils en a pour elles.

L Y S I M O N.

Je ne réplique rien tant je suis en courroux ;

Mais je vous avertis que je romps avec vous :

Plus de commerce ensemble. . . . Adieu, je me retire.

P Y R A N T E.

Adieu donc.

L Y S I M O N.

Serviteur.

*SCENE III.*

P Y R A N T E, F R O N T I N.

P Y R A N T E.

I L faut le laisser dire.

Que Dorante choisisse en toute liberté,  
 J'y consens ; mais voici ce que j'ai projeté.  
 Je vais tout au plus tôt trouver madame Argante,  
 Pour tâcher d'obtenir qu'elle accorde à Dorante  
 Julie ou Célimène, après qu'il m'aura dit  
 Celle qui lui convient.

F R O N T I N.

Voilà, sans contredit,  
 Le plus sage dessein que l'on pût jamais prendre.  
 Allez l'exécuter ; & moi je vais attendre  
 Que Dorante...

P Y R A N T E.

Sur-tout, parle-lui sagement,  
 Et ne lui marque rien de mon empressement.

*SCENE IV.*F R O N T I N *seul.*

J A M A I S père fut-il ni meilleur, ni plus sage !  
 Mais j'aperçois mon maître. On voit sur son visage  
 L'irrésolution peinte avec tous ses traits.  
 Puisqu'il ne me voit pas, approchons de plus près.

*SCENE V.*



## SCÈNE V.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

AH! te voilà, Frontin.

FRONTIN.

Oui, monsieur, c'est moi-même.

DORANTE *se promenant.*

Frontin.

FRONTIN.

Monsieur.

DORANTE.

Je suis dans une peine extrême...

Le carrosse est-il prêt?

FRONTIN.

Oui, depuis ce matin.

DORANTE.

Je m'en vais : tu diras à mon père... Frontin,

Tu ne lui diras rien.

FRONTIN.

Bon, la chose est facile.

DORANTE *s'en va, puis il revient.*

Qu'on ne m'attende point, je dois dîner en ville.

FRONTIN.

Cela suffit.

DORANTE *se promenant toujours.*

Je crois qu'il seroit à propos...

Frontin, dis au cocher qu'il ôte les chevaux,  
Je ne fortirai point.

FRONTIN.

Vous avez une affaire...

DORANTE.

Fais ce que l'on te dit.

FRONTIN.

Soit, je m'en vais le faire.

### SCENE VI.

DORANTE *seul.*

ENFIN... J'aurois mieux fait cependant de fortir.  
Hé, ne te presse point de l'aller avertir.  
Mais il ne m'entend plus. Restons. Le mariage  
Est un joug trop pesant; & plus je l'envisage...  
Non, ne nous mettons point au rang de ces maris,  
Dont le fort...

### SCENE VII.

DORANTE, FRONTIN.

DORANTE.

AH! Frontin, voilà mon parti pris.

FRONTIN.

Tout de bon!

DORANTE.

Tout de bon!

FRONTIN.

Quoi déjà!

DORANTE.

Chose sûre.

FRONTIN.

Tant pis ; cela n'est pas d'un favorable augure.

DORANTE.

Pourquoi!

FRONTIN.

Quand vous voulez décider promptement,

Cela ne dure au plus que le quart d'un moment.

DORANTE.

Non, c'en est fait, te dis-je, &amp; pour toute ma vie.

FRONTIN.

En jureriez-vous!

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

J'en ai l'ame ravie.

Laquelle épousez-vous!

DORANTE.

Laquelle!

FRONTIN.

Oui, dites-moi:

Est-ce Julie à qui vous donnez votre foi!

C'est elle assurément: je vois que je devine.

Mais vous tournez la tête, &amp; vous faites la mine.

Prenez-vous Célimène! hem! vous ne dites mot.

DORANTE.

Ne cesseras-tu point de parler comme un sot!

M m ij

FRONTIN.

Comment!

DORANTE.

J'épouferois Julie ou Célimène!

FRONTIN.

Oui vraiment, &amp; je crois la chofe bien certaine.

DORANTE.

Et fur quoi le crois-tu!

FRONTIN.

Plaufante queftion!

N'en aviez-vous pas pris la réfolution!

DORANTE.

Oui, tu dis vrai; mais, grace à mon heureufe étoile,  
 Je ne fuis plus aveugle, & j'ai rompu le voile  
 Qui cacheoit à mes yeux les dangers & l'ennui  
 Que dans le mariage on effuie aujourd'hui.

Oui, tout ce que je vois m'attrifte ou m'épouvante.  
 Ma femme fera prude, ou bien fera galante.  
 Prude, elle m'ôtera toute ma liberté,  
 Et voudra gouverner avec autorité;  
 Inquiète, jaloufe, altière, foupçonneufe,  
 Trifte, vindicative, & fur-tout querelleufe.

Si ma femme eft galante, à quoi fuis-je expofé!  
 Mari très-incommode, ou très-apprivoifé,  
 Par trop de complaifance, ou par trop de fcrupule,  
 D'un ou d'autre côté je deviens ridicule.

Si je me mets au rang des maris trop prudens,  
 Tranquille aux yeux de tous, jurant entre mes dents,  
 Je n'entretiendrai feul mon infidèle époufe,

Que pour donner carrière à ma fureur jalouse,  
Et je ne réponds pas qu'enfin cette fureur...  
Non, en fuyant l'hymen, j'évite mon malheur.

F R O N T I N.

Tenez, vos sentimens ne sont plus à la mode,  
Et tout cela, monsieur, sent l'ancienne méthode.  
Autrefois sur l'honneur on étoit délicat :  
Un mari qui s'en pique à présent, est un fat.  
Mais d'ailleurs, ce qui peut calmer votre épouvante,  
Toute femme après tout n'est pas prude ou galante,  
Il en est d'une espèce... ah! d'une espèce...

D O R A N T E.

Hé bien!

F R O N T I N.

Des femmes qui jamais ne chicannent sur rien,  
Et de qui la douceur égalant la sagesse...  
La difficulté gît à trouver cette espèce.  
On dit qu'elle est fort rare, & je le dis aussi ;  
Mais je crois tout de bon qu'elle se trouve ici.  
Célimène & Julie...

D O R A N T E.

Oui, l'une & l'autre est sage,  
J'en augure fort bien, mais point de mariage.

F R O N T I N.

Mais tout-à-l'heure encor vous m'avez assuré...

D O R A N T E.

J'ai changé de pensée, & je m'en fais bon gré.

F R O N T I N.

Monsieur, permettez-moi de vous dire une chose.

M m iij

Ne réolvez plus rien fans y mettre une claufe.

D O R A N T E.

Une claufe! & pourquoi!

F R O N T I N.

C'est qu'en peu de momens

Vous avez quatre fois changé de fentimens.

D O R A N T E.

Quatre fois!

F R O N T I N.

Tout autant.

D O R A N T E.

Je ne le faurois croire.

F R O N T I N.

J'en vais faire le compte, il eft dans ma mémoire.

*Item*, en s'éveillant, mon maître que voilà

Souhaitoit une femme.

D O R A N T E.

Oui, je fais bien cela.

F R O N T I N.

Plus, s'étant habillé, mondit maître trop fage,  
A blasphémé vingt fois contre le mariage.

*Item*, il eft forti, difant que fon retour

Ne feroit, au plus tôt, que vers la fin du jour,

Mais un quart d'heure après eft rentré pour me dire

Qu'il s'alloit marier, ce qui m'a fait bien rire.

*Item*, le fufdit maître, en ce fufdit moment,

Dit au fufdit Frontin, que craignant prudemment

Pour fon front délicat quelque fenfible outrage,

Ou d'une prude au moins l'humeur fière & fawage,

Il renonce à jamais au lien conjugal.  
 Le tout bien supputé, se monte le total,  
 Qui ne me paroît pas rehausser votre gloire,  
 A quatre sentimens, sauf erreur de mémoire.

D O R A N T E.

Quand il est question, Frontin, de s'engager  
 Par les nœuds de l'hymen, on n'y peut trop songer.

F R O N T I N.

Mais sur tout autre fait, comme sur cette affaire,  
 Vous ne savez jamais ce que vous voulez faire.  
 Vous rêvez!

D O R A N T E.

Après tout, de l'humeur dont je suis,  
 Je pourrai mieux qu'un autre éviter les ennuis  
 Et tous les accidens dont l'hymen nous menace.  
 Oui, je fais les moyens de parer ma disgrâce,  
 De faire que pour moi l'hymen ait des douceurs:  
 Quand on fait un bon choix, c'est le lien des cœurs:  
 Un mari complaisant, libéral, jeune & tendre,  
 Au bonheur d'être aimé peut aisément prétendre,  
 Si, lorsqu'il se marie, il possède le cœur  
 De celle dont il veut faire tout son bonheur.  
 Son exemple est puissant sur l'esprit de sa femme.  
 Vertueux, il soutient la vertu dans son ame;  
 Rempli d'égards pour elle, il en est respecté;  
 Fidèle, il l'a maintient dans la fidélité.  
 Mille exemples enfin font aisément connoître  
 Que souvent les maris font ce qu'ils veulent être.  
 Malgré les mœurs du temps, je veux me rendre heureux,

En bornant à ma femme, & mes soins, & mes vœux ;  
 Et plus amant qu'époux, toujours la politeffe  
 Suivra les doux transports de ma vive tendresse.  
 Voilà le vrai moyen d'être en repos, chéri,  
 Et de faire au galant préférer le mari.

F R O N T I N.

La chose en ce temps-ci me paroît difficile.  
 Quiconque y réussit peut passer pour habile ;  
 Mais ce miracle-là vous étoit réservé.

D O R A N T E.

Oui, je prétends me faire un bonheur achevé.

F R O N T I N.

Voyons donc maintenant à choisir des deux belles.  
 Votre cœur penche-t-il également pour elles ?

D O R A N T E.

Si je l'en crois, Frontin, mon choix est déjà fait.

F R O N T I N.

N'aimez-vous point Julie ?

D O R A N T E.

Oui, je l'aime en effet.

Son aimable enjouement me ravit & m'enchanté.  
 Quel brillant ! quel éclat !

F R O N T I N.

Elle est vive & piquante.

Ses yeux, quoique muets, demandent clairement  
 Ce que sa bouche n'ose expliquer nettement.

D O R A N T E.

Faut-il t'avouer tout ? dès que je l'envisage,  
 Je n'ai plus de raisons contre le mariage.

FRONTIN.



FRONTIN.

Ma foi, ni moi non plus. Or donc, sans biaiser,  
Il faut nous dépêcher, monsieur, de l'époufer.

DORANTE.

M'y voilà résolu... mais pourtant, quand j'y pense,  
Sa sœur est bien aimable.

FRONTIN.

Elle est d'une indolence...

DORANTE.

Tu nommes indolence un gracieux maintien,  
Une douce langueur, un modeste entretien,  
Tout ce qui fait enfin que l'on ne peut, sans crime;  
Lui refuser au moins la plus parfaite estime.  
Oui, quoique malgré moi Julie ait tous mes vœux,  
Je sens qu'avec sa sœur je serois plus heureux.

FRONTIN.

Prenons donc celle-ci. Bon, le voilà qui pense.  
Votre choix est-il fait?

DORANTE.

Non, je suis en balance,  
Je ne fais que résoudre, & d'une & d'autre part...

FRONTIN.

Tenez, m'en croirez-vous? choisissez au hasard.

DORANTE.

Non, Frontin, mais je fais un moyen infallible  
Pour sortir d'embarras.

FRONTIN.

Seroit-il bien possible!

*L'Irrésolu,*

D O R A N T E.

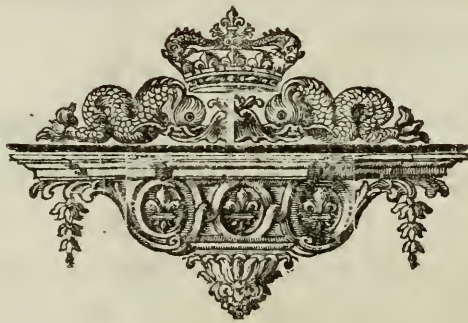
Si l'une des deux sœurs a du penchant pour moi,  
 Dès que je le saurai je lui donne ma foi ;  
 Celle qui m'aimera fera la plus aimable.

F R O N T I N.

Parbleu, cette pensée est assez raisonnable.  
 Nérine peut savoir leurs secrets sentimens,  
 Elle m'aime, il est sûr que jamais deux amans  
 N'ont de secrets entr'eux; outre que d'ordinaire  
 Toute fille suivante est peu propre à se taire.  
 Je vais sur ce sujet la faire raisonner.

D O R A N T E.

J'attendrai ton retour pour me déterminer.

*Fin du premier Acte.*



## ACTE II.

---

### SCENE PREMIERE.

NÉRINE *seule.*

ALLEZ, monsieur Frontin, comptez sur mon adresse :  
 Je mourrai dans la peine, ou tiendrai ma promesse.  
 Je puis fort aisément sonder deux jeunes cœurs,  
 Dont le monde n'a point encor gâté les mœurs ;  
 Et quand je n'aurois pas toute leur confiance  
 Comme je l'eus toujours dès leur plus tendre enfance,  
 Je suis fine, & je fais du cœur le plus discret  
 Arracher, quand je veux, un amoureux secret.  
 Sur-tout je voudrois voir Célimène amoureuse,  
 Car elle me paroît un peu trop dédaigneuse ;  
 Elle fait vanité de n'avoir nuls desirs,  
 Et dans l'indifférence elle met ses plaisirs.  
 Triste état, à mon sens, que cette léthargie !  
 Mais pour moi, sans l'amour, j'estime peu la vie.  
 Finissons ; & tandis que madame est dehors,  
 En faveur de Dorante employons nos efforts.  
 Voici tout à propos la prude Célimène.

*S C È N E I I.*

C E L I M E N E , N E R I N E .

N E R I N E .

**V**ous êtes bien rêveuse.

C E L I M E N E .

Oui, je suis fort en peine.

N E R I N E .

Et de quoi ?

C E L I M E N E .

Je ne fais. Je venois te trouver . . .

Dis-moi, ne fais-tu point ce qui me fait rêver ?

N E R I N E .

Tout franc, la question me paroît fort plaisante.

Comment, vous ignorez . . .

C E L I M E N E .

Je ne suis pas contente,

C'est tout ce que je fais.

N E R I N E .

Examinez-vous bien.

C E L I M E N E .

Je cherche, j'examine, &amp; ne découvre rien.

N E R I N E .

Mauvais mal ! depuis quand êtes-vous si rêveuse ?

C E L I M E N E .

Depuis trois jours.

N E R I N E.

Oh oh! l'affaire est sérieuse.

Depuis trois jours!

C E L I M E N E.

Tu fais que naturellement

Je me plais à rester dans mon appartement,  
Que j'évite le monde, & que, toujours tranquille,  
Je nourris mon esprit d'une lecture utile.

N E R I N E.

Hé bien!

C E L I M E N E.

Depuis trois jours je ne me connois plus:  
Pour me tranquilliser, mes soins sont superflus.  
Je vais, je viens, je suis inquiète, agitée.

N E R I N E.

Pauvre enfant! je vous trouve aussi plus ajustée  
Qu'à l'ordinaire.

C E L I M E N E.

Oui, mais je ne fais pourquoi.

N E R I N E.

Des mouches, des rubans. Ah! qu'est-ce que je voi?  
Vous avez mis du rouge!

C E L I M E N E.

Il faut suivre la mode.

N E R I N E.

Quoi vous, qui la trouviez ridicule, incommode?

C E L I M E N E.

Ah ma chère! aide-moi, de grace, à deviner  
D'où vient ce changement qui paroît t'étonner.

N E R I N E.

Ne le savez-vous pas ?

C E L I M E N E.

Non, ma peine est extrême,

Je ne saurois encor me deviner moi-même.

N E R I N E.

Je m'en vais vous aider. Là, regardez-moi bien.

Bon.

C E L I M E N E.

Parle franchement &amp; ne me cache rien.

N E R I N E.

Non, non. Depuis un temps je me suis aperçue  
 Que notre chevalier jette sur vous la vûe,  
 Qu'il vous dit des douceurs . . . je crois que m'y voilà.

C E L I M E N E.

Si tu ne fais pas mieux deviner que cela,  
 Nous ne pourrons jamais savoir ce que je pense.

N E R I N E.

Excusez, s'il vous plaît, mon peu d'expérience,  
 Je viens de m'essayer dans l'art de deviner,  
 Et dans un coup d'essai l'on peut mal raisonner.  
 Voyons si cette fois je ferai plus habile.  
 Ça, depuis quand Dorante est-il en cette ville ?

C E L I M E N E.

Hé mais . . . depuis trois jours justement.

N E R I N E.

Justement.

Vous avez remarqué la chose exactement.

C E L I M E N E.

Hé bien, Nérine ?

N E R I N E.

Hé bien . . . je n'ai plus rien à dire.

C E L I M E N E.

Cela ne suffit pas , achève de m'instruire.

N E R I N E.

Ceci commence donc à vous intéresser !

C E L I M E N E.

Plus que le chevalier.

N E R I N E.

J'ai lieu de le penser.

C E L I M E N E.

Poursuis donc.

N E R I N E.

Vous étiez solitaire & tranquille ,

Nourrissant votre esprit d'une lecture utile ,

Maintenant tout cela ne vous divertit plus :

Pour vous tranquilliser vos soins sont superflus ,

Et c'est depuis trois jours , sans en savoir la cause ,

Que vous sentez en vous cette métamorphose.

C E L I M E N E.

Il est vrai.

N E R I N E.

Confrontons bien curieusement

Le retour de Dorante & votre changement ,

Et si ces deux faits-là forment la même époque ,

Nous connoîtrons bien-tôt le mal qui vous suffoque.

Depuis trois jours Dorante est de retour ici.

Votre humeur a changé depuis trois jours aussi ;

Donc , ce que je conclus , la belle sérieuse ,

C'est que , depuis trois jours , vous êtes amoureuse.

*L'Irrésolu,*

C E L I M E N E.

Crois-tu cela!

N E R I N E.

Sans doute, &amp; dès hier je vis...

C E L I M E N E *en soupirant.*

A te dire le vrai, je suis de ton avis.

Adieu. J'ai trop parlé... mais dis-moi, pour m'instruire,  
N'aurois-tu point encor quelque chose à me dire?

N E R I N E.

Non.

C E L I M E N E.

Crois-tu que Dorante ait du goût pour ma sœur?  
Ce n'est pas que Dorante ait fort touché mon cœur;  
C'est curiosité plutôt que jalousie,  
Curiosité pure.N E R I N E *à part.*

Ah que d'hypocrisie!

C E L I M E N E.

Que dis-tu!

N E R I N E.

Que je vais travailler de mon mieux,  
Afin de contenter vos desirs curieux.  
Mais si vous m'en croyez, & si vous voulez plaire,  
De toutes ces façons tâchez à vous défaire:  
Car pour vous dire net ce qu'il faut sur ce point,  
Vous faites l'innocente, & vous ne l'êtes point.



---



---

S C E N E I I I.

N E R I N E *seule.*

LA solitaire en tient, & me voilà contente :  
Nous pourrons à présent déterminer Dorante.

---



---

S C E N E I V.

J U L I E , N E R I N E.

J U L I E *entre en chantant & en dansant.*

JE ne fais pas pourquoi mille gens, chaque jour,  
Sur un ton langoureux se plaignent de l'amour,  
Et comment on souffrit qu'une vive tendresse  
Fait soupirer, gémir, & languir de tristesse:  
Pour moi, Nérine, j'aime, & j'aime de bon cœur,  
Cela n'a pourtant rien changé dans mon humeur.

N E R I N E.

Vous aimez! cet aveu me paroît fort sincère.

J U L I E.

Oh! je ne suis pas fille à t'en faire mystère.

N E R I N E.

J'en fais qui ne sont pas aussi franches que vous.

J U L I E.

Moi, j'aime & je le dis; l'amour en est plus doux.  
D'amantes & d'amans chaque pays abonde;  
Pourquoi rougir d'un feu qui brûle tout le monde?

*L'Irrésolu,*

N E R I N E.

L'amour est en effet un puissant potentat.  
 Le guerrier pétulent, le grave magistrat,  
 Le doucereux abbé, le procureur avide,  
 L'avocat babillard, & l'usurier perfide,  
 Le vautour son confrère, & tous les animaux,  
 Jeunes, vieux, doux, cruels, sur terre, dans les eaux,  
 Tout est, bon gré, malgré, soumis à son empire:  
 Ainsi l'on peut aimer sans craindre de le dire.

J U L I E.

Les exemples, du moins, ne me manqueront pas.

N E R I N E.

Celui que vous aimez adore vos appas,  
 Sans doute!

J U L I E.

A dire vrai, je n'en fais rien encore.

N E R I N E.

Comment! vous l'ignorez!

J U L I E *en sautant.*

Vraiment oui, je l'ignore.

N E R I N E.

Mais je ne vois pas là de quoi rire & sauter.

J U L I E.

J'aime pour mon plaisir, & non pour m'attrister.

N E R I N E.

Vous m'avouerez du moins que cette incertitude  
 Doit mettre en votre esprit un peu d'inquiétude.

J U L I E.

Point. Si celui que j'aime a de l'amour pour moi,

Je veux, pour l'en payer, l'aimer de bonne foi :  
 S'il prétend m'honorer de son indifférence,  
 Bien loin de me piquer d'une sotte confiance,  
 Avant qu'il soit huit jours je m'en consolerais,  
 Et par quelque autre amour je me détacherais.  
 De l'humeur dont je suis, vois-tu, rien ne m'afflige.

N E R I N E.

J'aime assez cette humeur.

J U L I E.

Point de chagrin te dis-je :

Il faut prendre l'amour comme un amusement.

N E R I N E.

Ne me direz-vous point quel est l'heureux amant . . .

J U L I E.

C'est Dorante.

N E R I N E.

Dorante ?

J U L I E.

Oui, Dorante lui-même.

Ne te paroît-il pas mériter que je l'aime ?

N E R I N E.

Je le trouve, au contraire, un cavalier parfait,

Et j'approuve le choix que votre cœur a fait.

J U L I E.

Ah ! je voudrais qu'il fût à quel point je l'estime.

N E R I N E.

Ne souhaitez-vous rien de plus ?

J U L I E.

Seroit-ce un crime

De souhaiter aussi qu'il m'aimât tendrement ?

O o ij

*L'Irrésolu,*

N E R I N E.

Non. Ne desirez-vous que cela seulement ?

J U L I E.

Mais je voudrois aussi, pour me prouver sa flamme,  
 Qu'il pût me demander & m'obtenir pour femme.

N E R I N E.

Ensuite ?

J U L I E.

Ensuite, ensuite ! oh, demeurons-en là,  
 Mes vœux jusqu'à présent ne passent point cela.

N E R I N E.

Dorante, à ce qu'on dit, vous croit un peu volage,  
 Et craint votre inconstance après le mariage.

J U L I E.

Non. Dûssent me railler les femmes d'aujourd'hui,  
 Tous mes vœux, tous mes soins ne seront que pour lui ;  
 Mais à condition, pour prix de ma tendresse,  
 Que je lui tiendrai lieu de femme & de maîtresse.  
 S'il s'en tient à l'estime & porte ailleurs l'amour . . .

N E R I N E.

Vous n'êtes point ingrate ; à beau jeu, beau retour.

J U L I E.

Hé mais . . .

N E R I N E.

Si vous voulez suivre cette méthode,  
 Je garantis bien-tôt le futur à la mode ;  
 Car il est statué par les loix d'aujourd'hui,  
 Qu'un mari du bel air n'aime jamais chez lui.

J U L I E.

Ma mère vient, adieu, garde-toi de lui dire . . .

## S C E N E V.

M.<sup>de</sup> ARGANTE, JULIE, NÉRINE.M.<sup>de</sup> ARGANTE à Julie.

QUE faites-vous ici! vîte, qu'on se retire,  
Et sur-tout ayez soin de rester là-dedans.

NÉRINE.

Oui.

JULIE *faisant la révérence & des  
mines à Nérine.*

Je m'en vais.

## S C E N E V I.

M.<sup>de</sup> ARGANTE, NÉRINE.M.<sup>de</sup> ARGANTE.

QUELQU'UN est-il venu céans  
NÉRINE.

Oui, madame, j'ai vû le bon homme Pyrante,  
Qui venoit vous parler d'une affaire importante.

M.<sup>de</sup> ARGANTE *vivement.*

Et dis-moi, ma mignonne, étoit-il avec lui?

NÉRINE.

Qui donc?

M.<sup>de</sup> ARGANTE.

Dorante.

*L'Irrésolu,*

N E R I N E.

Non.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Se peut-il qu'aujourd'hui  
Il ne soit pas venu pour me rendre visite ?

N E R I N E.

Non, je ne l'ai point vû. Vous êtes interdite !

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Mais de sa part au moins on est venu savoir  
Comment je me portois, & s'il pouvoit me voir.

N E R I N E.

Encor moins.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Comment donc !

N E R I N E.

Oui, j'en suis bien certaine.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Dis-moi, n'a-t-il point vû Julie ou Célimène ?

N E R I N E.

Tout aussi peu.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Tant mieux. Je respire.

N E R I N E.

Comment ?

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Je ne me sens pas d'aïse &amp; de ravissement.

N E R I N E.

Et d'où vous vient, madame, un tel excès de joie !

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Tu le sauras. Dorante . . . il faut que je le voie.

J'acheverai bien-tôt ce que j'ai commencé.

N E' R I N E.

Quoi donc!

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Par un regard qu'hier il m'a lancé,

J'ai vû qu'il me trouvoit encore assez aimable . . .

N E' R I N E.

Fi donc , vous vous moquez.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Rien n'est plus véritable!

J'ai de l'expérience.

N E' R I N E.

Oh! je n'en doute point.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Et je ne prends jamais le change sur ce point.

Çà, Nérine, après tout, est-ce que je me flatte?

N'ai-je pas des attraits!

N E' R I N E.

Mais d'ancienne date.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Nérine.

N E' R I N E.

Quant à moi, je ne fais point flatter,

Et je ne suis point fille à vouloir vous gâter.

Chaque chose a son temps. Il faut vous mettre en tête,

Que jamais à votre âge on n'a fait de conquête,

Que cette gloire est dûe à des charmes naiffans,

Et non à des appas si loin de leur printemps.

En vain vous disputez contre le baptistaire

Par vos ajustemens, par le desir de plaire ;  
 Par le mélange adroit des plus vives couleurs ,  
 Par un ris attrayant, par de tendres langueurs ,  
 Et par tout ce qui peut, avec le plus d'adresse,  
 Conserver la fraîcheur de l'aimable jeunesse :  
 L'âge est un ennemi qui nous trahit toujours.  
 Jamais nous ne plaïsons qu'au printemps de nos jours ;  
 C'est alors que sied l'art de la minauderie.  
 Sur l'arrière-saison, l'art de la pruderie  
 Convient ; & si le cœur se laisse encor blesser,  
 On peut aimer sous cap, mais il faut financer.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Moi financer, Nérine ?

N É R I N E.

Oui. La seule ressource ;

A votre âge, est d'avoir des appas dans sa bourse.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Soit, je financerai, mais légitimement ;  
 Je ne veux me lier que par le sacrement.

N É R I N E.

Avec Dorante ?

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Oui.

N É R I N E.

Mais vous seriez sa mère.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Vous êtes une sotte.

N É R I N E.

Hé, là, point de colère,

On



On ne nous entend point.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Nérine, je prétends

Être comme j'étois à l'âge de vingt ans.

N E R I N E.

Voilà, je vous l'avoue, une verte vieilleffe.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Pour moi, je prétends être encor dans ma jeunesse.

N E R I N E.

Oui, par les actions, & par les sentimens;

Mais cela suffit-il pour captiver les gens?

On fait que vous avez deux filles très-nubiles.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Ah! c'est mon defespoir, & . . .

N E R I N E.

Plaintes inutiles.

Il faut les marier.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Sans ces friponnes-là,

Je n'aurois pas trente ans.

N E R I N E.

Oh! je crois bien cela,

Mais malheureusement on vous en croit cinquante.

Combien vous donnez-vous?

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Je suis sur les quarante.

N E R I N E.

Oui, mais depuis long temps.

*L'Irrésolu,*M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Brifons fur ce fujet.

Nérine, je te veux confier un fecret.

Feu monfieur mon mari . . . devant Dieu foit fon ame ,  
Mais, c'étoit un grand fot.

N E R I N E *faisant la révérence.*

- Je le fais bien , madame.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Or donc , feu mon mari voulut bien m'époufer  
Pour ma feule beauté. Sans vouloir me prifer ,  
J'étois comme je fuis , fraîche , vive , éclatante.  
Il avoit bien en fonds dix mille écus de rente ;  
Mais je connus depuis , qu'il avoit de furplus ,  
En billets au porteur , plus de cent mille écus.  
Cinq ans avant fa mort il m'en fit confidence ,  
Et je fûs me contraindre à tant de complaifance ,  
Que le pauvre benêt crut que je l'aimois fort ,  
Et qu'il me confia fes billets. Il eft mort ,  
Grace au ciel , & je puis en fort belles efèces  
Récompenser les feux . . .

N E R I N E.

Voilà de bonnes pièces.

Aux dépens du défunt vous aurez des appas ,  
Qu'un jeune homme , à coup sûr , ne méprifera pas.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Voilà ce qu'à Dorante il faudroit faire entendre.

N E R I N E.

A Dorante ?

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Au plus tôt.

N É R I N E.

Je commence à comprendre.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Veux-tu lui parler ?

N É R I N E.

Oui.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E *l'embrassant.*

J'ai toujourns bien compté

Que tu m'aimois, Nérine, avec vivacité.

Fais donc agir pour moi ton zèle & ton adresse,

Et dis-lui que s'il veut répondre à ma tendresse,

Mes billets sont à lui.

N É R I N E.

Fort bien, cela suffit.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E *en s'en allant.*

Ce petit fripon-là me fait tourner l'esprit.

## S C E N E V I I.

N É R I N E *seule.*

**M**E voilà, grace au ciel, l'unique confidente  
De nos deux jeunes sœurs & de madame Argante.  
Qu'un petit homme aimable est dangereux ! ma foi,  
Je crains fort qu'à mon tour je ne l'aime aussi, moi.  
Franchement, si j'étois faite pour y prétendre . . .

*SCÈNE VIII.*

DORANTE, NERINE, FRONTIN.

NERINE.

Vous venez à propos.

DORANTE.

Hé bien, vas-tu m'apprendre  
 Quelque chose qui puisse enfin fixer mes vœux ?

NERINE.

Je ne fais ; mais, monsieur, vous êtes trop heureux.  
 Oh ça, pour commencer, Célimène vous aime.

DORANTE.

Ne te trompes-tu point ?

NERINE.

Je le fais d'elle-même.

Avant votre départ je l'avois soupçonné :

Votre retour fait voir que j'ai bien deviné.

DORANTE.

Pour moi, qui n'en jugeois que selon l'apparence,  
 J'avois presque compté sur son indifférence.

NERINE.

Aussi, quand j'ai tâché d'éclaircir mes soupçons,

Si vous saviez combien elle a fait de façons.

Elle vouloit parler ; une honte secrète

L'empêchoit tout-à-coup d'avouer sa défaite :

Elle s'efforçoit même, admirez sa pudeur,

Jusques à se cacher le trouble de son cœur.  
 Mais enfin son amour a trahi son adresse,  
 Un mouvement jaloux m'a marqué sa tendresse.

D O R A N T E.

Ah ! que cette pudeur relève ses appas,  
 Et que j'aime à la voir dans un tel embarras !  
 Qu'un amant délicat, apprenant ses alarmes,  
 Ses troubles, ses combats, trouve en elle de charmes !  
 Quel trésor est un cœur qui n'a jamais aimé,  
 Et qui n'ose avouer que l'amour l'a charmé !  
 Et qu'heureux est l'amant à qui le sort prépare  
 Les solides plaisirs d'un triomphe si rare !  
 Conçois-tu bien, Frontin, jusqu'où va mon bonheur ?

F R O N T I N.

Oui, la pudeur, monsieur, je suis pour la pudeur.  
 (*à Nérine.*)

Et toi, ma chère enfant !

D O R A N T E.

Ah ! sage Célimène,  
 D'un cœur irrésolu vous triomphez sans peine ;  
 Oui, vous avez déjà mon estime & mes vœux :  
 Vous m'aimez, & c'est vous qui me rendez heureux.

N E R I N E.

Ainsi vous renoncez désormais à Julie !

D O R A N T E.

Il le faut bien, Nérine. Est-il une folie  
 Plus grande que d'aimer qui ne nous aime pas ?

N E R I N E.

Elle vous aime aussi.

*L'Irrésolu,*

FRONTIN.

Bon, nouvel embarras.

DORANTE.

Je suis aimé, dis-tu, de Julie!

NERINE.

Oui vraiment,

Elle en a fait l'aveu tout naturellement;  
 Même elle a souhaité que l'on pût vous l'apprendre,  
 Et brûle de savoir ce qu'elle en doit attendre.  
 Si vous voulez l'aimer, elle vous aimera;  
 Si vous la méprisez, elle se guérira;  
 Si vous êtes constant, elle sera fidèle;  
 Et si vous souhaitez vous unir avec elle  
 Par les nœuds de l'hymen, elle y borne ses vœux,  
 Et sera très-heureuse en vous rendant heureux.

FRONTIN.

Hé bien, qu'en dites-vous!

DORANTE *après avoir rêvé.*

Ce qu'il faut que j'en dise.

On ne peut trop aimer cette aimable franchise;  
 Et dans ce libre aveu, dont je suis enchanté,  
 Je vois l'excès charmant de sa sincérité.  
 Je voulois être aimé d'une fille sincère,  
 Je la trouve en Julie, elle a droit de me plaire,  
 Sans la sincérité, qu'il faut toujours chercher,  
 La plus rare beauté ne sauroit me toucher.  
 Une femme sincère est un trésor si rare,  
 Que dès qu'on la rencontre, il faut qu'on s'en empare.  
 Et quel bonheur encor, quand l'esprit, la beauté,

Mille agrémens sont joints à la sincérité !  
Tous ces charmes, Frontin, se trouvent dans Julie,  
Et le sort m'offre en elle une fille accomplie.

F R O N T I N.

Vous l'épouserez donc ?

D O R A N T E.

Oui, je vois que nos cœurs

Sont...

F R O N T I N.

J'entends, vous allez épouser les deux sœurs.

D O R A N T E.

Quel discours !

F R O N T I N.

Par ma foi, c'est la fuite du vôtre.

N E R I N E.

Les prendrez-vous ensemble, ou bien l'une après l'autre ?

D O R A N T E.

Je voudrais n'être aimé que de l'une des deux.

N E R I N E.

Je vous l'avois bien dit, vous êtes trop heureux.

D O R A N T E.

Le moyen de choisir ?

N E R I N E.

Votre aventure est rare,

Et la plainte est nouvelle autant qu'elle est bizarre.

Mais vous avez le don de charmer tous les cœurs,

Et vous ne savez pas encor tous vos malheurs.

D O R A N T E.

Comment donc ?

*L'Irrésolu,*

NÉRINE.

Je connois une aimable pouponne  
 Qui voudroit vous offrir au moins une couronne,  
 Et qui, pour abrégér les discours superflus,  
 Veut payer votre cœur plus de cent mille écus.

FRONTIN.

Cent mille écus !

NÉRINE.

Comptans.

FRONTIN.

La peste, quelle somme !

Vîte, dis-nous comment cette belle se nomme.  
 Cent mille écus, monsieur, en argent bien compté !  
 Cela vaut la pudeur & la sincérité.

DORANTE.

Tu railles.

NÉRINE.

Non : l'amour, je crois, la rendra folle ;  
 On vient de me charger de vous porter parole.

FRONTIN.

Veut-elle épouser ?

NÉRINE.

Oui.

FRONTIN.

Monsieur donne sa foi,  
 Mais il faut cent louis de pot de vin pour moi.

DORANTE.

Nérine, quelle est donc cette beauté charmante !

NÉRINE.

Devinez.

DORANTE.



D O R A N T E.

Je ne puis.

N E R I N E.

C'est...

D O R A N T E.

Qui!

N E R I N E.

Madame Argante.

Ce qu'elle sent pour vous lui cause des transports...

D O R A N T E.

Elle m'aime, dis-tu!

F R O N T I N.

J'en répons corps pour corps.

Voyons donc qui des trois aura la marchandise.

D'un côté la pudeur, de l'autre la franchise;

D'autre part on nous vient offrir cent mille écus.

Ma foi prenons l'argent, &amp; laissons les vertus.

N E R I N E.

Du siècle où nous vivons, c'est assez-là l'usage.

D O R A N T E.

Qui moi? j'épouserois une femme à son âge!

F R O N T I N.

Fort bien.

N E R I N E.

Je vais les faire espérer toutes trois;

Pour vous donner le temps de fixer votre choix.

Jusqu'au revoir, Frontin.

F R O N T I N.

Adieu, belle poulette.

*S C E N E I X.*

D O R A N T E, F R O N T I N.

D O R A N T E.

**C**ONÇOIS-tu l'embarras où tout cela me jette ?

F R O N T I N.

Oui : pour vous empêcher de déterminer rien,  
Toutes trois vous aimer ! fi, cela n'est pas bien.

D O R A N T E.

Laiſſons leur mère à part ; mais ce qui fait ma peine,  
C'est qu'en lui demandant Julie ou Célimène . . .*(Dorante se jette dans un fauteuil, & se met à rêver profondément.)**S C E N E X.*D O R A N T E, Le C H E V A L I E R,  
F R O N T I N.Le C H E V A L I E R *du côté d'où il entre.***C**RIEZ, pestez, jurez autant qu'il vous plaira,  
Je vous dis en un mot que cela se fera.  
Maugrebleu du vieux fou.

F R O N T I N.

Vous êtes en colère.

A qui parliez-vous-là ?

Le C H E V A L I E R.

Je parlois à mon père.

Bonjour, Frontin.

FRONTIN.

Je suis votre humble serviteur.

Le CHEVALIER.

J'enrage.

FRONTIN.

Vous voilà de bien mauvaise humeur.

Le CHEVALIER.

Et qui n'y feroit pas ! mon père en est la cause ;

Il veut me gouverner.

FRONTIN.

Voyez la belle chose !

Un père qui veut mettre un fils à la raison !

Il a perdu l'esprit.

Le CHEVALIER.

Ai-je tort ? dis-moi.

FRONTIN.

Non.

On devoit autrefois du respect à son père ;

Mais à présent, monsieur, oh ! c'est une autre affaire.

Le CHEVALIER.

La vieilleffe est toûjours sujette à radoter :

Cependant les vieillards veulent nous régenter.

Mais je soûtiens, morbleu, que c'est à la jeunesse

De prétendre, à bon droit, gouverner la vieilleffe.

L'esprit des jeunes gens est mâle &amp; vigoureux,

Et celui des vieillards froid, pesant, langoureux.

Mais je vois d'où leur vient l'ennui qui nous tracasse :

Ils enragent, morbleu, de nous quitter la place.

Ah ! bonjour donc, Dorante.

*L'Irrésolu,*D O R A N T E *sortant de sa rêverie.*

Ah ! Chevalier , bonjour.

Le C H E V A L I E R.

Je pense qu'à la fin te voilà de retour.

T'avois-je déjà vû depuis ton arrivée ?

D O R A N T E.

Non , &amp; l'occasion ne s'en est pas trouvée.

Le C H E V A L I E R.

Que je t'embrasse donc. Ma foi , je t'aime bien ;

Mon cher. Ton père est-il aussi fou que le mien ?

Parle donc.

D O R A N T E.

Mon père est un vieillard vénérable ,

Pour qui j'aurai touûjours un respect véritable.

Le C H E V A L I E R.

Hé fi ! tu parles-là comme nos vieux gaulois.

Quitte ce sot langage , &amp; parle-moi françois.

D O R A N T E.

Je dis vrai.

Le C H E V A L I E R.

Tu fais donc tout ce que tu veux faire ?

D O R A N T E.

Oui ; mais je fais aussi tout ce que veut mon père.

Le C H E V A L I E R.

Le mien me contredit du matin jusqu'au soir ,

Et souvent par ses cris me met au desespoir.

A mes moindres desirs il cherche des obstacles.

J'aime le vin , le jeu , les femmes , les spectacles ;

Les spectacles , s'entend , pour y faire du bruit :

J'aime à dormir le jour , puis à courir la nuit ;  
 A jurer , à médire , à ferrailer , à battre ;  
 Mon père sur cela me fait le diable à quatre ,  
 Et ne peut concevoir que c'est-là mon emploi ,  
 Et que nos jeunes gens sont tous faits comme moi.

F R O N T I N .

Il a tort.

Le C H E V A L I E R .

Ai-je lieu de l'aimer , je te prie ?

Il veut même empêcher que je ne me marie.

D O R A N T E .

A te dire le vrai , je crois qu'il a raison.

Pourquoi te marier ! un cadet de maison ?

Le C H E V A L I E R .

Et pafambleu , faut-il qu'un cadet se morfonde ?

Et les aînés tout seuls peupleront-ils le monde ?

Oh ! je veux peupler , moi.

D O R A N T E .

Mais n'ayant pas de bien . . .

Le C H E V A L I E R .

Va , pour en acquérir je fais un bon moyen.

Notre vieille maman , cette madame Argante ,

A de l'argent , dit-on , & cet argent me tente.

Je prétends au plus tôt épouser ses écus.

D O R A N T E .

Bon ; tu m'empêcheras d'effuyer un refus.

Le C H E V A L I E R .

Comment ?

D O R A N T E .

Je me prépare à demander Julie ;

Et je brûle de voir cette affaire accomplie.

F R O N T I N.

Julie emporte donc la victoire!

D O R A N T E.

Oui.

F R O N T I N.

Ma foi,

C'est bien fait.

D O R A N T E.

Mais sa mère a des desseins sur moi,

Cela peut empêcher le bonheur où j'aspire.

Et comme un jeune époux est ce qu'elle desire,

Dès que tu t'offriras...

Le C H E V A L I E R.

Elle mourra d'amour :

Je la livre à mes pieds avant la fin du jour.

Ma figure d'abord, surprend, saisit, enchante.

F R O N T I N.

Et croyez-vous peupler avec madame Argante ?

Le C H E V A L I E R.

Non, son argent est tout ce que j'en veux tirer.

Je suis jeune, elle est vieille, & j'ai lieu d'espérer...

F R O N T I N à *Dorante*.

Si vous prenez Julie, & qu'il prenne la mère,

Monsieur le Chevalier fera votre beau-père.

D O R A N T E.

Oui vraiment.

Le C H E V A L I E R.

Palsambleu, cela sera bouffon.

Tu me respecteras !

Comédie.

311

D O R A N T E.  
Avec juste raison.

Ne nous amusons pas à railler davantage ;  
Va-t-en la demander toi-même en mariage :  
Ton compliment reçu , j'irai la disposer . . .

Le C H E V A L I E R .

Affuré du succès , je vais me proposer.  
La vieille a le goût fin , & le cœur le plus tendre . . .

D O R A N T E .

Beau-père , hâtons-nous.

*( Il veut passer devant , le Chevalier le retient & passe  
gravement devant lui. )*

Le C H E V A L I E R .

St. Après moi , mon gendre.

*Fin du second Acte.*





## A C T E   I I I .

### *S C E N E   P R E M I E R E .*

P Y R A N T E , D O R A N T E ,  
F R O N T I N .

P Y R A N T E .

**J**E vous l'ai déjà dit , l'irrésolution ,  
Mon fils , est dangereuse en toute occasion.

D O R A N T E .

D'un homme irrésolu la noble inquiétude  
Est l'ordinaire effet d'une profonde étude ,  
D'un raisonnement sain , & des réflexions  
D'où naissent sur un fait plusieurs opinions.  
Un pareil embarras n'est connu que du sage :  
Mais un esprit grossier suit ce qu'il envisage ;  
Il ne voit qu'un seul point où tendent ses souhaits ,  
Et l'embarras du choix ne l'arrête jamais.  
Pour moi , qui veux en tout agir avec prudence ,  
Et qui crains de me voir séduit par l'apparence ,  
Je cherche , j'examine , & , pour ne faillir pas ,  
Je crois être obligé de marcher pas à pas.

P Y R A N T E .

Il raisonne fort juste ; & qui le veut entendre ;

Toujours



Toujours à son avis est forcé de se rendre.

F R O N T I N.

Moi, je ne me rends point à ces belles raisons :

Tout irrésolu visé aux petites maisons.

D O R A N T E.

Maraud !

P Y R A N T E.

(à Dorante.)

Tais-toi, Frontin. Vous ne devez pas craindre

Qu'à prendre aucun parti je veuille vous contraindre.

Je ne vous ai parlé que comme votre ami ,

Et je ne ferai point complaisant à demi.

Pesez, examinez, j'ai résolu d'attendre ,

Et j'approuverai tout : mais il m'a fait entendre

Qu'au mariage enfin vous étiez résolu.

Y pensez-vous toujours ?

F R O N T I N.

Oui, monsieur a conclu

Une fois pour toujours, qu'il faut qu'il se marie.

P Y R A N T E.

Avec qui ?

F R O N T I N.

Mais tantôt c'étoit avec Julie,

Et jusques à présent il ne s'est point dédit.

D O R A N T E.

Oui, tantôt ce dessein m'a passé par l'esprit ;

Mais depuis un moment j'ai changé de pensée.

F R O N T I N.

(à part.)

Oh je m'en doutois bien. Sa tête est renversée.

P Y R A N T E.

Auroit-elle pour vous marqué quelque froideur !  
Ou bien vous sentez-vous du penchant pour sa sœur ?

D O R A N T E.

Point du tout.

P Y R A N T E.

Pourquoi donc, dites-le moi vous-même,  
N'épouser pas Julie ? hem !

D O R A N T E.

Parce que je l'aime.

P Y R A N T E.

Parce que vous l'aimez vous ne l'épousez pas !  
C'est par-là qu'il faudroit . . .

D O R A N T E.

Non, elle a trop d'appas,

Et mon cœur pour Julie auroit tant de foiblesse,  
Que de mes sentimens elle seroit maîtresse.  
D'abord j'avois pensé que pour se rendre heureux  
Il falloit de sa femme être fort amoureux ;  
Mais j'étois dans l'erreur, & je tiens pour maxime ;  
Qu'on ne doit pour sa femme avoir que de l'estime.

P Y R A N T E.

Quel étrange système !

D O R A N T E.

Il est bien raisonné.

F R O N T I N.

Et moi, je dis . . .

D O R A N T E.

Quoi ?

FRONTIN.

Rien, je me tiens condamné.

PYRANTE.

Vous vous formez, mon fils, de bizarres scrupules,  
Que l'on pourra traiter de craintes ridicules,  
Et je crois...

DORANTE.

Permettez que, suivant mon dessein,  
Je porte à Célimène & mes vœux & ma main.  
Pour elle pénétré de la plus forte estime...

PYRANTE.

C'est-là vous entêter d'une fausse maxime;  
Et si vous y pensiez pendant quelques momens...

DORANTE.

J'y pense, &amp; la raison règle mes sentimens.

FRONTIN.

Morbleu, votre raison raisonne en précieuse,  
Et je crois franchement qu'elle est un peu quineuse.  
Tantôt elle dit blanc, tantôt elle dit noir,  
Elle blâme au matin ce qu'elle loue au soir,  
Sans cesse elle épilogue, & n'est jamais contente,  
Et c'est un vrai lutin qui toujours vous tourmente.

PYRANTE.

Tout franc, pour un valet, c'est fort bien raisonner.  
La raison ne sert point à vous déterminer.

DORANTE.

Mais mon dessein est pris.

PYRANTE.

Avant que de rien faire

Rr ij

Il faut examiner mûrement cette affaire.

Consultez-vous encor, pour n'agir point en vain;

Et si vous persistez dans le même dessein,

Mon fils, bien loin d'y faire aucune résistance,

Je vous donne déjà mon agrément d'avance.

Mais pour moi j'ai toujours été d'opinion,

Qu'on doit se marier par inclination.

*S C E N E I I.*

D O R A N T E , F R O N T I N .

D O R A N T E .

**I**L parle sensément.

F R O N T I N .

Oui, la chose est certaine.

D O R A N T E .

Crois-tu que je persiste à choisir Célimène ?

F R O N T I N .

La belle question que vous me faites-là !

Et qui peut mieux que vous répondre de cela ?

D O R A N T E .

J'en réponds : mais enfin, qu'en penses-tu ?

F R O N T I N .

Je pense

Que déjà sur cela vous êtes en balance ;

Qu'après avoir formé vingt projets tour à tour,

Vous reviendrez enfin au projet de l'amour.

D O R A N T E.

Oh bien, détrompe-toi.

F R O N T I N.

Je m'en ferois scrupule.

D O R A N T E.

De tous ces changemens je sens le ridicule.

J'ai choisi Célimène, &amp; la réflexion

Ne détruira jamais ma résolution.

En vain à ce projet l'amour veut mettre obstacle.

F R O N T I N.

Oh ! si vous persistez, je veux crier miracle.

D O R A N T E.

Tu feras bien surpris !

F R O N T I N.

Oui, monsieur, par ma foi.

D O R A N T E.

Tu le ferois bien plus, Frontin, si, comme moi,

Tu pouvois pénétrer jusqu'au fond de mon ame.

Car j'adore Julie; &amp; pour vaincre ma flamme,

Je me fais des efforts qu'on ne peut concevoir.

Souvent de ma raison je combats le pouvoir :

Je voudrois quelquefois vaincre sa résistance,

Et quelquefois mon cœur fait pencher la balance.

Attends, Frontin.

F R O N T I N.

Quoi donc ?

D O R A N T E.

Je crois qu'en ce moment

L'amour sur la raison l'emporte hautement.

Julie à mon esprit s'offre avec tous ses charmes.  
 Qu'elle est belle, Frontin ! je suis dans des alarmes.  
 Non...

F R O N T I N.

Ferme, résistez à la tentation.

D O R A N T E.

J'aurai peine à tenir ma résolution,  
 Je le vois à présent ; même pour Célimène,  
 Je sens naître en mon cœur des mouvemens de haine . . .

F R O N T I N.

De haine, dites-vous !

D O R A N T E.

Oui. C'est elle, Frontin,  
 Qui m'engage & me force à changer de dessein.

F R O N T I N.

Et par où, s'il vous plaît ?

D O R A N T E.

L'amour cède à l'estime :  
 Elle remplit mon cœur d'un espoir qui l'anime.  
 Pour un cœur délicat elle a bien plus d'attraits,  
 Qu'un amour dont le temps peut émousser les traits.  
 L'amour est inconstant, l'estime est immortelle.  
 Voilà ce que je pense.

F R O N T I N.

Et la pensée est belle !

D O R A N T E.

Elle est belle, elle est juste ; elle triomphe.

F R O N T I N.

Eh bien ;

Cédez-lui donc.

D O R A N T E.

Crois-tu qu'il ne m'en coûte rien !

Que mon cœur en gémit ! qu'il se rend avec peine !

F R O N T I N.

Je le crois.

D O R A N T E.

Oui j'estime &amp; je hais Célimène.

Cette estime m'a fait entrevoir le danger

Où , guidé par l'amour , je m'allois engager :

La crainte du péril n'étonnoit point mon ame.

F R O N T I N.

Et quel est ce péril !

D O R A N T E.

Celui d'aimer ma femme.

F R O N T I N.

Est-ce un si grand malheur !

D O R A N T E.

Oui , Frontin.

F R O N T I N.

Et pourquoi ?

D O R A N T E.

C'est que je veux toujours être maître de moi :

Si j'étois amoureux je ne pourrois plus l'être.

F R O N T I N.

C'est fort bien raisonné ; mais songez , mon cher maître ;

Tout bien considéré , que n'aimant point chez vous ,

Vous chercherez ailleurs des passe-temps plus doux :

Vous vous rappellerez les charmes de Julie ,

Et cela vous fera faire quelque folie.

D O R A N T E.

Sais-tu que quelquefois tu raisones fort bien!

F R O N T I N.

Oh je le savois bien, monsieur. Le seul moyen  
Pour sortir d'embarras, est d'épouser la belle  
Qui fait vous inspirer une ardeur si fidèle:  
Il faut de bonne grace affronter le danger.

D O R A N T E.

Qui moi, que par l'amour je me laisse engager!  
Non: d'ailleurs, je me sens un fond de jalousie...

F R O N T I N.

Quoi vous seriez atteint de cette frénésie?

D O R A N T E.

Oui, Frontin, je serois jaloux au dernier point.

F R O N T I N.

Sur ce pied-là, monsieur, ne vous mariez point:  
Plus on craint le malheur, plus le malheur est proche.  
La femme d'un jaloux, eût-elle un cœur de roche,  
Si quelqu'un du dépit saisit l'occasion,  
Ne sauroit résister à la tentation.

D O R A N T E.

Et voilà justement ce qui cause ma crainte.  
Mais je ne pourrai point résister à l'atteinte  
Que l'estime ou l'amour porteront à mon cœur  
Tant que je serai libre; & pour fuir ce malheur,  
J'imagine un moyen,

F R O N T I N.

Quel dessein est le vôtre?

D O R A N T E.

Qui m'empêche à jamais d'épouser l'une ou l'autre.

FRONTIN



FRONTIN.

Quel est-il ce moyen, ne le saurai-je pas!

DORANTE.

Tu seras étonné lorsque tu l'apprendras.

FRONTIN.

Ma curiosité devient impatiente.

DORANTE.

Je m'en vais épouser...

FRONTIN.

Qui donc?

DORANTE.

Madame Argante.

FRONTIN.

Madame Argante?

DORANTE.

Oui.

FRONTIN.

Je conviens avec vous,

Que c'est le vrai moyen de n'être point jaloux.

DORANTE.

Sans cela, tôt ou tard je ferai la folie

D'épouser, malgré moi, Célimène ou Julie.

FRONTIN.

D'ailleurs, cent mille écus peuvent faire penser...

*SCÈNE III.*

M.<sup>dc</sup> ARGANTE, DORANTE,  
NERINE, FRONTIN.

M.<sup>dc</sup> ARGANTE *sans voir Dorante.*

OUI, je veux voir Dorante.

NERINE.

Et pourquoi vous presser?

Laissez-le se résoudre.

M.<sup>dc</sup> ARGANTE.

Oh, je perds patience.

Comment? depuis une heure il résoud, il balance!  
Riche comme je suis, aimable au dernier point...

FRONTIN.

La voici, parlez donc, & ne balancez point.

M.<sup>dc</sup> ARGANTE.

Je l'aperçois lui-même. Il me cherche, Nérine,  
Il brûle de me voir.

NERINE.

Oh je me l'imagine.

FRONTIN *à Dorante.*

Comment? vous hésitez quand il faut déclarer...

DORANTE.

Ah! Frontin, donne-moi le temps de respirer.

NERINE.

Je crois que votre aspect l'embarrasse, madame.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Il m'aime, & n'oseroit me découvrir sa flamme.  
 En effet, mes appas ont jusques à ce jour  
 Inspiré du respect autant que de l'amour.  
 Mais je vais réchauffer le beau feu qui le guide,  
 Et deux de mes regards le rendront moins timide.  
 Bonjour, mon cher Dorante.

D O R A N T E.

Ah ! madame... bonjour.

F R O N T I N.

Oui, bonjour. Beau début pour lui parler d'amour!

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Je vous trouve à propos, & j'en suis si ravie...  
 Avouez franchement que vous avez envie  
 De m'ouvrir votre cœur; n'est-il pas vrai, mon cher!

F R O N T I N.

C'est pour ce sujet-là qu'il alloit vous chercher  
 Madame: vos vertus, votre argent & vos charmes  
 Font qu'il est obligé de vous rendre les armes,  
 Et que lorsqu'il vous voit il sent des mouvemens...  
 Allons, monsieur, allons, dites vos sentimens.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Quoi donc ! en nous voyant nos bouches sont muettes ?  
 Voulez-vous que nos yeux soient nos seuls interprètes ?  
 Sortons de l'embarras où nous jettent nos feux :  
 Pourquoi nous en tenir aux regards amoureux !

*( à Nérine. )*

Parlez, mon cher enfant. Vois-tu comme il soupire!

Sf ij

*L'Irrésolu,*

D O R A N T E.

*( à Frontin. )*

Madame, vos bontés . . . je ne fais que lui dire.

F R O N T I N.

Faites-vous un effort, au moins dans ce moment.

*( à madame Argante. )*

Mon maître, à ce qu'il dit, vous aime éperdûment.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Éperdûment, Nérine! ah! quel comble de gloire!

N E R I N E.

Ma foi, je n'en crois rien.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Pourquoi ne le pas croire,

Infolente!

F R O N T I N.

Oui. Madame est-elle hors d'état

De captiver le cœur d'un homme délicat?

Apprenez que mon maître est, en fait de tendresse,

Plein de raffinement &amp; de délicatesse,

Et trouve des appas, quand il a bien rêvé,

Où les autres, morbleu, n'en ont jamais trouvé.

N E R I N E.

En ce cas je me rends, &amp; n'ai plus rien à dire :

Suivez les mouvemens que le cœur vous inspire.

Si madame a pour vous de si charmans appas,

Vous pouvez l'adorer, je ne l'empêche pas.

Madame se croit belle, elle se rend justice ;

D'ailleurs, on voit souvent des amours de caprice.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Des amours de caprice! est-ce que pour m'aimer

Il faut . . .

N E R I N E.

Non. Je fais bien que vous savez charmer.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Des amours de caprice! écoutez, impudente,  
Si vous vous avisez... oh çà, mon cher Dorante,  
Que dirons-nous!

D O R A N T E.

Et mais... tout ce qu'il vous plaira.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Qu'il est tendre & galant, jamais on n'aimera  
Comme nous nous aimons, n'est-il pas vrai?

D O R A N T E.

Madame...

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

J'aime son embarras, il exprime sa flamme  
Mieux que tous les discours...

D O R A N T E.

Oui, madame, il suffit...

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Que sa réponse est pleine & d'amour & d'esprit!  
Vous savez bien pour vous tout ce que je veux faire!

D O R A N T E.

Ah! ce n'est point par-là que je vous considère.

F R O N T I N.

Non. Il admire en vous une mûre beauté,  
Un charmant embonpoint rempli de majesté;  
Car il ne peut souffrir les tailles délicates.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E à *Frontin*.

Tu ne croirois jamais à quel point tu me flattes.

Çà, faites-moi l'avou de tous vos sentimens,  
 Secondez mes soupirs par des transports charmans,  
 Dites que ma beauté vous charme & vous enflamme,  
 Dites que mon portrait est gravé dans votre ame,  
 Et que si notre hymen ne se fait dans ce jour,  
 Vous allez expirer de tristesse & d'amour.

D O R A N T E.

*(bas à Frontin.)*

J'allois vous proposer . . . ah, Frontin, qu'elle est folle!

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Que dit-il?

F R O N T I N.

Que l'amour lui coupe la parole.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

C'est l'ordinaire effet des grandes passions.  
 Mais vos tendres regards ont des expressions . . .  
 De grace, finissez un si charmant langage,  
 Je n'y puis plus tenir. A quand le mariage?

D O R A N T E.

Hé mais . . . quand vous voudrez; dès demain, que fait-on?

N E R I N E.

Quoi, monsieur, vous voulez l'épouser tout de bon!

F R O N T I N.

C'est son dessein, Nérine, & l'affaire est conclue.

N E R I N E.

Puisque votre union est si bien résolue,  
 Souffrez que la première, en ce même moment,  
 Je vous fasse à tous deux mon humble compliment.

*(à madame Argante.)*

Je m'en vais informer Célièmène & Julie

Qu'à monsieur, dès ce jour, un doux hymen vous lie.  
 Puissiez-vous vivre ensemble aussi tranquillement  
 Qu'on le doit espérer d'un tel assortiment !  
 Puissiez-vous à Dorante inspirer la tendresse !  
 Puisse Dorante en vous trouver de la jeunesse !  
 Et pour rendre le trait encor plus singulier,  
 Puissiez-vous à monsieur donner un héritier !

( elle s'en va en riant. )

F R O N T I N.

La friponne !

---

### S C E N E I V.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E, D O R A N T E,  
 Le C H E V A L I E R, F R O N T I N.

Le C H E V A L I E R.

**B**ONJOUR, maman trop adorable :  
 On a beau vous chercher, vous êtes introuvable.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Pourquoi me cherchez-vous ?

Le C H E V A L I E R.

Pour vous parler d'amour.

Il faut nous marier avant la fin du jour.

D O R A N T E à *Frontin*.

Qu'il arrive à propos !

Le C H E V A L I E R.

Ma flamme est violente,

Et je ne fais pourquoi je vous trouve charmante.  
Je viens donc vous jurer que vous avez en moi  
Un protestant tout prêt à vous donner sa foi.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Laissez-nous.

Le C H E V A L I E R.

Refuser un homme de ma sorte!

Quand je suis tout en feu, quand l'amour me transporte!

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Fi donc, petit badin, vous vous passionnez.

Le C H E V A L I E R.

Et peut-on retenir l'amour que vous donnez!

Pour vous voir un moment j'ai couru comme un lièvre.

Je sens des mouvemens . . . n'aurois-je point la fièvre!

Tâtez . . .

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Oh, je vous crois, car j'ai fû de tout temps  
Inspirer des transports si prompts, si violens . . .

Le C H E V A L I E R *se jetant à ses genoux.*

Que je meure à vos pieds si je ne vous adore.

Vous êtes ma beauté, mon soleil, mon aurore.

Belle maman, daignez m'honorer d'un regard.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Mon pauvre Chevalier, vous arrivez trop tard.

Le C H E V A L I E R.

Est-il quelque rival dont la flamme insolente . . .

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Oui, vous en avez un, le voilà, c'est Dorante.

D O R A N T E *bas au Chevalier.*

N'en crois rien, Chevalier.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.



M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Pour couronner nos feux,  
Les doux nœuds de l'hymen vont nous unir tous deux.

Le C H E V A L I E R.

Bon ! vous rêvez cela.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Non , je vous dis qu'il m'aime.  
Si vous ne m'en croyez, demandez-le à lui-même.  
Il borne tous ses vœux à se voir mon époux,  
Me le dit, me le jure.

Le C H E V A L I E R.

Il se moque de vous.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Allons , avouez donc ce que monsieur ignore.

D O R A N T E.

Que faut-il avouer !

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Que votre cœur m'adore,  
Et que vous me trouvez de si charmans appas,  
Que Vénus , près de moi , ne vous toucheroit pas.

( *au Chevalier.* )

Vous allez voir , monsieur.

D O R A N T E.

Madame , en conscience,  
Rien n'est moins véritable.

F R O N T I N *à part.*

Oh , quelle impertinence !

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Quoi !

D O R A N T E.

Mon respect pour vous ne peut être égalé ;  
Mais pour vous aimer, non, qu'il n'en soit point parlé.

Le C H E V A L I E R.

Il refuse une main trop vivement offerte ;  
Mais qui peut mieux que moi réparer cette perte !

Çà, je compte déjà notre hymen arrêté,

Ainsi je vais user de mon autorité.

J'entends, je veux, j'ordonne, en père de famille,  
Que Dorante au plus tôt épouse notre fille.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Notre fille ?

Le C H E V A L I E R.

Oui, Julie, il l'aime à la fureur.

La friponne pour lui ressent la même ardeur.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Vous ne répondez rien. Me dit-il vrai, Dorante ?

F R O N T I N.

Quelque chose approchant.

D O R A N T E.

Tout franc, madame Argante,

Monsieur le Chevalier vous convient mieux que moi,

Vous êtes nés tous deux l'un pour l'autre.

Le C H E V A L I E R.

Oui, ma foi.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Quoi ! par un feint amour vous m'auriez donc leurée ?

F R O N T I N.

C'est qu'il s'étoit mépris ; la chose est réparée.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Répondez, répondez; comment justifier...

D O R A N T E.

Je vous parle en ami, prenez le Chevalier.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E à *Dorante*.

Ah! trêve d'amitié.

Le C H E V A L I E R.

Souffrez que je vous prie,

Si c'est peu d'ordonner, qu'il épouse Julie.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E à *Dorante*.

Comment, vous l'aimez donc!

D O R A N T E.

Cela n'est que trop vrai.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Mais vous me recherchez.

F R O N T I N.

C'étoit un coup d'essai.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Un coup d'essai!

F R O N T I N.

Sans doute. Il craint d'aimer sa femme.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Et vouloit m'épouser?

F R O N T I N.

Oui. Vous saurez, madame,

Que mon maître, tranquille & sans trouble, voudroit  
Pouvoir être toujours un mari de sang froid.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

De sang froid! ah si donc.

FRONTIN.

En un mot, son système  
Est, que l'on ne doit point épouser ce qu'on aime ;  
Car en dépit des mœurs & du ton d'aujourd'hui ,  
Il veut malgré sa femme être maître chez lui.

M.<sup>de</sup> ARGANTE.

Eh bien il le fera , je lui livre l'empire.

FRONTIN.

Il l'auroit avec vous , cela s'en va sans dire ,  
Mais . . .

M.<sup>de</sup> ARGANTE.

Mais il aime Julie!

DORANTE.

Il faut vous l'avouer.

M.<sup>de</sup> ARGANTE.

Et si cruellement vous osez me jouer!

DORANTE

Ah, ne le croyez pas. Du cœur le plus sincère  
Je vous offrois ma main; mais j'étois téméraire  
D'espérer d'étouffer le feu que je ressens.  
La raison est pour vous; ses vœux sont impuissans ,  
Ils combattent sans force un penchant indomptable :  
L'amour ne peut souffrir que je sois raisonnable.

FRONTIN.

S'il l'étoit , comme il craint d'être un mari jaloux ,  
Pourroit-il faire mieux que d'être votre époux ?

M.<sup>de</sup> ARGANTE.

Que dit cet insolent ! ai-je assez peu de charmes ,  
Pour ne pouvoir causer d'inquiètes alarmes ?

Hélas ! feu mon époux pensoit bien autrement ,  
 Il ne me laissoit pas en repos un moment :  
 Avec lui ma vertu sembloit être inutile.

F R O N T I N.

Oh , mon maître avec vous seroit bien plus tranquille.

D O R A N T E.

Oui , je vous en répons.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Tant de tranquillité

Seroit , à mon avis , une autre extrémité.  
 Je hais l'empotement ; mais il n'est rien qui flatte  
 Comme une inquiétude & tendre & délicate.  
 C'est ainsi qu'avec moi vous vous comporteriez ,  
 N'est-il pas vrai ?

D O R A N T E.

Madame . . .

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Et bien-tôt vous verriez

Que mon austérité fut toujourns invincible.  
 Mille gens pour la vaincre ont tenté l'impossible ;  
 Autant de malheureux.

D O R A N T E.

Ah , je n'en doute pas.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Qu'une austère pudeur relève les appas !  
 Tout vous parle pour moi ; je suis riche , encor belle ,  
 Comme vous le voyez ; vive autant que fidèle :  
 Vous prévenant sur tout , je bornerois mes vœux  
 A vous rendre , à vous voir l'époux le plus heureux ;

T t iij

Et je ferois si bien que j'éteindrois la flamme  
Dont l'ardeur vous tourmente, en dépit . . .

D O R A N T E.

Ah, madame,

Que ne puis-je goûter un bonheur si parfait!

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Il ne tiendrait qu'à vous.

D O R A N T E.

Inutile souhait!

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Non, non, j'espère encore.

D O R A N T E.

Et moi, je desespère.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

E'coutez la raison.

D O R A N T E.

Que je suis en colère

Contre mon cœur!

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Allons, un généreux effort,

Et vous le dompterez.

D O R A N T E.

Je m'en flattois à tort.

Plus je combats l'amour, plus je sens qu'il redouble.  
Mes soupirs, malgré moi, vous décellent mon trouble.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Soupirez mon enfant, & puis regardez-moi;  
C'est le plus sûr moyen de vous guérir.

Le CHEVALIER.

Ma foi,

Soit dit sans vous fâcher, je crois tout le contraire.

Vous avez, il est vrai, le secret de me plaire,

Mais son goût & le mien ne se ressemblent pas.

M.<sup>de</sup> ARGANTE.

Quoi donc! c'est pour vous seul que j'aurois des appas!

Le CHEVALIER.

Oui, mon cœur, pour moi seul; & si vous êtes sage;

Vous devez pour moi seul songer au mariage.

M.<sup>de</sup> ARGANTE à Dorante.

Qu'en dites-vous, Dorante?

DORANTE.

Il vous conseille bien.

M.<sup>de</sup> ARGANTE.

Vous le croyez?

DORANTE.

Sans doute.

M.<sup>de</sup> ARGANTE.

Et moi, je n'en crois rien.

Consultez-vous, mon cher.

DORANTE.

Ah, plus je me consulte,

Moins vous me faurez gré de ce qu'il en résulte.

M.<sup>de</sup> ARGANTE.

Vous m'impatientez. Conclurons-nous, ou non?

DORANTE.

Madame, en vérité... j'ai perdu la raison.

FRONTIN.

Jamais il n'a mieux dit.

Le C H E V A L I E R.

Pour punir sa folie,

Il faut sans balancer le livrer à Julie.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Ce feroit le traiter avec trop de rigueur :

Je l'aime trop encor pour faire son malheur.

Rassurez-vous, monsieur, vous n'aurez point ma fille,

Et je vous dis adieu pour toute la famille.

D O R A N T E.

Ah ! payez-moi du moins d'avoir tout effayé,

Pour . . .

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Vous êtes un sot.

F R O N T I N.

Et vous voilà payé.

D O R A N T E.

Je croyois mériter . . .

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Pour toute récompense,

N'attendez de ma part que haine &amp; que vengeance.

Adieu. Vous, suivez-moi, monsieur le Chevalier.

*S C E N E V.*

D O R A N T E, F R O N T I N.

F R O N T I N.

**D**ANS tous vos procédés vous êtes singulier :

Vous méritez, monsieur, cette belle avanie,

Et votre incertitude est dignement punie.

DORANTE.



D O R A N T E.

J'avois mille raisons . . .

F R O N T I N.

Oui, maintenant je vois  
Que vous en trouveriez pour m'épouser, je crois.  
Mais enfin ces raisons, que vous trouviez si belles,  
Cèdent dans le moment à des raisons nouvelles.  
Vous préfériez la mère à l'une & l'autre sœur,  
Et dès qu'elle paroît, son aspect vous fait peur.  
Écouter votre amour, c'étoit une folie,  
Et l'entretien finit en demandant Julie.

D O R A N T E.

Sa mère m'a paru si folle en ce moment,  
Qu'elle m'a fait d'abord changer de sentiment;  
Et Julie avec elle à l'instant comparée,  
M'a paru de tout point digne d'être adorée.  
Oui, je lui vais offrir, & mon cœur, & ma main,  
Et rien ne sauroit plus m'arracher ce dessein.

F R O N T I N.

Sa mère voudra-t-elle . . .

D O R A N T E.

On saura la réduire.

F R O N T I N.

Chut, voici les deux sœurs. Que vont-elles vous dire?

*SCÈNE VI.*

CÉLIMÈNE, JULIE, DORANTE,  
FRONTIN.

JULIE.

AVEC empressement nous accourons vers vous ;  
Ma mère va bien-tôt vous avoir pour époux,  
Et nous venons, monsieur, par un respect sincère,  
Saluer, reconnoître en vous notre beau-père.

*( elles lui font toutes deux la révérence. )*

FRONTIN.

Ah ! le trait est malin.

DORANTE.

Si j'ai pû concevoir . . .

CÉLIMÈNE.

Loin de nous écarter des règles du devoir,  
Nous vous respecterons en père de famille,  
Et chacune de nous se dira votre fille.

*( Célimène fait la révérence. )*

DORANTE.

J'avoue ingénument que . . .

JULIE.

Pour moi, dès ce jour,  
Je vais mettre mes soins à vous faire ma cour.  
De vos bontés, monsieur, j'espère être appuyée,  
Et que de votre main je ferai mariée.

*( elle fait la révérence. )*

FRONTIN.

Je parlerai pour vous, je suis son favori ;  
Allez, je vous promets à chacune un mari.

D O R A N T E.

*(à Julie.)*

Te tairas-tu, maraud ! si vous vouliez m'entendre...

J U L I E.

Non vraiment, c'est un soin que je ne veux point prendre.

Je me croyois pour vous un vif attachement,

Je vous l'avoue sans fard ; mais en vous imitant

Je sens que je pourrai me donner à quelqu'autre,

Et que mon inconstance est égale à la vôtre.

Je vais trouver ma mère, afin de la presser

De célébrer la noce, où je veux bien danser.

*(elle s'en va en dansant & en chantant, après avoir fait plusieurs révérences.)*

F R O N T I N à Célimène.

Danserez-vous aussi ! mais, vous rêvez, je pense.

Hom, celle-ci n'a pas tant de goût pour la danse.

C E L I M È N E à Dorante.

J'en aurois pour un cœur qui seroit tout à moi,

Et je vous avouerais de la meilleure foi...

Qu'allois-je dire ! o ciel ! vous épousez ma mère :

La honte &amp; le respect me forcent à me taire.

Je vous quitte, monsieur, pour ne vous plus revoir.

D O R A N T E.

Madame... elle me fuit.

## S C E N E V I I.

D O R A N T È , F R O N T I N .

F R O N T I N .

E L L E est au desespoir.

Je crois qu'elle pleuroit, sa douleur est touchante,

V u ij

N'est-il pas vrai, monsieur ?

D O R A N T E.

Au fond elle est charmante.

F R O N T I N.

Qui l'emportera donc ! la raison, ou le cœur ?

D O R A N T E.

Ah ! je suis pénétré de joie & de douleur.

Je suis desespéré des mépris de Julie,

Par les pleurs de sa sœur mon ame est attendrie :

Je retombe par-là dans ma perplexité,

Et mon trouble est plus grand qu'il n'a jamais été.

Mais le dépit enfin me domine, & je jure . . .

Je n'oserois, Frontin, je crains d'être parjure.

Si l'une par ses pleurs a su gagner mon cœur,

L'autre par ses mépris irrite mon ardeur.

Allons trouver Julie. Ah ! je veux qu'elle apprenne . . .

F R O N T I N.

Allons.

D O R A N T E.

Non, il vaut mieux parler à Célièmène.

F R O N T I N.

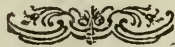
Et que lui direz-vous ?

D O R A N T E.


Je ne fais ; mais enfin . . .

Viens, suis-moi, je pourrai me résoudre en chemin.

*Fin du troisième Acte.*



---



A C T E I V.

---

*SCÈNE PREMIÈRE.*

D O R A N T E, F R O N T I N.

F R O N T I N.

**E**NFIN donc Célimène emporte la balance?

D O R A N T E.

Je me livre aux transports d'une juste vengeance,  
Je veux braver Julie.

F R O N T I N.

En conscience, là,

Combien de temps encor voudrez-vous bien cela?

D O R A N T E.

Combien je le voudrai!

F R O N T I N.

Si pendant un quart d'heure

Vous suivez ce dessein, c'est beaucoup, ou je meure.

D O R A N T E.

Moi! je pourrais changer après tous les mépris...

Ah! ne m'en parle point, le dessein en est pris.

F R O N T I N.

Mais, monsieur...

*L'Irréfolu,*

D O R A N T E.

Mais, Frontin, la chose est résolue,  
 Je fuis de mon dépit la puissance absolue,  
 Et la réflexion venant à son secours,  
 De mes feux, pour jamais, vient d'arrêter le cours.  
 J'ai fait mille sermens de n'aimer plus Julie.

F R O N T I N.

Mais cependant, monsieur, vous la trouviez jolie.

D O R A N T E.

Jolie! ah! dis plutôt que c'est une beauté;  
 Qu'on ne sauroit la voir sans en être enchanté;  
 Qu'elle a l'esprit charmant, qu'elle a la voix divine.

F R O N T I N.

Et vous ne l'aimez plus?

D O R A N T E.

Du moins je l'imagine.

F R O N T I N.

Et j'imagine, moi, que vous en êtes fou.

D O R A N T E.

Va, je te prouverai le contraire.

F R O N T I N.

Et par où?

D O R A N T E.

Par mes empressemens auprès de Célimène.  
 Oui, la reconnoissance auprès d'elle m'entraîne.  
 Elle m'aime, & je vais lui jurer mille fois,  
 Que ses divins appas m'ont rangé sous ses loix.  
 As-tu vû Nérine?

F R O N T I N.

Oh, je l'ai defabusée.

La chose, à dire vrai, n'étoit pas mal aisée,  
 Elle ne doutoit point que bien-tôt la maman  
 Ne vous dégoûtât d'elle; & pour moi, votre plan  
 M'a paru...

D O R A N T E.

Laiſſons-là ta pensée & la sienne.

A-t-elle su calmer Julie & Célimène?

Et leur a-t-elle dit que je ne voulois plus...

F R O N T I N.

Elles sont toutes deux instruites là-dessus.

D O R A N T E.

Allons donc au plus tôt...

F R O N T I N.

Célimène s'avance.

D O R A N T E.

Tu vas voir si l'amour emporte la balance.

## S C E N E I I.

CÉLIMÈNE, DORANTE, FRONTIN.

CÉLIMÈNE *entre en rêvant & sans les voir.*

**I**L a beaucoup d'esprit & beaucoup de raison.

Avoit-il pû former un pareil projet? non;

Mais sachant que ma mère est facile & crédule,

Il la vouloit, je crois, tourner en ridicule.

F R O N T I N *à Dorante.*

Elle donne un beau tour à votre beau projet.

Laiſſons-la dans l'erreur.

*L'Irrésolu,*

D O R A N T E.

C'est bien dit.

C E L I M E N E.

En effet,

Croiroit-on . . . le voici. Tâchons avec adresse  
De savoir quel est donc l'objet de sa tendresse.

F R O N T I N à *Dorante.*

Elle approche.

D O R A N T E.

Ah, Frontin!

F R O N T I N.

Quoi! qu'avez-vous, monsieur!

D O R A N T E à *Frontin.*

Qu'elle est belle!

F R O N T I N.

Charmante.

D O R A N T E.

Elle efface sa sœur.

F R O N T I N.

Oui.

D O R A N T E.

Je crains qu'à la fin sa beauté ne m'enflamme.

F R O N T I N.

Diable, gardez-vous-en; ce sera votre femme.

D O R A N T E.

Madame, quel bonheur vous présente à mes yeux!

Mais hélas! que je crains de vous être odieux!

C E L I M E N E.

Non. Il me feroit mal d'affecter de la haine,  
Et vous connoissez trop le cœur de Célimène.



Mes sentimens tantôt ont paru malgré moi.

FRONTIN *bas à Dorante.*

Son cœur est bien malade.

DORANTE.

Oui, Frontin, je le voi.

CÉLIMÈNE.

Mais n'allez pas penser qu'écoutant ma foiblesse,

Je cherche en votre cœur une égale tendresse.

Quoique votre conquête eût de quoi me charmer,

Je vous ai toujours cru peu capable d'aimer;

Ainsi je veux me vaincre, & le soin de ma gloire...

DORANTE.

Peu capable d'aimer! avez-vous pû le croire!

Quoi donc! peut-on vous voir, & ne vous aimer pas!

Vous présumez trop peu de vos divins appas,

Rien ne peut résister à leur éclat suprême:

Ils sauroient attendrir l'indifférence même.

FRONTIN.

L'indifférence même! ah, morbleu, le beau mot!

Vous mentez quelquefois joliment.

DORANTE.

Tais-toi, fot.

CÉLIMÈNE.

En vain vous me flattez d'un pareil avantage,

Ce n'est point votre cœur qui me tient ce langage.

DORANTE.

Vous me faites injure, & me connoissez peu.

FRONTIN.

Dès que vous paroissez, mon maître est tout en feu.

C'est ce qu'il me disoit tout à l'heure.

D O R A N T E.

Moi feindre !

A cet indigne effort qui pourroit me contraindre !  
D'ailleurs, quand je voudrois feindre de vous aimer,  
Mon cœur à votre aspect se laisseroit charmer ;  
Et l'éclat de vos yeux, que personne ne brave,  
D'un amant supposé fauroit faire un esclave.

F R O N T I N.

On ne badine point avec votre beauté.  
La peste, il y fait chaud !

C E L I M E N E.

Dites la vérité.

Pourquoi donc osiez-vous proposer à ma mère  
De l'épouser ?

D O R A N T E.

De grace, oublions cette affaire,  
J'avois quelques raisons pour en user ainsi ;  
Mais...

F R O N T I N.

Traitons le sujet qui nous assemble ici.

D O R A N T E.

Oui, madame, songez que ma plus forte envie  
Est de m'unir à vous, & pour toute ma vie :  
Trop heureux, si daignant approuver mon dessein,  
Vous consentez, madame, à me donner la main.  
Vous ne répondez rien ! ah ! rompez ce silence,  
Et permettez du moins qu'une douce espérance...

C E L I M E N E.

Une mère a sur nous un pouvoir absolu ;

Obtenez son aveu , notre hymen est conclu.  
Mais je crains que ma sœur . . .

D O R A N T E.

( *Julie paroit , & écoute sans être vûe.* )

Non, belle Célimène,

Je veux jusqu'au trépas vivre dans votre chaîne :  
Ce n'est que votre hymen qui peut combler mes vœux,  
Et de tous les mortels je suis le plus heureux.  
Que je vous trouve en tout préférable à Julie !  
Madame , c'en est fait , pour jamais je l'oublie.  
Puisque vous acceptez & ma main & mon cœur ,  
Je jure à vos genoux que jamais votre sœur . . .

( *il aperçoit Julie.* )

Juste ciel !

C É L I M È N E.

Qu'avez-vous ?

F R O N T I N.

Achevez donc.

D O R A N T E.

Je jure . . .

( *il se lève.* )

Je ne puis.

F R O N T I N.

D'où vous vient . . . ah ! voici l'enclouûre.

*SCÈNE III.*

JULIE, CÉLIMÈNE, DORANTE,  
FRONTIN.

JULIE à Célimène.

Vous lui faites jurer de ne m'aimer jamais,  
Ma sœur! craignez-vous tant l'effet de mes attraits!  
Monsieur à vos genoux vous livre la victoire:  
S'il ne fait des sermens, vous n'osez pas le croire.  
Ah! vous ne rendez point justice à vos appas.  
Qu'est-ce donc! vous voilà tous deux dans l'embarras!  
Vous ne répondez rien! craignez-vous ma présence!  
Du moins honorez-moi de votre confiance.  
Quoi! pas un mot! Frontin, ils se taisent tous trois.

FRONTIN.

Les transports de l'amour nous étouffent la voix.

(*Julie se met à rire.*)

CÉLIMÈNE à Julie.

Ce que vous avez vû vous en doit assez dire,  
Pour n'avoir pas besoin de vous en faire instruire:  
Mais par votre discours je connois aisément,  
Que l'aveu qu'on m'a fait vous blesse vivement;  
Et par son embarras je remarque de même,  
Que votre aspect le jette en un desordre extrême.  
Je m'inquiète peu d'où cela peut venir,  
Et vous pouvez tous deux vous en entretenir.

(*elle sort.*)

## SCÈNE IV.

DORANTE, JULIE, FRONTIN.

JULIE à *Dorante*.

CE que je viens de voir a lieu de me surprendre ;  
 Et dans vos procédés j'ai peine à vous comprendre.  
 Ma mère ce matin a reçu votre foi ;  
 Tout prêt à l'épouser, vous la quittez pour moi :  
 Quand j'y pense le moins, j'apprends cette nouvelle.  
 Je vous dirai bien plus, car je suis naturelle,  
 J'espérois que bien-tôt je la saurois par vous ;  
 Et dans le même instant, je vous trouve aux genoux  
 De ma sœur, lui jurant . . .

DORANTE.

Oui, je suis trop sincère,  
 Madame, pour vouloir vous en faire un mystère.  
 J'estime votre sœur, je l'épouse demain,  
 Si votre mère veut approuver ce dessein.

JULIE.

Ma mère ! vous venez de lui faire une offense  
 Qui mérite plutôt qu'elle en tire vengeance.

DORANTE.

Je ferai mes efforts pour fléchir son courroux.

JULIE.

Hé bien, je vous promets . . . de lui parler pour vous.

DORANTE.

Vous parlerez pour moi, vous, madame ?

Moi-même.

D'où vous vient donc, monsieur, cette surprise extrême!

D O R A N T E.

C'est que je m'attendois à vous voir tout tenter  
Pour rompre mon projet.

J U L I E.

Vous osiez vous flatter

Jusqu'à croire, monsieur, que je serois jalouse  
De cette préférence! & . . .

F R O N T I N.

Souvent il se bloufe

Dans ses opinions.

J U L I E.

Oh la plaifante erreur!

Donnez-vous à ma mère, ou demandez ma sœur,  
Tout cela m'est égal, & mon indifférence  
Ira de pair, au moins, avec votre inconstance,  
Qui me réjouit fort, au lieu de m'affliger:  
C'est l'unique façon dont je veux me venger.  
Aimer ou n'aimer pas, rien ne m'est plus facile;  
Et si j'ai l'esprit vif, j'ai le cœur fort tranquille.

D O R A N T E.

Je vous fais très-bon gré de sa tranquillité,  
Elle remet le mien en pleine liberté.

J U L I E.

Il peut se promener sans le moindre scrupule,  
Cela m'amusera: j'aime le ridicule,  
Sur-tout quand il excelle; & le vôtre est parfait.

Nous préférer ma mère est un excellent trait,  
Comique, original.

( elle rit de toute sa force. )

FRONTIN à Dorante.

Qu'en dites-vous ?

DORANTE.

J'enrage.

Elle me pique au vif.

FRONTIN.

Quoi, pour un badinage

Vous vous déconcertez ?

DORANTE.

C'est du mépris.

FRONTIN.

D'accord.

Voulez-vous vous venger ? riez encor plus fort.

Allons, gai...

DORANTE.

Sais-tu bien que ton impertinence...

Pourroit bien à la fin...

JULIE.

Vous me boudez, je pense.

On veut vous égayer, vous prenez l'air grondeur.

Est-ce que ma gaieté vous donne de l'humeur ?

FRONTIN à Julie, d'un ton vif.

Vous avez tort aussi de n'être pas fâchée.

Il voit que tout-à-coup vous voilà détachée ;

L'amour propre en pâtit.

DORANTE.

Faquin, qui dit cela ?

*L'Irrésolu,*

FRONTIN.

Qui me le dit, monsieur! l'état où vous voilà.  
C'est assez, croyez-moi, jouer la comédie;  
Malgré vous & vos dents, vous adorez Julie,  
Et vous l'adorez, j'ose vous en jurer.

JULIE.

Non, il me haïra s'il ne me voit pleurer.

FRONTIN.

Cela se pourroit bien . . . vous vous mettez à rire  
Dans le moment qu'il croit que votre cœur soupire.  
Je vous le dis tout net, cela n'est point plaisant,  
Un tendre desespoir est bien plus amusant.

JULIE.

Puisqu'un air douloureux auroit pour lui des charmes,  
Je veux bien par bonté verser deux ou trois larmes.  
Mon cher Dorante, hélas, me quitter pour ma sœur!  
Quel triomphe pour elle, & pour moi quel malheur!

*(elle feint de pleurer.)*

Cela vous plaît-il mieux?

DORANTE.

Vous m'insultez, madame,  
Ce procédé cruel vient d'étouffer ma flamme.

JULIE.

Quoi, vous m'aimiez encore, & vous vouliez changer?

FRONTIN.

Eh vraiment oui, madame, afin de se venger.

JULIE.

De qui?

FRONTIN.

De vous.

JULIE.



JULIE.

Pourquoi !

FRONTIN.

Vous êtes trop charmante ;

Voilà votre défaut , & cela le tourmente.

JULIE.

Et par quelle raison !

FRONTIN.

C'est qu'il veut commander ;

Mais quand on aime trop , il faut toujours céder.

JULIE.

Monsieur aime l'empire !

FRONTIN.

Et l'empire suprême.

JULIE.

Comment nous accorder ! je l'aimerois de même.

DORANTE.

Vous l'aimeriez , madame !

JULIE.

Autant que vous du moins.

J'aime l'indépendance ; on perdrait tous ses soins

A vouloir me gêner , & jamais de ma vie

Je ne prendrai la loi que de ma fantaisie.

FRONTIN.

C'est parler nettement à son futur époux.

JULIE.

Lui ? nous avons rompu.

FRONTIN.

( à Dorante. )

Rompu ! le croyez-vous !

Yy

D O R A N T E.

Sans doute je le crois , si madame est sincère.

J U L I E.

Tout naturellement voilà mon caractère :  
Soyez sûr que jamais je ne me contraindrai ,  
Que c'est ma volonté que je consulterai ,  
Et point celle d'autrui.

F R O N T I N.

Si par hasard la vôtre . . .

J U L I E.

Elle me conduira plus sûrement qu'une autre.  
En prenant un époux j'engagerai ma foi ,  
Et tant qu'il m'aimera je lui répons de moi.

F R O N T I N.

S'il étoit libertin.

J U L I E.

Oh , c'est une autre affaire.

F R O N T I N.

Cela n'a pas besoin du moindre commentaire.

( à Dorante. )

Mais vous ne risquez rien , car vous êtes tout fait  
Pour aimer votre femme.

D O R A N T E.

Oui , je sens en effet

Que je l'adorerai , quoi qu'on en puisse dire ;  
Et les mœurs d'aujourd'hui ne pourront me séduire.

J U L I E.

Ni moi non plus.

D O R A N T E.

Ni vous !

J U L I E.

J'en ferois bien ferment.

J'aimerois un mari qui seroit mon amant ;  
 Pour l'en récompenser, je serois sa maîtresse.

D O R A N T E.

Et peut-être un peu trop.

J U L I E.

Si ce terme vous blesse ,  
 Je m'en vais m'expliquer. Quand on s'aime, je croi  
 Que le desir de plaire est la suprême loi :  
 Sur deux cœurs bien unis l'amour seul a l'empire.  
 Mais rien n'est plus choquant que de s'entendre dire  
 Je veux, je ne veux pas. Avec moi ce ton-là  
 Réussiroit très-mal.

F R O N T I N à *Dorante*.

Retenez bien cela.

D O R A N T E à *Frontin*.

Oui, madame, en effet, aime l'indépendance.

J U L I E.

Il faut de part & d'autre égale complaisance.  
 L'obéissance aveugle est fort de votre goût,  
 Mais au mien ce seroit un très-mauvais ragoût ;  
 Et s'il faut achever de me faire connoître,  
 J'aimerois un mari, je haïrois un maître.  
 Je crois que vous voilà bien dûement averti ;  
 Et si mon tour revient, prenez votre parti.

D O R A N T E.

Il est tout pris, madame. Un pareil caractère,  
 Puisqu'il faut à mon tour vous parler sans mystère

Me semble un peu scabreux, & ne me tente pas.  
Celui de votre sœur a pour moi plus d'appas,  
Je m'y tiens.

J U L I E.

C'est bien fait. Ma sœur est doucereuse ;  
Mais une humeur pareille est bien-tôt ennuyeuse :  
Rien n'est fastidieux comme l'égalité.  
J'aime à voir dans l'humeur de la variété.  
Un caractère vif, un peu d'étourderie ,  
Produisent à la fin quelque tracasserie ;  
Cela réveille, on songe au raccommodement ,  
Un mari se ranime & redevient amant.  
Voilà ce que j'ai fû d'une parente habile,  
Dont la vie est heureuse & n'est jamais tranquille.

D O R A N T E.

Pour moi, je n'aime point tant de variété,  
Rien n'est plus de mon goût que l'uniformité.

J U L I E.

Monsieur aime l'ennui.

D O R A N T E.

La paix en dédommage.

J U L I E.

Ma sœur vous la promet, portez-lui votre hommage ;  
Moi, je vais voir ma mère, adoucir son aigreur,  
Pour vous faire jouir d'un tranquille bonheur.

D O R A N T E.

Parlez-vous tout de bon ?

J U L I E.

C'est ma plus forte envie,  
Dût-elle me coûter le repos de ma vie.

D O R A N T E.

De votre vie ! o ciel !

F R O N T I N.

Ah, sexe dangereux !

Vous voilà subjugué par trois mots doucereux.

D O R A N T E.

Eh puis-je y résister !

F R O N T I N *à part.*

Quelle foible cervelle !

## S C E N E V.

D O R A N T E, J U L I E, N E R I N E,  
F R O N T I N.

N E R I N E.

**Q**U'ON m'écoute, j'apporte une grande nouvelle,

Depuis une heure entière, en son particulier,

Madame tient conseil avec le Chevalier :

Voici le résultat de leur haute folie.

Pour vous punir, monsieur, d'avoir aimé Julie,

Et d'avoir témoigné la vouloir épouser,

On a pris le parti de vous la refuser.

J U L I E.

On a bien fait.

N E R I N E.

Comment !

J U L I E.

Oui, j'en suis très-contente.

Y y iij

Vous m'étonnez. De plus, comme on fait que Dorante  
N'aime point Célimène, on consent de bon cœur  
Qu'il l'épouse au plus tôt.

JULIE à *Dorante.*

Courez vite à ma sœur,  
Qu'elle apprenne par vous ces heureuses nouvelles.

FRONTIN.

Courons, volons, l'amour nous prêtera ses aîles.

NÉRINE.

Qu'est-ce donc que ceci! depuis quelques momens,  
Il s'est fait entre vous d'étranges changemens!

FRONTIN.

Juges-en, nous allons épouser Célimène,  
Et l'arrêt prononcé ne nous fait point de peine.

JULIE.

Oui, Nérine, le ciel vient d'exaucer ses vœux,  
Il va trouver l'objet qui doit le rendre heureux.

## SCÈNE VI.

DORANTE, JULIE, Le CHEVALIER,  
FRONTIN.

Le CHEVALIER à *Dorante.*

**J**E te cherchois.

DORANTE.

Pourquoi!

Le C H E V A L I E R.

Pour te voir enrager.

Le parti qu'on a pris doit beaucoup t'affliger.

Tu filois le parfait avec cette charmante,

On te donne sa sœur; la chose est affommante,

D'autant plus que ce soir j'épouse cette enfant.

D O R A N T E.

Monsieur le Chevalier a l'air bien triomphant.

Le C H E V A L I E R.

Tu le vois. La maman est fort vindicative;

Et plus elle t'aimoit, plus sa colère est vive.

( à Julie. )

Ma belle, malgré vous, vous nous obéirez;

Mais consolez-vous-en, car vous m'adorerez.

D O R A N T E.

Chevalier.

Le C H E V A L I E R.

Quoi?

D O R A N T E.

Sais-tu que la plaisanterie

Commence à me lasser! trêve de raillerie.

N E' R I N E *au Chevalier.*

Madame & vous, monsieur, vous vous flattez en vain

De pouvoir l'engager à vous donner la main;

Elle n'en fera rien, c'est moi qui vous l'affure.

Le C H E V A L I E R.

Il faut donc réformer ce qu'on vient de conclure.

N E' R I N E.

Oui, je vois que l'amour contre vous a conclu.

Le C H E V A L I E R.

As-tu pris ton parti monsieur l'irrésolu?

D O R A N T E.

Oh, très-absolument.

Le C H E V A L I E R.

Quel est-il je te prie?

D O R A N T E.

C'est de ne point souffrir qu'on m'enlève Julie.

Quiconque y prétendra, pourra s'en repentir.

Le C H E V A L I E R.

Je veux la consulter avant de repartir.

(à Julie.)

Lequel aimez-vous mieux, répondez ma charmante!

J U L I E.

Mon choix n'est pas douteux.

N E R I N E.

Et ce choix, c'est Dorante.

Me démentirez-vous?

J U L I E.

Je ne te réponds rien.

N E R I N E.

L'entendez-vous, monsieur?

Le C H E V A L I E R.

Oh oui, je l'entends bien;

Ce silence discret est un aveu sincère.

(à Julie.)

Si vous ne m'aimez point, je ne vous aime guère.

Dorante est mon ami, vous nous charmez tous deux:

Sans amour, j'aurois tort d'aller troubler vos feux;

Et d'ailleurs, votre sœur, vous, ou la bonne femme,

Tout m'est bon.



## SCÈNE VII.

M.<sup>de</sup> ARGANTE, JULIE, NÉRINE,  
DORANTE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER à M.<sup>de</sup> Argante.

Vous venez très-à-propos, madame;  
Nos projets . . .

M.<sup>de</sup> ARGANTE à Dorante.

Vous savez ce que j'ai décidé.  
Ma conduite répond à votre procédé.  
Plus de prétention sur Julie : elle est vaine ,  
Je viens d'en disposer. Épousez Célimène ,  
J'y consens ; mais pour vous c'est tout ce que je puis.

DORANTE.

J'estime Célimène, & foible que je suis,  
Voulant forcer mon cœur à lui rendre justice ,  
Je n'en puis obtenir un pareil sacrifice ;  
Il revient à Julie , il l'adore : je sens ,  
Contre un penchant si doux, mes efforts impuissans.  
L'adorable Julie a sur moi trop d'empire ;  
Je le dis devant elle, & j'ose vous le dire,  
Dût un si tendre amour redoubler sa fierté,  
Et bleffer votre esprit déjà trop irrité.  
Je vois mon ridicule, en me blâmant moi-même ,  
De retourner si-tôt au seul objet que j'aime,  
Après avoir osé, par un coupable éclat,

Tenter contre l'amour un indigne attentat.  
 Je vous ai fait outrage : excusez la foiblesse  
 Qui me fait , malgré moi , délibérer sans cesse ,  
 Et qui m'offrant toûjours un nouveau sentiment ,  
 Dès mes plus jeunes ans fut mon cruel tourment.  
 J'en triomphe à la fin , je la hais , la déteste :  
 Si vous me pardonnez , je promets , je proteste ,  
 Je jure , que jamais je ne balancerai ,  
 Que par mon seul penchant je me gouvernerai ,  
 Qu'un premier mouvement fera ma loi suprême ,  
 Et que je m'y tiendrai contre la raison même.  
 Comptez donc pour toûjours que Julie a mon cœur ,  
 Qu'il borne tous ses vœux à s'en voir possesseur :  
 Je vous la redemande avec toute l'instance  
 Qui peut de mon amour prouver la violence.  
 Si je ne puis fléchir votre injuste courroux ,  
 Il faut qu'en cet instant j'expire à vos genoux.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E *le relevant.*

Le petit scélérat !

D O R A N T E.

Si l'on commet un crime  
 En ne sentant pour vous qu'une parfaite estime ,  
 J'avoue , en rougissant , que je suis criminel.

N E R I N E.

L'aveu n'est pas flatteur , mais il est naturel.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Tenez , quoiqu'il m'ait dit une sottise en face ,  
 Il joint à ses discours tant de feu , tant de grace ,  
 Que le dépit ne peut contre lui m'animer.

(à Dorante.)

A la fin vous serez obligé de m'aimer :  
Ne le sentez-vous pas ?

D O R A N T E.

Cela m'est impossible.

Si suivant ma raison je devenois sensible ,  
J'ose vous assurer que vous seriez mon choix ;  
Mais cet objet charmant me retient sous ses loix.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E à Julie.

Coquine !

D O R A N T E lui baisant la main.

Il faut qu'enfin vous m'accordiez Julie ,  
Ou le moindre délai peut me coûter la vie.  
Laissez-vous attendrir.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E poussant un long soupir.

Ah , barbare ! pourquoi

Tout ce que tu dis-là n'est-il pas dit pour moi ?

J U L I E.

N'allez pas m'imputer . . .

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Taisez-vous , insolente ;

Gardez-vous pour jamais de penser à Dorante.

J U L I E.

Eh que ferai-je donc ?

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Songez au Chevalier.

Le C H E V A L I E R à Julie.

Non , je vous le défends.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Que vous êtes grossier !

Z z ij

Et pourquoi, s'il vous plaît, ne voulez-vous plus d'elle!

Le C H E V A L I E R.

C'est que j'en veux à vous, je vous trouve plus belle.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Monsieur le Chevalier, dans sa vivacité,  
A quelquefois des traits dont on est enchanté.

Le C H E V A L I E R.

On me l'a toujours dit.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Mais foyez le plus sage.

Je prétends vous donner Julie en mariage :  
Nous allons terminer cette affaire aujourd'hui,  
Et vous me vengerez de ma fille & de lui.

J U L I E.

Si j'osois dire un mot...

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Vous avez l'impudence...

D O R A N T E à *madame Argante.*

Je vois que votre cœur se livre à la vengeance,  
Et que tous mes efforts ne peuvent vous fléchir;  
Mais de vos dures loix le mien va s'affranchir.  
Je ne dis plus qu'un mot, songez-y bien, madame.  
Vous espérez en vain triompher de ma flamme,  
Elle est à toute épreuve, & votre autorité  
Ne peut rien sur mon goût, ni sur ma volonté.  
Je vous laisse un moment. Croyez, je vous supplie,  
Que mes vœux pour jamais sont fixés à Julie :  
Il faut me l'accorder, ou rompre absolument.

Le CHEVALIER.

Pour un irrésolu, c'est parler nettement.  
Allons, belle maman, concluez; il me semble  
Qu'il vous parle raison.

M.<sup>de</sup> ARGANTE.

Que l'on nous laisse ensemble,  
Il faut que vous & moi nous discussions ceci.

Le CHEVALIER.

C'est fort bien avisé. Sortez.

*SCENE VIII.*

M.<sup>de</sup> ARGANTE, Le CHEVALIER.

Le CHEVALIER.

EN raccourci,  
Parlons & terminons; car je puis, à bon titre,  
Entre Dorante & vous me porter pour arbitre.  
Voyez-vous cette tête; elle abonde en raison,  
Et je vais vous fournir des conseils à foison.

M.<sup>de</sup> ARGANTE.

Cette tête est bien jeune.

Le CHEVALIER.

Et n'en est que plus forte.  
Je suis un vrai Caton, ou le diable m'emporte.  
Demandez-moi conseil, & vous l'éprouverez.

M.<sup>de</sup> ARGANTE.

Approuvez mes desseins, & vous m'en convaincrez.

Le C H E V A L I E R.

Vos desseins sont très-bons , mais très-impraticables.  
Voulez-vous gouverner des cœurs ingouvernables!

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Mes filles sont à moi.

Le C H E V A L I E R.

Sans contestation ;

Mais non jusqu'à régler leur inclination.  
Comment voudriez-vous forcer celle d'un autre ,  
Quand vous ne pouvez pas triompher de la vôtre!

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Suis-je pas la maîtresse!

Le C H E V A L I E R.

Hé, oui, de vos ducats;

Mais maîtresse des cœurs, ne le présumez pas.  
Ce sont des libertins, ils suivent leur caprice.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Et je veux m'en venger.

Le C H E V A L I E R.

Çà, rendons-nous justice.

Dorante, jeune, riche, aimable au par-dessus,  
Vous épousera-t-il? ne vous en flattez plus.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Et pourquoi vient-il donc m'en donner l'assurance,  
Me le proposer même?

Le C H E V A L I E R.

Oh, pourquoi!

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Oui.

Le C H E V A L I E R.

Je pense

Qu'il vous l'a fait connoître amplement.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Et par où!

Le C H E V A L I E R.

Par où! voici le fait. Le pauvre diable est fou.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Vous l'êtes donc aussi: renoncer à Julie  
Pour vouloir m'épouser, c'est la même folie.

Le C H E V A L I E R.

Distinguons, s'il vous plaît. Je suis gueux & cadet,  
Une mère fort riche est justement mon fait.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Oui, vous aimez mon bien, & non pas ma personne.

Le C H E V A L I E R.

J'adore l'un & l'autre, adorable pouponne.

Vos traits & votre argent, votre argent & vos traits  
Ont par leur union d'invincibles attraits.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Mais Julie a du bien.

Le C H E V A L I E R.

Pas tant que vous, ma reine.

Vos billets au porteur sont d'un poids qui m'entraîne  
Et me fait succomber. Mes belles qualités

Vous entraînent aussi: l'un par l'autre emportés,  
Moi tantôt le plus fort, vous tantôt la plus forte,  
Nous nous laissons aller au poids qui nous emporte;  
Et par ce mutuel & doux emportement,  
Nous nous trouvons liés indissolublement.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Indiffolublement ! l'expression est belle.

Le C H E V A L I E R.

Oui.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Mais à mon oreille elle est un peu nouvelle.

Le C H E V A L I E R.

Je le crois bien , ma foi ; je viens de l'inventer  
Exprès pour vous surprendre & pour vous enchanter.M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Vous y réussissez.

Le C H E V A L I E R.

Tout de bon , ma princesse ;

Je veux être pour vous un héros de tendresse :

Vous me rendrez plus fou qu'un vieillard amoureux ;

Et nous nous piquerons d'extravaguer tous deux ;

Nous nous aimerons même après le mariage.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Vous promettez beaucoup.

Le C H E V A L I E R.

Je tiendrai davantage.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Qui m'en fera garant ?

Le C H E V A L I E R.

Ma vive passion.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Nos âges ont un peu de disproportion.

Le C H E V A L I E R.

Bon ! trente ans plus ou moins , c'est une bagatelle.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.



M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Mais enfin je commence à n'être plus si belle,  
Du moins à ce qu'on dit.

Le C H E V A L I E R.

Qui le dit a menti.

Vous avez mille appas : c'est un fait garanti  
Par mes yeux, par mon cœur. Malheur au téméraire,  
Au fat, qui m'osera soutenir le contraire.

*(mettant la main sur la garde de son épée.)*

Ceci vous défendra contre le monde entier,  
Et de votre beauté je suis le Chevalier.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Je n'y puis plus tenir, vous m'allez rendre folle.

Le C H E V A L I E R.

Et vous, vous m'enchantez, vous êtes mon idole :

Vous me verrez toujours . . . donnez-moi cette main.

*(il lui baise la main.)*

Quand nous marierons-nous ?

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Peut-être dès demain.

Le C H E V A L I E R.

Dorante en même-temps épousera Julie.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E *vivement.*

Ah ! ne m'en parlez point.

Le C H E V A L I E R.

Auriez-vous la folie

De balancer encore entre Dorante &amp; moi ?

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Non pas ; mais le dépit . . .

Le C H E V A L I E R.

Mais le don de ma foi

N'est qu'à ce prix. Je veux vous avoir toute entière ;  
Et pour m'en assurer, la plus sûre manière  
C'est que de votre amant vous fassiez un beau-fils.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Vous êtes donc jaloux !

Le C H E V A L I E R.

Princesse, à votre avis,

Ai-je tort ? vous l'aimiez ; mais s'il est votre gendre,  
Vous n'aurez rien sur lui désormais à prétendre.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Mais vous donnant parole . . .

Le C H E V A L I E R.

Oui, parole ; non, non,

Cela ne suffit pas, l'amour est un fripon.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Donnez-moi, tout au moins, le temps de me résoudre.

Le C H E V A L I E R.

Pas un instant.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Bon Dieu, quel tyran !

Le C H E V A L I E R.

Que la foudre

M'écrase en ce moment, si je souffre un délai !

Décidez tout-à-l'heure, ou parbleu je romprai.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E *tristement.*

Puisque vous le voulez, dites-lui qu'il espère.

Le C H E V A L I E R.

Je lui porte parole, & j'amène un notaire.

Sans adieu, mon amour.

## S C E N E I X.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E *seule.*

MON amour! Après tout,  
Ce garçon est aimable, & peut venir à bout  
De bannir de mon cœur l'infidèle Dorante.  
Qu'il y faudra d'efforts! son image charmante  
Malgré moi me surprend, m'agite; mais enfin...

## S C E N E X.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E, P Y R A N T E,  
P Y R A N T E.

JE viens de voir mon fils dans un mortel chagrin.  
Voulez-vous empêcher un hymen si fortable,  
Et ne prendrez-vous point un parti raisonnable!  
Son humeur & la vôtre ont si peu de rapport,  
Que si vous l'épousiez, je plaindrois votre sort.  
Songez-y bien, madame, & souffrez qu'on vous dise...

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Doucement, vous m'allez lâcher quelque sottise,  
Car je vous vois venir; mais tous ces discours-là  
Ne me conviennent plus.

P Y R A N T E.

Pour finir tout cela,  
Consentez que mon fils épouse ce qu'il aime,  
Et songez qu'à votre âge...

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

A votre âge vous-même.

Ne le voilà-t-il pas sur mon âge aussi-tôt!

Je fais ce que je veux, je fais ce qu'il me faut :

J'ai fait réflexion sur ce que je dois faire,

Et j'ai plus de raison que vous ni votre père,

Ni que tous vos aïeux.

P Y R A N T E.

Oh ! je n'en doute point.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Et vous faites fort bien.

P Y R A N T E.

Mais revenons au point

Qui m'amène vers vous.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Donnez-vous patience :

L'affaire, ce me semble, est assez d'importance

Pour mériter, monsieur, que j'y pense deux fois,

Et l'on attendra bien ma réponse, je crois.

*S C E N E X I.*M.<sup>de</sup> A R G A N T E, P Y R A N T E, L Y S I M O N.

L Y S I M O N.

**A**H ! vous voilà, monsieur. Bonjour, madame Argante.

Vraiment, je viens d'apprendre une chose plaisante.

Vous mariez mon fils sans que j'en sache rien.

Je viens vous dire, moi, qu'il a trop peu de bien

Pour qu'il puisse épouser Julie ou Célimène,  
Et que . . .

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Sur ce sujet ne foyez point en peine :  
Si mes filles n'ont pas assez de bien pour lui,  
Peut-être pourra-t-on se résoudre aujourd'hui  
A faire en sa faveur un si bon mariage,  
Que vous le trouverez fort à son avantage.

L Y S I M O N.

Et quelle est la personne à qui vous prétendez . . .

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Faut-il vous le dire ?

L Y S I M O N.

Oui.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Mon Dieu, vous m'entendez.

L Y S I M O N.

Point.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

S'il n'épouse pas Célimène ou Julie,  
Vous ne devinez pas à qui je le marie !

L Y S I M O N.

En aucune façon.

M.<sup>de</sup> A R G A N T E.

Mais regardez-moi bien.

L Y S I M O N.

Hé bien, je vous regarde, & ne devine rien.  
Je suis las à la fin de tout ce badinage,  
Et si . . .

Vous n'en ferez pourtant pas davantage ;  
 Et lorsque j'aurai pris mes résolutions,  
 Je vous informerai de mes intentions.  
 Adieu, mes chers messieurs, je suis votre servante.

---

*S C E N E X I I.*

P Y R A N T E, L Y S I M O N.

L Y S I M O N.

**J**E ne comprends plus rien à cette extravagante.

P Y R A N T E.

Je m'en vais la rejoindre, & tâcher de savoir  
 Quels sont donc ses desseins : je crois les entrevoir,  
 Mais si vous voulez croire un homme qui vous aime,  
 Tâchez en tout ceci de prendre sur vous même,  
 Et suivez . . .

L Y S I M O N.

Oh, monsieur, gouvernez votre fils.

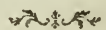
Je fais que vous aimez à donner des avis ;  
 Et moi, comme il me plaît, je prétends me conduire,  
 C'est-là ma folie.

P Y R A N T E.

Oui ! je n'ai rien à vous dire.

Bien-tôt par les effets nous pourrons voir, je croi,  
 Qui se gouverne mieux, ou de vous, ou de moi.

*Fin du quatrième Acte.*



---



---

 A C T E V.
 

---



---

## SCENE PREMIERE.

C E L I M E N E , N E R I N E ,

N E R I N E .

OUI, j'ai si bien parlé, qu'enfin madame Argante  
 A quitté le dessein de s'unir à Dorante,  
 Et par un effort triste, & pour elle, & pour vous,  
 Consent que de Julie il devienne l'époux;  
 Même elle a fait venir sur le champ son notaire,  
 Afin de terminer aujourd'hui cette affaire.

C E L I M E N E .

Il épouse ma sœur! hé qui l'eût cru, dis-moi,  
 Après qu'il m'a donné sa parole & sa foi!

N E R I N E .

L'aventure est cruelle, & franchement j'admire...

C E L I M E N E .

Plus cruelle cent fois que je ne le puis dire.  
 Car enfin, je te parle à présent sans détour,  
 L'amour propre est blessé tout autant que l'amour.  
 Dorante m'étoit cher, sa perte m'est sensible;  
 Mais de m'en consoler il me seroit possible,  
 S'il ne me falloit point, pour surcroît de malheur,

De mes foibles attraits voir triompher ma sœur.  
C'est là ce qui me tue.

N E' R I N E.

Ah, bon! je suis ravie  
Que vous foyez sensible une fois en la vie.

C E' L I M E N E.

Je crève de dépit.

N E' R I N E.

Et vous n'avez pas tort.  
Jurez deux ou trois fois, cela soulage fort,  
Dit-on.

C E' L I M E N E.

Pour un moment fais trêve au badinage,  
Dis-moi par où ma sœur emporte l'avantage.  
Quoi donc! pour m'effacer a-t-elle tant d'appas!

N E' R I N E.

Non; elle a l'air coquet, & vous ne l'avez pas.  
La beauté bien souvent plaît moins que les manières.  
Les belles autrefois étoient prudes & fières,  
Et ne pouvoient charmer nos sévères aïeux,  
Qu'en affectant un air modeste & vertueux;  
Mais dans ce siècle-ci, c'est une autre méthode:  
Tout ce qui paroît libre est le plus à la mode.  
Une belle à présent, par des regards flatteurs,  
Tendres, insinuans, va relancer les cœurs;  
Et moins elle paroît digne d'être estimée,  
Et plus elle jouit du plaisir d'être aimée.  
On veut se voir heureux dès qu'on est engagé,  
Et l'on traite à présent l'amour en abrégé.



Si bien qu'une beauté qui fuit cette méthode,  
Est comme un bel habit qui n'est plus à la mode.

C E L I M E N E.

Tu me fais concevoir ce qui fait mon malheur.  
Mais j'ai tout employé pour cacher ma douleur;  
Et même, quand j'ai vû qu'on m'enlevoit Dorante,  
J'ai su, sans balancer, paroître indifférente.  
Cela ne suffit pas pour me venger de lui,  
Et je veux hautement le braver aujourd'hui.

N E R I N E.

Comment!

C E L I M E N E.

Pour lui prouver que mon cœur le méprise,  
Je viens de projeter une grande entreprise.

N E R I N E.

C'est...

C E L I M E N E.

De me marier au plus tôt.

N E R I N E.

Par ma foi,

C'est comme je voudrois me venger aussi, moi.

C E L I M E N E.

Le plus tôt vaut le mieux. Je veux même qu'on croie  
Que je cède Dorante avec bien de la joie.

N E R I N E.

Vous êtes glorieuse, & ce noble dépit  
Vous donne une manière, un certain tour d'esprit;  
Qui vous sied mieux vingt fois que l'air de pruderie.  
La peste! que l'amour vous a bien dégourdie!  
Et quel est, s'il vous plaît, le mortel fortuné

Que pour ce prompt hymen vous avez destiné!

C E L I M E N E.

Le Chevalier . . .

N E R I N E.

Il doit épouser votre mère.

C E L I M E N E.

J'empêcherai par-là qu'il ne soit mon beau-père:

N E R I N E.

Et vous aimerez mieux en faire votre époux.

Le projet est sensé: je ferois comme vous.

C E L I M E N E.

D'une telle union je vois la conséquence.

N E R I N E.

Votre mère, en effet, plaindroit peu la dépense.

Toute vieille qui prend un mari de vingt ans,

N'en peut rien obtenir qu'à beaux deniers comptans,

Avide des plaisirs que le fripon ménage,

Pour lui plaire elle met tout son bien au pillage:

Le drôle fait sa bourse, & vend cher ses faveurs,

Tant qu'il ait ruiné la vieille & les mineurs.

C E L I M E N E.

Prévenons ce malheur, & . . .

N E R I N E.

J'ai fait votre affaire,

Car le Chevalier vient d'offenser votre mère.

Il vouloit, tout d'abord, qu'elle lui fit un don

De ses meilleurs effets; mais moi j'ai tenu bon;

Et, selon mes avis, ma prudente maîtresse

S'est réservé le droit de lui faire largesse,

Selon qu'à son égard il se comporteroit ;  
 Prévoyant sagement qu'il la mépriseroit  
 Dès que du coffre-fort elle le rendroit maître.  
 Mais lui, sans en démordre, a si bien fait connoître  
 Qu'il n'en vouloit qu'aux biens de la bonne maman,  
 Qu'à la fin rebutée elle a changé de plan :  
 Embrassant un parti plus conforme à son âge,  
 Elle veut se borner aux douceurs du veuvage ;  
 Et moi, j'ai si bien sù la tourner, la plier,  
 Qu'elle va vous donner enfin au Chevalier.

C E L I M E N E.

Je ferai mes efforts pour paroître contente ;  
 Heureuse si je puis mortifier Dorante.

N E R I N E.

Le voici ; laissez-moi lui parler un moment.

*(Dorante fait une profonde révérence à Célimène, qui n'y répond qu'en le regardant avec un air de mépris. Elle sort.)*

## S C E N E I I.

D O R A N T E, N E R I N E.

N E R I N E à Dorante qui paroît rêveur.

O N donne à votre choix un plein consentement,  
 Vos vœux sont accomplis ; & quoi qu'elle en soupire,  
 Madame m'a permis de venir vous le dire ;  
 Julie en est instruite, & je vais à l'instant  
 Le dire à votre père, & le rendre content.

---

*SCENE III.**DORANTE seul.*

**J**E puis donc me flatter que j'épouse Julie . . .  
Mais l'épouser si-tôt, c'est faire une folie.  
Étant homme de guerre, & tout prêt à partir,  
A m'engager ainsi puis-je donc consentir?  
A peine marié, si je quitte ma femme,  
La longue liberté peut corrompre son ame.  
L'absence d'un mari fait souvent son malheur,  
Et trop de confiance expose au deshonneur.  
Julie est sage, mais c'est être mal habile  
Que de trop présumer de son sexe fragile;  
Et qui veut l'empêcher d'être foible & léger,  
Doit de l'occasion lui sauver le danger.  
Hé quelle occasion plus belle que l'absence?  
Je frémis d'y penser. Mais sans extravagance  
Pourrois-je différer ou changer mon dessein?  
Non : mes justes frayeurs me retiennent en vain.  
Que je suis malheureux ! à quoi bon tant de plaintes ?  
J'imagine un moyen qui peut calmer mes craintes.  
Embrassons un état qui, loin de m'éloigner,  
Me fasse en ma maison toujours vivre & régner.  
Je n'en connois aucun qui soit mieux mon affaire  
Que d'endosser la robe, & d'être sédentaire.  
Un grave magistrat est bien moins exposé,  
Qu'un guerrier par l'honneur toujours tyrannisé,

Et qui, cherchant au loin d'illustres aventures,  
 Souvent reçoit chez lui de fâcheuses blessures.  
 Oui, la robe convient à mon cœur délicat :  
 Faisons donc au plumet succéder le rabat.  
 J'en plairai moins peut-être à ma future épouse,  
 Mais je sens dans mon ame un fonds d'humeur jalouse  
 Qui ne pourroit jamais souffrir l'éloignement,  
 Et qui de mon bonheur me feroit un tourment.  
 M'y voilà résolu, je vais quitter l'épée,  
 Et par-là ma frayeur se trouve dissipée.

S C E N E I V.

DORANTE, FRONTIN *traverse le Théâtre,*  
*portant l'équipage d'un homme de robe.*

D O R A N T E.

O U vas-tu donc, Frontin ?

F R O N T I N.

Je reviens à l'instant ;

Je m'en vais équiper notre vieux président.

D O R A N T E.

Mon oncle a, ce me semble, assez de domestiques.

F R O N T I N.

Oui, mais qui ne sont pas assez bons politiques

Pour être sous sa main quand il en a besoin.

Votre oncle est libéral, & fait payer le soin

Que je prends de lui plaire. En ce noir équipage ;

Il s'en va visiter un grave personnage,

B b b iij

Chez qui cet attirail est décent & requis.

Ah! qu'il est différent de celui d'un marquis!

D O R A N T E.

Cela doit être. Attends.

F R O N T I N.

Monseigneur, qu'allez-vous faire?

Vous ôtez votre épée!

D O R A N T E.

Oui, tiens.

F R O N T I N.

Sans vous déplaire;

Puis-je vous demander à quelle intention?

D O R A N T E.

Donne-moi cette robe, & point de question.

Le rabat.

F R O N T I N *d'un air étonné.*

Le rabat! cette noire perruque,

La voulez-vous aussi pour vous couvrir la nuque!

D O R A N T E *mettant la perruque noire.*

Affurément, cela ne me siéra point mal.

F R O N T I N.

Non, pour aller en masque & pour courir le bal.

D O R A N T E.

Va chercher un miroir.

F R O N T I N.

Le bon homme Lycandre,

Si vous m'amusez trop, se lassera d'attendre.

D O R A N T E.

Hé bien, tu lui diras que je t'ai retardé.

(*Frontin sort.*)

## SCENE V.

DORANTE *seul.*

J'AURAI sous ce harnois l'air un peu trop guindé;  
 Ce me semble; n'importe, un extérieur sage  
 Donne du relief aux nœuds du mariage.  
 Ma femme, en me voyant & grave & sérieux;  
 Sera plus réservée, & tout en ira mieux.

## SCENE VI.

DORANTE, FRONTIN.

FRONTIN *apportant un miroir de toilette.*

TENEZ, la glace est nette, & va, je vous assure,  
 Peindre fidèlement votre sombre figure.  
 Vous paroissez déjà triste, froid & rêveur,  
 Et, par ma foi, j'en ris du meilleur de mon cœur.  
*(il rit de toute sa force.)*

DORANTE.

N'en ris point tant, Frontin, la robe a son mérite:  
 Je m'y trouve à ravir, & sa grace m'invite  
 A briller désormais sous ce grave ornement.

FRONTIN.

Bon, vous voulez railler.

DORANTE.

Très-sérieusement

Je veux changer d'état, c'est chose résolue ;  
Cette robe me plaît.

F R O N T I N.

Vous avez la berlue.

D O R A N T E.

Non, j'achette une charge, & me fais Conseiller.

F R O N T I N.

En voici bien d'une autre. Il faut vous éveiller,  
Car vous rêvez, je crois.

D O R A N T E.

Crois plutôt que je veille.

Le parti que je prends n'est pas une merveille ;  
Bien d'autres, avant moi, d'aussi bonne maison,  
M'en ont donné l'exemple.

F R O N T I N.

Oui, pour bonne raison,  
Votre oncle, je le fais, a fait la même chose ;  
Mais quant à vous, monsieur, je n'en vois pas la cause.  
Vous êtes jeune, brave, & dans votre métier  
Déjà fort avancé. Quoi ! pour se marier  
Faut-il prendre une robe ?

D O R A N T E.

Oui, précaution sage.

F R O N T I N.

Ma foi, mon cher patron, en fait de mariage,  
Il faut s'attendre à tout : vous aurez beau changer,  
La robe & le plumet courent même danger.  
Un mari doit glisser sur tout ce qu'il hasarde.  
La vertu d'une femme est sa plus sûre garde.

Elle



Elle veille bien mieux que les yeux d'un époux,  
Et dès qu'elle s'endort, on coëffe le jaloux.

D O R A N T E.

Tes fots raisonnemens . . .

F R O N T I N.

Voici votre future.

S C E N E V I I.

D O R A N T E, J U L I E, F R O N T I N.

J U L I E *accourant.*

**E**NFIN vous triomphez . . . Bon Dieu, quelle figure!  
Que veut dire ceci? vous voilà tout changé.  
Avez-vous, dites-moi, le cerveau dérangé?

F R O N T I N.

Vous avez deviné.

D O R A N T E.

Faquin, ce badinage

Pourroit sur votre dos attirer quelque orage.  
Je suis déjà si las de vos mauvais discours . . .

J U L I E.

De cette vespérie interrompez le cours,  
Et dites-moi d'où vient votre métamorphose . . .  
Non, sans que vous parliez, j'en pénètre la cause.  
L'espoir de m'épouser vous met en belle humeur,  
Et pour me divertir . . . Mais vous me faites peur,  
Je vous en avertis: quittez cet équipage,  
Il a je ne fais quoi de triste & de sauvage.

*L'Irrésolu,*

D O R A N T E.

Si bien donc que la robe a pour vous peu d'appas ?

J U L I E.

Je la respecte fort, mais je ne l'aime pas :

C'est une vision qui me choque la vûe.

J'aimerois cent fois mieux n'être jamais pourvûe ,

Que d'épouser un homme avec cet attirail.

F R O N T I N à *Dorante.*

C'est tout dire en trois mots pour sauver le détail.

D O R A N T E à *Julie.*

Pour moi, je ne vois pas d'où vous vient cette haine.

J U L I E.

Si la seule apparence &amp; m'ennuie &amp; me gêne ,

Jugez ce que l'effet produiroit sur mon cœur.

F R O N T I N *bas à Julie.*

Pouffez.

J U L I E à *Dorante.*

Qu'avez-vous donc ! vous voilà tout rêveur.

Voyez ce que la robe en un moment opère !

Oste-la lui, Frontin, ou je m'enfuis.

D O R A N T E.

J'espère

Que ce faux préjugé...

J U L I E.

Vous vous moquez, je croi.

Préjugé ! viens, Frontin.

F R O N T I N.

Quoi, madame !

J U L I E *lui ôte sa robe & son rabat.*

Aide-moi.

Préjugé ! rendons-lui sa forme naturelle.

D O R A N T E *voulant empêcher Julie  
de lui ôter sa robe.*

Quoi donc ! que faites-vous !

J U L I E.

Comme épouse fidèle,  
Et prompte à vous servir, souffrez qu'en ce moment  
Je vous marque mon zèle & mon empressement.

D O R A N T E *à Julie.*

E'coutez.

J U L I E.

Pas un mot, je suis trop occupée.  
Dépêchons-nous, Frontin.

*( lui remettant l'épée au côté. )*

Je vous rends votre épée,

Et de ma propre main je vous fais chevalier.

F R O N T I N *lui mettant son chapeau.*

Et moi, par conséquent, je suis votre écuyer.

J U L I E *le considérant.*

Ah je vous reconnois ! vous voilà sous les armes,  
Et semblez à mes yeux avoir de nouveaux charmes.  
Plus de robe sur-tout, & vive le plumet.

Suivez-moi chez ma mère, elle vous le permet,  
Et m'a même ordonné que je vinssé vous prendre  
Pour vous mener chez elle, où je vais vous attendre.

D O R A N T E.

Mais . . .

J U L I E.

Sans adieu.

*SCÈNE VIII.*

D O R A N T E , F R O N T I N .

F R O N T I N .

**L**A robe a très-mal réussi ;  
Aussi vous aviez l'air d'un amoureux transi.

D O R A N T E .

Me voilà pour toujours dégoûté de Julie . . .

F R O N T I N .

Bon ! vous n'y pensez pas ; l'affaire est accomplie ,  
Ou du moins autant vaut.

D O R A N T E .

Ah ! je lis dans son cœur.

Un époux sérieux , assidu , lui fait peur ;  
Sa présence déjà la gêne & l'incommode ,  
Et si l'on veut lui plaire , il faut être à la mode .  
Non , il n'en fera rien . Julie a mille attraits  
Dont la force , il est vrai , m'enchaîne pour jamais ,  
Je ne puis aimer qu'elle , & c'est ma destinée ;  
Mais moi , l'épouser ! non : puisqu'elle est obstinée  
A mépriser l'état que je veux embrasser ,  
De tout engagement je dois me dispenser .  
Je cède aux mouvemens de mon ame alarmée .  
Allons , partons , Frontin , & rejoignons l'armée ;  
Au milieu des périls j'éteindrai mon amour ,  
Ou vivrai libre au moins jusqu'à mon dernier jour .

FRONTIN.

Mais, monsieur, s'il vous plaît, songez . . .

DORANTE.

Point de langage;

Je parts dans quatre jours, songe à mon équipage.

## SCENE IX.

FRONTIN, un LAQUAIS.

un LAQUAIS.

DONNEZ-moi, s'il vous plaît, tout ceci.

FRONTIN.

De bon cœur.

Prends tout ton attirail, il nous porte malheur.

## SCENE X.

FRONTIN *seul*.

MON maître est, sans mentir, un homme bien étrange!  
 A toute heure il balance, à tout moment il change.  
 Ma foi, je ne fais plus deormais qu'en penser.

## SCENE XI.

NERINE, FRONTIN.

NERINE.

DEUX noces à la fois! que nous allons danser!  
 Hé bien, voilà ton maître au comble de la joie,

Et lorsque pour quelqu'un mon adresse s'emploie,  
Tout réussit.

F R O N T I N.

Pas trop.

N E R I N E.

Pas trop ! mais dès ce soir

On signe le contrat.

F R O N T I N.

Peut-être. A te revoir,

Mon enfant.

N E R I N E.

Où vas-tu ?

F R O N T I N.

Je vais graisser mes bottes ;

Et bien-tôt affrontant vent, neige, pluie & crottes,  
Nous courrons à la gloire en dépit de l'amour.

N E R I N E.

Comment ! vous nous laissez !

F R O N T I N.

Adieu, jusqu'au retour.

Que Julie après tout ne soit point inquiète,  
Nous pourrons l'épouser quand la paix sera faite.

N E R I N E.

Quoi ! dans le même instant qu'on vient de s'accorder . . .

F R O N T I N.

Quand nous nous marierons, nous voulons résider,  
Et pour cause. Épouser, partir dans la semaine,  
C'est pour peu de plaisir prendre bien de la peine.

N E R I N E.

Pourquoi donc tant presser, tant prier ?

FRONTIN.

En effet ;

Mais quand on aime trop, on ne fait ce qu'on fait,  
On fuit sa passion : la raison vient, tracasse,  
Et d'un cœur tout en feu fait un cœur tout de glace.

NERINE.

C'est-à-dire, Frontin, que Dorante est jaloux,  
Et n'ose en s'éloignant se confier à nous !

FRONTIN.

Oui, tu te mets au fait. Julie est belle & vive,  
On la laisse exposée à quelque tentative ;  
Et comme sur l'honneur nous ne badinons point,  
Nous craignons de nous voir quelque jour un adjoint.

NERINE.

Un adjoint ! qu'est cela !

FRONTIN.

Ce mot n'est pas moderne :

Un adjoint, c'est, ma chère, un mari subalterne ;  
C'est un vicegérant, un blondin favori,  
Qui prend en tapinois la place du mari.

NERINE.

Hé fi ! craint-on cela quand on aime une fille . . .

FRONTIN.

Peste ! il dit que chez lui c'est un mal de famille.

NERINE.

Le bon homme, à coup sûr, sera bien affligé,  
Ne sachant point encor que son fils a changé.  
Plein de joie il stipule avec notre notaire,  
Lorsque Dorante songe à rompre cette affaire.

Je m'en lave les mains, & n'en veux plus parler.  
 Il brouille la fusée, il peut la démêler.  
 C'est un homme incertain, dont la tête est fêlée;  
 Allez tous deux au diable, & j'en suis consolée.

---

*S C E N E X I I.*

FRONTIN *seul.*

**L'**ADIEU me paroît tendre & touchant, par ma foi,  
 J'en dirois tout autant à sa place; mais moi,  
 Dois-je souffrir au fond des écarts de mon maître?  
 Allons voir le bon homme, il fixera peut-être . . .  
 Mais il vient.

---

*S C E N E X I I I.*

PYRANTE, LYSIMON, FRONTIN.

PYRANTE.

**E**COUTEZ.

LYSIMON.

Vous me parlez en vain.

PYRANTE.

Croyez-moi.

LYSIMON.

Rien ne peut empêcher mon dessein.

Toûjours desobéir! toûjours me contredire!

L'impudent! il osoit, sans même m'en instruire;

E'poufer



Épouser une folle à cinquante ans passés :

P Y R A N T E.

Mais il n'y pense plus, & . . .

L Y S I M O N.

Ce n'est pas assez.

Je prétends le punir d'une telle insolence,

Et le faire enfermer.

P Y R A N T E.

Bon, bon, quelle apparence,

Qu'après . . .

L Y S I M O N.

J'ai sur cela voulu le quereller.

Savez-vous de quel ton il vient de me parler !

P Y R A N T E.

Son peu d'égard pour vous avec raison vous blesse ;

Mais qui produit cela ! c'est le peu de tendresse

Que vous lui témoignez en chaque occasion :

Vous ne lui faites voir que de la passion,

A vos corrections l'emportement préside,

Et vous ne montrez point que la raison vous guide.

Or c'est la raison seule, & non l'emportement,

Qui tire les enfans de leur égarement.

L Y S I M O N.

Pour les spéculatifs ce discours fait merveilles ;

Il enchante d'abord l'esprit & les oreilles :

Veut-on le pratiquer ? on voit incontinent,

Que ce discours si sage est fort impertinent.

P Y R A N T E.

Point du tout, & mon fils me prouve le contraire.

L Y S I M O N.

Hé morbleu ! vous cherchez en tout à lui complaire :  
 Mais s'il aimoit Julie à présent malgré vous ,  
 Que voulant l'épouser il vous mît en courroux ,  
 Pourriez-vous vous flatter , père prudent & sage ,  
 De le forcer à rompre un pareil mariage !

P Y R A N T E.

Je n'ai qu'à dire un mot , il y renoncera.

L Y S I M O N.

Vous vous moquez de moi.

P Y R A N T E.

Non. Quand il vous plaira ,  
 Je feindrai devant vous que je veux qu'il renonce  
 A l'hymen de Julie.

L Y S I M O N.

Hé bien , si sa réponse  
 Est qu'il obéira , j'ose vous protester  
 Que je veux désormais en tout vous imiter.  
 Aux desirs de mon fils je souscrirai sans peine.

P Y R A N T E.

Il faudra donc lui faire épouser Célimène.  
 Clitandre votre aîné n'a point encor d'enfans ,  
 Il est toûjours malade . . .

L Y S I M O N.

Il n'est pas encor temps . . .

P Y R A N T E.

Pour remettre un ami dans la meilleure voie ,  
 Je veux bien de mon fils suspendre un peu la joie.  
 Il vient. Toi , ne dis mot.

FRONTIN *à part.*

Plaisant évènement!

Son fils n'obéira que trop facilement.

## SCENE XIV.

PYRANTE, LYSIMON, DORANTE,  
FRONTIN.DORANTE *à son père.*

JE vous cherchois, monsieur, pour vous prier d'entendre . . .

PYRANTE.

E'coutez-moi plutôt, je m'en vais vous surprendre.

Vous m'avez vû, mon fils, jusques à ce moment

Donner à vos desirs un plein consentement :

Pourrez-vous me marquer votre reconnoissance

De toutes mes bontés & de ma complaisance ?

Le prix que j'en demande, est que, sans balancer,

A l'hymen projeté vous vouliez renoncer.

Je viens de me brouiller avec madame Argante ;

Ainsi préparez-vous à remplir mon attente.

LYSIMON *à Pyrante.*

Bon, il n'en fera rien.

PYRANTE.

Patience, attendez.

DORANTE.

Je dois exécuter ce que vous commandez,

Et j'ai de mon bonheur une marque certaine,

Pouvant sur ce sujet vous obéir sans peine.

Ddd ij

P Y R A N T E.

Mais il faut dès ce jour quitter cette maison.

D O R A N T E.

Dès ce jour!

P Y R A N T E.

Oui vraiment, &amp; pour bonne raison.

D O R A N T E.

Vous pourriez différer . . . mais enfin il n'importe,

Vous avez vos raisons pour presser de la sorte,

Et ce qui vous convient est ma suprême loi.

P Y R A N T E à *Lyfimon.*

Hé bien, qu'en dites-vous?

L Y S I M O N.

Je suis tout hors de moi.

Votre système est bon, j'en vois tout le mérite,

Et je veux désormais réformer ma conduite.

Je vais trouver mon fils, mais daignez un moment

M'aider de vos conseils dans ce commencement.

Venez.

P Y R A N T E.

*(à Dorante.)*

Très-volontiers . . . Je reviens tout-à-l'heure.

L Y S I M O N.

Ne perdons point de temps.

P Y R A N T E. *(à Frontin.)*

Je vous suis. Toi demeure

Pour le defabuser sur l'ordre . . .

F R O N T I N.

Oui, monsieur.

*(à part.)*

Je veux quelques instans le laisser dans l'erreur.

## S C E N E X V.

D O R A N T E , F R O N T I N .

F R O N T I N .

**E**NFIN vous voilà libre, &, selon votre envie,  
 Votre père consent que vous quittiez Julie.  
 Vous allez vous en voir éloigné pour jamais.  
 Voyez quelle bonté ! prévenir vos souhaits !

D O R A N T E *se promenant à grands pas.*

Tais-toi. Dès ce jour même il veut qu'on se sépare !  
 Cet empressement-là me semble assez bizarre.  
 Il m'a parlé d'ailleurs avec une hauteur . . .  
 Quoi ! si de cet hymen je faisois mon bonheur,  
 Il exigeroit donc le plus prompt sacrifice  
 Des plus tendres desirs ! ah ! c'est une injustice ;  
 N'est-il pas vrai, Frontin ? & j'attendois de lui . . .  
 A-t-il dit qu'il falloit la quitter aujourd'hui ?  
 Réponds.

F R O N T I N .

Vous m'avez dit de garder le silence ;  
 Je suis dans le respect & dans l'obéissance.

D O R A N T E .

Oh, fais trêve une fois à tes fades discours.

*( il s'arrête tout court. )*

Ne pouvoit-il pas bien attendre quatre jours ?

Parle-donc . . . non, tais-toi.

*( il se jette dans un fauteuil. )*

Rappelons nos idées.

D d d iij

Cet ordre dans le fond s'accorde à mes pensées,  
Je dois partir bien-tôt, & mon père a raison . . .

*( en se levant brusquement. )*

Mais quoi ! dès aujourd'hui quitter cette maison !  
Frontin.

F R O N T I N.

Délibérez s'il faut que je réponde,  
Car je suis discret, moi.

D O R A N T E.

Que le ciel te confonde !

*( il rêve. )*

Va-t-en trouver Julie.

F R O N T I N.

Oui.

D O R A N T E.

Non , reste en ce lieu.

F R O N T I N.

Soit.

D O R A N T E.

Je m'en vais lui dire un éternel adieu . . .  
Ah ! jamais ma douleur ne pourra le permettre . . .  
Approche cette table , il faut par une lettre  
L'informer que mon père est cruel jusqu'au point  
D'exiger . . .

F R O N T I N.

Pour le coup je ne me tairai point ;  
Car ne vouliez-vous pas rompre ce mariage ?

D O R A N T E.

Il est vrai ; mais enfin on auroit pu . . .

*( il écrit. )*

FRONTIN.

Je gage

Que vous n'êtes pas sûr de ce que vous pensez.

Vous écrivez trois mots, puis vous les effacez.

DORANTE *après avoir écrit.*

Porte-lui ce billet, &amp; fais-lui bien entendre

Que mon père . . . attends donc. Avant que de le rendre,

Tu diras . . .

*(il reprend le billet : après l'avoir lu, il le déchire.)*

FRONTIN.

Bon, voilà le billet déchiré.

DORANTE *avec transport.*

On veut m'en séparer, mais je l'épouserai.

Éloignez-vous de moi trop importuns scrupules,

Fades raisonnemens &amp; craintes ridicules;

Mon esprit fuit mon cœur, l'amour est ma raison,

Et la raison pour moi n'est plus qu'un noir poison.

FRONTIN.

Oui, oui, défaites-vous de cette tracassière.

DORANTE.

Je m'en vais me jeter aux genoux de mon père

Et de madame Argante; &amp; si je n'obtiens rien,

Pour faire mon bonheur il est un sûr moyen.

FRONTIN.

Quel est-il, s'il vous plaît?

DORANTE.

J'enlèverai Julie.

FRONTIN.

Fort bien. J'ai souhaité, monsieur, toute ma vie

D'assister une fois à quelque enlèvement,

Et je m'en vais avoir ce divertissement.

*SCENE XVI.*

DORANTE, JULIE, CÉLIMÈNE,  
Le CHEVALIER, FRONTIN.

DORANTE *court au devant de Julie, & se jette à ses genoux.*

AH! prenez part, madame, à l'excès de ma peine.  
Si vous m'abandonnez, ma disgrâce est certaine ;  
Si vous m'aimez toujours, quoi qu'il puisse arriver . . .

JULIE.

Que faites-vous ?

FRONTIN.

Madame, il va vous enlever.

JULIE.

M'enlever ?

FRONTIN.

Oui sans doute, & dès ce moment même.

JULIE.

Votre discours me cause une surprise extrême :  
Tout conspire, Dorante, à contenter nos vœux,  
Et l'hymen, dès ce jour, va nous unir tous deux.

DORANTE.

Dès ce jour !

JULIE.

Oui sans doute, & j'ai vû votre père  
Signer notre contrat, aussi-bien que ma mère.

DORANTE.

Ah ciel ! il m'avoit dit . . .

FRONTIN.



FRONTIN.

C'étoit pour faire voir

Combien sûr votre esprit il avoit de pouvoir,  
 Afin que Lyfimon reconnût dans la suite,  
 Qu'il doit de votre père imiter la conduite.

Le CHEVALIER.

Je fens de cet exemple un effet assez doux,  
 Mon père me marie en même-temps que vous;  
 Au lieu de la maman, on me donne madame,  
 Et l'on traite la chose avec la bonne femme.

DORANTE à Célimène.

Et vous y consentez !

CELIMÈNE.

Je fais tout mon bonheur  
 De lui donner bien-tôt, & ma main, & mon cœur.

## SCÈNE DERNIÈRE.

PYRANTE, JULIE, CELIMÈNE,  
 DORANTE, Le CHEVALIER,  
 FRONTIN.

PYRANTE.

ENFIN, graces au ciel, j'ai fini mon ouvrage,  
 Nous venons de conclurre un double mariage.

( à Dorante. )

J'ai pendant quelque temps troublé votre bonheur;  
 Mais vous allez sortir heureusement d'erreur.

Je n'ai jamais rien tant souhaité dans ma vie,  
 Que de pouvoir un jour vous unir à Julie.  
 J'ai signé : tout est prêt, suivez-moi promptement,  
 Et mêlez votre joie à mon ravissement.

*( ils sortent tous, hors Dorante & Frontin. )*

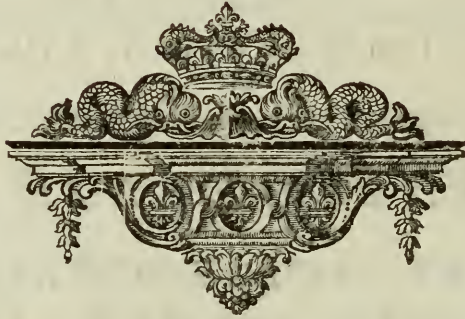
FRONTIN à Dorante.

Julie est tout à vous ; nous voilà hors de peine.

DORANTE après avoir rêvé.

J'aurois mieux fait, je crois, d'épouser Célimène.

F I N.



LE  
MÉDISANT.

---

---

*COMÉDIE.*

---

---

---

## A C T E U R S.

Le BARON.

La BARONNE.

MARIANNE, fille du Baron.

VALÉRE, frère de Marianne.

DAMON, amant de Marianne.

LÉANDRE, amant de Marianne.

Le marquis de RICHESOURCE, autre amant  
de Marianne.

ISABELLE, sœur de Richesource.

LISETTE, suivante de Marianne.

JAVOTTE, suivante d'Isabelle.

Le MARQUIS, père de Léandre.

FRONTIN, valet de Léandre.

Un ÉCUYER.

Six LAQUAIS.

*La Scène est à Paris, dans la maison du Baron.*



LE  
MÉDISANT,  
*Comédie.*



ACTE PREMIER.

*SCENE PREMIERE.*

Le BARON, La BARONNE,

Le BARON.

**H**E bien, sur ce sujet n'ayons point de querelle ;  
Oui, ma femme, autrefois vous fûtes jeune & belle,  
Et, grace à vos vertus, le lardon scandaleux  
Ne m'a point mis au rang des époux malheureux,  
Ou si mon front par vous a reçu du dommage,  
Je l'ignore, & pour moi c'est un grand avantage.

La BARONNE.

Comment donc ! vous doutez . . .

Le B A R O N.

Ah! point d'empirement.

Je m'en vais vous parler plus positivement,  
 Et je protesterai, s'il le faut, pour vous plaire,  
 Que je suis seul exempt du malheur ordinaire;  
 Mais par vous cet honneur est mis à trop haut prix,  
 Et je suis moins heureux que les autres maris.

La B A R O N N E.

Quoi, le plaisir d'avoir la femme la plus sage...

Le B A R O N.

Il n'est plus question de sagesse à votre âge;  
 Ou celle dont il faut vous piquer à présent,  
 C'est d'avoir un esprit facile & complaisant,  
 Et d'adoucir par-là le poids de ma vieillesse:  
 Mais vous contrariez & querellez sans cesse,  
 Jamais sur aucun fait nous ne sommes d'accord.

La B A R O N N E.

Non; j'ai toujours raison, vous avez toujours tort:  
 Devant tout l'univers je le ferai connoître.

Le B A R O N.

En un mot comme en cent, je veux être le maître.

La B A R O N N E.

Et moi je veux qu'ici tout se fasse à mon gré.

Le B A R O N.

Le pouvoir d'un mari doit être révééré.

La B A R O N N E.

Le pouvoir d'une femme est plus considérable,  
 Lorsque la femme en tout est la plus raisonnable.

Le B A R O N.

Et le prouvez-vous bien en voulant que Damon  
E'pouse notre fille?

La B A R O N N E.

Oui, monsieur; pourquoi non?

Le B A R O N.

Outre qu'il a besoin d'une riche alliance,  
Le croyez-vous au fond digne de sa naissance?  
Jamais homme ne fut plus dangereux que lui;  
Il donne un mauvais tour aux actions d'autrui,  
Tout le monde est en butte à ses traits satyriques,  
Et l'on craint en tous lieux ses malignes critiques.  
Ses amis, s'il en a, n'en peuvent être exempts,  
D'autant plus dangereux dans ses traits médifans,  
Qu'il cache son venin & sa langue traîtresse  
Sous les dehors trompeurs d'une humble politesse.  
Fi! vouloir que ma fille accepte un tel époux,  
C'est prétendre introduire une peste chez nous.

La B A R O N N E.

Hé vous le haïssez faute de le connoître:  
Mais pour moi qui fais mieux tout ce qu'il en peut être,  
Je soutiens...

Le B A R O N.

Hé morbleu, je le connois trop bien:  
Depuis qu'il est chez nous, je n'y connois plus rien;  
Contre moi ses discours vous aigrissent sans cesse,  
Nos enfans n'ont pour nous ni respect, ni tendresse;  
Moi-même il me prévient si souvent contre vous,  
Que je ne puis vous voir sans me mettre en courroux,

Et qu'à tous les instans nous nous brouillons ensemble.  
 Des traits aussi marqués auroient dû ce me semble,  
 Vous le faire haïr autant que je le hais,  
 Et remettre entre nous l'union & la paix.  
 Mais de votre amitié c'est en vain qu'il abuse,  
 Il a toujours raison, & c'est moi qu'on accuse.

La B A R O N N E.

Donnez à mes desseins un plein consentement,  
 Et vous verrez bien-tôt qu'il n'est point...

Le B A R O N.

Non vraiment :

Je ne le donnerai sur aucun mariage,  
 Que lorsque de ma fille il aura le suffrage;  
 Il faut la consulter.

La B A R O N N E.

La consulter! pourquoi,  
 Monsieur? prit-on le soin de me consulter, moi,  
 Lorsqu'il fut question de nous unir ensemble?  
 Je veux que sur cela ma fille me ressemble.  
 Je ne vous aimois point, cependant j'obéis;  
 Et ma fille prendra celui que je choisís.

Le B A R O N.

Oui! puisque vous parlez avec cette insolence,  
 Je vais avec rigueur user de ma puissance;  
 Et pour en revenir à mon premier dessein,  
 Marianne au couvent entrera dès demain.

La B A R O N N E.

Au couvent! nous verrons.

Le B A R O N.

Taisez-vous.

La BARONNE.



La B A R O N N E.

Moi, me taire!

J'aimerois mieux mourir.

Le B A R O N.

Vous ne pourriez micux faire.

La B A R O N N E.

Quoi! vous avez le front de me traiter ainsi!

Le B A R O N.

Par la mort...

## S C E N E I I.

Le B A R O N, La B A R O N N E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

**H**E', bon Dieu! quel desordre est ceci!

On vous entend crier du milieu de la rue.

Pour mettre le holà je suis vîte accourue;

Ne finirez-vous point!

Le B A R O N.

Je changerai de ton

Si-tôt que j'aurai mis ma femme à la raison.

L I S E T T E *à part.*

Bon! c'est lui déclarer une guerre éternelle.

La B A R O N N E.

Je n'en démordrai point.

Le B A R O N.

La maudite femelle!

La B A R O N N E.

Le vieux fou!

*Le Médisant,*

Le B A R O N.

C'est ainsi que je suis respecté!

La B A R O N N E.

Je ne reconnois point ici d'autorité.

Le B A R O N.

Que maudit soit celui qui fit notre assemblage!

L I S E T T E.

Admirables effets des nœuds du mariage!

Quelle docilité! quel doux rapport d'humeurs!

Allons, dites-vous donc encor quelques douceurs.

Le B A R O N.

Ah! trêve, s'il vous plaît, à la plaisanterie;

Je ne suis point d'humeur d'entendre raillerie.

La B A R O N N E.

Ni moi: quoi qu'il en soit, j'ai tort ou j'ai raison;

Mais je veux à mon gré gouverner ma maison.

Le B A R O N.

Oh parbleu, nous verrons.

L I S E T T E.

D'où vient votre querelle?

N'est-ce pas au sujet de Marianne!

Le B A R O N.

Oui, d'elle.

L I S E T T E.

Hé bien?

Le B A R O N.

Nous avons mis en question, d'abord,

S'il falloit l'envoyer au couvent.

L I S E T T E.

C'est à tort!

Que vous délibérez sur un sujet semblable.

Le B A R O N.

Eh pourquoi, s'il vous plaît? je vous trouve admirable.

L I S E T T E.

Pour vingt raisons au moins.

Le B A R O N.

Vingt raisons!

L I S E T T E.

Tout autant.

Le B A R O N.

Sachons donc . . .

L I S E T T E.

Je m'en vais vous le dire à l'instant.

La première est, monsieur, qu'elle n'en veut rien faire.

Le B A R O N.

Ma fille n'iroit pas au couvent pour me plaire?

L I S E T T E.

Oh, pour celui-là, non. Sur tout autre sujet

Vos ordres, j'en suis sûre, auront un plein effet,

Elle agira toujours en fille obéissante;

A l'égard du couvent, elle est votre servante.

Le B A R O N.

Hé quoi, si j'en ai pris la résolution . . .

L I S E T T E.

Il ne lui manquera que la vocation,

Et que la volonté; sans cela je vous jure

Que la chose seroit fort aisée à conclure.

Le B A R O N.

Mais l'a-t-elle dit?

L I S E T T E.

Non; j'en juge par ses yeux.

*Le Médisant,*

Le B A R O N.

Par ses yeux!

L I S E T T E.

Oui vraiment. Dame, ils parlent des mieux,  
Et vous ont dit cent fois...

Le B A R O N.

Quoi!

L I S E T T E.

Qu'elle n'est point faite  
Pour l'éternel ennui d'une austère retraite,  
Et qu'elle incline fort à la société.

La B A R O N N E.

Je le crois, &amp; de plus c'est-là ma volonté.

L I S E T T E *à la Baronne.*

Quoi! c'est vous qui voulez qu'elle soit mariée!

La B A R O N N E.

Oui, moi.

L I S E T T E.

Sur ce pied-là, l'affaire est décidée.

Le B A R O N.

Comment donc, décidée!

L I S E T T E.

Oui, cela passera.

Un mari contredire une femme!

Le B A R O N.

On verra...

L I S E T T E.

Cela crierait vengeance. Allons, monsieur, courage;  
Il faut que nous tâtions un peu du mariage.

Le B A R O N.

Hé bien, soit; sur ce point je veux bien vous céder.

L I S E T T E.

Ah! voilà le moyen de vous raccommo-  
der.

La B A R O N N E.

Point du tout.

L I S E T T E.

Point du tout!

Le B A R O N.

Non, car cela fait naître

Un autre différend.

L I S E T T E.

Dites-le-moi, peut-être

Pourrai-je . . .

La B A R O N N E.

Deux partis s'offrent tout à la fois.

Le B A R O N.

Est-ce nous qui devons de l'un d'eux faire choix,  
Ou faut-il qu'en ceci Marianne choisisse!

L I S E T T E.

Ceci mérite bien que l'on y réfléchisse.

Vous pensez sur cela tous deux différemment!

Le B A R O N.

Oui.

L I S E T T E.

Je le crois.

La B A R O N N E.

Cela se peut-il autrement!

L I S E T T E.

Entre gens mariés, ce seroit conscience.

Le B A R O N.

Çà, nous avons en toi beaucoup de confiance.

( à la Baronne. )

Juges-nous, si tu peux. N'y consentez-vous pas!

*Le Médifant,*

La B A R O N N E.

Volontiers ; mais prends garde à ce que tu diras.

L I S E T T E *au Baron.*

Votre avis ?

Le B A R O N.

Que le choix dépend de Marianne.

L I S E T T E *à la Baronne.*

Et le vôtre ?

La B A R O N N E.

Pour moi, c'est ce que je condamne.

Le B A R O N.

Quoi qu'il en soit, morbleu, je suis ferme en ce point.

L I S E T T E.

Doucement, s'il vous plaît, ne nous emportons point.

Qui sont les deux amans ?

La B A R O N N E.

Damon &amp; Richesource.

Le B A R O N.

L'un brille par son rang, &amp; l'autre par sa bourse.

L I S E T T E.

Ah ! j'entends bien : madame est pour le financier.

La B A R O N N E.

Au contraire, vraiment, je suis pour le premier.

L I S E T T E.

Bon : prenons ce fauteuil.

Le B A R O N.

Pourquoi ?

L I S E T T E.

Ne vous déplaîse,

Il faut pour bien juger que l'on soit à son aise.

*(elle touffe, crache, & puis prononce gravement.)*

Tout bien considéré, monsieur pour cette fois,  
 Faisant céder madame, usera de ses droits;  
 Et Marianne ainsi doit avoir la licence  
 De choisir ou le bien, ou la haute naissance;  
 Mais pour dédommager madame avec honneur,  
 Du chagrin d'obéir une fois à monsieur,  
 Déclarons que madame en toute autre matière,  
 Pourra le contredire & lui rompre en visière,  
 Pour maintenir les droits des femmes de ce temps.  
 Le cas ainsi jugé, hors de cour sans dépens.

La B A R O N N E.

Quoi! vous avez le front, madame l'insolente . . .

L I S E T T E.

Respect à la justice.

La B A R O N N E.

Allons, impertinente,

Sortez.

Le B A R O N *ôtant son chapeau.*

Non, s'il vous plaît, elle demeurera.

La B A R O N N E *faisant la révérence.*

Excusez-moi, mon fils, elle décampera.

Le B A R O N.

Je prétends qu'elle reste.

La B A R O N N E.

Et je veux qu'elle forte.

Le B A R O N.

Demeure ici, te dis-je.

La B A R O N N E.

Allons, passe la porte.

Je voudrois de bon cœur tous deux vous contenter,  
 Et pouvoir tout ensemble & sortir & rester ;  
 Mais il faut que je suive ou son ordre, ou le vôtre :  
 Voyez qui de vous deux l'emportera sur l'autre.  
 Armez-vous, combattez tous deux en gens de cœur,  
 Et le combat fini, j'obéis au vainqueur.

La B A R O N N E.

Elle se rit de nous.

Le B A R O N.

Elle a raison, ma femme.

L I S E T T E.

Il est vrai ; mais de grace, écoutez-moi, madame,  
 Peut-être Marianne aime-t-elle Damon ;  
 En ce cas, il n'est plus de contestation :  
 Laissez-moi lui parler, je vous ferai connoître  
 Dans un petit moment tout ce qu'il en peut être.  
 Cependant faites trêve, & qu'il soit arrêté  
 Qu'on ne commettra plus d'acte d'hostilité ;  
 Donnez-vous les doux noms de *mon cœur*, de *ma mie*,  
 Et laissez pour un temps votre haine endormie,  
 Sauf à la réveiller tantôt sur nouveaux frais,  
 Si l'on ne convient pas d'une solide paix.

La B A R O N N E.

C'est bien dit : apprends donc le secret de son ame ;  
 Allons, mon cher époux.

Le B A R O N.

Venez, ma chère femme.



---



---

S C E N E I I I.

L I S E T T E *seule.*

C E C I finira mal, & je crains tout de bon,  
 Que l'on ne nous oblige à l'hymen de Damon;  
 Mais il m'a si bien fait sentir sa médifance,  
 Qu'en traversant ses vœux j'en dois tirer vengeance;  
 Et c'est à quoi mes soins vont tous être employés.

---



---

S C E N E I V.

M A R I A N N E , L I S E T T E.

M A R I A N N E.

J E te cherchois, Lisette.

L I S E T T E.

Hé bien, vous me voyez;

Que voulez-vous?

M A R I A N N E.

Je viens par ordre de mon père,

Qui veut que je te parle au sujet d'une affaire

Sur laquelle, dit-il, tu dois me consulter.

De quoi s'agit-il donc?

L I S E T T E.

C'est qu'on vient d'agiter

Lequel des deux partis vous convient davantage,

Ou d'aller au couvent, ou d'entrer en ménage.

*Le Médisant,*

M A R I A N N E.

Comment donc ! on a mis la chose en question !

L I S E T T E.

Oui vraiment. Qu'avez-vous ?

M A R I A N N E.

Beaucoup d'émotion ;

Je tremble . . . quel parti prétend-on que je prenne ?

L I S E T T E.

La chose a demeuré fort long-temps incertaine :

Chacun sur ce sujet pensoit différemment,

Et tous deux dispuoient avec emportement.

M A R I A N N E.

Juste ciel ! & dis-moi , n'étoit-ce point ma mère

Qui parloit du couvent ?

L I S E T T E.

Non , c'étoit votre père.

M A R I A N N E.

Je respire.

L I S E T T E.

J'ignore , à le voir si mutin ,

Sur quelle herbe monsieur a marché ce matin ;

Mais il n'a point encor montré tant de courage.

Quand je suis arrivée , il avoit l'avantage ,

Et , ce qu'on n'a jamais remarqué qu'aujourd'hui ,

Je l'ai vû sur le point . . . d'être maître chez lui.

Doit-on jurer de rien après cette aventure ?

M A R I A N N E.

Non.

L I S E T T E.

Comme ils souhaitoient cependant de conclure ;

On m'a prise pour juge, & moi j'ai prononcé.

M A R I A N N E.

Qu'as-tu dit!

L I S E T T E.

Que monsieur avoit fort bien pensé,  
Que le seul nom d'époux vous caufoit mille alarmes,  
Et qu'un couvent pour vous auroit bien plus de charmes.

M A R I A N N E.

Ah ciel! tu m'as perdue!

L I S E T T E.

Hé quoi! que dites-vous!

Seriez-vous disposée à souffrir un époux!  
La physionomie est, ma foi, bien trompeuse!  
J'ai cru que vous brûliez d'être religieuse;  
J'en aurois juré même, & . . .

M A R I A N N E.

Que tu juges mal!

L I S E T T E.

Tout de bon!

M A R I A N N E.

Ton arrêt va m'être bien fatal!

L I S E T T E.

Qu'est devenu le temps où la seule retraite  
Pouvoit, me disiez-vous, vous rendre satisfaite!

M A R I A N N E.

Ah! par le dépit seul ce dessein fut dicté.

L I S E T T E.

On vous avoit donc fait quelque infidélité!

M A R I A N N E.

Tu te souviens du temps où je fus en Bretagne!

Lorsque j'y demeurai six mois à la campagne ;  
 Il venoit chez ma tante un jeune homme bien fait ,  
 Riche , noble.

L I S E T T E.

Il vous plut ?

M A R I A N N E.

Il me plut en effet ,

Et bien-tôt il connut ma passion naissante.  
 Comme il m'aima de même , il le dit à ma tante ,  
 Et la pressa si fort de nous unir tous deux ,  
 Qu'elle fut disposée à seconder nos vœux.  
 On en parla d'abord au père de Léandre ,  
 C'est le nom du jeune homme ; & bien loin de se rendre ,  
 Ayant d'autres desseins il emmena son fils.

L I S E T T E.

Le brutal !

M A R I A N N E.

Et jamais je ne l'ai vû depuis.

L I S E T T E.

Vous vouliez au couvent pleurer votre disgrâce ;  
 Mais comme avec le temps cette douleur se passe ,  
 Pour mieux vous consoler d'un amant si chéri ,  
 Vous croyez qu'il vous faut le secours d'un mari ,  
 N'est-ce pas ?

M A R I A N N E.

Je conviens de tout ce que tu penses.

L I S E T T E.

Oh ! j'ai sur tout cela de grandes connoissances.

M A R I A N N E.

Et tu veux qu'un couvent . . .

L I S E T T E.

Pour fonder votre cœur ;

J'ai voulu tout du long vous en faire la peur :  
Mais j'ai très-bien jugé dès votre plus jeune âge,  
Que vous aviez les yeux tournés au mariage ;  
Et je l'ai si bien dit , que par cette raison,  
On pense à vous donner Richesource ou Damon.

M A R I A N N E.

Ma mère est pour Damon , je n'en fais aucun doute.

L I S E T T E.

Il est vrai ; mais , madame , écoutez-moi.

M A R I A N N E.

J'écoute.

L I S E T T E.

Je pense que Damon . . .

M A R I A N N E.

Tu penses sagement ;

Lui seul peut réparer la perte d'un amant ;  
Il a beaucoup d'esprit & beaucoup de mérite.

L I S E T T E.

Mais ce n'est point pour lui que je vous sollicite ;  
Richesource vaut mieux , il faut dorénavant . . .

M A R I A N N E.

Ah ! ne m'en parle point.

L I S E T T E.

Vous irez au couvent.

M A R I A N N E.

Mais . . .

L I S E T T E.

Pour vous y forcer j'ai plus d'une ressource.

Ggg iij.

*Le Médisant,*

M A R I A N N E.

Comment, j'épouferois monsieur de Richesource?

L I S E T T E.

Pourquoi non, s'il vous plaît?

M A R I A N N E.

Tu me conseilles mal.

L I S E T T E.

Je conviens qu'il n'est point d'homme plus animal.

Il a l'esprit borné, mais il est franc, sincère,

Bon ami, généreux, fait à ne point déplaire;

Il est puissamment riche, &amp; s'est mis dans l'esprit,

Que pour égaler tout, ce mérite suffit.

Vingt flatteurs affamés, qu'il nourrit, qu'il habille,

Lui font croire qu'il sort d'une illustre famille;

Mais au fond, ce défaut n'est point essentiel;

Il est noble en idée, &amp; son bien est réel.

M A R I A N N E.

Moi, femme d'un bourgeois! la chose est odieuse.

L I S E T T E.

Ce bourgeois ennobli vous rendra trop heureuse.

Les titres de Damon vous feroient plus d'honneur,

Mais j'aime mieux l'argent du moderne seigneur.

Chez l'un on sera fier d'une illustre naissance,

Chez l'autre on brillera par la magnificence;

Grand train, riche équipage, habits toujours nouveaux,

Belles maisons, gros jeu, bonne chère, cadeaux;

Et vous éprouverez, dans le siècle où nous sommes,

Que les riches bourgeois sont les bons gentilshommes.

M A R I A N N E.

Non, je n'aurai jamais des sentimens si bas:

D'un seigneur indigent je fais bien plus de cas ;  
Que d'un gueux enrichi des misères publiques.

L I S E T T E.

Vous donnez donc aussi dans les traits satyriques ?

Je ne m'étonne pas si Damon vous plaît tant ;

Car jamais on n'a vû d'homme si médifant.

Tout le monde le fuit, le craint & le déteste,

Et son humeur pourra lui devenir funeste.

Avoir un tel mari, c'est un fort bien fatal.

M A R I A N N E.

Je vous défends tout net de m'en dire du mal,

Je l'estime : d'ailleurs il convient à ma mère,

Et cela lui suffit pour ne vous craindre guère.

Adieu.

## S C E N E V.

L I S E T T E *seule.*

QUELLE arrogance ! ah ! c'est trop m'insulter.

Pour rompre leur projet je m'en vais tout tenter ;

Et joignant mes efforts aux ordres de son père,

Peut-être qu'à la fin . . .

## S C E N E V I.

LE ANDRE *sous le nom de* La FONTAINE ;

L I S E T T E.

L E A N D R E.

P E U T - O N , sans vous déplaire,  
Vous prier de vouloir m'introduire céans ?

L I S E T T E.

Hé qu'y demandez-vous !

L E A N D R E.

J'ai des ordres pressans

D'y chercher au plus tôt une personne aimable,  
Vive, pleine d'esprit, d'une humeur agréable,  
Adroite, s'il en fut ; & sans vous offenser,  
Je crois que c'est à vous que je dois m'adresser.

L I S E T T E.

Vous me connoissez mal, je m'appelle Lisette,  
Et ne suis point du tout cette personne adroite  
Dont on vous a vanté l'esprit & les appas ;  
Mais pour la bonne humeur, je ne m'en défends pas.

L E A N D R E.

Dans cette modestie, & rare, & surprenante,  
Je pourrois méconnoître une fille suivante,  
Si dans le même instant votre air & votre esprit  
Ne me confirmoient tout ce que l'on m'en a dit.

L I S E T T E.

Vous aimez à railler.

L E A N D R E.

Si vous voulez, ma chère,  
Deux baisers prouveront que je suis fort sincère.

L I S E T T E.

J'aime mieux endurer votre éloge flatteur.

Mais de quoi s'agit-il !

L E A N D R E.

Je suis ambassadeur,

Et de plus, confident d'un jeune gentilhomme  
Qui voudroit être bien avec vous.

L I S E T T E.



L I S E T T E.

Il se nomme !

L E A N D R E.

Monsieur de Richefource , un marquis nouveau né,  
De votre Marianne amant passionné.

L I S E T T E.

Soyez le bien venu.

L E A N D R E.

Pour abrégér l'affaire ,  
Il croit votre secours tout-à-fait nécessaire.  
Je viens ici chargé de ses instructions ,  
Avec un plein pouvoir sur les conditions ;  
Et comme il est plus riche en effets qu'en paroles ,  
Commençons le traité par ces trente pistoles ;  
C'est le préliminaire.

L I S E T T E.

Il me gagne le cœur.  
Je ne puis refuser monsieur l'ambassadeur ,  
Et nous aurons bien-tôt conclu notre alliance ,  
S'il persiste à parler avec cette éloquence.

L E A N D R E.

J'entends , & parlerai toujours de mieux en mieux.  
Mais revenons au fait.

L I S E T T E.

Le cas est sérieux.  
Pour tracer en deux mots le plan de cette affaire ,  
Marianne dépend d'un père & d'une mère ,  
Le Baron notre maître est plein d'humanité ,  
Mais madame a céans toute l'autorité ;

Elle est femme, & de-là vous pouvez bien conclure  
Que tout se fait ici sans raison ni mesure.

L E A N D R E.

Ainsi notre demande a réussi fort mal !

L I S E T T E.

Sans doute, & l'on appuie un dangereux rival.

L E A N D R E.

Quel est-il ?

L I S E T T E.

C'est Damon, vous devez le connoître.

L E A N D R E.

Par-tout avec fureur il déchire mon maître :

Mais il faut l'en punir ; & c'est bien commencer,

Si dans cette recherche on peut le traverser.

Marianne avec nous fera d'intelligence,

Je n'en saurois douter.

L I S E T T E.

Perdez cette espérance,

Car Damon a trouvé le chemin de son cœur.

L E A N D R E.

Juste ciel !

L I S E T T E.

Qu'avez-vous ? vous changez de couleur.

L E A N D R E.

J'apprends avec chagrin cette triste nouvelle.

L I S E T T E.

Monsieur l'ambassadeur, modérez votre zèle ;

Nous ne devons encor desespérer de rien,

Et pour tout rajuster je fais un bon moyen.

L E A N D R E *l'embrassant.*

Vous me rendez la vie, achevez de m'instruire.

L I S E T T E.

Un zèle si pressant mérite qu'on l'admire.  
 Votre maître, ma foi, fait bien choisir ses gens,  
 Et l'on rencontre peu de semblables agens.

L E A N D R E.

Vous ne croiriez jamais combien je m'intéresse...  
 Mais puisque la Baronne est ici la maîtresse,  
 Il faudroit la gagner.

L I S E T T E.

C'est mon intention.

Comme elle aime Valère à l'adoration,  
 C'est ce fils, pour qui seul on la voit complaisante,  
 Qu'il faut intéresser dans l'affaire présente.

L E A N D R E.

Non, non, avec Damon Valère est trop lié...

L I S E T T E.

L'amour fait déranger la plus forte amitié.  
 Pour en venir à bout employons Isabelle.

L E A N D R E.

Qui? la sœur de mon maître!

L I S E T T E.

Oui: l'on dit qu'elle est belle,

Bien faite, riche, jeune; à de si doux appas,  
 Valère, assurément, ne résistera pas.  
 Qu'elle vienne chez nous pour rendre une visite  
 A Marianne; & moi je saurai bien ensuite...

L E A N D R E.

Je crains...

L I S E T T E.

Dans un projet plein de difficultés,

H h h ij

Quand les plus sûrs moyens font vainement tentés ,  
Faites intervenir une femme jolie ,  
Et voilà sur le champ votre affaire accomplie.

L E A N D R E *apercevant Frontin.*

Que veut cet homme-ci ! le connoissez-vous ?

L I S E T T E.

Non ;

C'est l'ami du valet de monsieur le Baron.  
Il rode ici souvent. Il faut que je vous quitte ;  
Jusqu'au revoir : sur-tout , songez à la visite.

L E A N D R E.

C'est ce que je m'en vais presser avec ardeur :  
Bonjour la belle.

L I S E T T E.

Adieu , monsieur l'ambassadeur.

## *S C E N E V I I.*

L E A N D R E , F R O N T I N.

L E A N D R E.

**J**E ne me trompe point , c'est Frontin , c'est lui-même.  
Comment est-il ici ? ma surprise est extrême !

F R O N T I N.

Parbleu , plus je le vois , & plus je suis frappé.  
Est-ce lui ? non. Si fait. Oh ! je me suis trompé.  
C'est pourtant-là son air , sa taille , son visage :  
Mais où diable a-t-il pris ce grotesque équipage ?

L E A N D R E.

Que cherches-tu céans ?

FRONTIN.

Ah ventrebleu, c'est lui !

J'ai bien peur que mon dos ne pâtisse aujourd'hui.

LEANDRE.

Que cherches-tu ? réponds.

FRONTIN.

Moi ! je cherche la porte.

LEANDRE.

Demeure. Ah ! c'est donc toi !

FRONTIN.

Non, le diable m'emporte.

LEANDRE.

Allons, sortons d'ici, je prétends m'éclaircir . . .

FRONTIN.

A d'autres.

LEANDRE.

Marche donc.

FRONTIN.

Je ne veux pas sortir.

LEANDRE.

Tu ne veux pas ?

FRONTIN.

Dehors je crains la bastonnade :

Ici vous n'oseriez me faire d'incartade ,

Ou je m'en vais crier comme un diable. On viendra ;

Et pour Léandre enfin on vous reconnoitra :

C'est ce que vous craignez, je le vois bien.

LEANDRE.

J'enrage.

FRONTIN.

Moi, je suis dans mon fort, &amp; veux en homme sage

H h h iij

Capituler ici. Jurez-moi votre foi,  
Que bâton, pieds, ni mains n'agiront point sur moi.

L E A N D R E.

Oui, je te le promets.

F R O N T I N.

Moi, je serai sincère.

L E A N D R E.

N'es-tu pas en ces lieux envoyé par mon père?  
Parle.

F R O N T I N.

Depuis le jour de votre évasion,  
J'ai, pour vous retrouver, la charge d'espion.

L E A N D R E.

Fort bien.

F R O N T I N.

Ayant jugé que vous fuyiez Lucrèce  
Pour venir à Paris chercher votre maîtresse,  
Votre père m'envoie aussi-tôt sur vos pas.  
J'arrive, je vous cherche, & ne vous trouve pas.  
De Marianne enfin découvrant la demeure,  
J'ai cru que je devois y roder à toute heure;  
Et pour m'y procurer un plus facile accès,  
Je me suis avisé de loger tout auprès.  
Je m'informe sous-main si l'on connoît Léandre,  
S'il vient ici souvent; je n'en puis rien apprendre.  
Je ne savois que faire ayant perdu mes soins,  
Et je vous trouve enfin quand j'y pense le moins.

L E A N D R E.

Tout ce que tu me dis me paroît si sincère . . .

FRONTIN.

Je veux vous en convaincre en trompant votre père,  
Et je vous donne avis, pour prouver mon discours,  
Que le bon homme doit arriver dans deux jours.

LEANDRE.

Je l'ai prévu; voilà pourquoi je me déguise.

FRONTIN.

Ne craignez de ma part trahison ni surprise.

LEANDRE.

J'ai tout lieu de le croire après de tels avis.  
Jugeant bien qu'on viendrait me chercher à Paris,  
J'allai trouver Cléon, mon ami dès l'enfance.  
Comme avec Richesource il a grande alliance,  
Et qu'il le voit souvent, nous convinmes d'abord  
Qu'il m'offrirait à lui pour valet. Je plûs fort  
A ce nouveau seigneur, qui bien-tôt me confie  
Un fait que j'avois fû; c'est qu'il avoit envie  
D'épouser Marianne, & qu'il cherchoit aussi  
Quelque agent fort adroit pour l'introduire ici.

FRONTIN.

Fort bien. Vous refusez une charge pareille?

LEANDRE.

Moi? point; mais avant tout, Frontin, je lui conseille  
De savoir si la belle a le cœur prévenu;  
Et pour entrer céans sans être reconnu,  
Je me charge du soin d'éclaircir le mystère.

FRONTIN.

Gagner la confidente est ce qu'il falloit faire.

LEANDRE.

C'est à quoi j'ai pensé, me faisant un plaisir

De m'éclaircir moi-même, & de me découvrir,  
Si je trouvois encor Marianne fidèle,  
Pour chercher les moyens de m'unir avec elle.

F R O N T I N.

Avez-vous réussi ?

L E A N D R E.

Trop bien pour mon malheur,  
Et j'apprends qu'un rival m'a dérobé son cœur.

F R O N T I N.

Que faire donc ?

L E A N D R E.

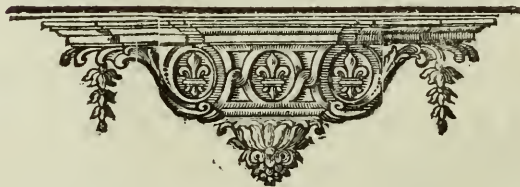
Je crains que l'on ne nous entende.  
Sortons ; mais prends ceci.

*(il lui donne sa bourse.)*

F R O N T I N.

Que l'Amour vous le rende.

*Fin du premier Acte.*





---



---

 ACTE II.
 

---



---

## SCENE PREMIERE.

L I S E T T E.

Nous aurons de la peine à parer ce dessein,  
 Si Valère au plus tôt ne nous prête la main.  
 Ah! le voici.

---



---

## SCENE II.

V A L E R E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

M O N S I E U R . . .

V A L E R E.

Je vais chez la comtesse,  
 Qui veut m'entretenir d'une affaire qui presse.

L I S E T T E.

Cette tante, monsieur, vous aime tendrement.

V A L E R E.

Je n'en faurois douter; j'ai vû son testament  
 Qui me fait légataire.

L I S E T T E.

Avec cet héritage

Vous pourrez contracter un riche mariage,  
Et je fais un parti qui vous conviendrait fort.

V A L E R E.

Ce n'est pas l'intérêt qui réglera mon sort.  
Je tiens qu'il faut aimer celle à qui l'on se donne.

L I S E T T E.

Connoissez-vous, monsieur, une jeune personne  
Que l'on nomme Isabelle?

V A L E R E.

En aucune façon.

L I S E T T E.

La sœur de Richesource, & . . .

V A L E R E.

Je connois ce nom.

Il n'est point dans Paris de plus riche famille,  
Gens d'honneur.

L I S E T T E.

N'avez-vous jamais vû cette fille?

V A L E R E.

Non, elle est au couvent; mais bien des gens m'ont dit  
Qu'elle avoit mille appas, & même de l'esprit.

L I S E T T E.

Depuis un mois elle est dans le monde, & je pense  
Qu'il ne tiendra qu'à vous qu'une double alliance . . .

V A L E R E.

Non, l'amour a déjà disposé de mon cœur,  
Et tu fais que Damon doit épouser ma sœur.

L I S E T T E.

Ma foi, m'en croirez-vous?

V A L E R E.

C'est une chose faite.

S'il vient, tu lui diras qu'il m'attende, Lisette,  
Que j'ai parlé pour lui, que ma mère consent...

L I S E T T E.

Mais songez-vous...

V A L E R E.

Adieu; la comtesse m'attend,  
Et de plus je lui veux conter une aventure  
Que j'eus hier au bal.

L I S E T T E.

Monfieur, je vous conjure  
De vouloir m'accorder audience au retour.

V A L E R E.

Oui, je te le promets.

## S C E N E I I I.

L I S E T T E *seule.*

**J**E vois fort peu de jour  
Au dessein que j'ai pris; mais par mes soins, peut-être...  
Si notre ambassadeur au moins vouloit paroître,  
Je pourrois avec lui, dans un autre entretien...  
Oui! notre ambassadeur! ah, je vous entends bien,  
Il est jeune, bien fait, rempli de politesse,  
Il ne ressemble point à ceux de son espèce.  
Vous avez le goût fin, Lisette, avouez-moi  
Que ce jeune garçon vous plaît fort. Oui, ma foi,

Je l'aime tout de bon. La réponse est naïve ;  
 Mais la raison voudroit . . . Oh , pour moi , je suis vive :  
 Dès que mon cœur dit oui , ma raison le veut fort ,  
 Et je n'ai point de peine à les mettre d'accord.  
 Voici quelque fâcheuse , il faut faire retraite.

---

*S C E N E I V.*

L I S E T T E , J A V O T T E .

J A V O T T E .

**B** O N J O U R la belle enfant ; n'êtes-vous pas Lisette ?

L I S E T T E .

Pourquoi ?

J A V O T T E .

Je vous cherchois.

L I S E T T E .

C'est moi-même , en effet.

J A V O T T E .

Et moi , je suis Javotte.

L I S E T T E .

Ah vraiment , c'est bien fait.

Que me demandez-vous ?

J A V O T T E .

J'avois impatience

De vous voir , & de faire avec vous connoissance.

L I S E T T E .

Hé bien , vous m'avez vûe , & vous me connoissez :

Bonjour , bonsoir , adieu.

J A V O T T E.

Comment, vous me laissez ?

L I S E T T E.

Oui : je cherche quelqu'un, &amp; suis impatiente . . .

J A V O T T E.

Isabelle est céans, je suis sa confidente ;  
Je fais pour quel sujet vous l'attirez ici,  
Et sans moi ce dessein n'auroit pas réussi :  
Elle avoit pour cela beaucoup de répugnance.  
Lafontaine employoit toute son éloquence  
Pour la persuader, & pressoit vainement ;  
Et si, ce garçon-là persuade aisément.

L I S E T T E.

Quel est ce Lafontaine ?

J A V O T T E.

Hé mais, c'est un jeune homme  
Dont vous avez reçu tantôt certaine somme . . .

L I S E T T E.

Lafontaine est son nom ?

J A V O T T E.

Ne vous l'a-t-il pas dit ?

L I S E T T E.

Non vraiment.

J A V O T T E.

Avouez qu'il est garçon d'esprit.

L I S E T T E.

Il n'a point d'un valet l'air grossier &amp; rustique.

J A V O T T E.

Trouvez-vous pas en lui je ne sais quoi qui pique ?

L I S E T T E.

Oui, j'ai trouvé cela tout auffi-bien que vous.

J A V O T T E.

Ah! fi vous le voyiez auffi fouvent que nous,  
Vous fentiriez bien mieux jufqu'où va fon mérite.

L I S E T T E.

A ce que je puis voir, vous en êtes instruite,  
Et par l'air empreflé dont vous me le vantez...

J A V O T T E.

Vous connoîtrez bien-tôt fes bonnes qualités.

L I S E T T E.

Et depuis quand eft-il au frère d'Ifabelle!

J A V O T T E.

Depuis près de huit jours. Il marque tant de zèle  
Pour monfieur le marquis, & le flatte fi bien,  
Que fans le confulter il n'exécute rien.

L I S E T T E.

Et vous avez déjà tous deux fait connoiffance?

J A V O T T E.

Je pourrai quelque jour vous faire confiance...

L I S E T T E.

Croyez-moi, vous pouvez me parler librement,  
Déjà vos intérêts me touchent vivement.

J A V O T T E.

Tout de bon?

L I S E T T E.

Oui, ma foi.

J A V O T T E.

Mais je ferois honteufe...

L I S E T T E.

Et fi donc! ce n'est pas que je fois curieufe.

J A V O T T E.

Je vous crois.

L I S E T T E.

Mais je vois tout ce qui s'est passé.

Vous l'aimez ?

J A V O T T E.

Il est vrai.

L I S E T T E.

Bon, c'est bien commencé ;

Achevez.

J A V O T T E.

Volontiers, car je suis fort sincère.

L I S E T T E.

Ah, je m'en aperçois. Poursuivez votre affaire.

J A V O T T E.

Tantôt nous étions seuls ; j'ai voulu m'aviser . . .

L I S E T T E.

De quoi donc ?

J A V O T T E.

De savoir s'il voudroit m'épouser.

L I S E T T E.

Vous êtes vive : hé bien ?

J A V O T T E.

Hé bien, sans me rien dire,

Il ne m'a répondu qu'en s'étouffant de rire.

Pour moi, je n'en saurois deviner la raison,

Car je ne riois point, &amp; parlois tout de bon.

L I S E T T E.

C'est qu'il en aime une autre.

J A V O T T E.

Hé vraiment, je m'avise . . .

N'est-ce point vous qu'il aime ? &amp; ma sotte franchise . . .

Moi ?

J A V O T T E.

Vous-même. Depuis qu'il est venu céans,  
Il ne fait que parler de vous à tous momens.

L I S E T T E.

C'est pour se divertir.

J A V O T T E.

Vous voilà mon amie,  
Ne me l'enlevez pas au moins, je vous en prie.

L I S E T T E.

Allez, vos intérêts font en fort bonnes mains :  
Songez à féconder seulement nos desseins,  
Et tâchez qu'Isabelle, en faveur de son frère,  
Fasse tous ses efforts pour engager Valère.

J A V O T T E.

Je m'en vais le rejoindre, & parlerai des mieux,  
Pour que leur entrevûe ait un succès heureux.

*S C E N E V.*L I S E T T E *seule.*

**J**E n'ai vû de mes jours une fille si fotte,  
Et Lafontaine, au fond, est trop bon pour Javotte :  
Il m'aime assurément ; elle aura beau crier,  
Il me plaît, j'ai dessein de me l'approprier,  
Et plus tôt que plus tard . . . mais le voici lui-même,  
Parlons ; le cœur me bat : qu'on est sot quand on aime !

*SCENE VI.*



## S C E N E V I.

L E A N D R E , L I S E T T E .

L E A N D R E *sans voir Lisette.*

J E viens de la revoir sans en être aperçû.  
Qu'elle est belle !

L I S E T T E .

On lui plaît. Mais dès qu'il a paru  
Je m'en suis aperçûe ; & je ne puis comprendre . . .

L E A N D R E *sans la voir.*

Mon cœur de tant d'appas ne sauroit se défendre ;  
Mais pour me taire encor j'ai de fortes raisons.

L I S E T T E *à part.*

Entre gens comme nous faut-il tant de façons !  
Je ne dois pas pourtant m'expliquer la première,  
Et pour l'honneur du sexe il faut faire la fière.

L E A N D R E *sans la voir.*

Parlerai-je à Lisette !

L I S E T T E .

Oh , pour le coup , je voi  
Que le pauvre garçon est amoureux de moi.

L E A N D R E .

Avant que lui parler il faut la mieux connoître ;  
Je ne veux rien risquer.

L I S E T T E *se présentant à lui.*

Je risquerois peut-être

Autant que vous.

*Tome I.*

Kkk

*Le Médisant,*

L E A N D R E.

Que vois-je ? on m'écoutoit.

L I S E T T E.

Fort bien.

Rassurez-vous, mon cher, &amp; ne me cachez rien.

Quoi donc vous hésitez ? j'ai l'oreille assez fine,

Et par votre embarras, aisément je devine

La moitié du secret. Achevez.

L E A N D R E.

Et comment

Savez-vous . . .

L I S E T T E.

Vous parliez assez distinctement.

L E A N D R E *à part.*

Je me ferai trahi : quelle est mon imprudence !

*( à Lisette. )*

Il faut vous prévenir sur mon extravagance ;

Je rêve quelquefois en veillant.

L I S E T T E.

Croyez-moi,

J'entends à demi-mot.

L E A N D R E.

Non, c'est de bonne foi

Que je vous fais ici l'aveu de ma foiblesse.

L I S E T T E.

Vous avez dans le cœur un grand fonds de tendresse.

L E A N D R E.

Il est vrai. Bien souvent, admirez mon erreur,

Je me crois tout d'un coup le fils d'un grand seigneur,

Et me mets dans l'esprit que pour voir ce que j'aime,

Il faut que je me cache avec un soin extrême ;  
 Je me plains, je m'agite ; & , qui m'écouterait ,  
 Pour ce que je crois être à la fin me prendrait.  
 Si quelqu'un m'interrompt , je me connois sur l'heure ,  
 Le grand seigneur s'éclipse , & le valet demeure.

L I S E T T E.

Vous me dépaysez avec beaucoup d'esprit ,  
 Vous y tâchez au moins ; mais ce que l'on m'a dit ,  
 Ce que j'ai sù par vous me fait croire sans peine . . .  
 Allons , expliquons-nous , monsieur de Lafontaine.

L E A N D R E *à part.*

Frontin m'aura trahi !

L I S E T T E.

Pourquoi dissimuler !

Dans ces occasions il n'est que de parler ;  
 Et d'ailleurs c'est en vain qu'avec moi l'on se cache ,  
 Vous ne me direz rien que déjà je ne sache.

L E A N D R E.

Comment donc ? vous savez . . .

L I S E T T E.

Faut-il s'alarmer tant !

Vous avez la pudeur d'un jeune adolescent.

L E A N D R E.

Vous m'embarrassez fort , il faut que je le dise.

L I S E T T E.

Moi , de votre embarras , je suis aussi surprise.

L E A N D R E.

A moins qu'on n'ait parlé , je ne vois pas pourquoi  
 Vous pouvez démêler mon secret malgré moi.

K k k ij

*Le Médisant,*L I S E T T E *tendrement.*

C'est que nous devinons ce qui nous intéresse.

L E A N D R E.

Vous m'obligez beaucoup. Votre belle maîtresse  
En est donc informée?

L I S E T T E.

Il n'est pas encor temps;

Convenons de nos faits, &amp; puis . . .

L E A N D R E.

Je vous entends.

Qu'exigez-vous de moi!

L I S E T T E.

Que vous parliez sans feinte.

L E A N D R E.

Je vois bien qu'il le faut.

L I S E T T E.

Pour moi, qui suis atteinte

Du même mal que vous, je balancerai peu

A vous en faire aussi le plus sincère aveu.

L E A N D R E.

Vous aimez donc, Lifette!

L I S E T T E.

Autant qu'il est possible.

L E A N D R E.

Ah! puisque vous avez le cœur tendre &amp; sensible,

Vous saurez compatir à mon sort rigoureux.

L I S E T T E.

De quoi vous plaignez-vous! vous êtes trop heureux.

L E A N D R E.

Trop heureux!

L I S E T T E.

Oui vraiment. Si l'amour vous transporte,  
L'ardeur qu'on sent pour vous est du moins aussi forte :  
Car pour moi, sans façon je dis mes sentimens ,  
Et par de vains discours je ne perds point le temps.

L E A N D R E.

Mais Damon est aimé.

L I S E T T E.

Ah quelle extravagance !

Moi, j'aimerois Damon ?

L E A N D R E.

Qui vous dit que je pense

Que vous l'aimiez ?

L I S E T T E.

C'est vous.

L E A N D R E.

En aucune façon.

Je dis que Marianne a du goût pour Damon ,  
Et c'est ce que tantôt vous m'assuriez vous-même.

L I S E T T E.

Devez-vous vous fâcher que Marianne l'aime ?

L E A N D R E.

Juste ciel ! vous pouvez m'outrager à ce point !

J'adore Marianne , & ne souffrirois point

De voir que dans son cœur un autre ait pris ma place ?

L I S E T T E.

Pour le coup vous rêvez. Hé, dites-moi, de grace,

Ces égaremens-là vous prennent-ils souvent ?

L E A N D R E.

Vous m'offensez : au moins, songez dorénavant,

Puisque vous avez sù malgré moi me connoître,

Que je puis quelque jour devenir votre maître.

L I S E T T E.

Mon maître!

L E A N D R E.

Marianne à ma fidélité

Rendra peut-être un cœur que j'ai bien mérité.

L I S E T T E.

Vous futes autrefois aimé de ma maîtresse!

L E A N D R E.

Sans doute, & l'infidèle a trahi sa promesse;

Mais non, mon père seul m'a rendu malheureux,

Et son cruel pouvoir nous sépara tous deux.

L I S E T T E *à part.*

De quel étonnement me trouvai-je frappée!

C'est l'amant de Bretagne, ou je suis fort trompée.

Eclaircissons le fait, puisque j'ai commencé.

Ce garçon-là, peut-être, a le cerveau blessé.

L E A N D R E.

Vous vous taifez.

L I S E T T E.

Tout franc, j'ai peine à vous entendre:

Ou vous extravaguez, ou vous êtes Léandre.

L E A N D R E.

Sans doute je le suis, & vous le saviez bien.

L I S E T T E.

Je vous jure ma foi que je n'en savois rien.

L E A N D R E.

Vous aviez, disiez-vous, découvert le mystère,

Et j'ai cru que Frontin n'auroit pû vous le taire.

L I S E T T E.

C'est un mal-entendu ; je vous croyois valet.  
 J'enrage maintenant d'être si bien au fait :  
 Je vois que deormais il faut changer de note,  
 Et je suis attrapée aussi-bien que Javotte.

L E A N D R E.

Je ne le suis pas moins, comme vous le voyez :  
 Le hasard a voulu que vous me connussiez ;  
 Mais cachez mon secret à Marianne même.

L I S E T T E.

Oui, je veux vous servir avec un zèle extrême,  
 Et du moins . . . Damon vient, il est si médifant,  
 Que s'il nous voit ensemble, il va dans le moment  
 Dire par-tout . . . Sortez.

L E A N D R E.

Il m'a vû, comment faire !  
 D'ailleurs je veux connoître à fond son caractère.

## S C E N E V I I.

D A M O N, L E A N D R E, L I S E T T E.

D A M O N.

J E viens mal-à-propos.

L I S E T T E.

Pourquoi, monsieur ?

D A M O N.

Pourquoi ?

Ma foi, ma chère enfant, tu le fais mieux que moi.

Il te parloit de près. Je vois à votre mine  
 Que vous étiez d'accord. Là, n'en fais pas la fine.  
 Voilà certainement un garçon bien tourné.  
 Est-ce depuis long temps que tu te l'es donné!

L I S E T T E.

Monsieur, ne pouffons pas plus loin la raillerie.

D A M O N.

Ah, tu dois la souffrir sur la galanterie ;  
 Ce n'est pas d'aujourd'hui que je connois ton goût,  
 Et cet air de pudeur ne te sied point du tout.

L I S E T T E.

Il vous sied bien plus mal . . .

D A M O N.

N'as-tu point vû Valère !

Je pense qu'il devient aussi sot que son père.

L I S E T T E.

Quoi! Valère, monsieur, vous l'ajustez aussi!

D A M O N.

Oh! c'est par amitié que je le traite ainsi.  
 Depuis qu'il me néglige, & que l'on s'en empare,  
 Il se rend d'une humeur difficile & bizarre,  
 Il veut être habile homme, il décide, il écrit,  
 Et devient ridicule avec beaucoup d'esprit.  
 Je suis sûr que déjà tu l'as senti toi-même.  
 J'en suis au desespoir, car tu fais que je l'aime;  
 Et le plus grand chagrin qu'il puisse me donner,  
 C'est qu'il prenne un travers à se faire bernier.

L I S E T T E.

Il ne mérite pas cet excès de tendresse.

DAMON.



D A M O N.

Je vais gager qu'il est chez la vieille comtesse.  
Leur commerce, entre nous, fait beaucoup de fracas.

L I S E T T E.

C'est sa tante, pourquoi ne la verroit-il pas ?  
Il en doit recueillir un fort gros héritage.

D A M O N.

C'est elle qui le rend d'une humeur si sauvage.  
Le public en médit, & se trompe fort peu.

L I S E T T E.

Une tante, je crois, peut aimer son neveu.

D A M O N.

Je n'en disconviens pas ; mais on dit que Valère  
A des conditions sera son légataire,  
Et que la vieille prude, âpre à ses intérêts,  
A mis dans le traité des articles secrets.

L I S E T T E.

A tourner tout en mal votre esprit se fatigue.

D A M O N.

Point. On dit que c'est toi qui conduis cette intrigue :  
Valère m'en a fait mystère jusqu'ici,  
Mais par toi, mon enfant, je veux être éclairci.

L I S E T T E.

Pour qui me prenez-vous ?

D A M O N.

Pour une fille adroite

A mener prudemment une affaire secrète.

L I S E T T E.

Et que n'ajoutez-vous, pour orner ce discours,

Que Marianne, en moi, trouve de bon secours !  
 Qui médit d'un ami, peut dauber sa maîtresse.

D A M O N.

Non, je me sens pour elle une vive tendresse ;  
 Et si-tôt qu'une belle est l'objet de nos vœux ,  
 Tous les défauts qu'elle a ne blessent point nos yeux ;  
 On les excuse au moins : mais Lisette , à vrai dire ,  
 Si je puis l'épouser, comme je le desiré ,  
 Vous vous séparerez. Tu me rendrais jaloux.

L I S E T T E.

Vous qui me menacez, prenez bien garde à vous.

D A M O N.

Ah ! je ne te crains plus.

L I S E T T E.

Mon Dieu, laissez-moi faire.

D A M O N.

Va, j'ai dans mon parti Marianne & sa mère ;  
 Valère me seconde, ainsi je ne crains point  
 Que tu puisses jamais me nuire sur ce point.

L I S E T T E *regardant Léandre.*

Hom ! je vois pour vos vœux un dangereux obstacle :  
 On peut vous supplanter sans faire un grand miracle.

L E A N D R E.

Marianne, il est vrai, vous a donné son cœur,  
 Mais un autre prétend à ce même bonheur ;  
 Et quoiqu'il voie ici que le vôtre s'apprête ,  
 Il vous disputera cette aimable conquête.

D A M O N.

Comment, le beau garçon, vous m'en voulez aussi !  
 Est-ce pour un rival que vous êtes ici !

L E A N D R E.

Oui, c'est pour un rival, mais un rival à craindre.

L I S E T T E.

C'est de quoi nous parlions, puisqu'il ne faut plus feindre :

Nous allons contre vous faire un commun effort,

Et c'est sur ce sujet que nous sommes d'accord.

A rompre vos projets me voilà préparée ;

Point de quartier, morbleu, la guerre est déclarée.

D A M O N.

Que Lisette me plaît dans sa vivacité !

Ce petit air mutin augmente ta beauté ;

Il donne un agrément aux discours que tu lâches,

Et tu n'as de l'esprit que lorsque tu te fâches.

Tu peux donc t'échapper autant que tu voudras ;

Bien loin de m'offenser, tu me divertiras.

L E A N D R E.

Vous la poussez trop loin, & cette repartie

N'est pas . . .

D A M O N.

Ah, tu te mets aussi de la partie ;

Mais je veux faire grace à ton zèle indiscret.

Çà, parlons de ton maître & de votre projet :

Je me fais, je t'affure, un plaisir très-sensible

De parler tête à tête à ce rival terrible.

L E A N D R E.

Vous êtes gentilhomme ; il l'est.

D A M O N.

Cela suffit.

Est-il riche ?

L E A N D R E.

Oui.

*Le Médisant,*

D A M O N.

Bien fait !

L E A N D R E.

Vous verrez.

D A M O N.

De l'esprit !

L E A N D R E.

Il est homme d'honneur, il a de la naissance,  
Voilà sur quoi je puis le vanter par avance :  
Peut-être son esprit y répond dignement,  
Mais je dois sur cela parler modestement.

D A M O N.

Ah ! tu me mets au fait ; c'est Damis, Dieu me damne ;  
Il fait le doucereux auprès de Marianne.  
Voilà donc, mon enfant, ce dangereux rival ?  
Il est de mes parens, je n'en dis point de mal ;  
Mais au fond, c'est un fou que tout le monde évite.  
Un nom fort respectable est son plus grand mérite.  
Insolent, indiscret, débauché, grand hableur,  
Plus poltron qu'une femme, & toujours querelleur.

L I S E T T E.

Pour prendre un tel époux Marianne est trop sage,  
Et j'empêcherois bien un pareil mariage.

L E A N D R E.

Damis n'est point celui dont il s'agit ici ;  
Mais ce mystère encor ne peut être éclairci.  
Bien-tôt votre rival en ces lieux doit paroître :  
Il se fait estimer lorsqu'il se fait connoître ;  
Il n'est point insolent, indiscret, querelleur,  
Et de toutes façons sait disputer un cœur.

## SCENE VIII.

D A M O N , L I S E T T E .

D A M O N .

C E valet me surprend, il faut que je l'avoue.

L I S E T T E .

Souvent on connoît peu ceux à qui l'on se joue.

D A M O N .

Que je sache du moins le nom de mon rival.  
Je suis impatient . . .

L I S E T T E .

D'en dire bien du mal.

Mais ce valet m'attend; adieu, je me retire,  
Car nous avons encor quelque chose à nous dire.

## SCENE IX.

D A M O N , M A R I A N N E .

D A M O N .

E NFIN je dois cesser de vous offrir mes vœux,  
On me menace ici d'un rival dangereux.

M A R I A N N E .

Sa sœur, qui me paroît avoir bien du mérite,  
Est céans, & m'a fait une longue visite,  
M'a parlé de son frère, & dit de bonne foi,  
Qu'il feroit son bonheur de s'unir avec moi:

LII ij

Mon père est survenu, tous deux traitent l'affaire,  
Et cherchent les moyens d'y disposer ma mère.

D A M O N.

Mais son nom, s'il vous plaît!

M A R I A N N E.

Richesource.

D A M O N.

Comment!

Parlez-vous tout de bon!

M A R I A N N E.

Oui, sérieusement.

D A M O N.

Quoi! c'est-là ce rival duquel on me menace,  
Et qui doit m'obliger à lui céder la place!

M A R I A N N E.

Oui; le voici lui-même.

D A M O N.

O le plaisant rival!

Je vous déferai, moi, de cet original.

*S C E N E X.*

M A R I A N N E, D A M O N, R I C H E S O U R C E.

R I C H E S O U R C E.

**M**ADAME . . . me voici.

M A R I A N N E.

Vous ne pouviez mieux dire.

R I C H E S O U R C E.

Ma sœur vous a parlé, cela doit vous suffire,

Et moi j'ai dit deux mots à monsieur le Baron,  
 Qui veut que de mon cœur vous acceptiez le don  
 Par-devant son notaire, &... par ainsi... madame...  
 Vous voyez que dans peu... vous deviendrez ma femme.

D A M O N.

Ce début est galant, il enchante, il ravit.

R I C H E S O U R C E.

Oh! je fais bien mon monde.

D A M O N.

Oui, c'est ce qu'on m'a dit.

R I C H E S O U R C E.

Aussi j'ai tous les jours dix Auteurs à ma table,  
 Ils disent tous que j'ai de l'esprit comme un diable.

D A M O N.

Ah! vous pouvez compter sur leur sincérité.

M A R I A N N E.

Ces messieurs les Auteurs ne vous ont point flatté.

R I C H E S O U R C E.

Ils mē trouvent sur tout certain air de noblesse,  
 Qui frappe, qui fait sit.

D A M O N.

Oui, votre politesse,

Votre abord, vos discours, un esprit vif, orné,  
 Tout fait voir à l'instant ce que vous êtes né.

R I C H E S O U R C E.

Vous ne vous trompez pas, je suis d'une naissance...  
 Mon écuyer?

---

*SCENE XI.*

MARIANNE, DAMON, RICHESOURCE,  
Un E'CUYER.

L' E' C U Y E R.

**M**ONSIEUR.

R I C H E S O U R C E.

Que tout mon train s'avance.

---

*SCENE XII.*

MARIANNE, DAMON, RICHESOURCE,  
L' E' C U Y E R, Six LAQUAIS.

L' E' C U Y E R.

**E**NTREZ.

R I C H E S O U R C E.

N'ai-je pas là six coquins bien bâtis!

Franchement, à ce train, on connoît un marquis.

Mais à propos, madame, avez-vous vû mon suisse!

Quelle moustache! mais j'ai pris à mon service

Certain valet de chambre, adroit, sobre, prudent,

Beau, bien fait, plein d'esprit; j'en fais mon confident.

Il doit avoir parlé de ma part à Lifette;

De mon amour pour vous il fera l'interprète,

Car moi, je ne fais point parler sur ce ton-là.

Le connoissez-vous!

MARIANNE.



M A R I A N N E.

Non.

R I C H E S O U R C E.

Je crois qu'il vous plaira.

D A M O N.

Par un ambassadeur expliquer sa tendresse,  
 C'est s'introduire en prince auprès d'une maîtresse.  
 Monsieur de Richesource, il le faut avouer,  
 A de ces procédés qu'on ne peut trop louer;  
 Voilà, sur ma parole, un charmant gentilhomme.

R I C H E S O U R C E.

Marquis, as-tu besoin de quelque grosse somme?

D A M O N.

Très-obligé, marquis.

R I C H E S O U R C E.

Les gens de qualité  
 Sont souvent sans espèce; & moi, sans vanité,  
 J'en ai toujours beaucoup, & j'en puis faire preuve.

D A M O N.

C'est que votre noblesse est encor toute neuve.

R I C H E S O U R C E.

Et de très-bon aloi.

D A M O N.

Dites-moi, s'il vous plaît;  
 Combien, quand vous prêtez, prenez-vous d'intérêt?

R I C H E S O U R C E.

Le plaisir d'obliger fait tous mes avantages.

D A M O N.

Votre père autrefois a bien prêté sur gages,

Et je fais que du temps qu'il étoit sous-fermier ;  
Il passoit dans Paris pour un grand usurier.

M A R I A N N E.

Le père d'un marquis, sous-fermier !

R I C H E S O U R C E.

- Médisance ...

Regardez, ai-je l'air d'un produit de finance ?  
Mon père, je le fais, ne pouvoit pas citer  
Un grand nombre d'aïeux dont il pût se vanter ;  
Mais il m'a toujours dit qu'il étoit gentilhomme.

D A M O N.

Il paya sa noblesse une assez bonne somme,  
Pour dire que le titre en étoit bien acquis.

R I C H E S O U R C E.

Enfin, quoi qu'il en soit, me voilà bien marquis ;  
Et j'en fais plus de vingt qui font figure en France,  
Qui doivent, comme moi, ce titre à la finance :  
D'ailleurs, ma mère étoit de si bonne maison ...

D A M O N.

Pour cet article-là vous avez bien raison ;  
Oubliez votre père, & vous renommez d'elle.

R I C H E S O U R C E.

Soit ; mon marquisat est un marquisat femelle :  
La défunte m'a fait pour soutenir son rang.

D A M O N.

Vous pouvez être, au fond, d'un très-illustre sang.  
Beaucoup de grands seigneurs, en entrant dans le monde,  
Trouvoient de la maman la ressource féconde :  
Elle étoit libérale, & si belle, d'ailleurs ...

Ne descendez-vous pas d'un de ces grands seigneurs ?

R I C H E S O U R C E.

Finissons ce discours, aussi-bien il m'ennuie.

Je suis noble de reste, en dépit de l'envie,

Pour pouvoir aspirer à me voir votre époux.

On va vous apporter étoffes & bijoux ;

Et deux mille louis offerts dans cette bourse,

Vous diront que je sors d'une assez bonne source.

M A R I A N N E.

Ah ciel ! que m'offrez-vous ?

R I C H E S O U R C E.

Et pourquoi donc ce cri ?

D A M O N.

Vous vivrez trop contente avec un tel mari.

Par les meubles, le train, les habits, les livrées,

Vous obscurcirez tout, jusqu'aux femmes titrées.

On les verra, de vous médire chaque jour,

Et pourtant s'empresse à vous faire la cour.

Vous tiendrez table ouverte, & sa délicatesse

Attirera chez vous le marquis, la duchesse,

Le duc, le prince même, en un mot tous les grands,

Des festins délicats, convives très-friands.

Qu'un pied-plat aujourd'hui fasse de la dépense ;

On oublie à l'instant son obscure naissance.

R I C H E S O U R C E.

Morbleu, je puis lui faire un sort plus gracieux ;

Qu'un marquis qui ne peut compter que ses aïeux.

Votre père, d'ailleurs, m'a donné sa parole.

M A R I A N N E.

Je ne vous aime point.

RICHESOURCE.

Mais vous êtes donc folle.

DAMON.

Rempportez vos présens, mon cher marquis.

RICHESOURCE.

Pourquoi ?

DAMON.

Madame est résolue à me donner sa foi ;

Moi, je fais mon bonheur de m'unir avec elle,

Voilà tout le mystère.

RICHESOURCE.

Ah, ah, mademoiselle !

Vous avez le cœur pris ? n'importe, malgré vous . . .

DAMON.

Cessez votre poursuite, ou craignez mon courroux.

RICHESOURCE.

Moi ?

DAMON.

Vous.

*RICHESOURCE met la main sur la garde de son épée, & voyant que Damon va faire de même.*

Holà, mes gens.

*MARIANNE voyant que Damon va pour attaquer Richeource.*

Damon, qu'allez-vous faire !

RICHESOURCE.

Par la morbleu ! je vais . . . m'en plaindre à votre père.

---

*S C E N E X I I I.*

M A R I A N N E , D A M O N .

D A M O N .

S'IL n'a que ce secours , le danger n'est pas grand.

M A R I A N N E .

On me l'avoit bien dit , vous êtes médifant ,  
Et vous l'avez poussé d'une étrange manière.

D A M O N .

Le dépit m'a contraint de lui rompre en visière :  
Je ne saurois souffrir qu'on traverse mes vœux ,  
Et je craindrois bien moins si j'étois plus heureux.  
Vous ne répondez point à l'ardeur qui m'anime.

M A R I A N N E .

Je vous l'ai déjà dit , vous avez mon estime ;  
Soyez-en satisfait.

D A M O N .

Je me flatte qu'un jour  
Je pourrai mériter l'estime avec l'amour.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

### SCÈNE PREMIÈRE.

Le B A R O N , L I S E T T E .

Le B A R O N .

**O**UI, contre nos projets ma femme se soulève,  
Elle veut disputer sans relâche ni trêve;  
Chaque instant en fournit un sujet tout nouveau.  
Qu'une méchante femme est un pesant fardeau!

L I S E T T E .

En vérité, monsieur, c'est votre pure faute:  
Vous deviez lui tenir la bride un peu plus haute,  
Et ne permettre pas que bravant un époux,  
Elle osât usurper un plein pouvoir sur vous.  
Allons, monsieur, il faut vaincre votre foiblesse,  
Madame a trop long-temps été votre maîtresse:  
Soyez homme une fois; & pour vous seconder,  
Quand je devrois sortir, je vais tout hasarder.

Le B A R O N .

J'ai commencé tantôt au sujet de ma fille.

L I S E T T E .

Oui, vous aviez tout l'air d'un père de famille.  
Que cela vous sied bien! vous marquez dans vos yeux

Je ne fais quoi de mâle, un air impérieux . . .  
A vous voir on eût dit que vous étiez le maître.

Le B A R O N.

Oh parbleu, deormais j'ai résolu de l'être.  
Ma foi, monsieur Damon, vous sortirez d'ici,  
Et vous, monsieur mon fils, vous sortirez aussi,  
Ou vous épouserez la sœur de Richesource.  
Pour vous, ma chère fille . . .

L I S E T T E.

Arrêtez votre course ;

Vous vous échauffez trop pour la première fois.

Le B A R O N.

Non, Lifette, j'étois un sot en bon français.

L I S E T T E.

Vous vous reconnoissez, j'en tire un bon augure.

Le B A R O N.

Ton projet est fort bon, & je prétends conclure.

L I S E T T E.

Fort bien.

Le B A R O N.

Malgré ma femme.

L I S E T T E.

Oui, monsieur le Baron.

Le B A R O N.

Ce double mariage enrichit ma maison.

Si mes enfans y font la moindre résistance,

Ils verront ce que c'est qu'un père qu'on offense.

L I S E T T E.

Bon, tant mieux.

*Le Médisant,*

Le B A R O N.

C'est à moi de commander céans.

L I S E T T E.

D'accord.

Le B A R O N *avec emportement.*

Et la raison, c'est que je le prétends.

*( en riant. )*

Hem! n'est-ce pas parler comme il faut à ma femme!

L I S E T T E.

Oui, mais je suis Lifette, & ne suis point madame.

Le B A R O N.

Je lui dirai bien pis.

L I S E T T E.

Vous! vous n'en ferez rien.

Le B A R O N.

Taisez-vous, insolente...

L I S E T T E.

Ah! voilà qui va bien.

Quand on soûtient ses droits, vous voyez comme on brille.

Le B A R O N.

Mais Lifette, après tout, donnerai-je ma fille

A ce nouveau marquis! c'est un fot, franchement.

L I S E T T E.

Et qu'importe! un mari l'est ordinairement.

Mais marions toûjours Isabelle à Valère;

Ensuite .. le voici, parlez-lui bien en père.



## S C E N E I I.

Le B A R O N , V A L E R E , L I S E T T E :

Le B A R O N *gravement.*

A P P R O C H E Z - V O U S , monsieur.

L I S E T T E .

Bon , c'est bien débiter.

Le B A R O N .

Voyons si vous aurez le front de résister

Au dessein que j'ai pris touchant votre personne.

V A L E R E .

Je ne fais qu'obéir à ce qu'un père ordonne.

L I S E T T E *bas au Baron.*

Allons ferme , monsieur , poussez-le comme il faut.

Le B A R O N *à Lisette.*

Ai-je bien pris mon ton ?

L I S E T T E .

Encore un peu plus haut.

Le B A R O N *encore plus gravement.*

Pour votre sœur & vous j'ai des desseins en tête ;

Il faut qu'à m'obéir l'un & l'autre s'apprête.

Je m'en vais m'expliquer : sur-tout , plus de Damon ,

Ou bien préparez-vous à quitter la maison.

V A L E R E .

Mais , contre mon ami , quel sujet vous irrite ?

Le B A R O N .

Son caractère.

*Le Médifant,*

V A L E' R E.

Au reste , il a tant de mérite . . .

Le B A R O N.

Médifant comme il est , pour trancher en deux mots ,  
Fût-il parfait d'ailleurs , il a mille défauts.

V A L E' R E.

Ce penchant n'est , monsieur , qu'un défaut de jeunesse.  
Comme il m'écoute assez , je le reprends sans cesse ,  
Et j'espère . . .

Le B A R O N.

Espérez autant qu'il vous plaira ;  
Pour ma fille , jamais il ne l'épousera.

L I S E T T E *gravement.*

Monsieur de Richesource est destiné pour elle ,  
Et nous vous marierons à sa sœur Isabelle.

V A L E' R E.

A sa sœur ! ah ! monsieur , ne me l'ordonnez pas.

Le B A R O N.

Comment donc ! elle est riche , elle a beaucoup d'appas.

V A L E' R E.

Je le crois , mais enfin un obstacle invincible  
Rend pour moi désormais cette affaire impossible.

Le B A R O N.

Impossible ?

V A L E' R E.

Sans doute.

Le B A R O N.

Et pourquoi ?

V A L E' R E.

J'aime ailleurs.

L I S E T T E.

Ah ! si vous n'avez pas de prétextes meilleurs,  
Vous prendrez à coup sûr la femme qu'on vous donne.

V A L E R E.

Non , je mourrai plutôt.

Le B A R O N.

Et quelle est la personne

Qui vous plaît ?

V A L E R E.

Je ne fais.

Le B A R O N.

Vous moquez-vous de moi !

V A L E R E.

Non , mon père , je parle ici de bonne foi ;  
Celle qui m'a charmé m'est encore inconnue.

L I S E T T E.

Bon , bon , il extravague.

Le B A R O N.

Où l'avez-vous donc vûe ?

V A L E R E.

Je la vis hier au bal , où son déguisement  
Me cacha quelque temps un objet si charmant ;  
Mais sa danse , son air & sa taille parfaite  
Portèrent à mon cœur une atteinte secrète.  
Je voulus lui parler , pour voir si son esprit  
Répondoit dignement à tout ce que j'ai dit :  
Sa conversation me toucha davantage ,  
Et je brûlois de voir les traits de son visage ,  
Lorsqu'un homme inconnu tout rempli de fureur ,  
Par un trait singulier me causa ce bonheur.

Le B A R O N.

Vous nous contez, mon fils, de rares aventures.

V A L E' R E.

Il s'emporte contre elle aux plus basses injures.

Que ne lui dit-il point ! j'arrête ce brutal ,

Et notre différend alloit troubler le bal ;

L'inconnue aussi-tôt, pour finir la querelle ,

Se démasque : à mes yeux elle paroît si belle ,

Que ses charmans attraits s'emparèrent de mon cœur ,

Et contre l'insolent redoublent ma fureur.

Mais si-tôt qu'il la voit : excusez-moi, madame ,

Lui dit-il, à votre air je vous ai cru ma femme ;

Je fais qu'elle est ici pour certain rendez-vous ;

Et sans rien ajoûter il s'éloigne de nous.

L I S E T T E.

Un mari, pour si peu, faire un vacarme horrible !

V A L E' R E.

A mon empressement la belle fut sensible ;

Mais craignant quelque éclat, elle sortit d'abord ,

Et pour la retrouver je fis un vain effort.

Cependant sa beauté, présente à ma pensée ,

Par aucun autre objet n'en peut être effacée.

Le B A R O N.

Tout ceci n'est, mon fils, qu'un vrai galimathias ,

Chimère de jeune homme, & je n'en fais nul cas.

Il n'y paroîtra plus dans deux jours ; & ce terme . . .

V A L E' R E.

Souffrez qu'à vos genoux . . .

Le B A R O N.

Lisette . . .

L I S E T T E.

Tenez ferme.

V A L E R E *lui baisant la main.*

Mon père, révoquez une si dure loi.

Le B A R O N.

*( à Lisette. )*

Levez-vous. Le fripon m'attendrit malgré moi.

L I S E T T E.

Laissez-moi lui parler à l'écart.

Le B A R O N.

Soit. Valère,

E'coutez ses avis, vous ne sauriez mieux faire.

*(Valère & Lisette vont au fond du théâtre, Valère  
tourné du côté de Lisette qui lui parle d'action.)*

## S C E N E I I I.

I S A B E L L E, Le B A R O N, V A L E R E,  
L I S E T T E, J A V O T T E.I S A B E L L E *à Javotte.***P**OUR me persuader tes soins sont superflus.

J A V O T T E.

Demeurons un moment.

I S A B E L L E.

Tu ne me retiens plus.

Le B A R O N *sans les voir.*

S'entêter de la sorte !

J A V O T T E.

E'coutez-donc, madame.

N n n iij

I S A B E L L E.

Tout se résout céans par l'ordre d'une femme ;  
Et son peu de raison me fait voir aisément  
Que mon frère s'attache ici très-vainement.

*( au Baron. )*

Vous me voyez, monsieur, tout-à-fait rebutée ;  
Ma proposition vient d'être rejetée :  
Madame la Baronne, à votre volonté  
Oppose un autre hymen par elle projeté ;  
Mon frère lui déplâit, il seroit inutile . . .

L E B A R O N.

Non, jamais on n'a vû femme plus indocile ;  
Mais c'est de mes bontés trop long-temps abuser ;  
Je connois mon pouvoir, & je veux en user.  
Monsieur de Richesource épousera ma fille.  
Pour vous, si vous voulez entrer dans ma famille,  
Je vous offre mon fils, qui sera trop heureux . . .

I S A B E L L E.

Tant de bontés, monsieur, nous honorent tous deux ;  
Daignez les conserver en faveur de mon frère :  
Mais pour moi, je n'ai point de réponse à vous faire,  
Si ce n'est que mon cœur, libre jusqu'à présent,  
Ne se sent pour l'hymen encore aucun penchant.

L I S E T T E à Valère.

C'est elle, approchons-nous.

V A L È R E.

La chose est superflue.

L E B A R O N à Isabelle.

Peut-être que mon fils . . .

I S A B E L L E.

Non, je suis résolue

A ne point m'engager sans inclination.

L I S E T T E à Valère.

Mais voyez-la du moins. Quelle obstination !

Le B A R O N.

Valère, ici.

I S A B E L L E apercevant Valère.

Jayotte !

J A V O T T E.

Hé bien !

I S A B E L L E.

Quelle aventure !

V A L È R E reconnoissant Isabelle.

Que vois-je !

L I S E T T E.

Ils font tous deux une étrange figure !

Comment ! se regarder sans se dire un seul mot !

*( à Valère. )*

Saluez donc madame.

Le B A R O N.

Ah ! mon fils n'est qu'un sot.

I S A B E L L E au Baron.

Monsieur est votre fils !

V A L È R E à Lisette.

Madame est Isabelle !

Le B A R O N à Isabelle.

Vraiment oui, c'est lui-même.

L I S E T T E à Valère.

Hé oui, monsieur, c'est elle.

*Le Médisant,*I S A B E L L E à *Javotte.*

Je ne puis revenir de mon étonnement.

V A L E' R E.

Je ne fais où j'en suis.

L I S E T T E.

Oh ça, sans compliment,  
L'extase où je vous vois, qu'est-ce qu'il signifie ?  
Est-ce inclination, ou bien antipathie ?

V A L E' R E.

Mon cœur est maintenant d'accord avec mes yeux ;  
Et je ferois, madame, au comble de mes vœux,  
Si l'hymen . . .

L I S E T T E.

Alte-là, votre réponse est claire.

Allons, madame, à vous.

I S A B E L L E.

Je dépends de mon frère ;  
C'est à lui, non à moi, d'ordonner de mon sort.

L I S E T T E.

*( au Baron. )*

Ah, voilà qui va bien. Il faut faire un effort.  
C'est à vous maintenant à vous rendre le maître.  
Ces deux personnes-ci vous font assez connoître  
Qu'elles ont dans le cœur des dispositions  
A se rendre bien-tôt à vos intentions.

Le B A R O N à *Isabelle.*

M'y voilà résolu si vous voulez souscrire . . .

I S A B E L L E.

Je vous ai dit, monsieur, ce que je pouvois dire ;  
Je n'ai plus que mon frère, il dispose de moi.

L I S E T T E.



L I S E T T E à Valère.

L'affaire est faite, allons, donnez-lui votre foi.

I S A B E L L E.

Remettons ce discours, je suis trop interdite.

Adieu.

J A V O T T E à Lisette.

Jusqu'au revoir.

L I S E T T E.

Comme elle prend la fuite !

V A L E R E.

Je vous suivrai du moins.

I S A B E L L E.

Non, je vous le défends,

Et je veux être à moi pendant quelques momens.

---

---

S C E N E I V.

Le B A R O N, V A L E R E, L I S E T T E.

Le B A R O N.

C E changement m'étonne, & votre complaisance...

L I S E T T E.

Ceci n'est point l'effet de son obéissance.

Le B A R O N.

Comment !

L I S E T T E.

Je m'y connois, ils s'en vouloient d'ailleurs,

L'amour avoit pris soin de disposer leurs cœurs.

Monsieur tout interdit, la belle aussi frappée...

C'est la dame du bal, ou je suis fort trompée.

Elle-même, & voilà ce qui fait que tous deux . . .

Le B A R O N.

*( la Baronne entre & écoute. )*

L'aventure me charme, & tient du merveilleux.

Ainsi vous n'aurez plus de peine à me complaire,

Et c'est vous qui devez disposer votre mère

A ne s'opposer point . . .

V A L E R E.

Je ferai mon devoir,

Et mon penchant s'accorde avec votre pouvoir.

## S C E N E V.

Le B A R O N, La B A R O N N E,

V A L E R E, L I S E T T E.

La B A R O N N E.

**S**ON pouvoir ! qu'est-ce donc que tout ceci veut dire !

Est-ce que contre moi tout le monde conspire !

Avez-vous si bien fait, monsieur mon cher époux,

Que vous ayez ligué votre fils avec vous !

L I S E T T E *bas au Baron.*

Courage, l'ennemi vient vous livrer bataille ;

Défendez-vous, frappez & d'estoc & de taille.

Le B A R O N *à Lisette.*

Ne me quitte pas.

L I S E T T E.

Non.

La B A R O N N E.

Je vois d'où vient cela,  
 Vous consultez en tout cette coquine-là,  
 C'est elle qui vous gâte.

L I S E T T E *d'un air simple.*

Ah! madame, au contraire.  
 Monsieur vouloit sans vous terminer une affaire;  
 Et moi je lui disois qu'avant de la finir,  
 Il falloit vous forcer au moins d'y consentir.

La B A R O N N E.

Me forcer! moi!

L I S E T T E.

De plus, monsieur m'a fait entendre  
 Qu'ayant cédé ses droits il alloit les reprendre;  
 Que honteux qu'une femme eût tout pouvoir céans,  
 Il vouloit à son gré marier ses enfans;  
 Qu'il donnoit Richesource à sa fille, & Valère  
 A sa sœur Ifabelle. Et moi, toute en colère,  
 J'ai dit . . . que ces projets étoient pleins de raison,  
 Mais que pour gendre, vous, vous choisissiez Damon;  
 Qu'en cela, comme en tout, vous seriez la maîtresse.

La B A R O N N E.

Ah! je vous en réponds.

L I S E T T E.

Quoi! j'aurois la foiblesse,  
 Quand il faut établir & ma fille & mon fils,  
 De suivre son caprice & non pas mon avis!  
 M'a répliqué monsieur. J'y donnerai bon ordre,  
 Et je réglerai tout sans qu'elle y puisse mordre;

O o o ij

Ou si son arrogance ose me traverser,  
Je fais par quels moyens il faut la rabaisser.

*( elle regarde le Baron. )*

Çà, voyons donc comment vous soutiendrez la chose,  
Ai-je dit, mais toujours défendant votre cause.

Monsieur a persisté, voilà le résultat :

Vous êtes en présence, entre vous le débat.

La B A R O N N E.

Vraiment, je viens d'entendre un récit admirable.

*( au Baron. )*

Quoi ! tout ce qu'elle a dit seroit-il véritable ?

Le B A R O N *embarrassé.*

A peu près.

L I S E T T E *vivement.*

A peu près ! je ne ments pas d'un mot.

*( au Baron. )*

Allons donc.

Le B A R O N.

Hé bien, oui, j'ai long-temps fait le sot,

Mais je ne ferai plus l'esclave de ma femme.

Songez à m'obéir.

L I S E T T E.

Vous l'entendez, madame.

La B A R O N N E.

Oui, je l'entends fort bien. Je fais depuis long-temps,

Que le ciel m'a soumise à vos commandemens ;

Et contre mon avis, en père de famille,

Vous pouvez marier Valère & votre fille :

Je saurai respecter les decrets d'un époux.

Le B A R O N.

Voilà du fruit nouveau.

L I S E T T E.

La griffe est là-dessous.

L a B A R O N N E.

Mais vous trouverez bon qu'en vous laissant le maître,  
A vos yeux désormais je cesse de paroître;  
Et qu'avant d'accomplir la séparation,  
Je donne à mes enfans ma malédiction.

L e B A R O N.

Oh! j'empêcherai bien...

L a B A R O N N E *avec emportement.*

Vous! moi, je vous déclare

Qu'il faut que vous cédiez, ou que l'on nous sépare.  
Oui, merci de ma vie, ou l'on m'assommera,  
Ou jamais un mari ne me commandera.

L e B A R O N.

J'aime mieux mon repos que mon fils ni ma fille,  
Et vous laisse le soin de régler ma famille.

*(il sort.)*L a B A R O N N E *à Valère.*

Mon fils, gardez-vous bien d'un hymen odieux,  
Ou ne vous présentez jamais devant mes yeux.

## S C E N E V I.

V A L È R E , L I S E T T E.

L I S E T T E.

V O I L A , je vous l'avoue, une maîtresse femme.

V A L È R E.

Je crains peu son courroux. Dans le fond de son ame

Elle est au desespoir d'empêcher mon projet,  
Et tout mon embarras vient d'un autre sujet.

L I S E T T E.

Damon vient.

V A L E R E.

Laisse-nous.

*S C E N E V I I.*

D A M O N, V A L E R E.

D A M O N.

**P**AR quelle humeur bizarre,  
Depuis un temps, ami, nous deviens-tu si rare !  
On a beau te chercher, on ne te trouve pas.  
Quoi ! la vieille comtesse a-t-elle tant d'appas,  
Qu'il faille à tes amis te dérober pour elle ?  
Parbleu, j'irai tantôt lui faire une querelle.  
Qu'elle permette au moins que nous t'ayons le jour.

V A L E R E

Tu veux absolument donner un mauvais tour  
Aux assiduités que j'ai pour la comtesse ;  
Tu fais que ses bienfaits méritent ma tendresse.

D A M O N.

Mais du moins instruis-moi de vos conventions.

V A L E R E.

Il n'est rien de plus pur que ses intentions ;  
Elle veut que je puisse avec magnificence,  
Par le bien que j'aurai, soutenir ma naissance,

Et croit que me laisser à moi seul tout le sien ,  
C'en sera le plus noble & le plus sûr moyen.  
Moi, pour la confirmer dans une telle idée ,  
Et bannir des parens dont elle est obsédée ,  
Je lui rends chaque jour mille soins assidus . . .

D A M O N.

Et ne lui rends-tu point quelque chose de plus!

V A L E' R E.

Tu crois . . .

D A M O N.

Nous sommes seuls, il faut ne me rien taire :

Parle.

V A L E' R E.

Sur mon honneur voilà tout le mystère.  
Après un tel serment, tu me connois trop bien  
Pour croire qu'en ceci je te déguise rien.

D A M O N.

Je me suis donc trompé d'une manière étrange !  
Et . . .

V A L E' R E.

Les mauvais esprits prennent toûjours le change.

D A M O N.

Oui, ta mère en ceci le prenoit comme moi.

V A L E' R E.

Elle a pû soupçonner la comtesse!

D A M O N.

Oui; ma foi ;

Nous en avons raillé plus de vingt fois ensemble.

La Baronne, entre nous, n'est pas ce qu'il te semble :

Son maintien réservé n'est qu'affectation ;

Et malgré tout l'éclat de sa dévotion ,  
 Je n'ai jamais connu femme plus médisante.  
 Époux , enfans , amis , parens , sur-tout la tante ,  
 Rien ne peut échapper à ses traits mordicans.  
 Quoique son bien-aimé , souvent à tes dépens  
 Elle se divertit & se donne carrière.

V A L E R E.

Que dit-elle de moi ?

D A M O N.

Que tu tiens de ton père.  
 Elle est au desespoir , & se veut bien du mal ,  
 De t'avoir copié sur cet original.

V A L E R E.

Oh ! laissons ce sujet , & parlons d'autre affaire.  
 Sur l'hymen de ma sœur j'ai pressenti ma mère ;  
 Elle est très-favorable à notre intention ,  
 Et voit avec plaisir ton inclination.

D A M O N.

Point. Lorsque je lui dis du bien de Marianne ,  
 Elle applaudit tout haut , mais son cœur me condamne ;  
 Ses discours , ses regards , tout marque son dépit ,  
 Et je ne puis jamais adoucir son esprit  
 Qu'en avouant qu'elle a des restes de jeunesse ,  
 Qu'elle mérite encor que pour elle on s'empresse ;  
 Elle ajoûte à cela que le Baron est vieux ,  
 Qu'elle fait un parti qui me conviendrait mieux  
 Que ta sœur . . . En un mot , elle me fait entendre  
 Que son dessein n'est pas de me faire son gendre.

VALERE.



V A L E R E.

Mais quand d'autres que toi font demander ma sœur,  
Elle refuse tout, & même avec aigreur.

D A M O N.

C'est pour dépayser . . .

V A L E R E.

N'en dis pas davantage :

Je ne puis plus souffrir un discours qui l'outrage ;  
Et tout autre que toi, dans ce même moment,  
Verroit à quel excès va mon ressentiment.

D A M O N.

Tu prends le sérieux !

V A L E R E.

Ai-je tort ! considère

Ce qu'un pareil discours dès l'instant même opère.  
J'ai cru jusqu'à présent que ma mère m'aimoit ;  
Je croyois encor plus, c'est qu'elle m'estimoit,  
Et tu me fais penser, juge de ma surprise,  
Qu'elle ne m'aime point, & qu'elle me méprise.

D A M O N.

Oui, mais par son portrait que je te fais ici,  
En revanche tu peux la mépriser aussi.

V A L E R E.

La consolation est grande, je l'avoue ;  
C'est un trait merveilleux & digne qu'on le loue.  
Vois jusques à quel point t'aveugle ton penchant,  
Et rougis avec moi d'un trait aussi méchant.  
Nul ne peut t'effacer par le talent de plaire,  
Mais tu fais éclater un maudit caractère.  
Je ne m'étonne plus qu'on s'empresse à te fuir :  
Tu crois te faire aimer, & tu te fais haïr ;

Et de tous tes amis , ton esprit qu'on déteste ,  
Fait que je suis le seul à présent qui te reste.

D A M O N.

Parbleu , tu le prends-là sur un fort joli ton.  
Qu'à ton âge il sied mal de faire le Caton !  
C'est ce que je disois ce matin à Julie :  
Valère a de l'esprit , mais son esprit ennuie.

V A L È R E.

Je te suis obligé de ta sincérité.

D A M O N.

Tu devois dès long temps en avoir profité.  
C'est pourtant ce qu'on ose appeler médifance.  
Dire sur un chacun librement ce qu'on pense ,  
Chercher le ridicule & lire au fond des cœurs ,  
Peindre ce qu'on y voit des plus vives couleurs ,  
Discerner les motifs & peser le mérite ,  
Faire la guerre aux fots , démasquer l'hypocrite ,  
Voilà ce que je fais , je ne m'en défends point.  
Plût au ciel que chacun m'imitât sur ce point !  
Oui , cette liberté , cette exacte justice  
Corrigeroit les fots , & détruiroit le vice.

V A L È R E.

Il est beau de vouloir corriger son prochain ;  
Mais , pour y réussir , user d'un tour malin . . .

D A M O N.

C'est par-là qu'on corrige , autrement on ennuie.  
Tel rit quand on le prêche , & craint la raillerie.  
Sans moi , ce vieux abbé , parent de Lyfidor ,  
Sous ses faux cheveux blonds se farderoit encor.

Ce petit magistrat qui toujours pindarise,  
 Se croiroit adoré de la vieille Bélise,  
 Si je ne l'eusse pas averti plaisamment  
 Qu'elle avoit de Damis payé le régiment.  
 Un couplet de chanson que j'ai dit dans le monde,  
 A fait voir de Lycas la malice profonde,  
 Et que depuis qu'il doit sa fortune à Cliton,  
 Il le fait à la Cour passer pour un fripon.  
 J'ai mis ce plat Auteur qui loue à toute outrance,  
 Au point de n'imposer qu'aux benêts qu'il encense.  
 N'est-ce pas par mes traits que nos petits marquis  
 N'osent plus au théâtre étaler leurs habits?  
 Ce flandrin de Lycandre, avec sa face éthique,  
 Vouloit passer par-tout pour habile critique;  
 Il ne parloit jamais que d'actrices, d'acteurs,  
 Et d'un ton décisif il frondoit les Auteurs:  
 Par caprice il blâmoit, ou bien crioit miracle,  
 Et ridiculement se donnoit en spectacle.  
 Je l'ai si bien berné, plaisanté là-dessus,  
 Qu'il s'enivre à présent & ne décide plus.  
 La prude Célimène, en public vertueuse,  
 Avec son intendant est très-peu scrupuleuse.  
 Le monde, à qui la dame avoit trop imposé,  
 Par les soins que j'ai pris en est defabusé:  
 C'est-là rendre au public un utile service.

V A L E R E.

Non, dis plutôt que c'est lui prouver ta malice.  
 Je te le dis ici pour la dernière fois,  
 Toi-même tu te nuis bien plus que tu ne crois.

Ppp ij

*SCENE VIII.*

M A R I A N N E , D A M O N , V A L E R E .

M A R I A N N E .

Q U'AVEZ-VOUS fait, Damon! qu'elle est votre imprudence!  
 On se plaint en tous lieux de votre médifance:  
 Tous nos meilleurs amis, & les vôtres auffi,  
 Déchaînés contre vous viennent en foule ici,  
 Et font tous leurs efforts pour vous en faire exclure.  
 Croyant que notre hymen est prêt à fe conclure,  
 Richesource offensé des discours d'aujourd'hui  
 Fait agir ses parens offensés comme lui.  
 Ils font puiffans, ma mère en est intimidée,  
 Et pourroit à la fin être persuadée.  
 Mon père, qui tantôt n'osoit lui réfister,  
 Prétend de son deffein la faire défister;  
 Et fi vous n'obtenez au plus tôt son fuffrage,  
 Il pourra mettre obstacle à notre mariage.

V A L E R E .

Voilà ce qu'ont produit tes bons mots & tes traits.

D A M O N *après avoir rêvé.*

Je veux être écrasé fi je médis jamais.

V A L E R E .

Ne fais point de fermens, l'effort est trop pénible;  
 Promets-nous seulement d'y faire ton possible.

D A M O N .

Mon possible! oh parbleu, je vous répons de moi.

Je ferois encor plus pour vous donner ma foi,  
 Madame, & je connois par cette expérience,  
 Quels inconvéniens produit la médisance.  
 Tout ce qu'on m'a prédit n'est que trop confirmé:  
 Je suis las d'être craint, & je veux être aimé.

V A L E R E.

Il ne tiendra qu'à toi, si tu tiens ta promesse.

M A R I A N N E.

C'est le plus sûr moyen de gagner ma tendresse.

D A M O N.

Et je pourrois encor médire après cela!

Que le ciel...

V A L E R E.

Doucement.

D A M O N.

Mais...

V A L E R E.

Demeurons-en là.

Je crains...

D A M O N.

De mes sermens Valère se défie!

V A L E R E.

Oui.

D A M O N.

Si j'y manque, ami, que je perde la vie.

Oui, je vais travailler à réparer le mal

Que j'ai fait en suivant un penchant trop fatal.

M A R I A N N E.

Allez donc voir mon père, & lui faites connoître

Que de vous-même enfin vous vous rendez le maître.

A gagner son estime employez vos efforts ;  
Dites-lui le projet qu'en ce moment . . .

D A M O N.

Je fors  
Pour le chercher. Ami, si tes soins me secondent,  
Doute-tu qu'à mes vœux les effets ne répondent ?  
Tu connois bien ton père ; & sa facilité  
Pourroit même passer pour imbécillité.  
Oui, par son peu d'esprit & sa foiblesse extrême,  
Il ne fait jamais prendre un parti de lui-même ;  
Il veut être mené : pour en venir à bout,  
Nous prendrons le parti de le flatter sur tout.  
La louange est un mets qui le touche & l'enchanté ;  
Pour lui la plus grossière est la plus excellente ;  
D'ailleurs, il hait ta mère ; en dire un peu de mal,  
C'est lui faire à coup sûr un plaisir sans égal.

V A L E R E.

Comment ! & j'irai, moi, médire de ma mère !

D A M O N.

Non, je prendrai ce soin.

V A L E R E.

L'aimable caractère !

Puisque pour ton bonheur nos soins sont superflus,  
Fais ce que tu voudras, je ne m'en mêle plus.

D A M O N.

J'ai tort, mais prescris-moi ce qu'il faut que je fasse.

( à *Marianne.* )

Il fuit sans m'écouter. Ah ! permettez, de grace,  
Que je suive ses pas pour calmer son courroux.

## S C E N E I X.

M A R I A N N E *seule.*

QUEL ami, juste ciel! quel amant! quel époux!  
 Je n'avois pû l'aimer; mais je croyois; fans crime,  
 Lui pouvoir accorder la plus parfaite estime,  
 Et je m'étois flattée au moins, en l'épousant,  
 De conserver mon rang, & de fuir le couvent;  
 Mais je ne vois que trop...

## S C E N E X.

M A R I A N N E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

MADAME vous demande.

M A R I A N N E.

Quoi!

L I S E T T E.

Je parle assez haut, je crois, pour qu'on m'entende.  
 Je vous dis... Vous rêvez!

M A R I A N N E.

Ah! j'en ai bien sujet.

L I S E T T E.

Vos vœux vont cependant avoir un plein effet.  
 Si vous avez Damon, n'êtes-vous pas contente!

Hélas !

L I S E T T E.

Vous soupirez ? je suis intelligente ;  
Ce soupir signifie un tendre souvenir.

M A R I A N N E.

Lisette, je voudrais un peu t'entretenir.

L I S E T T E.

Je le souhaite aussi, courez chez votre mère :  
Quand vous aurez fini, nous parlerons d'affaire.

*Fin du troisième Acte.*





A C T E I V.

---

---

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, FRONTIN.

FRONTIN.

OUI, monsieur, je l'ai vû tout comme je vous voi.

LEANDRE.

Mon père!

FRONTIN.

Oui.

LEANDRE.

Tu l'as vû!

FRONTIN.

Vous moquez-vous de moi,

De me faire vingt fois dire la même chose!

LEANDRE.

Mon père est arrivé!

FRONTIN.

Mais, monsieur, si je l'ose,

Je vous dirai tout franc que vous extravaguez.

Pourquoi m'interroger sur ce que vous savez?

LEANDRE.

Je suis au desespoir.

FRONTIN.

Je n'y saurois que faire :

Le cas est vrai pourtant.

LEANDRE.

Que t'a-t-il dit, mon père ?

FRONTIN.

Bien des choses. D'abord il a voulu savoir,  
Comme vous jugez bien, si j'avois pû vous voir.  
J'ai dit que j'avois pris une peine inutile,  
Et qu'on ne vous pouvoit trouver en cette ville.

LEANDRE.

Qu'a-t-il répondu ?

FRONTIN.

Rien ; il s'est mis à pleurer.

LEANDRE.

A pleurer ?

FRONTIN.

Des deux yeux. Je puis vous assurer  
Qu'il se repent bien fort de la dure contrainte . . .

LEANDRE.

Que dit-il de Lucrece ?

FRONTIN.

A vous parler sans feinte,  
Je doute qu'il vous presse encor sur son sujet.

LEANDRE.

Comment, tu crois cela ?

FRONTIN.

Je le crois en effet.

LEANDRE.

En fais-tu la raison ?

F R O N T I N.

Il vient de me la dire.

Il vous souvient du jour qu'il voulut vous prescrire  
Pour signer le contrat.

L E A N D R E.

Je dois m'en souvenir.

F R O N T I N.

Vous lui promites tout pour ne lui rien tenir.  
Ce jour étant venu, vous fites le malade,  
On le crut, mais le soir on fut votre escapade.

L E A N D R E.

Qu'est-il besoin . . .

F R O N T I N.

Jugez de notre étonnement.

On vous attend un jour, deux jours, mais vainement.

L E A N D R E.

Hé! bourreau, viens au fait.

F R O N T I N.

Donnez-vous patience.

Enfin, quand du retour on n'a plus d'espérance,  
Lucrece au desespoir verse un torrent de pleurs.

L E A N D R E.

Que m'importe!

F R O N T I N.

On s'empresse à calmer ses douleurs:

La gloire l'aiguillonne; elle se tranquillise,  
Puis chante, danse, rit, à la fin vous méprise.

L E A N D R E.

Ah! tant mieux.

F R O N T I N.

Mais l'amour rapelle son dépit,

Q q q ij

Qui jusques à tel point la presse, la faitit,  
Que par le prompt effet de sa noire furie . . .

L E A N D R E.

Comment donc, elle meurt !

F R O N T I N.

Non, elle se marie.

Quel courage, monsieur !

L E A N D R E.

Peste soit du faquin.

J'ai craint que ce récit n'eût une triste fin.

F R O N T I N.

Vous perdre, & pour époux prendre un vieux asthmatique,  
N'est-ce pas là pour elle une fin bien tragique !

L E A N D R E.

Mon père n'a plus lieu de traverser mes vœux.

F R O N T I N.

Non ; mais tout est céans fort contraire à vos feux :  
Damon & la Baronne ont fait le diable à quatre,  
Et le mari, dit-on, n'ose plus les combattre.

L E A N D R E.

Je le crois, mais j'espère au pouvoir de l'amour,  
Et Lisette me flatte encor d'un doux retour.

F R O N T I N.

Montrez-vous.

L E A N D R E.

Attendons.

F R O N T I N.

C'est un point nécessaire ;

Car enfin, que fait-on ! si monsieur votre père,

Voyant qu'il n'a de vous aucun avis par moi ,  
Alloit venir ici.

L E' A N D R E.

Le crois-tu ?

F R O N T I N.

Je le croi.

Voulez-vous qu'il vous trouve en ce bel équipage ?

L E' A N D R E.

Je saurai l'éviter, & je ferois peu sage  
Si je desabusois Richesource d'abord :  
Sa poursuite céans m'est nécessaire encor.  
Aux yeux de Marianne il faut enfin paroître ,  
Mais sans me découvrir à mon prétendu maître.  
Il vient ; as-tu porté chez toi tous mes habits ?  
Je te l'avois dit.

F R O N T I N.

Oui.

L E' A N D R E.

Vas-y donc, je te suis.

## S C E N E I I.

L E' A N D R E, R I C H E S O U R C E.

R I C H E S O U R C E.

**B**RAVER à tous momens un homme de ma trempe !  
Quoi, morbleu ! devant lui prétend-il que je rampe ?  
Et se croit-il en droit de me traiter en fat,  
Et de m'exclure ainsi pour un vieux marquisat !

Q q q iij

L E A N D R E.

Vous parlez de Damon!

R I C H E S O U R C E.

Ah! c'est toi, Lafontaine.

Oui, je veux m'en venger, ou mourir à la peine.

Nous nous mesurerons. Il va voir aujourd'hui

Que je suis par le cœur aussi noble que lui.

L E A N D R E.

Quel est votre dessein?

R I C H E S O U R C E.

Mon dessein? de me battre

Un contre un, deux à deux, ou quatre contre quatre,

Comme il voudra: je dois réparer mon honneur,

Et rabaisser l'orgueil de ce petit seigneur.

Vois-tu bien cette épée!

L E A N D R E.

Ah! quelle énorme brette!

R I C H E S O U R C E.

Je l'atteindrai de loin ce mignon de toilette:

Dès qu'il verra cette arme il parlera plus bas,

Je t'en réponds.

L E A N D R E.

Ma foi, ne vous y fiez pas.

Damon a du courage, &amp; la plus longue épée

N'est rien, si par le cœur elle n'est secondée.

R I C H E S O U R C E.

Du cœur! en manque-t-on lorsque l'on est marquis!

L E A N D R E.

Quelquefois.

R I C H E S O U R C E.

Je suis donc un lâche, à ton avis!

L E A N D R E.

Non ; mais il faut un peu vous consulter vous-même.

R I C H E S O U R C E.

Sur quoi ?

L E A N D R E.

Vous sentez-vous une valeur extrême ?

L'avez-vous éprouvée en quelque occasion ?

R I C H E S O U R C E.

Bon, je me suis battu vingt fois comme un lion.

L E A N D R E.

Quoi, l'épée à la main ?

R I C H E S O U R C E.

Non ; mais je te proteste . . .

L E A N D R E.

Ah, c'est au pistolet.

R I C H E S O U R C E.

Au pistolet ! la peste,

Je crains trop l'arme à feu. J'ai fait vingt fois assaut

Contre mon maître d'arme &amp; contre son prévôt ;

Je fais pousser de tierce, &amp; de quarte, &amp; de quinte.

L E A N D R E *mettant l'épée à la main.*

Oui, mais cet objet-ci donne bien plus de crainte.

Quand Damon en fureur s'avancera sur vous.

*( il lui allonge une botte, & Richesource fuit. )*

Ah, ah !

R I C H E S O U R C E.

Oh ! j'ai déjà perdu tout mon courroux.

A te dire le vrai, cette pointe me choque ;

Je sens à son aspect ma valeur équivoque.

Qui voudra se signaler en ces nobles combats ;

Mais quand la pointe en est, je ne m'y frotte pas.

L E A N D R E.

N'allez donc point vous battre.

R I C H E S O U R C E.

Ah morbleu, c'est dommage,

Car un fleuret en main je me sens du courage;

Mais toi, tu me parois un fort brave garçon,

Tu pourrois me venger.

L E A N D R E.

Et de quelle façon,

Monsieur!

R I C H E S O U R C E.

J'ai mon cousin le comte de Bienville;

Qui dans peu, de province, arrive en cette ville;

Sa personne, à coup sûr, n'est point connue ici.

T'y connoit-on?

L E A N D R E.

Moi? point. Quel sujet...:

R I C H E S O U R C E.

Le voici.

Si tu veux du cousin faire le personnage,

Et t'offrir sous son nom dans un riche équipage,

Tu pourras à coup sûr m'être d'un grand secours.

J'irai dire au Baron que depuis quelques jours

Mon cousin est ici, & qu'ayant vû sa fille,

Il brûle autant que moi d'entrer dans sa famille;

Que ma seule poursuite arrêtoit son dessein;

Mais que comme je vois que je m'empresse en vain;

Que pour moi Marianne a de la répugnance;

Que d'ailleurs mon cousin est de haute naissance;

Riche,



Riche , bien fait ; j'ai pris la résolution  
De lui céder ma place & ma prétention.

L E' A N D R E.

Qu'en résultera-t-il ?

R I C H E S O U R C E.

Le Baron est facile ;

Il appuiera d'abord le comte de Bienville.

Tu paroîtras. Damon enragé contre toi ,  
Prétendra te traiter comme il m'a traité , moi :

C'est alors qu'il faudra signaler ta vaillance ,  
Le rosser comme un diable & hâter ma vengeance.

L E' A N D R E.

Ce projet me paroît assez bien inventé.

R I C H E S O U R C E.

Il ne tiendra qu'à toi qu'il soit exécuté.

L E' A N D R E.

J'y consens volontiers.

R I C H E S O U R C E.

Que ma joie est extrême !

L E' A N D R E.

Vous servir en ceci , c'est me servir moi-même.

R I C H E S O U R C E.

Pourquoi ?

L E' A N D R E.

Vous en saurez quelque jour la raison :

Je vais me préparer. Allez voir le Baron.

Il faut tout au plus tôt entamer cette affaire.

Vantez bien le cousin.

R I C H E S O U R C E.

C'est ce que je vais faire.

*SCÈNE III.*

LÉANDRE, VALÈRE.

VALÈRE *entre en rêvant.*

J'AI pû lui pardonner ! ah ! je dois en rougir.

LÉANDRE *sans le voir.*

A Marianne enfin je puis me découvrir

Sans que l'on me connoisse, &amp; toute ma ressource . . .

VALÈRE *aperçoit Léandre.*

Que cherchez-vous ici ?

LÉANDRE.

Monsieur de Richesource

Mon maître.

VALÈRE.

Comment donc, vous êtes son valet !

LÉANDRE.

Oui, monsieur.

VALÈRE.

Je vous plains.

LÉANDRE.

C'est sans aucun sujet.

Quoi que la servitude ait de désagréable,

Elle n'a rien chez lui qui ne soit supportable.

VALÈRE.

Rarement de son maître un valet parle ainsi :

Votre réponse veut que je m'explique ici.

Je ne vous ai pas plaint de servir un tel maître ;

Mais je plains votre état ; &amp; sans trop vous connoître,

Par votre air, vos discours, je juge tout d'abord  
Que vous mériteriez sans doute un meilleur sort.

L E A N D R E.

Vous m'honorez beaucoup. En effet, je puis dire  
Que je n'étois pas né pour servir; j'en soupire:  
Mais peut-être qu'un jour je serai plus heureux,  
Et que l'amour aussi comblera tous vos vœux.  
Vous aimez Isabelle, Isabelle vous aime.

V A L E R E.

Comment le savez-vous?

L E A N D R E.

Je le fais d'elle-même,

Ou du moins de son frère, & cette aimable sœur  
Vient de lui confier le secret de son cœur.

Je vous dirai bien plus.

V A L E R E.

Quoi donc!

L E A N D R E.

C'est qu'Isabelle

Avoit cru qu'aujourd'hui vous viendriez chez elle.

V A L E R E.

Ah! faut-il qu'un ami...

L E A N D R E.

Je vois votre embarras:

Vous ménagez Damon; il ne mérite pas  
Que pour lui vous fuyiez une aimable maîtresse,  
Digne objet de vos soins & de votre tendresse.

V A L E R E.

Je vais lui protester...

L E A N D R E.

Différez un moment.

R r r ij

V A L E R E.

Pourquoi?

L E A N D R E.

C'est que Clitandre est chez elle à présent.

V A L E R E.

Clitandre?

L E A N D R E.

Il est ami de Damon; je m'étonne...

V A L E R E.

Je connois fort son nom, mais non pas sa personne,

L E A N D R E.

C'est ce mari jaloux, qui, hier au soir au bal,

Crut qu'elle étoit sa femme, &amp; la traita si mal.

V A L E R E.

Ah! qu'entends-je!

L E A N D R E.

Il a su que c'étoit Isabelle,

Et s'est venu d'abord excuser auprès d'elle.

Du fracas qu'il a fait il accuse Damon,

Dont un avis secret l'avoit mis en soupçon:

Il dit que c'est à tort qu'on accusoit sa femme,

Qui s'est justifiée; &amp; cette jeune dame

Sachant que c'est Damon qui vouloit l'outrager,

Veut le perdre céans afin de se venger.

V A L E R E.

Quelque indigne qu'il soit de l'appui de ma mère,

Je m'en vais le presser d'appaiser cette affaire.

Adieu; faites qu'ici je puisse vous revoir.

L E A N D R E *seul.*

Tout semble concourir à me rendre l'espoir.

## SCÈNE VI.

LÉANDRE, LISETTE.

L I S E T T E.

AH! vraiment, voici bien une autre comédie;  
 Il nous vient un mari de basse Normandie.  
 Qui diable est ce cousin qu'on veut nous présenter?  
 Ce comte de Bienville est propre à tout gêner.  
 Le Baron qui connoît son bien & sa naissance,  
 Vient de faire serment d'user de sa puissance  
 Pour conclurre avec lui, s'il le veut, dès ce jour;  
 Et ceci pourroit bien vous perdre sans retour.  
 Vous deviez l'empêcher.

L É A N D R E.

L'empêcher! au contraire;

Je ferai le cousin.

L I S E T T E.

Vous!

L É A N D R E.

Moi.

L I S E T T E.

J'entends l'affaire.

L É A N D R E.

Je reviens à l'instant, gardez bien le secret,  
 Et sur-tout préparez le succès du projet:  
 Vous saurez les raisons . . .

L I S E T T E.

Je comprends votre adresse.

Allez, je vais sonder le cœur de ma maîtresse.

Rrr iij

*SCENE V.*L I S E T T E *seule.*

O N ne peut rien de mieux , & nous pourrons favoir . . .

*SCENE VI.*

M A R I A N N E , L I S E T T E .

M A R I A N N E .

A H , Lifette !

L I S E T T E .

Quoi donc ?

M A R I A N N E .

Je suis au defespoir.

Tu fais qu'on me propose un nouveau mariage ?

L I S E T T E .

Vraiment , j'y vois pour vous un fort gros avantage.

M A R I A N N E .

Du jour au lendemain je me livrerai , moi ,

Sans connoître celui qui recevra ma foi ?

L I S E T T E .

Ne vous alarmez point , je vous répons d'avance ,

Que vous aurez tous deux bien-tôt fait connoissance.

M A R I A N N E .

D'un grand nom , d'un grand bien , je fais fort peu de cas ,

Si le cœur &amp; l'esprit ne les relèvent pas.

L I S E T T E.

Trouvez-vous en Damon de quoi vous satisfaire?

M A R I A N N E.

Lifette, avec douleur j'y vois tout le contraire:  
J'avois cru tout au moins le pouvoir estimer,  
Ayant perdu celui qui m'avoit sût charmer;  
Mais je l'ai mal connu: plus notre hymen s'apprête;  
Et moins je m'applaudis d'une telle conquête.  
Faut-il t'avouer tout? je sens incessamment  
Mon cœur s'intéresser pour mon premier amant.  
Je voulois par l'oubli punir le sien, Lifette;  
Mais plus il me néglige, & plus je le regrette.

L I S E T T E.

Ma foi, vous me charmez quand vous parlez ainsi:  
Peut-être votre amant n'est-il pas loin d'ici.  
J'ai des pressentimens dont je veux vous instruire;  
Et j'avois négligé tantôt de vous les dire.

M A R I A N N E.

Non, j'ai lieu de penser que Léandre me fuit,  
Lifette.

L I S E T T E.

Cependant je l'ai vû cette nuit.

M A R I A N N E.

Cette nuit?

L I S E T T E.

En dormant, je fais de jolis songes  
Quelquefois, & souvent ce ne sont point mensonges.  
Je gage qu'à l'instant je vous fais son portrait.

M A R I A N N E.

Voyons.

*Le Médisant,*

L I S E T T E.

Il m'a paru fort grand &amp; fort bien fait.

M A R I A N N E.

Bon ; ensuite.

L I S E T T E.

Il avoit une perruque blonde,  
 De grands yeux, & les dents les plus belles du monde,  
 Une bouche vermeille, un teint vif & charmant,  
 Les traits fort réguliers, un air tendre & touchant,  
 Un fort beau son de voix, une jambe très-fine,  
 Un air aisé, très-noble.

M A R I A N N E.

Ah, ciel ! je m'imagine  
 Que je le vois encor ; le voilà tel qu'il est.  
 Te parloit-il de moi ?

L I S E T T E.

Croyez-vous, s'il vous plaît,  
 Qu'il me fût apparu s'il n'eût eu rien à dire ?  
 Il faut voir de quel air il contoit son martyre.

M A R I A N N E.

Pour qui ?

L I S E T T E.

Pour vous, madame.

M A R I A N N E.

Ah, douce illusion !

Mais Lucrèce ?

L I S E T T E.

Est l'objet de son aversion.

M A R I A N N E.

Il l'a donc épousée ?

L I S E T T E.



L I S E T T E.

Il est vrai, par l'usage,

Que rarement l'amour survit au mariage ;  
 Mais ce n'est point cela qui vous rend votre amant :  
 On l'a, sur ce sujet, pressé très-vainement ;  
 La veille de la noce il s'est mis en campagne,  
 Pour venir à Paris du fond de la Bretagne.  
 J'ai rêvé tout cela.

M A R I A N N E.

Que n'en vois-je l'effet !

L I S E T T E.

Bon, j'ai songé de plus qu'il s'étoit mis valet,  
 Pour dépayser ceux qui le cherchent peut-être,  
 Et pour venir céans sans se faire connoître.

M A R I A N N E.

Quelle fidélité ! mais pourquoi me flatter ?  
 Tout ceci n'est qu'un songe.

L I S E T T E.

Il peut s'exécuter.

M A R I A N N E.

Et ce cousin, Lisette ?

L I S E T T E.

Il faut vous en défaire,

A moins que par hasard il n'ait de quoi vous plaire.

M A R I A N N E.

Tu peux compter d'avance . . .

L I S E T T E.

Hé, ne jurons de rien.

M A R I A N N E.

Pourquoi ?

*Le Médisant,*

L I S E T T E.

J'ai vû quelqu'un qui m'en a dit du bien.

M A R I A N N E.

Il n'importe.

L I S E T T E.

Et selon ce que j'en viens d'apprendre,

Il peut fort bien tenir la place de Léandre.

M A R I A N N E.

Après ce que tu fais, c'est vouloir m'outrager

Que de croire qu'un autre . . .

L I S E T T E.

Et moi je vais gager

Que vous applaudissant de vous en voir aimée,

Si-tôt qu'il paroitra, vous en ferez charmée.

M A R I A N N E.

Ah! finissons, de grace, un semblable discours.

J'attendois de ta part un utile secours;

Mais puisqu'à mon amour tu te montres contraire,

J'ai honte de l'aveu que je viens de te faire.

Pourquoi de mon amant viens-tu m'entretenir,

Si pour d'autres que lui tu veux me prévenir?

L I S E T T E.

C'est que ce cousin-là mérite bien qu'on l'aime.

M A R I A N N E.

Non, Lisette, fût-il plus beau que l'Amour même,

Plus charmant que Léandre, &amp; c'est dire encor plus,

Ses soins pour l'effacer seroient tous superflus.

L I S E T T E.

Ah vraiment, s'il favoit ce que je viens d'entendre,

Il auroit bien-tôt pris le parti qu'il doit prendre.

M A R I A N N E.

Empêche , si tu peux , le cousin de me voir.

L I S E T T E.

Je n'en ai le dessein , ni même le pouvoir ;  
 Mais je vous promets bien que je m'en vais l'instruire  
 De tout ce qu'à l'instant vous venez de me dire.

---

## S C E N E V I I.

M A R I A N N E *seule.*

C'EST beaucoup d'avoir pû la porter à ce point ,  
 Et s'il est galant homme , il n'insistera point.

---

## S C E N E V I I I.

Le B A R O N , M A R I A N N E.

Le B A R O N.

M A fille , vous savez quel époux je vous donne ;  
 On en dit mille biens ; mais il doit en personne  
 Venir ici tantôt , à ce que l'on m'a dit :  
 Voyez s'il vous convient ; vous avez de l'esprit ,  
 Et vous en jugerez beaucoup mieux que tout autre :  
 Ma résolution suivra de près la vôtre ,  
 Vous ne ferez contrainte en rien sur son sujet ;  
 Mais si vous le goûtez , je suivrai mon projet.  
 Hors Damon que j'exclus , & que je dois exclure ,  
 Sans avoir votre aveu je ne veux rien conclure.

M A R I A N N E.

Et moi, loin d'abuser de toutes vos bontés,  
Je ne me réglerai que sur vos volontés.

L E B A R O N.

C'est bien répondre; adieu, je fors pour une affaire  
Où Lyfimon m'écrit que je suis nécessaire.  
Un de ses bons amis est arrivé chez lui,  
Et souhaiteroit fort me parler aujourd'hui;  
Je vais voir ce que c'est, & reviens tout à l'heure.

---

*S C E N E I X.*

M A R I A N N E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

**P**LACE, place au cousin.

M A R I A N N E.

Il vient donc!

L I S E T T E.

Oui, je meure

Si j'ai jamais vû rien de si charmant: ma foi,  
Si vous n'en voulez point, je le prendrai pour moi.

---

*S C E N E X.*

M A R I A N N E, L E A N D R E, L I S E T T E.

L E A N D R E.

**D**OIS-je chercher, madame, ou fuir votre présence?  
Puis-je me présenter après six mois d'absence!

M'avez-vous oublié! me reconnoissez-vous!  
M'est-il permis encor d'embrasser vos genoux!

M A R I A N N E.

Dans quel étonnement cet incident me plonge!  
Je doute si je veille.

L I S E T T E.

Ai-je fait un bon songe!

M A R I A N N E.

Lifette, soûtiens-moi.

L I S E T T E.

D'où vient cette vapeur?

Est-ce que le cousin vous fait si grande peur?

L E A N D R E.

Ouvrez les yeux, madame, ou votre amant expire.

M A R I A N N E.

Ah! Léandre, est-ce vous!

L E A N D R E.

Je n'ose vous le dire.

M A R I A N N E.

C'est Léandre, mes yeux le retrouvent en vous,  
Et mon cœur me le dit par des transports si doux...

L E A N D R E.

O ciel! en ma faveur vous parle-t-il encore?

M A R I A N N E.

Je vous aime toûjours.

L E A N D R E.

Et moi, je vous adore.

Mais puis-je me flatter d'être cher à vos yeux,  
Lorsque vous écoutez un rival odieux!

M A R I A N N E.

Mais vous, qu'un père avoit destiné pour une autre,

S f f iij

En doutant de mon cœur, me gardez-vous le vôtre?  
Estes-vous libre encor?

L E A N D R E.

J'aurois péri cent fois,  
Plustôt que d'obéir à de si dures loix :  
Oui, je suis tout à vous.

M A R I A N N E.

Et moi je vous déclare  
Que je mourrai cent fois plustôt qu'on nous sépare.  
Je vous vois, vous m'aimez, je vous donne ma foi  
Que nul autre que vous ne m'obtiendra de moi.

L E A N D R E.

Des maux que j'ai soufferts, trop douce récompense,  
Vous me rendez le jour, me rendant l'espérance.

L I S E T T E.

Comment donc! ce cousin est Léandre en effet!

M A R I A N N E.

Tu le savois, Lifette.

L I S E T T E.

Oui, vous êtes au fait.  
Mon songe, que tantôt vous aviez peine à croire,  
Est une vérité; voilà toute l'histoire.  
Par ce détour adroit j'ai trouvé le moyen  
De sonder votre cœur, en vous ouvrant le sien.  
Vous vous aimez toujours, la chose est très-certaine;  
Songeons à vous unir par une étroite chaîne;  
Mais pour venir à bout d'un si juste dessein,  
Le mal est qu'il faut faire encor bien du chemin.

## SCÈNE XI.

MARIANNE, LEANDRE, RICHESOURCE,  
LISETTE.

RICHESOURCE à *Marianne*.

PUISQUE je n'ai pas pû vous donner dans la vûe,  
Vous allez de ma main du moins être pourvûe;  
Mon cousin... le voici: peste qu'il est paré!  
Comment le trouvez-vous?

MARIANNE.

Il est fort à mon gré.

RICHESOURCE.

Quoi, sérieusement?

LISETTE.

Oh, la chose est très-sûre:

Dès qu'on fera d'accord, ils sont prêts à conclure.

RICHESOURCE à *Marianne*.

Tout de bon?

MARIANNE.

Oui, monsieur.

RICHESOURCE.

Ventrebleu, le cousin

En peu de temps, me semble, a bien fait du chemin.

MARIANNE.

Vous avez des parens d'un mérite suprême;

A peine les voit-on, qu'aussi-tôt on les aime.

LISETTE.

Oh, pour cela, monsieur est bien apparenté:

Mais n'admirez-vous pas sa générosité !  
 Il vous offre sa main, ce don vous importune ;  
 Il veut, bon gré, mal gré, faire votre fortune.  
 Que fait-il ! il vous donne un cousin, un époux ;  
 Que l'amour, tout exprès, avoit formé pour vous.  
 En vérité, monsieur, ce procédé m'enchanté.

M A R I A N N E.

Vous verrez à quel point je suis reconnoissante,  
 Et combien vos présens me sont chers.

R I C H E S O U R C E.

Cet aveu . . .

L I S E T T E.

N'auriez-vous point, pour moi, quelque arrière-neveu ?  
 J'aime bien vos parens.

R I C H E S O U R C E.

L'eau te vient à la bouche.

*( à Marianne. )*

Enfin, pour ce garçon vous n'êtes point farouche !

M A R I A N N E.

Si je l'ai pour époux, vous complerez mes vœux.

L E A N D R E *lui baisant la main.*

Vous me charmez, madame, & je suis trop heureux . . .

R I C H E S O U R C E *le tirant.*

Monsieur mon cher cousin, vous allez un peu vite.  
 Bride en main, s'il vous plaît, ou retournez au gîte.

L E A N D R E.

De quoi vous plaignez-vous ! vous l'avez souhaité.

R I C H E S O U R C E.

Oui, mais je vois ici certaine privauté,



Dans un premier abord, que j'ai peine à comprendre;  
Et...

L I S E T T E.

C'est la sympathie, on ne peut s'en défendre;  
Il est des nœuds secrets, il est...

R I C H E S O U R C E.

J'ai le chagrin

De voir que de plein saut on se livre au cousin;  
Et moi, tout franc, je joue un fort sot personnage.

L E A N D R E *tirant Richesource à l'écart.*

Je fais bannir Damon; que faut-il davantage!

Si vous parlez encore, adieu notre projet.

R I C H E S O U R C E.

Mais puis-je lui laisser épouser mon valet!  
Car au train qu'elle prend, elle est fille à le faire.

L E A N D R E.

Ne vous alarmez pas, je conduirai l'affaire

A son point, & bien-tôt...

## S C E N E X I I.

M A R I A N N E, D A M O N, L E A N D R E,  
R I C H E S O U R C E, L I S E T T E.

D A M O N *à Marianne.*

M E S soins ont réussi;

Valère en ma faveur s'est enfin radouci,

Et j'ai si bien promis de ne jamais médire,

Qu'il n'empêchera point le bonheur où j'aspire.

Que vois-je! Richesource est encore en ces lieux!

RICHESOURCE.

Oh ! je ne suis pas prêt à faire mes adieux ,  
 Et voilà mon cousin , qui charmé de madame ,  
 Vient aussi de lui faire un aveu de sa flamme.  
 Nous allons épouser , l'un ou l'autre , s'entend ,  
 Et cela sans délai , dès aujourd'hui.

D A M O N.

Comment !

C'est-là votre cousin !

RICHESOURCE.

Oui , mon cousin lui-même ,  
 Beau , jeune , bien tourné , d'une valeur extrême ;  
 Il vous en convaincra bien-tôt par les effets.

D A M O N.

Ah , ah , de vos parens vous faites vos valets !  
 Mais je suis maintenant au fait de cette affaire :  
 Monsieur étoit neveu de défunt votre père ,  
 Et par cette raison je ne m'étonne pas  
 Si vous l'avez tiré d'un étage si bas.  
 Heureusement pour vous il est d'une figure  
 A cacher aisément une naissance obscure.  
 Des financiers-marquis j'admire le bonheur ,  
 Ils ont mille parens qui leur font peu d'honneur ,  
 Mais pour les déguiser leur méthode est si fine ,  
 Qu'on ignore bien-tôt quelle est leur origine.  
 Cependant je suis las de pareils concurrens ;  
 Renvoyez ce marquis & ses nobles parens ,  
 Ou si vous refusez de punir leur audace ,  
 Je saurai les contraindre à me quitter la place :

L E A N D R E *fièrement.*

Doucement, s'il vous plaît, vous me connoissez mal.

Je vous ai ce matin menacé d'un rival :

Vous le voyez en moi , prêt à vous satisfaire.

R I C H E S O U R C E .

Sachez qu'il est neveu de madame ma mère ,

Noble par conséquent tout aussi-bien que vous.

L E A N D R E .

Je me ferai bien-tôt connoître aux yeux de tous ,

Et mon nom . . .

R I C H E S O U R C E .

Pour trancher un discours inutile ,

C'est monsieur mon cousin le comte de Bienville.

D A M O N .

Lui ! comment, vous osez vous donner un tel nom ?

Vous voulez imposer à monsieur le Baron ?

Certes , je suis surpris d'une telle impudence ;

Le comte de Bienville est de ma connoissance ,

Et nous avons servi tous deux en même temps.

R I C H E S O U R C E .

Ce diable d'homme-là connoît tous mes parens.

D A M O N .

Le comte de Bienville est un basset fort mince ,

Qui sent de deux cens pas le noble de province ,

Homme de peu d'esprit , assez plein de valeur ,

Fort grand fripon au jeu , du reste homme d'honneur :

Le voilà tel qu'il est , puisqu'il faut vous instruire.

M A R I A N N E .

Vous aviez tant promis de ne jamais médire !

Adieu , je ne puis plus vous voir à tous momens

Déchirer tout le monde & fausser vos sermens.

D A M O N.

Madame, permettez que je me justifie.

M A R I A N N E.

Vous me parlez en vain.

D A M O N.

Il y va de ma vie,

*( à Léandre. )*

Je ne vous quitte point. Nous nous verrons tantôt,

Et je saurai vous faire expliquer comme il faut.

L E A N D R E.

Loin de vous éviter, je m'en vais vous attendre.

*S C E N E X I I I.*

L E A N D R E , R I C H E S O U R C E .

L E A N D R E .

**V**ous voyez que Damon n'a plus rien à prétendre ;

Mais je crains la Baronne, &amp; pour parer ses coups,

Il faut gagner Valère, &amp; qu'il parle pour nous.

R I C H E S O U R C E .

Comment faire ?

L E A N D R E .

Allons voir un moment Isabelle,

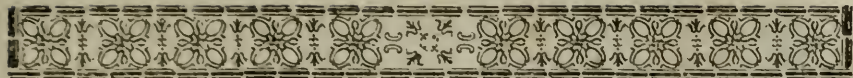
Et tâchons de le faire expliquer avec elle.

R I C H E S O U R C E .

C'est bien dit : jusqu'au bout je suivrai mon projet,

Et je suis trop heureux d'avoir un tel valet.

*Fin du quatrième Acte.*



## ACTE V.

### SCENE PREMIERE.

Le BARON, Le MARQUIS.

Le BARON.

**Q**UOIQUE nous ne puissions encor bien nous connoître,  
 Et que notre amitié ne fasse que de naître,  
 Je vous dirai pourtant qu'en cette occasion  
 Vous marquez trop de crainte & trop d'affliction.

Le MARQUIS.

Puis-je trop m'affliger, lorsque je considère  
 Que ma dureté seule a causé ma misère,  
 Et le malheur d'un fils qui méritoit d'avoir  
 Un père qui fût mieux user de son pouvoir!  
 Ah! j'ai trop mérité la douleur qui m'accable.  
 Il aimoit votre fille autant qu'elle est aimable:  
 Pour vaincre, pour forcer son inclination,  
 J'ai tout fait, tout tenté: vaine précaution!  
 Il m'a trompé; mais loin de blâmer sa conduite,  
 Je conviens qu'il me rend les maux que je mérite.

Le BARON.

J'espère que bien-tôt vous en verrez la fin.

T t t iij.

*Le Médisant,*

Le M A R Q U I S.

Puisqu'il n'est point céans, vous l'espérez en vain :  
A d'éternels regrets sa fuite me condamne.

Le B A R O N.

Je vais sur ce sujet parler à Marianne ;  
Elle fait que ma femme a fait choix de Damon ,  
Et veut le soutenir contre droit & raison :  
Ce motif a pû seul l'engager au silence ;  
Et Léandre d'ailleurs , craignant votre vengeance ,  
A pû venir céans , & se cacher si bien ,  
Qu'ils se soient vûs tous deux sans qu'on en ait su rien.

Le M A R Q U I S.

Plût au ciel !

Le B A R O N.

Je m'en vais éclaircir ce mystère ;  
Pour en venir à bout, je fais ce qu'il faut faire.

Le M A R Q U I S.

Moi je vais un moment rejoindre Lyfimon ,  
Nous reviendrons ensemble.

Le B A R O N.

Allez.

*S C E N E I I.*

Le B A R O N, D A M O N.

D A M O N.

*C'*EST le Baron !

Je veux adroitement gagner sa confiance.

Puis-je vous demander un moment d'audience,  
Monsieur !

Le B A R O N (*à part.*)

Très-volontiers. J'entrevois son dessein,  
Il veut me régaler aux dépens du prochain.

D A M O N.

J'ai toujours eu pour vous une estime sincère,  
Et vous respecte encor comme mon propre père.

Le B A R O N.

Très-obligé, monsieur.

D A M O N.

Vous le méritez bien.

Le B A R O N *à part.*

Il a beau me flatter, il n'avancera rien.

D A M O N.

En effet, qui pourroit n'en user pas de même !  
On voit briller en vous un mérite suprême :  
Tout ce que vos aïeux ont eu séparément,  
L'honneur, la probité, l'esprit, l'entendement,  
La droiture du cœur, la vertu, le courage,  
Tout cela forme en vous un parfait assemblage,  
Qui vous fait en tous lieux à tel point admirer,  
Qu'un flatteur sur cela ne peut exagérer.

Le B A R O N *à part.*

Ce discours jusqu'ici ne peut blesser personne.

D A M O N.

Quoique vous rejetiez tout l'encens qu'on vous donne,  
Que votre modestie, une fois seulement,  
De ce que vous valez convenue franchement.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que je fais qu'on l'irrite,  
Dès qu'on veut devant vous louer votre mérite ;  
Mais il faut , dût sur moi tomber votre courroux ,  
Que je vous dise ici ce que j'admire en vous.

Le B A R O N *à part.*

Ce garçon-là , vraiment , a de la politesse.

*( haut. )*

Finissez votre éloge.

D A M O N.

Oh ! je ne puis sans cesse  
Me priver du plaisir d'encenser vos vertus.

Le B A R O N.

Vous vous êtes bien tard avisé là-dessus.

D A M O N.

C'est que . . .

Le B A R O N.

Je fais fort bien que vous aimez ma fille.  
Vous avez jusqu'ici ménagé ma famille ;  
A ma femme sur-tout vous faites votre cour :  
Vous ne m'avez pas dit un mot jusqu'à ce jour.

D A M O N.

Je craignois d'offenser madame la Baronne.

Le B A R O N.

Comment donc l'offenser ?

D A M O N.

O l'étrange personne !  
Veut-on marquer pour vous quelque ménagement ?  
C'est vouloir s'exposer à son ressentiment.  
Vous lui laissez ici l'autorité suprême :  
On cherche son appui , blâmez-vous-en vous-même.

Le B A R O N.



Le B A R O N.

Il a parbleu raison, je suis un pauvre esprit.

D A M O N.

C'est ce qu'à tout moment la Baronne me dit.

Le B A R O N.

L'insolente!

D A M O N.

Après tout, est-il rien plus infâme

Que d'être absolument gouverné par sa femme?

C'est l'unique défaut que je voyois en vous;

J'en ai gémi cent fois. Il me fera plus doux

De tenir mon bonheur d'un homme respectable,

Monsieur, que d'une femme aussi déraisonnable.

Le B A R O N.

Vous la connoissez bien.

D A M O N.

Si je la connois, moi!

Voulez-vous que je parle ici de bonne foi!

Le B A R O N.

Vous me ferez plaisir.

D A M O N.

J'entrevois avec peine

Jusqu'à où va pour vous son mépris & sa haine.

A toute heure du jour elle médit de vous;

Cela me met souvent dans un si grand courroux...

Le B A R O N.

C'est un diable.

D A M O N.

Il est vrai. Je lui faisois entendre

Qu'il falloit votre aveu pour être votre gendre.

Son orgueil fut si bien piqué de ce discours,  
 Que nous fumes brouillés pendant deux ou trois jours;  
 Et je ne pûs jamais finir notre querelle,  
 Qu'en avouant tout net que vous dépendiez d'elle;  
 Bien résolu pourtant de ne conclure point,  
 Si je n'obtenois pas votre aveu sur ce point.

Le B A R O N.

C'est que vous sentez bien qu'au fond je suis le maître.

D A M O N.

Non, vous ne l'êtes pas, mais vous devriez l'être.

Le B A R O N.

Me diriez-vous cela devant ma femme?

D A M O N.

Bon!

Je ferois dès l'instant exclus de la maison.  
 Sur ses droits prétendus vous savez qu'elle est vive;  
 Et comme elle est dévote, elle est vindicative.  
 Quelle dévotion, qui ne peut corriger  
 La colère, l'orgueil, l'ardeur de se venger!  
 Qui ne met dans l'esprit égard ni bienfiance,  
 Foule aux pieds les devoirs, usurpe la puissance,  
 Et qui n'a d'autre effet qu'un grave extérieur,  
 Laisant les passions les maîtresses du cœur!

Le B A R O N.

La voilà trait pour trait.

D A M O N.

Si cela vous irrite...

Le B A R O N.

Oh, point; vous la louez comme elle le mérite.

Si je puis une fois faire un effort sur moi ,  
Je la rangerai bien.

D A M O N.

Vous m'excusez, je croi,  
De ce que je me prête à son humeur bizarre,  
Puisque mes sentimens, qu'ici je vous déclare,  
Sont tels que vous devez en être satisfait.

Le B A R O N.

Oui, monsieur, j'en serois fort content en effet,  
Et je sens que bien-tôt vous m'auriez gagné l'ame,  
Si vous ne médifiez jamais que de ma femme.

D A M O N.

Oh, je ne médis plus, j'ai pris cela sur moi.

Le B A R O N.

Et que faites-vous donc ! Parlons de bonne foi,  
Jamais où vous ferez on ne vivra tranquille.  
Ma femme ne veut point du comte de Bienville ;  
Elle vient même encor de me jurer tout net,  
Qu'elle ne démordroit jamais de son projet :  
Pour ne point m'emporter j'ai gardé le silence,  
Mais à la fin, parbleu, je perdrai patience.  
Pour ne nous point forcer à quelque éclat fâcheux ;  
Daignez porter ailleurs & vos soins & vos vœux ;  
C'est moi qui vous en prie & qui vous fais excuse  
Si ...

D A M O N.

Mais puis-je souffrir qu'un fripon vous abuse !

Le B A R O N.

Comment donc, on m'abuse !

Vuu ij

*Le Médisant,*

D A M O N.

Oui, je puis le prouver,  
 Et je le prouverai, quoi qu'il puisse arriver.  
 Ce cousin prétendu, qu'on vous offre pour gendre,  
 Sous un nom supposé cherchoit à vous surprendre.  
 Moi qui connois le Comte, & qui l'ai vû cent fois;  
 J'ai confondu tantôt l'imposteur, & je vois . . .

Le B A R O N.

Oh, oh! quel homme donc est-ce que ce peut être?

D A M O N.

Je ne fais, mais dans peu je prétends le connoître.  
 Cependant, ce qui doit vous surprendre aujourd'hui,  
 Marianne paroît avoir du goût pour lui.  
 L'intrigue à démêler est assez difficile;  
 Mais enfin, ce n'est point le comte de Bienville.

Le B A R O N.

Certes, vous me donnez un avis important.  
 Adieu, monsieur, j'en vais profiter à l'instant.

*( à part. )*

C'est notre jeune amant, je n'en fais aucun doute.

*S C E N E I I I.*D A M O N *seul.*

**J'**AI le plaisir du moins de les mettre en déroute.  
 Le bon homme a faisi l'avis avec ardeur.

## SCÈNE IV.

La B A R O N N E , D A M O N .

D A M O N .

M A D A M E , vous saurez . . .

La B A R O N N E .

E'coutez-moi, monsieur.

Ma fille . . . je n'ai pas la force de le dire . . .

*(ils s'assent.)*

Asséyons-nous, de grace, il faut que je respire.

D A M O N .

Qu'a donc fait Marianne ?

La B A R O N N E .

Ah ! j'en mourrai, je croi.

D A M O N .

Vous m'effrayez beaucoup.

La B A R O N N E .

Croyriez-vous, monsieur . . .

D A M O N .

Quoi ?

La B A R O N N E .

Qu'elle vient de me dire, à moi qui suis sa mère . . .

Oh je l'étrangerois, tant je suis en colère.

D A M O N .

Qu'a-t-elle dit enfin ? ne puis-je le savoir ?

La B A R O N N E .

Que son père céans avoit un plein pouvoir.

D A M O N.

Son père! quel blasphême!

La B A R O N N E.

Et qu'en fille bien sage,

Elle avoit résolu, touchant son mariage,

De suivre ses avis &amp; son intention.

Est-ce donc là le fruit de l'éducation

Que j'ai toujours pris soin de lui donner moi-même!

## S C E N E V.

V A L E R E , La B A R O N N E , D A M O N .

V A L E R E *à part.*

**L**E voici justement, & ma joie est extrême  
De les trouver ensemble. Il faut les écouter.

D A M O N.

Plus que jamais, madame, il faut lui résister.

La B A R O N N E.

De mon autorité je me verrois déçue!  
Un mari m'ôteroit la puissance absolue!

D A M O N.

Gardez-vous de souffrir un affront si sanglant.  
Par bonheur le Baron est un homme indolent.

La B A R O N N E.

Que trop.

D A M O N.

Depuis dix ans il radotte, & surpasse  
Tous ceux . . .

La B A R O N N E.

Depuis dix ans ! ah ! vous lui faites grace ;  
Il radotte , monsieur , du moment qu'il est né.

D A M O N.

Jusques à ce moment vous l'avez gouverné ,  
Ce n'est que d'aujourd'hui qu'il veut faire le maître :  
Quoiqu'il s'y prenne mal , en effet il croit l'être.

La B A R O N N E.

Il croit l'être !

D A M O N.

Il affecte un air de gravité ,  
Et vient de me parler d'un ton d'autorité ...

La B A R O N N E.

D'autorité !

D A M O N.

Comment ! il faut l'entendre dire.

La B A R O N N E.

Que dit-il ce vieux fou ?

D A M O N.

Bon , il n'en faut que rire.

La B A R O N N E.

Mais enfin !

D A M O N.

Qu'il prétend vous matter à tel point ,  
Que même devant lui vous ne parlerez point.

La B A R O N N E.

Je ne parlerai point ! o le plaisant visage !

D A M O N.

Prétendre faire taire une femme si sage !

La B A R O N N E *se levant avec fureur.*

Allons , monsieur , allons.

*Le Médifant,*

D A M O N.

Où voulez-vous aller ?

La B A R O N N E.

Où ! chercher mon époux &amp; ne point déparler.

*( elle retombe dans le fauteuil. )*

Je vois trop d'où lui vient une telle insolence ,

Mes enfans l'ont gâté par trop d'obéissance ;

C'est d'eux que vient l'affront qu'on me fait aujourd'hui.

D A M O N.

Ils n'ont aucun respect, ni pour vous, ni pour lui,

Et leur obéissance est une hypocrisie

Pour mener leurs desseins selon leur fantaisie.

Valère vous méprise, &amp; vous l'avez gâté.

Pour moi, d'un tel ami je suis fort dégoûté.

Il adore Isabelle.

La B A R O N N E.

Ah, l'indigne !

D A M O N.

- Et je gage

Qu'il prétend, malgré vous, faire ce mariage.

Il me l'a dit.

La B A R O N N E.

Aimer une fille sans nom !

D A M O N.

Cette fille de plus est fort sotte, dit-on ;

Mais sotte glorieuse, &amp; qui, sous un air prude,

Cache une humeur fort libre, un esprit aigre &amp; rude,

Qui vous contredira du matin jusqu'au soir,

Et qui par ses grands biens prétendra vous valoir.

La B A R O N N E.

Ah ! que l'humeur bourgeoise est ici bien dépeinte !

DAMON.



D A M O N.

Pour Marianne , il faut que j'en porte ma plainte ,  
 Je l'aime , & ses défauts n'ont point trompé mes yeux ;  
 C'est un esprit changeant , léger , capricieux ;  
 Elle a fait voir tantôt son ame toute nue ;  
 Un valet déguisé lui donne dans la vûe :  
 S'il s'offroit un parti d'un étage plus bas ,  
 Je pense que pour elle il auroit plus d'appas.

L a B A R O N N E.

Mais n'est-ce point plustôt un gendre qu'on suppose  
 Pour nous dépayser ? examinons la chose.  
 Je soupçonne en ceci quelque dessein secret ;  
 Lifette aura , sans doute , inventé ce projet ,  
 Et mon mari n'osant aller à force ouverte ,  
 Ils font tous de concert . . .

D A M O N.

L'intrigue est découverte ;

C'est cela justement.

L a B A R O N N E.

Je vous rejoins dans peu ,  
 Je vais pourvoir à tout , & nous verrons beau jeu.

## S C E N E V I.

D A M O N , V A L E R E .

D A M O N.

T E voilà ! d'où viens-tu ?

V A L E R E .

J'écoutois.

*Le Médisant,*D A M O N *à part.*

Ah ! qu'entends-je !

V A L E R E.

Vous nous avez à tous départi la louange ;  
 Le portrait d'Isabelle est d'un beau coloris,  
 Et celui de ma sœur m'a frappé, m'a surpris :  
 Tous vos coups de pinceau font autant de miracles.

D A M O N.

Comme de tous côtés on me fait mille obstacles . . .

V A L E R E.

De vos nouveaux fermens voilà donc tout l'effet !  
 Pour le coup nous romprons.

D A M O N.

Comment donc !

V A L E R E.

C'en est fait,

Je vais offrir ma main à l'aimable Isabelle.

D A M O N.

Tu cherchois un prétexte à me faire querelle :  
 Le voilà, je t'ai mis au comble de tes vœux.

V A L E R E.

C'est moi qu'il faut blâmer !

D A M O N.

Le fait n'est point douteux,

Ton cœur me sacrifie à ce qu'il trouve aimable,  
 Et s'il n'aimoit pas tant, je serois moins coupable.

V A L E R E.

Quoi ! vous osez encor . . .

D A M O N.

Finiſſons, auſſi-bien

J'appréhende l'effet d'un pareil entretien.  
 Contre moi vous formez une secrette ligue,  
 Mais nous aurons dans peu démêlé cette intrigue :  
 Malgré tous vos efforts, en dépit de ta sœur,  
 J'espère que bien-tôt j'en serai possesseur.  
 Puisque tout me trahit, mon ami, ma maîtresse,  
 Plus de ménagement, plus de délicatesse.  
 Adieu, Valère.

V A L E R E.

Adieu.

S C E N E V I I.

V A L E R E *seul.*

N ON, non, plus de retour,  
 Une telle amitié doit céder à l'amour.

S C E N E V I I I.

V A L E R E, L I S E T T E.

L I S E T T E.

D AMON fort d'avec vous, il se plaint, il murmure ;  
 Qu'est-ce qu'il s'est passé !

V A L E R E.

Lisette, je te jure

Que de lui pour jamais me voilà dégagé.

L I S E T T E.

J'entends, ce galant homme a reçu son congé.

Xxx ij

V A L E R E.

Tu l'as dit. J'abandonne un ami de la sorte.

L I S E T T E.

Il n'a donc qu'à chercher le chemin de la porte.

Tantôt en bonne forme &amp; très-distinctement

Nous l'avons régalé du même compliment.

Si madame pouvoit . . .

V A L E R E.

J'ai du crédit sur elle,

Je la détromperai. Je cours chez Isabelle,

Et veux . . .

L I S E T T E.

Pour la trouver vous n'irez pas bien loin,

Elle est chez votre sœur; nous avons pris le soin

De lui rendre visite, &amp; l'avons amenée

Pour venir avec nous passer l'après-dînée.

V A L E R E.

Je vois bien que le ciel la destine pour moi,

Et je lui vais offrir &amp; mon cœur &amp; ma foi.

*S C E N E I X.*

L I S E T T E, J A V O T T E.

J A V O T T E.

**E**NFIN me voilà seule avec vous, je respire.

L I S E T T E.

Comment donc! avez-vous quelque chose à me dire?

J A V O T T E.

Oui, je veux vous parler sur l'état où je suis.

L'amour me cause bien du trouble & des ennuis.

L I S E T T E.

Diantre !

J A V O T T E.

Vous me voyez dans une peine extrême ;  
Je suis jalouse.

L I S E T T E.

Oh, oh ! de qui donc !

J A V O T T E.

De vous-même.

Tantôt en me parlant vous m'avez plû d'abord,  
Mais je suis sur le point de vous haïr bien fort.

L I S E T T E.

L'aveu n'est point fardé. D'où viendrait cette haine ?

J A V O T T E.

Perfide ! vous m'avez enlevé Lafontaine :  
Je le cherche par-tout, mais en vain, & je voi...

L I S E T T E.

Quoi donc ? suis-je obligée à vous le trouver, moi ?

*S C E N E X.*

M A R I A N N E, I S A B E L L E, V A L E R E,  
L I S E T T E, J A V O T T E.

I S A B E L L E.

**D**E quoi s'agit-il donc ?

L I S E T T E.

D'une importante affaire,  
Et je vais en deux mots découvrir le mystère.

Javotte vient ici de me faire un appel ;  
Il ne tiendra qu'à moi de me battre en duel.

V A L E' R E.

Tu railles.

L I S E T T E.

Non, ma foi; la chose est sérieuse.  
D'un jeune adolescent Javotte est amoureuse ;  
Elle croit que je veux lui dérober son cœur,  
Et me le redemande avec beaucoup d'ardeur.

V A L E' R E.

Laiſſons ce badinage & parlons d'autre chose.  
Madame accepte enfin l'hymen qu'on lui propose :  
Je touche au doux instant qui doit combler mes vœux ;  
Lisette, si ma sœur veut bien me rendre heureux.

L I S E T T E.

Il s'agit d'épouser le frère de madame !

V A L E' R E.

C'est le prix qu'elle met au bonheur de ma flamme ;  
Mais ma sœur se refuse à nos communs souhaits.

L I S E T T E.

Dame, écoutez, chacun songe à ses intérêts :  
Vous avez vos raisons, & nous avons les nôtres ;  
Mais il faut accorder les unes & les autres,  
Et voici votre père avec qui nous verrons  
De quel biais en ceci nous nous ajusterons.

---



---

 SCÈNE XI.

Le BARON, Le MARQUIS, MARIANNE,  
ISABELLE, VALÈRE, LISETTE,  
JAVOTTE.

Le BARON *au Marquis.*

OUI, tout ce qu'il m'a dit a beaucoup d'apparence,  
Et l'on peut...

Le MARQUIS.

J'en conçois quelque foible espérance;  
Mais ne nous flattons point, & tâchons de savoir...

MARIANNE *apercevant le Marquis.*

Ah! Lisette.

LISETTE.

Quoi donc!

MARIANNE.

Je suis au desespoir.

Tout est perdu, je vois le père de Léandre.

VALÈRE.

Que craignez-vous, ma sœur!

LISETTE.

Ah! vous allez l'apprendre.

Le BARON *au Marquis.*

Voici ma fille.

LISETTE *à Marianne.*

Il faut user d'adresse ici;

Laissez-moi, s'il vous plaît, ménager tout ceci,

*Le Médifant,*Le M A R Q U I S *au Baron.*

Je n'ose l'aborder.

M A R I A N N E.

Que je crains fa présence !

I S A B E L L E *à Javotte.*

Du trouble où je les vois , que faut-il que je pense !

Le B A R O N.

Approchons.

Le M A R Q U I S *à Marianne.*

Vous voyez un père malheureux ,

Dont l'injuste caprice a traversé vos vœux ;

Mais si le repentir peut adoucir la haine ,

Vous devez m'excuser &amp; terminer ma peine.

Contre moi vos appas ont révolté mon fils ,

Il me craint , il me fuit. Je n'en suis point surpris :

Qui vous aime une fois doit vous aimer sans cesse.

J'approuve que mon fils vous marque sa tendresse ,

Qu'il abandonne tout pour vous chercher ici ;

Mais de son sort au moins que je fois éclairci ,

C'est de vous seulement que je pourrai l'apprendre.

Le B A R O N.

Çà , ma fille , parlez , avez-vous vû Léandre ?

M A R I A N N E.

Je pourrois . . .

L I S E T T E.

Doucement. Qu'avez-vous résolu ?

Nous avons vû Léandre , &amp; ne l'avons pas vû.

Le B A R O N.

Que veut dire cela ?

L I S E T T E.

La chose est toute claire.



Si monsieur avec nous veut entrer en affaire,  
 Nous avons vû Léandre, & nous le ferons voir;  
 Mais s'il veut contre nous user de son pouvoir,  
 Nous ne l'avons pas vû, n'est-il pas vrai, madame!

Le M A R Q U I S.

Vous me voyez tout prêt à couronner sa flamme,  
 Et je ferai, madame, au comble de mes vœux,  
 Si l'on veut consentir à vous unir tous deux.

L I S E T T E.

Point de surprise au moins.

Le M A R Q U I S.

Vous verrez par l'issue...

L I S E T T E.

Il viendra donc bien-tôt s'offrir à votre vûte;  
 Et dès qu'il apprendra ce doux consentement,  
 Vos yeux feront témoins de son ravissement.

Le M A R Q U I S.

Qu'on le cherche, de grace.

L I S E T T E.

Il n'est pas loin; peut-être

Viendra-t-il de lui-même: il est avec son maître.

Le M A R Q U I S.

Son maître!

L I S E T T E.

Oui, vraiment, c'est un fort bon valet,  
 Monsieur de Richesource en est très-satisfait.

I S A B E L L E.

Que dit-elle!

L I S E T T E à Isabelle.

Sachez, pour vous tirer de peine,

Que le fils de monsieur est votre Lafontaine.

I S A B E L L E.

Quoi, se faire valet . . .

L I S E T T E.

Oui, valet pour l'amour.

Allez, vous l'allez voir plus beau que le beau jour.

J A V O T T E.

Vraiment me voilà bien !

L I S E T T E *au Marquis.*

Tenez, voici Javotte

Qui prétend l'épouser.

J A V O T T E.

Je ne suis pas trop fotte.

## S C E N E X I I.

Le BARON, Le MARQUIS, MARIANNE;  
ISABELLE, VALE'RE, LISETTE,  
JAVOTTE, RICHESOURCE, LE'ANDRE.

R I C H E S O U R C E *au Baron.*

SERVITEUR. Le cousin va paroître à vos yeux,  
Et si vous l'honorez d'un accueil gracieux,  
Nous chasserons Damon, ou je me donne au diable.

L E A N D R E *au Baron.*

Mon cousin m'a flatté d'un accueil favorable,  
Et je viens vous marquer . . . Ah, ciel !

Le M A R Q U I S.

Me fuyez-vous,

Léandre, mon cher fils!

L E A N D R E.

Puisque d'un nom si doux  
 Vous m'honorez encore, il m'est permis, mon père;  
 D'espérer de fléchir enfin votre colère.

*(il se jette à ses genoux.)*

En faveur de l'amour j'implore vos bontés,  
 Sans lui j'aurois toujours suivi vos volontés;  
 Mais s'il a fait le crime, il vous demande grace.

Le M A R Q U I S.

Le crime est pardonné, votre respect l'efface;  
 Embrassez-moi, mon fils.

R I C H E S O U R C E.

Que veut dire ceci!

Le B A R O N.

On va vous expliquer tout ce mystère-ci.  
 Mais monsieur le marquis, puisque sans répugnance  
 Vous voulez avec nous conclurre une alliance...

R I C H E S O U R C E.

Son père est un marquis! je n'y comprends plus rien.

L I S E T T E.

Jusques-à ce moment l'affaire tourne bien.

L E A N D R E à *Richesource.*

J'adorois Marianne, & j'avois sù lui plaire;  
 Au bonheur de mes feux mon père étoit contraire:  
 Pour rompre un autre hymen qu'il m'avoit proposé,  
 Sous l'habit de valet je me suis déguisé.

Y y ij

Pardonnez-moi, monsieur, cette feinte innocente,  
Et daignez . . .

R I C H E S O U R C E.

Par ma foi, la chose est trop plaisante,  
Et me réjouit trop pour en être offensé;  
D'ailleurs, je suis content si Damon est chassé.

Le B A R O N.

C'est ce que je voudrois du meilleur de mon ame,  
Mais pour y réussir il faut gagner ma femme:  
J'espère avec le temps que nous ferons d'accord,  
Du moins j'y veux tâcher par un nouvel effort;  
Mais si j'y réussis, Valère aime Isabelle,  
Voudrez-vous consentir qu'il s'unisse avec elle?

R I C H E S O U R C E.

C'est trop d'honneur pour nous, j'approuve ce dessein;  
Si la Baronne y taupe, on conclurra demain.

### *S C E N E X I I I.*

Le BARON, La BARONNE, Le MARQUIS,  
MARIANNE, ISABELLE, VALÈRE,  
LISETTE, JAVOTTE, RICHESOURCE,  
LÉANDRE.

La B A R O N N E.

**J**E me réjouis fort de vous voir tous ensemble,  
Et je vois à peu près quel sujet vous assemble.

Le B A R O N.

Vous verrai-je toujours traverser mes desseins?

La B A R O N N E.

Au contraire, je viens pour y donner les mains,  
Et pourvû que Damon ne soit pas notre gendre,  
J'approuve tout le reste.

Le B A R O N.

Oh, oh, peut-on apprendre  
Quel motif cause en vous un si prompt changement ?

La B A R O N N E.

Cette lettre en fait voir le premier fondement,  
Elle va vous causer une juste tristesse :  
Lisez, mon fils, elle est de ma sœur la comtesse.

V A L È R E *lit :*

*Plusieurs personnes de mes amies viennent de m'avertir, ma sœur, des bruits affreux que Damon a répandus dans le monde, tant par ses discours, que par des Vers qui me deshonnorent, & que je vous envoie, sur l'amitié que j'ai toujours eue pour Valère mon neveu, & sur les dispositions que j'ai faites en sa faveur. J'en suis tellement saisie, que je n'ai pas la force d'aller chez vous ; mais je vous avertis d'avance, que s'il épouse ma nièce, & que si Valère ne rompt pas avec lui pour toujours, j'ai résolu de le priver de ma succession.*

La B A R O N N E.

Juste ciel ! se peut-il qu'il m'attaque aussi, moi ?  
Je ne puis vous cacher l'avis que j'en reçois.  
Je viens de voir ici la femme de Clitandre,  
Qui par divers écrits qu'elle vient de me rendre,  
Et par divers témoins m'a prouvé clairement  
Que Damon de nous tous médit également :

Y y y iij

Il publie à la Cour aussi-bien qu'à la ville ;

( *au Baron.* )

Que vous n'êtes qu'un sot, & qu'un vieux imbécille :

S'il n'eût fait que cela le mal seroit petit ;

Mais dire que je suis un dangereux esprit,

Que je l'aime, & qu'afin qu'il soit dans ma famille ;

Et pour cacher mon jeu, je lui donne ma fille,

Ah ! c'est un trait si noir qu'il n'est point de danger

Où je ne m'exposasse afin de m'en venger.

Le B A R O N.

Vous voyez à présent qu'une mauvaise langue...

La B A R O N N E.

Vous allez commencer quelque fotte harangue.

## *SCENE DERNIERE.*

Le BARON, La BARONNE, Le MARQUIS;

MARIANNE, ISABELLE, VALE'RE,

LISETTE, JAVOTTE, RICHESOURCE;

LE'ANDRE, DAMON.

La B A R O N N E à *Damon.*

AH, vous voilà, monsieur.

Le M A R Q U I S *la retenant.*

Madame, croyez-moi ;

Il sera trop puni de tout ce que je voi ;

Et pour votre vengeance il suffit qu'il apprenne

Qu'il perd votre amitié, que vous fuyez la sienne ;

Que Léandre mon fils qui paroît devant lui,  
A fût plaire à madame & l'épouse aujourd'hui.

Le B A R O N.

Point d'explication. Pour terminer l'affaire,  
Suivez-moi, je vais faire avertir mon notaire,  
Et par un double hymen, que nous approuvons tous,  
Nous comblerons les vœux de ces jeunes époux.

( *il sort avec le Marquis, Léandre & Marianne.* )

D A M O N à la Baronne.

Quel est donc ce discours, & que veut-on m'apprendre!

La B A R O N N E.

Allez le demander à votre ami Clitandre,  
A sa femme, à ma sœur, enfin à tout Paris,  
Et de ce changement vous serez peu surpris.

D A M O N.

Je vous l'ai déjà dit, chacun ici conspire  
Pour vous tromper, madame, afin de me détruire.  
Jamais . . .

La B A R O N N E.

Il n'est plus temps de tenir ces propos;  
Sors de ma maison, monstre ennemi du repos.

( *elle sort.* )

R I C H E S O U R C E.

Adieu, noble Marquis.

( *il s'enfuit.* )

V A L E R E emmenant Isabelle.

Je plains votre disgrâce,  
Mais accusez-vous seul de tout ce qui se passe.  
Heureux si ce revers, qui doit vous affliger,  
D'un penchant odieux pouvoit vous corriger!

J A V O T T E.

Bonjour, monsieur Damon.

L I S E T T E *lui faisant une profonde révérence.*

Je suis votre servante.

D A M O N *la retenant.*

Tu me crois affligé, mais contre ton attente  
 Apprends que tout ceci ne me fait nul dépit.  
 Valère n'est qu'un fat, je l'ai toujours bien dit ;  
 Son père est moins que rien : pour madame sa mère,  
 Je ne suis point surpris de la voir en colère,  
 J'ai sù la démasquer sous son air imposant :  
 Marianne a besoin d'un mari complaisant,  
 Je n'étois pas son homme ; ainsi, loin qu'on m'outrage,  
 Mon front, quand je la perds, se sauve du naufrage.

L I S E T T E.

Si vous êtes content, nous le sommes donc tous ;  
 Mais faites-nous l'honneur de n'entrer plus chez nous.

F I N.





LE TRIPLE  
MARIAGE.

---

---

*COMÉDIE.*

---

---

---

## A C T E U R S.

ORONTE, vieillard.

ISABELLE, fille d'Oronte.

VALÈRE, fils d'Oronte.

CLÉON, mari d'Isabelle.

NÉRINE, suivante d'Isabelle.

La comtesse de la RUFFARDIÈRE.

JULIE, femme de Valère.

CÉLIMÈNE, femme d'Oronte.

PASQUIN, valet de Valère.

LÉPINE, valet de Cléon.

JAVOTTE, petite fille.

Troupes de DANSEURS & de DANSEUSES.

*La Scène est à Paris, dans la maison d'Oronte.*



LE TRIPLÉ  
MARIAGE,  
*Comédie.*

---

SCÈNE PREMIÈRE.

ORONTE.

NON, je ne puis être parfaitement heureux. J'avois une femme, elle est morte : je l'ai pleurée pour la forme, tandis que je me réjouissois en secret d'être délivré d'un tyran qui contrôloit toutes mes actions, & qui vouloit disposer de mon cœur, après vingt-deux ans de mariage. Je croyois que sa mort me laisseroit libre ; je suis esclave de mes enfans, qui m'obligent à me contraindre, & à garder des bienséances sur lesquelles je n'oserois passer sans me faire tympaniser par la ville. J'ai un fils plus grand que moi : quelle mortification pour un père qui n'est pas dans le goût de renoncer au monde ! J'ai une fille aimable & bien faite, elle ne veut point se faire religieuse. Il faut donc la marier : la fâcheuse nécessité

Zzz ij

pour un père qui aime son bien plus que sa fille ! Quel parti dois-je prendre ! il faut que je tâche de les amuser encore quelque temps, pour me donner celui d'arranger mes affaires à ma fantaisie.

---

*S C E N E I I.*

O R O N T E , N E R I N E .

N E R I N E .

QU'EST-ce que cela veut dire, monsieur ? je viens de voir là-bas je ne fais combien de gens qui s'enivrent. Quels gossiers ! ils ont déjà vidé plus de trente bouteilles, & ils se plaignent qu'on les laisse mourir de soif. Qui sont donc ces gens-là ?

O R O N T E .

Ce sont des danseurs & des musiciens.

N E R I N E .

Ils boivent comme des Templiers.

O R O N T E .

Eh bien, ne font-ils pas leur métier ?

N E R I N E .

Sur-tout quand ils boivent aux dépens d'autrui : j'aurois dû les reconnoître à cela. Mais, monsieur, par quelle fantaisie, s'il vous plaît, faites-vous venir chez vous toute cette troupe bachique ? est-ce que vous donnez le bal ce soir ?

O R O N T E .

Oui, mon enfant, je veux donner une espèce de bal chez

moi, ou plutôt un petit concert mêlé de danse; c'est pour cela que j'ai fait venir ces danseurs & ces musiciens.

N E R I N E.

Envoyez donc dire qu'on leur ôte le vin; car s'ils continuent comme ils ont commencé, vous serez obligé de les faire emporter chez eux.

O R O N T E.

Va, ne te mets pas en peine; plus ils boivent, mieux ils s'accordent.

N E R I N E.

A la bonne heure. Eh comment avez-vous pû vous résoudre à faire chez vous un semblable appareil, vous qui étiez ennemi juré de ces sortes de divertissemens?

O R O N T E.

J'ai mes raisons pour cela, & on les fera peut-être avant qu'il soit peu: d'ailleurs, comme ma fille sort d'une longue maladie, j'ai cru qu'un petit divertissement comme celui-là contribueroit beaucoup à sa convalescence.

N E R I N E.

Il est vrai que la musique & la danse ont quelque chose de récréatif; mais je ne crois pas que ce soit là précisément ce qu'il faudroit à mademoiselle votre fille, pour rétablir entièrement sa santé.

O R O N T E.

Oh, je te vois venir; tu veux dire qu'il lui faudroit un mari.

N E R I N E.

Sans doute; un mari est un baume spécifique, qui rétablit les forces d'une fille languissante.

O R O N T E.

Je connois la mienne, elle est trop vertueuse . . .

N E R I N E.

Et pour être vertueuse, est-ce qu'on souhaite moins un époux ! au contraire, c'est la vertu d'une fille qui cause son empressement pour le mariage ; celles qui ne sont pas scrupuleuses, s'en passent bien plus aisément. Je vais vous prouver cela.

O R O N T E.

Je n'ai que faire de tes preuves.

N E R I N E.

Supposé, par exemple, que vous ayez un long chemin à faire pendant les chaleurs de l'été,

O R O N T E.

Eh bien.

N E R I N E.

Et qu'il vous soit expressément défendu de boire, jusqu'à ce que vous soyez arrivé au gîte, où l'on vous attend avec d'agréables rafraichissemens ;

O R O N T E.

Belle supposition !

N E R I N E.

N'est-il pas vrai que si, malgré ce qui vous est prescrit, vous entrez dans quelque cabaret sur la route, vous aurez moins d'empressement d'arriver, que si vous aviez scrupuleusement observé la défense !

O R O N T E.

J'en demeure d'accord.

N E R I N E.

Voilà justement le portrait d'une fille qui s'est émancipée :

Isabelle au contraire est le voyageur qui observe la loi qu'on lui a imposée, mais que son exactitude scrupuleuse réduit à la dernière extrémité. Songez-y bien, monsieur; on ne peut pas toujours soutenir la soif, & il ne faut pas mettre une fille dans la nécessité de se rafraîchir sur la route.

O R O N T E.

Tu as beau dire, je ne crois point que ce soit un pareil empressement qui ait causé la maladie d'Isabelle.

N E R I N E.

Cependant les médecins y ont perdu leur latin, & c'est plutôt par miracle que par leurs remèdes qu'elle est sortie d'un état si périlleux: je ne l'ai point quittée, elle soupiroit jour & nuit, elle répandoit souvent des larmes, elle tomboit dans une langueur, dans un anéantissement, qui faisoient craindre pour sa vie. Morbleu, monsieur, je m'y connois, ce sont-là les symptomes d'une maladie dont l'amour est la cause.

O R O N T E.

Tu crois qu'elle a quelque inclination dans le cœur?

N E R I N E:

Je n'en doute point.

O R O N T E.

Allons, allons, cela ne peut pas être; je suis sûr qu'elle ne fait pas même ce que c'est qu'une inclination.

N E R I N E.

A vingt-cinq ans elle ignoreroit cela! dans un siècle où les filles sont si prématurées! eh si donc, vous n'y pensez pas.

O R O N T E.

Garde-toi de lui dire un mot sur ce sujet; tu pourrois lui faire venir des idées qu'elle n'a point du tout.

N E R I N E.

Oh, je gage qu'elle a l'imagination aussi vive que moi.

O R O N T E.

Je vais songer à notre petit divertissement.

*S C E N E I I I.*N E R I N E *seule.*

**I**L a beau dissimuler, mes discours l'ont frappé; mais je n'ose encore espérer . . .

*S C E N E I V.*

I S A B E L L E, N E R I N E.

I S A B E L L E.

**M**ON père fort d'ici. Que te disoit-il?

N E R I N E.

Nous avons parlé de votre maladie, nous nous sommes réjouis de votre convalescence.

I S A B E L L E.

N'a-t-il été question que de cela seulement!

N E R I N E.

Vous voulez savoir s'il ne parle point de vous marier?

I S A B E L L E.

Ne devoit-il pas y penser?

N E R I N E.



N E R I N E.

Il est vrai que vous êtes encore fille ; & quand on l'est si long-temps , on court risque de l'être toujours. J'ai fait faire à monsieur votre père de belles réflexions sur ce sujet.

I S A B E L L E.

T'a-t-il paru dans des dispositions plus favorables à mon égard !

N E R I N E.

Point du tout. Il veut croire que vous n'êtes encore qu'un enfant , & que vous ne pensez non plus au mariage que votre petite sœur Javotte.

I S A B E L L E.

Feue ma mère m'avoit bien prédit que si elle mouroit la première , je courois risque de n'être mariée de long-temps.

N E R I N E.

Nous ne voyons que trop l'accomplissement de sa prédiction. Mort de ma vie , mademoiselle , il faut faire un effort.

I S A B E L L E.

Quel effort veux-tu que je fasse !

N E R I N E.

Déclarer vos sentimens à monsieur votre père ; lui dire tout net qu'il se trompe lourdement dans l'opinion qu'il a de vous , & que vous êtes trop honnête fille pour pouvoir l'être plus long-temps.

I S A B E L L E.

Je n'aurai jamais la force de lui faire une pareille déclaration.

N E R I N E.

Il faut donc que vous ayez la force de ne vous point

marier, & d'attendre patiemment que le bon homme soit défunt.

I S A B E L L E.

J'ai pris ma résolution sur cela.

N E R I N E.

Il y auroit encore un autre parti à prendre, mais vous n'aurez jamais ce courage-là.

I S A B E L L E.

Quel seroit ce parti?

N E R I N E.

De jeter les yeux sur quelque honnête homme, de convenir de vos faits avec lui, & de vous marier en votre petit particulier.

I S A B E L L E.

Tu me donnes un conseil comme celui-là?

N E R I N E.

Ma foi, mademoiselle, il faut s'aider dans la vie : lorsqu'un père a aussi peu d'attention que le vôtre, il est permis de pourvoir soi-même à ses petites nécessités, quand cela se fait en tout bien & en tout honneur. Vous avez beau faire la réservée, je suis sûre que vous aimez Cléon.

I S A B E L L E.

Que j'aurois de choses à te dire, si j'étois persuadée de ta discrétion !

N E R I N E.

Je suis fille, mais je fais garder un secret ; cependant, puisque vous en doutez, je ne veux rien savoir.

I S A B E L L E.

Après les preuves que tu m'as données de ton affection, je me flatte que tu ne voudras point me perdre ; car tu

me perdrois en effet , si tu allois révéler ce que j'ai résolu de te confier.

N E R I N E.

Je vous jure que vos intérêts me sont plus chers que les miens.

I S A B E L L E.

Je t'avoue premièrement , que j'aime Cléon de tout mon cœur.

N E R I N E.

Je m'en étois bien doutée.

I S A B E L L E.

Que je lui ai promis de l'aimer toute ma vie.

N E R I N E.

Voilà ce qu'il ne faut jamais promettre : une fille sur-tout ne doit point s'engager à cela.

I S A B E L L E.

Pourquoi ?

N E R I N E.

Parce qu'il y a cent contre un à parier , qu'elle ne tiendra point sa parole.

I S A B E L L E.

Je tiendrai la mienne à Cléon.

N E R I N E.

Vous ne voulez donc pas l'épouser ?

I S A B E L L E.

Au contraire , je lui ai juré de n'épouser jamais que lui.

N E R I N E.

Ma foi , mademoiselle , il y a long-temps que l'Amour & le Mariage ont fait divorce , & qu'ils ont juré de n'habiter plus ensemble : je compte plus sur leurs sermens que sur les vôtres.

I S A B E L L E.

Cesse de plaisanter. Cléon & moi nous trouverons moyen de les remettre en bonne intelligence.

N E R I N E.

Je le souhaite. Est-ce là tout ce que vous avez à me dire!

I S A B E L L E.

Je tremble à t'avouer le reste.

N E R I N E.

Oui! oh, j'ai bien peur que vous ne vous soyiez desaltérée en chemin.

I S A B E L L E.

Qu'est-ce que cela signifie!

N E R I N E.

Vous le saurez, poursuivez seulement.

I S A B E L L E.

Comme Cléon est d'une naissance égale à la mienne, & que d'ailleurs il a du bien considérablement, nous convinmes qu'un de ses amis pressentiroit mon père, sans lui nommer cependant la personne dont il étoit question, pour savoir s'il seroit disposé à me donner en mariage à un homme qui me conviendrait parfaitement.

N E R I N E.

Bon! *nescio vos.*

I S A B E L L E.

Je ne saurois te dire avec quelle dureté il répondit à l'ami de Cléon: en un mot, il lui fit connoître qu'il refuseroit absolument tous les partis qui se présenteroient.

N E R I N E.

Mort de ma vie, voilà un père qui mériteroit bien que sa fille se fût mariée toute seule.

I S A B E L L E.

Aurois-tu pris ce parti ?

N E R I N E.

Moi ! Je me ferois mariée dix fois pour une.

I S A B E L L E.

Hé bien , ma pauvre Nérine , j'ai prévenu tes conseils ; je suis la femme de Cléon : ce mariage s'est fait secrettement , mais de l'aveu de ma tante , chez qui je voyois Cléon tous les jours. Hélas ! mon bonheur ne dura pas long-temps. Mon père s' alarma des fréquentes visites que je faisois à ma tante , il m'ordonna de les cesser , il défendit à Cléon de paroître céans. J'en fus au desespoir , & mon chagrin me jeta dans une maladie qui m'a pensé faire mourir.

N E R I N E.

Je suis ravie de savoir tout cela , & je veux vous aider . . .  
Mais que vois-je !

## S C E N E V.

I S A B E L L E , N E R I N E ,

C L E O N , L E P I N E *en habits de Danseurs ;*  
*Lépine est ivre.*

L E P I N E.

**A**LLONS , monsieur , du courage , il faut faire main-basse sur ces deux filles-là.

C L E O N.

Tais-toi , maraud , & songe à demeurer dans le respect.

Aaaa iij

L E P I N E.

Ma foi, j'ai bien bû. Le respect & le vin ne vont guère de compagnie.

C L E O N.

Je crains que cet ivrogne-là ne dérange mes projets: Que je suis malheureux d'avoir besoin de toi!

I S A B E L L E.

Qui sont ces gens-là, Nérine?

N E R I N E.

Ce sont deux de ces danseurs que monsieur votre père a fait venir. Ils se sont habillés pour vous divertir apparemment.

L E P I N E.

Oui, mes princesses, nous allons vous donner un petit moment de récréation.

N E R I N E.

Je connois ce visage-là.

L E P I N E.

Visage! oh, visage vous-même.

C L E O N à *Lépine.*

Te tairas-tu?

I S A B E L L E.

Qu'entends-je! c'est la voix de Cléon; c'est lui que j'aperçois. Ah ciel!

C L E O N.

Ne vous effrayez point, ma chère Isabelle; oui, c'est Cléon qui se présente devant vous, & qui a franchi des obstacles insurmontables pour se procurer le plaisir de vous voir.

I S A B E L L E.

Vous ne pouviez me surprendre plus agréablement: ma joie est si grande que j'ai peine à parler; mais elle est

cruellement traversée par la peur que j'ai que mon père ne vous surprenne.

C L E O N.

Ne vous alarmez pas, je vous en conjure : ce déguisement me cache si bien à ses yeux, qu'il ne soupçonnera point que je sois ici ; outre qu'il m'a vû trop rarement pour me reconnoître en cet état.

I S A B E L L E.

Eh comment avez-vous fait pour vous introduire céans ?

C L E O N.

J'ai fû qu'il faisoit venir chez lui des danseurs & des musiciens, je les ai engagés par quelque argent à m'y introduire comme un de leurs camarades. J'ai cru qu'il étoit à propos que Lépine fût de la partie pour figurer avec moi ; il ne danse pas mal, je m'en tire passablement bien, & nous devons paroître l'un & l'autre dans le petit divertissement qu'on a préparé.

N E R I N E.

Eh comment Lépine pourra-t-il vous seconder ? il est si ivre qu'il ne peut pas se soutenir.

L E P I N E.

Que cela ne vous embarrasse point ; je n'ai jamais l'esprit si présent que quand j'ai bien bû. Ma foi, j'étois né pour être musicien.

N E R I N E.

Il y paroît, tu t'es fort bien accommodé là-bas.

I S A B E L L E.

Cet homme-là vous découvrira infailliblement.

L E P I N E.

Eh si donc ; est-ce que je ne fais pas bien que monsieur

votre père, sauf correction, est un brutal qui ne veut pas que vous voyez mon maître, & que mon maître a une rage d'amour qui l'oblige à vous voir malgré monsieur votre père; par conséquent il faut que mon maître vous voie, sans que monsieur votre père le voie; & moi, comme un discret confident, il faut que je vous voie tous deux sans rien voir. Allons, mes enfans, profitons de l'occasion, voilà la partie quarrée; faites tous deux la belle conversation, pendant que je m'amuserai avec cette friponne-là.

I S A B E L L E.

Votre valet me cause de terribles inquiétudes.

C L E' O N.

Maraud, si tu me fais découvrir, je te donnerai cent coups de bâton quand nous serons dehors. Je ne pouvois plus vivre sans vous voir, ma chère Isabelle.

L E' P I N E.

Ni moi, sans t'embrasser, ma chère Nérine.

C L E' O N.

Puisque le ciel me procure ce bonheur, il sera suivi de cette parfaite félicité après laquelle je soupire depuis si long-temps; mais ne me faites plus appréhender pour votre vie, c'est la grace que je vous demande à genoux.

I S A B E L L E.

Oui, je vous le promets. Levez-vous, Cléon; si on vous surprenoit en cet état, tout seroit perdu.

C L E' O N.

Non, je ne me releverai point que vous ne me juriez...

N E' R I N E.

Paix, j'entends quelqu'un.

*SCENE VI.*



## SCÈNE VI.

ISABELLE, CLEON, NÉRINE,  
LEPINE, JAVOTTE.

JAVOTTE.

AH, ah, ma sœur, je vous y attrappe. Un homme à vos genoux ! cela est fort joli vraiment. Et là, là, patience.

ISABELLE.

Je suis au desespoir ; elle ira tout dire à mon père.

L'ÉPINE.

Peste soit de la petite carogne !

NÉRINE.

Que cherchez-vous ici, mademoiselle !

JAVOTTE.

Vous ne m'y attendiez pas : vous avez chacune le vôtre ; pendant qu'on me laisse toute seule, moi.

ISABELLE.

Que voulez-vous donc dire, petite écervelée !

JAVOTTE.

Et oui, oui, petite écervelée. Ce monsieur-là ne vous disoit pas des douceurs ! celui-ci ne caressoit pas Nérine ! qu'ils sont rusés !

L'ÉPINE.

Parlez-donc, petite fille : si je vous prends, je vous donnerai le fouet.

JAVOTTE.

Le fouet ! ah, ah, voyez donc.

*Tome I.*

Bbbb

L E P I N E.

Oui, le fouet. Allons, qu'on m'apporte des verges tout-à-l'heure.

J A V O T T E.

Mais voyez donc cet ivrogne-là, qui veut me donner le fouet.

L E P I N E.

Ivrogne ! la petite masque connoît bien ses gens.

N E R I N E.

E'coutez, petite, n'allez pas vous aviser de dire quelques sottises, c'est monsieur votre père qui a fait venir ces messieurs.

J A V O T T E.

Je fais bien qu'il les a fait venir ; mais c'est pour danser, & non pas pour vous faire l'amour.

I S A B E L L E.

Comment, vous avez l'insolence . . .

J A V O T T E.

Allez, allez, je commence déjà à m'y connoître. Faire le langoureux, se jeter à genoux, baïser tendrement les mains, lancer des regards mourans, cela s'appelle faire l'amour, car je le fais bien.

C L E O N.

Voilà une petite personne bien dangereuse !

J A V O T T E.

J'ai surpris aussi ce matin mon papa qui faisoit tout de même.

N E R I N E.

Votre papa !

J A V O T T E.

Oui, vraiment ; il falloit voir comme il faisoit le jeune

homme : je ne lui en ai rien dit , mais je la lui garde bonne , & je lui reprocherai cela quand je serai grande , & qu'il voudra m'empêcher d'avoir un amant.

N E R I N E.

Voilà la plus méchante petite peste que j'aie jamais connue.

J A V O T T E.

Vous êtes bien fâchés , vous autres , de ce que je vous ai découverts ; car il ne tient qu'à moi de vous faire endêver , & de me venger de ma sœur qui me traite comme un enfant , & qui veut être mariée avant moi.

I S A B E L L E.

Eh bien , vous passerez la première , ne dites rien.

J A V O T T E.

Bon , je passerai la première ! vous aurez bien cette patience-là . Allons , allons , ma sœur , prenez vite ce monsieur-là pour votre mari , afin qu'on me donne bien-tôt la permission d'en choisir un pour moi.

I S A B E L L E.

Ne vous ai-je pas dit que monsieur est un danseur , & qu'il ne me convient pas . . .

J A V O T T E.

Eh oui , un danseur . Quel danseur !

N E R I N E.

Affurément.

J A V O T T E.

Il a beau se cacher avec son masque , je fais qui il est.

I S A B E L L E.

Allez , vous êtes folle.

J A V O T T E.

Eh non , je ne l'ai pas vû là-bas qui buvoit avec les  
Bbbb ij

musiciens, je ne l'ai pas écouté sans qu'il y prît garde; il leur disoit qu'il leur donneroit bien de l'argent, qu'il vouloit passer pour un de leurs camarades, qu'il seroit si fâché, si fâché si mon papa le voyoit. Oh! puisqu'il craint tant mon papa, il faut que cè soit votre amant; car mon papa ne veut pas que vous en ayez: il a grand tort, car je crois que cela est fort divertissant.

I S A B E L L E.

Que je suis malheureuse!

J A V O T T E.

Allez, allez, ne craignez rien, ma sœur, faites vos petites affaires en repos; je vais empêcher que mon papa ne vienne ici quand il sera rentré, mais à condition que vous m'aidez aussi quand je serai grande.

I S A B E L L E.

Je vous en donne ma parole.

N E R I N E.

Et moi aussi.

## *S C E N E V I I.*

I S A B E L L E, C L E O N, L E P I N E,  
N E R I N E.

N E R I N E.

CETTE petite fille promet beaucoup. Un enfant de dix ans débrouiller une intrigue aussi secrète!

I S A B E L L E.

Je vous avoue que je suis dans une véritable inquiétude;

& je crois qu'après ce qui vous vient d'arriver, il est à propos que vous sortiez d'ici.

NÉRINE.

Et moi je soutiens que cela n'est pas nécessaire : comptez que Javotte ne dira rien. Ah ! qu'elle fera bonne à marier ! que de talens elle aura pour dépayser un jaloux ! ce fera du bien perdu, car les maris dans ce pays-ci sont les meilleurs gens du monde, & il ne faut pas beaucoup de finesse pour les attraper.

ISABELLE.

En vérité, Nérine, tu ferois bien mieux de songer à nous secourir, que de faire des réflexions aussi ridicules.

NÉRINE.

Puisque vous le voulez, je vais éclairer la petite fille de si près, qu'elle ne parlera point à monsieur votre père.

ISABELLE.

Je t'en aurai beaucoup d'obligation.

NÉRINE.

Par ma foi, le voici lui-même.

ISABELLE.

Ah ! nous sommes découverts.

LEPINE.

Garre les étrivières.

*S C E N E V I I I.*

ISABELLE, CLEON, ORONTE,  
NERINE, LEPINE.

ORONTE.

**B**ONJOUR, ma fille, comment te portes-tu!

ISABELLE.

Pas trop bien aujourd'hui, mon père.

NERINE.

Je gage que c'est mademoiselle Javotte qui vous envoie ici.

ORONTE.

Au contraire, elle ne vouloit pas que j'y vinffe; elle m'a dit qu'Isabelle étoit sortie avec toi, pour aller faire quelques emplettes au Palais.

NERINE.

C'est que nous avons parlé de cela devant elle; mais mademoiselle a changé de résolution, parce qu'elle est un peu indisposée; & comme elle a beaucoup de goût pour la danse, j'ai fait venir ici ces messieurs pour la réjouir en attendant votre petit divertissement.

ORONTE.

Tu as fort bien fait.

NERINE.

Ils se sont habillés pour rendre la chose plus touchante.

ORONTE.

Ils ont fort bon air l'un & l'autre.

L E P I N E.

Monsieur, sans vanité, nous sommes assez bien campés sur nos jambes.

( il tombe sur Oronte. )

O R O N T E.

Pas trop bien, à ce qu'il me paroît.

N E R I N E.

Ils sont si ivres tous deux, qu'ils n'ont pas la force de former un pas : je vous avois bien prédit que cela arriveroit.

L E P I N E.

Franchement, monsieur Oronte, vous avez bien le meilleur vin qui soit dans Paris ; & si je n'étois pas aussi sobre que je suis, je m'en serois donné jusqu'aux gardes.

O R O N T E.

Il me semble que vous ne l'avez pas trop épargné.

L E P I N E.

C'est pour vous mieux divertir ; le vin me donne une force, une souplesse . . . Voulez-vous danser une petite entrée avec moi, monsieur Oronte ?

O R O N T E.

Non, mon enfant ; vous ferez mieux d'aller dormir, en attendant que la compagnie soit venue.

L E P I N E.

Vous êtes homme de bon conseil. Tope à dormir.

O R O N T E.

Je crois que l'autre n'est pas si ivre que celui-ci, car il ne dit mot.

L E P I N E.

Il n'en pense pas moins ; mon maître a le vin triste.

O R O N T E.

Comment donc son maître !

L E P I N E.

Eh oui, parbleu, je ne suis que son prévôt, afin que vous le sachiez ; c'est le premier homme du monde, & si vous voulez, il montrera à danser à mademoiselle votre fille.

O R O N T E.

Serois-tu dans le goût d'apprendre de lui ?

I S A B E L L E.

Je n'osois vous le proposer, mon père ; mais si vous y consentiez, cela me feroit le plus grand plaisir du monde.

O R O N T E.

J'y consens volontiers. Je vous retiens pour montrer à ma fille, elle a déjà de bons principes.

L E P I N E.

Tant pis ; mon maître veut toujours commencer ses écolières.

C L E O N *faisant l'ivrogne.*

Ne vous mettez pas en peine, je lui donnerai toute ma science.

O R O N T E.

Et le plus tôt que vous pourrez, je vous en prie : je viens de prendre la résolution de la marier, & je veux qu'elle danse à sa nôce.

N E R I N E.

Et à qui la donnez-vous, s'il vous plaît ?

O R O N T E.

A un de mes meilleurs amis, avec qui j'ai étudié autrefois.

N E R I N E.

Avec qui vous avez étudié ? si donc, vous vous moquez.

O R O N T E.



O R O N T E.

Comment ! ne me disois-tu pas tantôt qu'elle seroit bien aise d'être mariée ?

N E R I N E.

Oui, monsieur ; mais croyez-vous de bonne foi, qu'un homme qui a étudié avec vous soit capable de lui rendre la santé ?

O R O N T E.

Monsieur Michaut s'offre de la prendre sans que je lui donne rien : sa proposition me convient, il doit venir ici tout-à-l'heure, & je m'en vais le recevoir.

## S C E N E I X.

ISABELLE, CLÉON, NÉRINE, LÉPINE.

L É P I N E à Isabelle.

**M**ADAME Michaut, je suis votre très-humble serviteur.

C L É O N.

Traître ! est-il temps de plaisanter ?

I S A B E L L E.

Ah ! Cléon, qu'allons-nous devenir ?

C L É O N.

Quel parti prendre dans une si terrible conjoncture ?

I S A B E L L E.

Nérine, aide-nous de tes conseils.

N E R I N E.

Je suis aussi embarrassée que vous, & ce que vous m'avez déclaré tantôt augmente encore mes inquiétudes.

Ah si mon frère étoit à Paris! il m'aime, mon père a beaucoup d'égards pour lui, nous lui confierions notre secret, & il pourroit nous secourir; mais il est à la campagne depuis huit jours, & nous ne savons quand il fera de retour.

L E P I N E.

Parbleu, vous voilà bien embarrassés: j'ai trouvé un moyen pour vous tirer d'affaire.

C L E O N.

Quels conseils peux-tu nous donner dans l'état où te voilà!

L E P I N E.

Le vin me donne de l'esprit à moi... Silence... je vais parler.

C L E O N.

Voyons.

L E P I N E.

Premièrement, il faut que mademoiselle s'explique avec monsieur Oronte, & qu'elle lui dise avec beaucoup de politesse & de douceur: Monsieur mon père, vous ne savez plus ni ce que vous dites, ni ce que vous faites.

N E R I N E.

Beau début!

L E P I N E à Cléon.

En second lieu, vous parlerez, vous, à ce vieux roquentin qu'on veut faire épouser à mademoiselle.

C L E O N.

Eh bien, que lui dirai-je?

L E P I N E.

Vous le prierez très-honnêtement ( car je veux de

l'honnêteté par-tout moi ) de sortir d'ici tout le plus tôt qu'il pourra , mais à condition qu'il n'y rentrera jamais.

C L E O N.

Le beau compliment !

L E P I N E.

Il pourra fort bien arriver qu'il n'en voudra rien faire ; tant mieux.

C L E O N.

Comment tant mieux !

L E P I N E.

Oui vraiment , nous en ferons plus tôt défaits ; car sur le refus qu'il fera de passer la porte , nous le ferons sortir par les fenêtres.

C L E O N.

Eh tais-toi , maraud , & laisse-nous en repos consulter . . .  
*Pasquin crie derrière le Théâtre , tayaut , briffaut ; & on donne du cor.*

N E R I N E.

J'entends quelqu'un. C'est la voix de Pasquin.

I S A B E L L E.

Ah · si c'est lui , mon frère n'est pas loin.

N E R I N E à Isabelle.

Retournez à votre appartement , mademoiselle ; vous , messieurs , allez joindre vos prétendus camarades. Je veux fonder Pasquin , & favoir de lui si Valère n'a point quelque inclination ; en ce cas , vos intérêts sont communs , & je veux vous unir tous ensemble , pour déranger les projets de monsieur votre père.

C'est bien dit; il faut la laisser agir, ses soins peuvent nous être utiles.

C L E O N.

Tu peux compter sur une récompense proportionnée aux services que tu nous rendras.

S C E N E X.

NERINE, PASQUIN *en habit de chasseur avec un cor de chasse.*

P A S Q U I N *crie en entrant,*

T A Y A U T, tayaut, briffaut.

N E R I N E.

A te voir dans cet équipage, il n'est pas difficile de deviner d'où tu viens. Que je suis aise de te revoir, mon cher Pasquin! t'es-tu bien diverti? parle donc.

P A S Q U I N *crie encore,*

Tayaut, tayaut, briffaut.

N E R I N E.

Eh à quoi bon tout ce bruit de chasse? as-tu perdu l'esprit, mon enfant?

P A S Q U I N.

Non, ma chère, je suis aussi sage que de coutume. Monsieur Oronte n'est-il pas ici?

N E R I N E.

Où.

P A S Q U I N.

Assurément!

N E R I N E.

Affûrement. Il trouvera fort mauvais que tu fasses un pareil vacarme.

P A S Q U I N *courant autour du Théâtre.*

Tayaut, tayaut.

N E R I N E.

Eh mort de ma vie finis donc, & ne m'étourdis pas davantage. Quelle diable de musique est-ce là!

P A S Q U I N.

Crois-tu que monsieur Oronte m'ait entendu!

N E R I N E.

Sans doute, & tous les voisins aussi. (*On donne du cor.*)  
Mais qu'entends-je! autre bruit de chasse; est-ce que nous sommes au temps des Fées, & m'auroit-on tout d'un coup transportée dans un bois!

P A S Q U I N.

Ah! ma chère, je voudrais te tenir en fin fond de forêt.

N E R I N E.

Pourquoi! pour me couper la gorge!

P A S Q U I N.

Non, mon enfant, tu n'en mourrois pas.

(*On donne encore du cor.*)

N E R I N E.

On redouble. Que veut dire tout ceci?

P A S Q U I N.

C'est mon maître qui chasse dans l'anti-chambre de monsieur son père.

N E R I N E.

Explique-moi donc ce que cela signifie.

P A S Q U I N.

Cela signifie que nous voulons faire du bruit.

N E R I N E.

Est-ce que ton maître veut insulter son père ! rêvez-vous !  
êtes-vous possédés !

P A S Q U I N.

Oh ! donne-toi patience , &amp; tu sauras tout.

N E R I N E.

Dépêche-toi donc ; de quoi s'agit-il ?

P A S Q U I N.

De faire croire à monsieur Oronte que nous sommes  
allés à la campagne pour une grande partie de chasse.  
Nous venons de faire entrer au logis deux mulets tout  
chargés de gibier.

N E R I N E.

Deux mulets ! quels braconniers ! vous avez donc dépeuplé  
tout le pays !

P A S Q U I N.

Vraiment oui ; nous n'avons rien laissé à la Vallée , ni chez  
les rôtitisseurs.

N E R I N E.

Que diantre veux-tu dire !

P A S Q U I N.

Que nous ne venons point du château de Clitandre ,  
comme nous voulons le persuader au père de mon maître.  
Nous n'avons été qu'à un village à demi-lieue de Paris ,  
& nous n'y avons pas seulement tué un moineau.

N E R I N E.

Qu'avez-vous donc fait là pendant huit jours !

P A S Q U I N.

La peste ! nous avons fait de bonne besogne ; mais c'est un secret qu'il ne m'est pas permis de te révéler.

N E R I N E.

Pourquoi ?

P A S Q U I N.

Parce que mon maître m'a défendu d'en parler , & c'est pour cela que je meurs d'envie de te le dire. Oh le pesant fardeau qu'un secret ! Voici ce que c'est. Mon maître . . . Alte-là , monsieur Pasquin , vous allez faire une sottise.

N E R I N E.

Tu aurois quelque chose de réservé pour moi ? pour ta maîtresse ?

P A S Q U I N.

Je demeure d'accord que cela n'est pas dans les règles , mais je songe en même-temps que ma maîtresse est fille : qui dit fille , suppose une personne incapable de se taire , & forcée à révéler le plus grand secret , ou à crever dans les vingt-quatre heures.

N E R I N E.

N'apprehende rien ; je suis plus forte qu'un homme , moi , sur la discrétion. Parle , ou je romps avec toi.

P A S Q U I N.

Tu me prends par mon endroit sensible. Allons , il faut parler ; les plus grands hommes font des folies pour ces animaux-là. Personne ne peut-il nous entendre ?

N E R I N E.

Non , si tu ne cries bien fort.

P A S Q U I N.

Diable , ce ne sont pas ici des jeux d'enfant.

N E R I N E.

Comment donc !

P A S Q U I N.

Si on découvroit le mystère, mon maître pourroit être deshérité ; cela va là, tout au moins.

N E R I N E.

Diantre !

P A S Q U I N.

Et moi, tout au contraire, je pourrois hériter d'une centaine de coups de bâton : je n'aime point ces aubaines-là.

N E R I N E.

Tu ne fais qu'irriter ma curiosité. D'où venez-vous !

P A S Q U I N.

Nous venons . . . Malepeste , voici le bon homme , il faut que je le dépayse adroitement sur ce sujet. Laisse-nous ; j'irai te joindre tout-à-l'heure.

## S C E N E X I.

O R O N T E , P A S Q U I N.

O R O N T E *sans voir Pasquin.*

**M**E jouer de la sorte !

P A S Q U I N *à part.*

Il paroît en colère.

O R O N T E *sans le voir.*

Me débiter avec effronterie une pareille histoire !

P A S Q U I N *à part.*

Serions-nous découverts ?

O R O N T E ,



O R O N T E , *toûjours sans le voir.*

Avoir l'audace de soutenir qu'il vient du château de Clitandre !

P A S Q U I N *à part.*

La mine est éventée.

O R O N T E *à part.*

Je voudrois bien savoir si ce maraud de Pasquin aura aussi l'insolence de me soutenir cette imposture.

P A S Q U I N *à part.*

Il n'y manquera pas.

O R O N T E .

*(apercevant Pasquin.)*

Plait-il ! Ah ! vous voilà , je suis bien aise de vous trouver ici , monsieur le coquin.

P A S Q U I N .

Bonjour , monsieur , comment vous portez-vous ?

O R O N T E .

Ce ne font pas-là tes affaires.

P A S Q U I N .

Pardonnez-moi , monsieur . L'intérêt que je prends à votre chère santé , fait que dans le moment que je suis éloigné de vous , mon cœur prévenu des sentimens de la plus vive tendresse . . . se livre à des inquiétudes dont l'excès tendre & passionné . . . enfin vous vous portez bien , & je m'en réjouis.

O R O N T E .

Traître ! il n'est pas question de tout ce galimathias , & il faut que tu me dises . . .

P A S Q U I N .

Tout ce qu'il vous plaira . De quoi s'agit-il ?

O R O N T E.

De me faire savoir où mon fils a passé toute la semaine.

P A S Q U I N.

Est-ce qu'il ne vous l'a pas dit?

O R O N T E.

Il m'a dit que c'étoit au château de Clitandre.

P A S Q U I N.

Eh bien, c'est la vérité.

O R O N T E.

Ne l'avois-je pas prévû qu'il me soutiendrait cela?

P A S Q U I N.

Oui, je le soutiens, &amp; je le soutiendrai: quand je dis la vérité, je ne crains personne.

O R O N T E.

J'admire l'effronterie de ce pendard.

P A S Q U I N *voulant s'esquiver.*

Oh, puisque vous vous fâchez...

O R O N T E.

Demeure, où je t'affomme.

P A S Q U I N.

Y a-t-il quelque chose pour votre service! vous n'avez qu'à parler.

O R O N T E.

Et toi, tu n'as qu'à choisir de deux choses que je vais te proposer.

P A S Q U I N.

Voyons.

O R O N T E.

Deux pistoles, ou vingt coups de bâton.

P A S Q U I N.

Le choix n'est pas difficile, je prends les deux pistoles:

O R O N T E.

Les voici.

P A S Q U I N.

Grand-merci, monsieur; je vous donne le bon jour.

O R O N T E.

Tu t'en vas!

P A S Q U I N.

Oui, vraiment; n'ai-je pas choisi?

O R O N T E.

Et m'as-tu dit ce que je voulois savoir?

P A S Q U I N.

Quoi, monsieur!

O R O N T E.

Où avez-vous passé toute la semaine? je fais que ce n'est point au château de Clitandre. Sa tante, la comtesse de la Truffardière, en arrive; elle y a demeuré pendant quinze jours, & elle vient de me dire que mon fils n'y avoit point paru.

P A S Q U I N.

Elle n'oseroit soutenir cela devant moi.

O R O N T E.

C'est ce qu'il faut voir, elle est encore ici.

P A S Q U I N.

Oh, puisqu'elle est encore ici, je n'ai rien à dire: je n'irai pas démentir en face une personne de sa condition.

O R O N T E.

Tu veux me faire prendre le change, mais tu n'y réussiras pas; je suis sur mes gardes. Allons, parle-moi naturellement.

P A S Q U I N.

Oh, volontiers; c'est mon caractère à moi, que de parler naturellement.

O R O N T E.

Le bon apôtre!

P A S Q U I N.

Or donc, pour vous dire la vérité...

O R O N T E.

Le traître va mentir; mais compte que cela ne servira de rien, je fais d'où vous venez.

P A S Q U I N.

Si vous le savez, pourquoi me le demandez-vous?

O R O N T E.

C'est que j'ai intérêt de savoir les choses de ta propre bouche.

P A S Q U I N.

Eh fi, monsieur, où est l'honneur? où est la probité? je veux de la bonne foi dans le commerce. Avouez-moi que vous ne savez rien, sinon je ne dirai mot.

O R O N T E.

Tu ne diras mot? je te rosserai.

P A S Q U I N.

Ce seront des coups perdus; j'ai des épaules à l'épreuve de tout, je suis de race de sergent, & jamais les coups de bâton n'ont fait peur aux illustres de ma famille.

O R O N T E.

Voilà un insigne maraud!

P A S Q U I N.

C'est moi qui ai intérêt de vous faire avouer que vous ignorez pleinement où nous ayons été.

O R O N T E.

Pourquoi ?

P A S Q U I N.

C'est que je suis sensible à l'honneur ; je veux pouvoir me vanter de vous avoir mis au fait , & d'avoir bien gagné votre argent.

O R O N T E.

Eh bien , je demeure d'accord que tout ce que je fais , c'est que vous ne venez point d'où vous dites.

P A S Q U I N.

Vous ne savez que cela ?

O R O N T E.

Non , en vérité.

P A S Q U I N.

Tant mieux ; je veux que la peste m'étouffe , si je vous en dis davantage.

O R O N T E.

Tu ne parleras pas ?

P A S Q U I N.

Voilà votre argent , je suis en droit de me taire.

O R O N T E *levant la canne.*

Et moi , en droit de t'affommer.

P A S Q U I N *tendant le dos.*

Frappez ; je vous ferai voir que je ne dégénère point de l'intrépidité de mes ancêtres.

O R O N T E.

Son impudence me rend immobile , & je ne fais plus où j'en suis. Je t'ordonne de sortir de ma maison , & de ne paroître jamais devant mes yeux.

---

*SCENE XII.*PASQUIN *seul.*

**M**A foi, j'ai soutenu là un rude assaut, mais je m'en suis tiré galamment. Allons chercher mon maître; il est nécessaire de l'instruire . . . Le voici justement.

---

*SCENE XIII.*

VALERE, PASQUIN.

VALERE.

**Q**U'AS-tu, Pasquin?

PASQUIN.

Rien; ce n'est qu'une volée de coups de bâton que j'ai pensé recevoir pour l'amour de vous.

VALERE.

Pour l'amour de moi? & qui est le maraud qui a voulu te traiter de la sorte?

PASQUIN.

C'est monsieur votre père.

VALERE.

Je ne comprends rien à ce discours. Est-ce que tu plaisantes?

PASQUIN.

Non vraiment. La tante de Clitandre vient d'assurer monsieur Oronte, que nous n'avons pas approché du château de son neveu.

V A L E R E.

Ah, la vieille folle ! elle a juré de me defespérer. Ce n'est pas encore là tout le mal qu'elle me fait.

P A S Q U I N.

Je fais qu'elle a le diable au corps.

V A L E R E.

Tu n'ignores pas qu'elle m'aime depuis deux ans, & qu'elle veut absolument que je soupire pour elle.

P A S Q U I N.

Cela est vrai. Je vous ai un peu aidé à la tromper, & vous en avez tiré d'assez bonnes nippes.

V A L E R E.

La voici qui va me persécuter encore.

P A S Q U I N.

Laissez-moi faire ; je vais lui donner son congé.

---

---

*S C E N E X I V.*

LA COMTESSE, VALERE, PASQUIN.

La C O M T E S S E.

**E**H bien, monsieur, vous avez donc résolu de me defespérer ?

V A L E R E.

Moi, madame, je n'ai nulle intention de vous faire de la peine.

P A S Q U I N.

Il ne songe pas seulement que vous soyez au monde.

La C O M T E S S E.

Je ne le fais que trop. Qu'est-ce donc que cette partie de chasse que vous venez de faire ?

V A L E R E.

Madame, avec votre permission, je n'ai point de compte à vous rendre.

La C O M T E S S E.

Tu n'as point de compte à me rendre, petit scélérat ! je te ferai bien parler. Il faut que tu me dises tout-à-l'heure où tu as été pendant huit jours. Oseras-tu me soutenir que c'est au château de Clitandre ? je t'y attendois, infidèle, & je me flattois que l'Amour t'y feroit voler.

P A S Q U I N.

Madame, il avoit prié l'Amour de l'y conduire, mais par malheur ils ont manqué le chemin, & ils se sont égarés tous deux.

La C O M T E S S E.

Et deviez-vous le suivre, ingrat, puisqu'il vous conduisoit en des lieux où je n'étois pas !

P A S Q U I N.

Il ne favoit pas les chemins, madame, ni moi non plus. L'Amour est aveugle, à ce que j'entends dire : quand on le prend pour guide, on est sujet à s'égarer.

La C O M T E S S E.

Tout ce galimathias est inutile : je veux qu'il réponde lui-même à mes questions.

V A L E R E.

Il vous sied bien, madame, de me faire des reproches, après avoir fait tout ce qu'il falloit pour me brouiller avec  
mon



mon père. Si mon absence vous avoit causé de l'inquiétude, il falloit vous expliquer avec moi, je vous aurois éclaircie de tout; mais après le tour que vous venez de me faire, je vous déclare que vous ne ferez rien.

La C O M T E S S E.

Je ne saurai rien! tu t'expliqueras, ou je t'étranglerai.

P A S Q U I N.

Laissez-le là, madame, c'est un petit opiniâtre qui ne parlera point, je vous en réponds. Je vais vous dire naïvement ses pensées, moi.

La C O M T E S S E.

Eh bien, parle, & je te récompenserai de ta sincérité.

P A S Q U I N.

Vous avez beaucoup de tendresse pour lui!

La C O M T E S S E.

Cela ne peut pas s'imaginer: j'en perds l'esprit, mon pauvre Pasquin.

P A S Q U I N.

Cela est visible. Vous voudriez qu'il y répondit par une tendresse égale à la vôtre!

La C O M T E S S E.

N'ai-je pas lieu d'y prétendre!

P A S Q U I N.

Il y a du pour & du contre dans cette affaire-là. Il connoît vos sentimens pour lui, il en est pénétré de reconnoissance: avec cela, madame, je gage cent louis contre vous qu'il ne pourra jamais vous aimer.

La C O M T E S S E.

Il ne pourra jamais m'aimer, monsieur le coquin! je ne fais qui me tient que je ne t'arrache les yeux.

P A S Q U I N.

Doucement, s'il vous plaît : ce n'est pas moi qui suis insensible à vos charmes ; au contraire, je les trouve tout-à-fait piquans, quoiqu'ils ne soient pas de la dernière édition.

La C O M T E S S E.

Il ne pourra jamais m'aimer ! me dit-il vrai, perfide !

V A L E R E.

Madame . . . en vérité . . . je suis dans la confusion ; & si mon cœur étoit . . . Pasquin, explique tout cela à madame la Comtesse.

La C O M T E S S E.

Il ne pourra jamais m'aimer ?

P A S Q U I N.

Non, madame, mais c'est votre faute, & ce n'est pas la sienne.

La C O M T E S S E.

C'est ma faute ! après tout ce que j'ai fait !

P A S Q U I N.

Cela est vrai, nous n'en disconvenons pas ; mais il dit que vous avez dans la physionomie tant de noblesse, tant de majesté, je ne fais quoi de si grave & de si imposant, qu'elle ne peut lui inspirer que de l'estime & du respect. L'Amour ne se frotte point à des personnes si vénérables.

La C O M T E S S E.

Si ma physionomie lui inspire du respect, mes regards ont dû lui inspirer de l'amour.

P A S Q U I N.

Voilà de quoi nous ne convenons pas.

La COMTESSE.

Vous n'en convenez pas!

V A L E R E.

Tenez, madame, je vous ai trop d'obligation, & je suis trop galant homme pour ne vous pas parler sincèrement. Souffrez-donc que je vous desabuse, & que je vous dise avec tout le respect que je vous dois . . .

La COMTESSE.

N'achève pas, perfide, je vois où tend ce discours.

P A S Q U I N.

Mais aussi vous avez tort, madame.

La COMTESSE.

J'ai tort! moi, j'ai tort! &amp; en quoi, s'il vous plaît!

P A S Q U I N.

Vous avez tort d'être venue au monde une vingtaine d'années avant lui: pourquoi diable vous pressiez-vous si fort! puisque vous deviez l'aimer avec tant de tendresse, il falloit prendre si bien vos mesures, qu'il vînt au monde cinq ou six ans avant vous.

La COMTESSE.

Cela dépendoit-il de moi!

V A L E R E.

Non, madame; mais il ne dépend pas plus de moi de vous aimer.

La COMTESSE.

Il ne falloit donc point me tromper par de fausses protestations.

P A S Q U I N.

Ce n'est pas à lui qu'il faut vous en prendre.

La COMTESSE.

Et à qui donc!

P A S Q U I N.

C'est à monsieur son père, qui le laisse manquer de tout. Vous vous êtes offerte à le secourir dans ses besoins ; l'occasion étoit pressante, il s'est vû contraint à profiter de votre générosité. Pour récompense vous avez voulu des marques d'amour ; le pauvre garçon a fait auprès de vous une dépense incroyable en soupirs & en protestations : vous traitez cela de bagatelle, & il n'a point d'autre monnoie à vous donner.

La C O M T E S S E à *Valère.*

Vous ne dites mot à tout cela, monsieur ?

V A L È R E.

Ma foi, madame, qui ne dit mot consent.

P A S Q U I N à *la Comtesse.*

Voulez-vous que je vous donne un moyen de vous venger de lui ?

La C O M T E S S E.

Tu me feras plaisir, car je suis outrée.

P A S Q U I N.

Et moi, qui vous parle, je suis en fureur contre lui. Eloignons-nous un peu.

V A L È R E à *part.*

Que diable va-t-il lui dire ?

P A S Q U I N.

Ce n'est pas tout-à-fait la qualité que vous cherchez dans un mari ?

La C O M T E S S E.

Je ne veux qu'un mari qui m'aime & qui m'adore.

P A S Q U I N.

Eh bien, je suis votre homme ; je vous épouserai, si vous voulez.

La C O M T E S S E.

Retire-toi, malheureux.

P A S Q U I N.

Je vous vengerai mieux qu'un autre.

La C O M T E S S E.

Retire-toi, te dis-je, je fais un moyen plus sûr pour punir cet infidèle.

P A S Q U I N.

C'est de quoi je doute bien fort.

V A L E R E.

Eh qu'ai-je lieu d'appréhender ?

La C O M T E S S E.

Tout. Je vais t'épouser malgré toi.

V A L E R E.

M'épouser ! ah ! madame, ferez-vous assez cruelle pour cela !

La C O M T E S S E.

Oui, perfide, je viens de te demander à ton père ; je lui ai offert de te prendre sans un sol : ma proposition lui convient, il l'accepte, & cela me suffit. Adieu, monsieur, faites vos petites réflexions ; mais mettez-vous en tête que je serai votre femme : je l'ai juré, cela fera, c'est moi qui vous le dis, & qui suis votre très-humble servante.

## S C E N E X V.

V A L E R E, P A S Q U I N.

P A S Q U I N.

**E**LLE est femme à le faire comme elle le dit, au moins.

V A L E R E.

Dans quel embarras me jette cette vicille folle !

E e e iij

*S C E N E X V I.*

V A L E R E , I S A B E L L E , N E R I N E ,  
P A S Q U I N .

I S A B E L L E .

AH, mon frère, que j'ai besoin de votre secours!

V A L E R E .

Ah, ma sœur, que j'ai besoin de vos conseils!

I S A B E L L E .

Mon père me met au désespoir.

V A L E R E .

Mon père me veut faire mourir de douleur.

I S A B E L L E .

Il prétend que j'épouse monsieur Michaut.

V A L E R E .

Il veut que je me marie avec la vieille Comtesse.

I S A B E L L E .

Il faut que je périsse, si je lui obéis.

V A L E R E .

Il faut que j'expire, si je ne lui résiste pas.

N E R I N E .

Voilà qui débute bien. Jusqu'ici vos fortunes sont pareilles; ne se ressemblent-elles point encore par d'autres circonstances?

V A L E R E .

Ah, Nérine! ma sœur est moins à plaindre que moi: si elle n'a pas la force de résister, elle en fera quitte pour

vivre quelque temps malheureuse avec un mari qu'elle fera en droit de haïr ; mais mon sort est si cruel , que je ne saurois suivre les ordres de mon père , ni lui déclarer les raisons qui m'en empêchent.

N E R I N E.

Nous sommes dans le même cas.

V A L E R E.

Comment donc ?

N E R I N E.

Expliquez-vous un peu plus clairement , & nous nous rendrons plus intelligibles.

I S A B E L L E.

Mon frère , ne me déguisez rien , je vous en conjure.

V A L E R E.

Ah , ma sœur ! je n'oserois parler ; la moindre indiscretion me perdrait.

N E R I N E.

C'est tout de même ici ; un mot lâché mal-à-propos est capable de gâter toutes nos affaires.

I S A B E L L E.

Croyez-vous , mon frère , que je sois capable de vous trahir ?

V A L E R E.

Puisqu'il faut ne vous rien céler , ma sœur . . . Pasquin ; dis-lui ce qui s'est passé , je n'ai pas la force de l'avouer moi-même.

P A S Q U I N.

Moi , monsieur , révéler un secret ? vous me prenez pour un autre.

V A L E R E.

Tout ce que je vous avouerai en général , c'est que je ne puis plus me marier désormais.

I S A B E L L E.

Hélas, mon frère! il ne m'est pas plus permis qu'à vous de consentir au mariage qu'on me propose.

V A L E R E.

La dureté de mon père m'a contraint à prendre de certaines résolutions, dont je ne puis ni ne veux me dédire.

I S A B E L L E.

La même raison m'a mise dans la nécessité de consentir à des engagements, que rien ne peut rompre désormais.

V A L E R E.

Je suis marié, ma sœur.

I S A B E L L E.

Je suis mariée, mon frère.

V A L E R E.

Ah, ciel! quel est votre époux!

I S A B E L L E.

C'est Cléon.

V A L E R E.

Cléon! je le connois, il est de mes amis.

I S A B E L L E.

Et quelle est la femme que vous avez prise!

V A L E R E.

C'est Julie.

I S A B E L L E.

Je la connois aussi; c'est une fort aimable personne.

N E R I N E.

Voilà la confidence achevée.

I S A B E L L E.

Quel parti prenez-vous, mon frère!

VALERE.



V A L E R E.

De m'exposer à tout, plutôt que de rompre mes engagements. Et vous, ma sœur!

I S A B E L L E.

De mourir, plutôt que de manquer à ma foi.

N E R I N E.

Voilà monsieur votre père avec la Comtesse & monsieur Michaut.

V A L E R E.

Je tremble.

I S A B E L L E.

Je n'en puis plus.

## S C E N E X V I I.

ORONTE, La COMTESSE, M. MICHAUT,  
ISABELLE, NERINE, VALERE,  
PASQUIN.

O R O N T E à la Comtesse.

LES voici l'un & l'autre; je vais les faire consentir aux projets que nous avons formés.

La C O M T E S S E.

C'est ici qu'il faut vous servir de toute votre autorité.

M. M I C H A U T.

Pour moi, je ne prétends point à la main d'Isabelle, si elle ne me la donne pas de bon cœur.

O R O N T E à Valere.

Ah! c'est donc vous, monsieur le Chasseur! quand retournerez-vous au château de Clitandre!

V A L E R E.

Mon père, si vous voulez m'écouter . . .

O R O N T E.

Je n'ai rien à écouter. Pour réparer la faute que vous avez faite, il faut que vous vous disposiez à m'obéir.

V A L E R E.

Si ce que vous m'ordonnerez m'est possible, il n'y a rien que je ne fasse . . .

*S C E N E X V I I I.*

ORONTE, La COMTESSE, M. MICHAUT,  
ISABELLE, VALE'RE, NERINE,  
PASQUIN, JAVOTTE.

J A V O T T E.

**M**ON papa, il y a ici je ne fais combien de Masques qui viennent d'entrer, parce qu'ils ont entendu les violons; ils sont tout-à-fait plaisans: voulez-vous qu'on les fasse venir ici!

O R O N T E.

Ils seront les bien-venus: dans un jour comme celui-ci, il ne faut songer qu'à ce qui peut donner de la joie.

## S C E N E X I X.

Marche de Personnes masquées.

ORONTE, La COMTESSE, M. MICHAUT,  
ISABELLE, VALÈRE, NÉRINE,  
PASQUIN, JAVOTTE, JULIE, CLÉON  
& LÉPINE *masqués.*

La COMTESSE *après que la marche  
est finie.*

L'ASSEMBLÉE n'est pas nombreuse, mais elle est tout-à-fait agréable. Approchez-vous de moi, Valère; voici un jour bienheureux pour vous.

ORONTE.

Affurément; plus qu'il ne mérite.

La COMTESSE.

Vous êtes instruit de mes intentions!

VALÈRE.

Madame . . .

La COMTESSE.

Enfin, je vous épouse : tous vos rivaux vont crever de jalousie; mais vous méritez bien d'en triompher. Au reste, monsieur votre père m'a donné sa parole sur notre mariage.

M. MICHAUT *à Isabelle.*

Et il m'a promis aussi, mademoiselle, que j'aurois le bonheur de vous épouser.

Ffff ij

Répondez donc.

La C O M T E S S E.

Il est si transporté de joie, qu'il n'a pas la force de me remercier.

M. M I C H A U T.

Mademoiselle ne me paroît pas si joyeuse de la nouvelle que je lui apprends.

O R O N T E.

Nous parlerons de cela tantôt. Madame, songeons à notre divertissement.

La C O M T E S S E.

Non pas, s'il vous plaît, je veux finir, & on ne dansera que quand on m'aura mise en train de danser, moi.

V A L È R E.

Puisque vous êtes si pressée de finir, madame, je prendrai la liberté de vous dire, avec la permission de mon père, que je ne veux point du tout me marier.

La C O M T E S S E.

Tout cela est inutile.

V A L È R E.

J'ai beaucoup de respect pour vous, madame; mais c'est tout ce que votre personne peut m'inspirer.

O R O N T E.

Il n'est pas question ici ni d'amour, ni de respect; les propositions que me fait madame, sont si avantageuses pour vous & pour moi, que vous ne sauriez mieux faire que de l'épouser.

V A L È R E.

Quoi! faut-il que l'intérêt vous oblige à me rendre

malheureux ! Jetez sur moi des yeux de père , & ne desespérez pas un fils qui se jette à vos genoux , & qui est résolu de mourir plutôt mille fois , que de se laisser sacrifier impitoyablement.

O R O N T E.

Lève-toi, fripon, tu m'attends.

V A L E R E.

Je ne me leverai point que vous n'écoutez les raisons...

O R O N T E.

Je crois qu'elles ne sont pas mauvaises , mais j'ai donné ma parole à madame. Oh ça, je ne veux point te contraindre à l'épouser , mais je te prie de t'y résoudre pour l'amour de moi. Pourrois-tu refuser à ton père une grace qu'il te demande , lorsqu'il est en droit de te faire obéir !

V A L E R E.

Je prends le ciel à témoin que je vaincrais tout-à-l'heure ma répugnance , pour répondre à un procédé si doux & si obligeant , s'il dépendoit encore de moi de vous complaire en ceci ; mais vous me forcez à vous dire , & même devant tout le monde , que je ne suis plus libre , & que ma foi est engagée pour jamais.

O R O N T E.

Pour jamais ! sans mon consentement !

V A L E R E.

Ne vous prenez qu'à vous-même de la démarche hardie que je viens de faire : vous n'avez jamais voulu me marier , j'ai pris une femme sans votre aveu ; mon oncle & tous mes parens me l'ont conseillé , & c'est en leur présence que j'épousai Julie il y a huit jours.

Ffff iij

O R O N T E.

Je suis bien aise de savoir cela, monsieur le coquin, je fais les mesures que je dois prendre.

V A L E' R E.

Toutes vos mesures seront inutiles. Je prie le Ciel de me confondre, si je prends jamais une autre femme que Julie : il n'y a rien à redire à cette alliance, tout le monde connoît Julie pour une personne sage & vertueuse ; elle a de la naissance, & plus de bien qu'il n'en faut pour nous faire subsister l'un & l'autre sans vous être à charge : toute la terre fera pour nous.

O R O N T E.

J'enrage d'être contraint d'avouer qu'il a raison, & que je ne puis, sans injustice, désapprouver ce mariage.

L a C O M T E S S E.

Oh bien, je le ferai casser, moi, puisque vous êtes assez fou pour le confirmer.

V A L E' R E.

Et de quel droit, madame, s'il vous plaît ?

L a C O M T E S S E.

De quel droit, scélérat ! ah ! tu ne le fais que trop.

M. M I C H A U T.

Croyez-moi, madame la Comtesse, avalez doucement la pilule.

L a C O M T E S S E.

Patience, il m'époussera, ou je le ferai enlever.

## S C E N E X X.

ORONTE, M MICHAUT, ISABELLE, VALÈRE,  
NÉRINE, PASQUIN, JAVOTTE, JULIE,  
CLÉON & LÉPINE *masqués.*

O R O N T E.

LAISSONS-la dire, c'est une femme qui parle. Nérine; allez chercher Julie : il faut faire les choses de bonne grace, quand il n'y a pas moyen de s'en dispenser; je vais lui dire moi-même, que je la reconnois pour ma belle-fille.

J U L I E *se démasquant.*

Me voici, monsieur, souffrez que je reçoive ce titre précieux, & que je vous proteste que je ferai tout mon possible pour le mériter.

O R O N T E.

Ah, ah! ma belle-fille étoit de la mascarade! foyez la bien-venue, madame; il n'est pas nécessaire que je vous dise rien de plus, & vous avez entendu tous nos discours.

J U L I E.

Je suis pénétrée de vos bontés, monsieur, & vous ne vous repentirez point . . .

V A L È R E.

Quelles actions de grâces ne vous dois-je point, mon père!

O R O N T E.

Laiſſons-là les compliments; divertifſons-nous pour célébrer ce mariage, & celui de ma fille avec monsieur Michaut.

N E R I N E à *Isabelle.*

Allons, à vous, mademoiselle, il faut sauter le fossé.

I S A B E L L E.

Puisque vous êtes en train de pardonner, mon père, &amp; que vous avez tant d'indulgence pour mon frère &amp; pour Julie, souffrez que je vous demande pour moi la même grace.

O R O N T E.

Comment donc ?

I S A B E L L E.

Je n'aime point monsieur; ne me contraignez pas à l'épouser, si ma vie vous est chère : j'ai pensé la perdre dans une longue maladie, qui n'a été causée que par le refus que vous avez fait de me donner à Cléon; mais comptez que je vais mourir à vos genoux, si vous ne confirmez pas aussi notre mariage.

O R O N T E.

Si je ne confirme pas votre mariage! est-ce que vous l'auriez aussi épousé secrètement ?

I S A B E L L E.

C'est avec une extrême confusion que je vous l'avoue; oui, mon père, Cléon est mon époux, il y a plus de six mois que je suis sa femme, &amp; ma tante qui a bien voulu nous unir ensemble . . .

O R O N T E.

Mon oncle, ma tante. Parbleu, je suis bien redevable à mon frère &amp; à ma sœur du soin qu'ils prennent de marier mes enfans. Voilà une affaire où il y a encore moins de remède qu'à l'autre, monsieur Michaut, &amp; je ne puis rompre ce mariage, sans deshonorer ma fille.

M. M I C H A U T.

Je n'ai donc qu'à prendre congé de l'honorable compagnie.

*SCÈNE XXI.*



## SCENE DERNIERE.

ORONTE, ISABELLE, VALERE,  
NERINE, PASQUIN, JAVOTTE,  
JULIE, CLÉON, LÉPINE.

ORONTE.

ALLONS, allons, je vois bien qu'il en faut passer par-là. Qu'on avertisse Cléon que je le reçois pour mon gendre, mais à condition qu'il n'aura mon bien qu'après ma mort.

CLÉON *se démasquant.*

J'accepte cette condition du meilleur de mon cœur, & je suis trop heureux que vous daigniez m'accorder Isabelle, qui m'est cent fois plus précieuse que tous les biens du monde.

ORONTE.

Ah! monsieur le maître à danser, vous montriez donc à ma fille sans ma permission! Oh ça, mes enfans, je vous pardonne vos fautes & vos folies, mais à condition que vous me pardonneriez les miennes.

VALERE.

Comment donc, mon père!

ORONTE.

Je me suis marié secrettement aussi, moi qui vous parle.

PASQUIN.

Sans notre consentement!

ORONTE.

Je ne voulois point déclarer cette affaire, de peur de vous chagriner; mais voici l'occasion de nous excuser tous mutuellement.

*Le triple Mariage,*

V A L E R E.

Faites-nous voir notre belle-mère, & nous la recevrons avec tout le respect & toute la tendresse que nous vous devons.

O R O N T E.

Elle est aussi de la mascarade, & c'est pour elle que j'avois fait la fête. Daignez vous montrer, madame, & recevoir ces jeunes époux pour vos enfans.

C E L I M E N E.

Je suis trop-heureuse d'entrer dans une si aimable famille : j'espère qu'ils seront aussi contents de moi, que si j'étois leur propre mère.

P A S Q U I N.

Nérine, donnerons-nous notre consentement à ce dernier mariage-là !

N E R I N E.

On pourroit le critiquer ; mais allons, il faut publier une amnistie générale.

J A V O T T E.

Mon papa, j'ai encore une grace à vous demander.

O R O N T E.

Comment, morbleu, petite friponne, vous êtes-vous aussi mariée secrettement !

J A V O T T E.

Non, mon papa, je ne veux l'être que de votre main ; mais je vous prie que ce soit bien-tôt.

O R O N T E.

Nous verrons. Parbleu, c'est une rage qui a gagné toute ma famille.

P A S Q U I N.

L'Assemblée s'impatiente ; commençons le divertissement.

---



---

*D I V E R T I S S E M E N T.*

P A S Q U I N *chante.*

C H A N T O N S , chantons des nœuds secrets,  
Formés par l'enfant de Cythère.

C H Œ U R.

Chantons, chantons des nœuds secrets,  
Formés par l'enfant de Cythère.

N E R I N E.

Quand on veut des plaisirs parfaits,  
Il faut les goûter & se taire.

C H Œ U R.

Chantons, &c.

I S A B E L L E.

Vivez heureux, amans discrets:  
Les amans d'aujourd'hui ne vous ressemblent guère.

C H Œ U R.

Chantons, &c.

---



---

*P R E M I E R E E N T R E E.*

M A D E M O I S E L L E S A L L E' *chante.*

V O U S qui, sans rien aimer, cherchez toujours à plaire,  
Vous croyez vivre en liberté ;

G g g g ij

Apprenez que ce bien si vanté  
N'est qu'un bonheur imaginaire.

Mille tyrans nous bravent tour à tour,  
La Fortune, l'Amour, le Dieu du Mariage;  
Mais de quelque côté que notre cœur s'engage,  
Vivons toujours sous les loix de l'Amour,  
Il adoucit le plus rude esclavage.

## *S E C O N D E E N T R E E.*

O R O N T E *chante.*

J'AI goûté les douceurs d'un assez long veuvage,  
Ma femme étoit un vrai dragon,  
Et quand elle partit, j'écoutai la raison,  
Qui voulut me défendre un second mariage:  
J'avois juré de fuir cet écueil dangereux;  
Malgré tous mes sermens, l'hymen encor m'engage,  
Et près de deux beaux yeux  
A soixante ans j'ai fait naufrage.

## *B R A N L E.*

*I.<sup>er</sup> Couplet.*

PROFITEZ du temps des amours,  
Tendre & brillante jeunesse,  
Livrez-vous à la tendresse,

Songez que les momens sont courts ;  
 Bien-tôt la froide vieilleſſe  
 Succède au printemps de nos jours.

*I I.<sup>me</sup>*

Voulez-vous d'aimables inſtans ,  
 Même après le mariage ,  
 Fuyez l'ordinaire uſage ,  
 Suivez la mode du vieux temps :  
 L'Amour ſe plaît en ménage ,  
 Tant que les maris ſont amans.

*I I I.<sup>me</sup>*

Où ſont-ils ces tendres époux ?  
 Ils ne ſont plus à la mode.  
 Jamais la vieille méthode  
 Ne pourra revivre chez nous :  
 La nouvelle eſt plus commode ,  
 On n'eſt ni tendre , ni jaloux.

*I V.<sup>me</sup>*

Autrefois , après leur printemps ,  
 Les Belles faiſoient retraite ;  
 Mais aujourd'hui la coquette  
 Veut toujourns avoir des amans :  
 Quand elle eſt vieille , elle achette  
 Ce qu'elle vendoit à vingt ans.

*V.<sup>me</sup>*

Empreſſés à vous divertir ,  
 Nous cherchons l'art de vous plaire ,

Toûjours la critique amère  
Craint de nous y voir réussir :  
Pour la forcer à se taire,  
Messieurs, daignez nous applaudir.

*F I N.*



# L'OBSTACLE

IMPREVU.

---

---

*COMEDIE.*

---

---

---

## A C T E U R S.

LISIMON, vieillard.

LICANDRE, autre vieillard.

JULIE, crue nièce de Licandre.

La comtesse de la PÉPINIÈRE.

ANGÉLIQUE, fille de la Comtesse.

LÉANDRE, amant de Julie.

VALÈRE, fils de Lisimon, petit-maître.

NÉRINE, suivante de Julie.

CRISPIN, valet de Léandre.

PASQUIN, valet de Valère.

Un LAQUAIS.

*La Scène est dans la maison de Lisimon.*

L'OBSTACLE

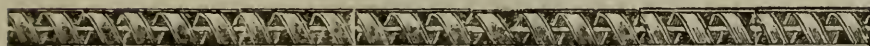




# L'OBSTACLE

IMPREVÛ.

*Comédie.*



## ACTE PREMIER.

### SCENE PREMIERE.

VALE' RE, PASQUIN.

*( Ils entrent par deux différens côtés du Théâtre. )*

VALE' RE *du côté par où il entre.*

**M**ORBLEU, vous avez beau dire, je n'en ferai qu'à ma tête.

PASQUIN.

Ah! voici mon étourdi de maître.

VALE' RE.

La peste soit de l'homme!

*Tome I.*

Hhhh

P A S Q U I N.

Il est en colère.

V A L E R E.

Il n'y a plus moyen de vivre avec lui, & il faut que nous rompions ensemble.

P A S Q U I N.

De qui parlez-vous là?

V A L E R E.

Je parle de mon père.

P A S Q U I N.

Mais vraiment, cela est fort honnête. S'il vous avoit entendu...

V A L E R E.

Je voudrois qu'il n'eût pas perdu un mot de tout ce que j'ai dit.

P A S Q U I N.

Dieu vous en garde, vous seriez perdu.

V A L E R E.

Tu crois donc que je l'appréhende? cela étoit bon lorsque j'étois au Collège.

P A S Q U I N.

Ma foi, ne vous y jouez pas; il est homme à vous traiter comme si vous y alliez encore.

V A L E R E. *enfouçant son chapeau.*

Lui? mon père! ah ventrebleu, je lui ferois voir...

P A S Q U I N.

Paix, monsieur, le voilà qui vient.

V A L E R E.

Je m'en vais.

P A S Q U I N.

Revenez, revenez; ce n'est pas lui.

V A L E R E.

Te moques-tu de moi de me faire une peur semblable ?

P A S Q U I N.

Moi, je vous ai fait peur ! & vous dites que vous ne le craignez point.

V A L E R E.

J'ai encore quelque foible pour lui, mais je m'en déferai. Me voila remis : présentement je serois homme à le braver.

P A S Q U I N.

Oui, en fuyant. Voilà comme font tous vos pareils, vous êtes braves jusqu'au dégainer. Croyez-moi, changez de conduite, & vous ne craindrez plus votre père.

V A L E R E.

Dis-moi, faquin, combien le bon homme te donne-t-il pour me prêcher ?

P A S Q U I N.

Bon ! il croit que c'est moi qui vous gâte, & franchement j'ai trop de bonté pour vous.

V A L E R E.

Insolent . . .

P A S Q U I N.

Allons, monsieur, il faut tâcher désormais de le contenter.

V A L E R E.

Sachons un peu ce qu'il faut que je fasse pour cela.

P A S Q U I N.

Tout le contraire de ce que vous avez fait jusqu'à présent.

V A L E R E.

Quels crimes ai-je donc commis ?

P A S Q U I N.

Vous n'en êtes pas encore aux crimes, vous n'en êtes

H h h h ij

qu'aux fottifes. Par exemple, n'ai-je pas été témoin de la conversation que vous avez eue ce matin avec monsieur votre père ! il vous disoit d'excellentes choses, & vous lui répondiez tout de travers.

V A L E R E.

Moi ?

P A S Q U I N.

Vous-même. Voulez-vous, pour vous en convaincre, que je vous fasse le récit de la conversation ; je m'en souviens mot pour mot.

V A L E R E.

Voyons : je suis bien aise de juger de sang froid si j'ai tort.

P A S Q U I N.

Voici ce qu'il vous a dit quand vous êtes entré dans sa chambre de la manière que je vais vous dépeindre.

*Il fait l'action d'un petit-maître qui entre dans une chambre en étourdi ; ensuite il prend l'air sérieux du père.*

Bonjour, monsieur, bonjour. *Monsieur, je suis votre serviteur. Où avez-vous passé la nuit, pendard que vous êtes ? Parbleu, j'ai soupé au cabaret avec mes amis, & de-là nous avons couru le bal. Vous en avez menti : je fais à quel bal vous avez été, & si vous ne changez bien-tôt de conduite, je vous enverrai danser à S.<sup>t</sup> Lazare. Je crois, Dieu me damne, que vous ne pourriez pas vivre, si tous les jours vous ne me faisiez quelque mercuriale. Et croyez-vous, monsieur le sot, que je sois fort content de vous voir au milieu de cette pépinière de foux que l'on appelle petits-maîtres, espèce d'hommes aussi ridicules qu'incorrigibles ! que je n'entre pas en fureur depuis que vous arborez ce grand chapeau qui vous couvre un œil, &*

qui ne laisse voir que la moitié de l'autre! depuis que vous vous débraillez jusqu'à la ceinture, que vous vous faites une gloire de vous enivrer de vin, de liqueurs & de tabac, & que vous affectez cet air fanfaron qui impose au bourgeois, & qui fait rire l'honnête-homme! *Tous les jeunes gens sont faits comme cela, mon père, il faut suivre la mode.* Parbleu, je vous la ferai bien quitter. *Nous verrons.* Comment nous verrons! oh! voici qui vous corrigera.

(il prend un bâton.)

V A L E R E.

Que vas-tu faire!

P A S Q U I N.

Vous roffer.

V A L E R E.

Quoi, coquin, tu aurois la hardiesse . . .

P A S Q U I N.

Ma foi, je vous demande pardon; j'entrois si vivement dans la passion, que je croyois être monsieur votre père. Vous savez bien que si vous n'eussiez décampé, la conversation auroit fini de la sorte. Après tout, il est temps de vous réformer. Il y a plus de trois mois que votre future belle-mère est arrivée de province, avec la jeune personne que vous êtes sur le point d'épouser: votre père les loge ici l'une & l'autre; elles sont témoins de la plupart de vos actions, qui ne doivent pas les édifier. Comptez-vous de vivre comme vous faites, quand vous aurez une femme!

V A L E R E.

Le fat! est-ce qu'on se marie pour se corriger de ses défauts! Je voudrois bien, parbleu, qu'une femme s'avisât

H h h h iij

de me contraindre ! Regarde les jeunes gens d'aujourd'hui ; ils sont assidus & complaisans le jour de leurs noces ; dès le lendemain ils vont chercher fortune ailleurs.

P A S Q U I N.

Et leurs femmes aussi. Voilà ce que s'attirent ces maris du bel air.

V A L E R E.

D'ailleurs, veux-tu que je te parle net ? Je ne me sens plus qu'un foible penchant pour Angélique : je crois même qu'avant qu'il soit peu, je ne l'aimerai point du tout.

P A S Q U I N.

Quels défauts lui trouvez-vous donc ?

V A L E R E.

Premièrement, elle a trop d'esprit.

P A S Q U I N.

Trop d'esprit ? cela est insupportable.

V A L E R E.

Elle lit depuis le matin jusqu'au soir, & se pique de savoir tout.

P A S Q U I N.

C'est un reste de province ; le grand monde la corrigera.

V A L E R E.

Elle m'aime comme une héroïne de Roman ; & dès qu'elle me voit, c'est un étalage de beaux sentimens qui me fatiguent à mourir.

P A S Q U I N.

Je le crois bien. Parler beaux sentimens aux jeunes gens d'aujourd'hui, c'est leur parler grec & latin, ils entendent aussi-bien l'un que l'autre.

V A L E R E.

Mais tu m'avoueras que cette jeune personne dont la mère vient de mourir, & que mon père a retirée du couvent, est beaucoup plus piquante qu'Angélique.

P A S Q U I N.

Vous voulez parler de Julie. Je demeure d'accord qu'elles font d'une humeur différente : Angélique est languissante & férieuse ; Julie est vive & enjouée : Angélique a quelque chose d'affecté dans ses manières ; Julie a cet air libre que donne le grand monde : je choisirois Julie pour ma maîtresse ; j'aimerois mieux Angélique pour ma femme.

V A L E R E.

Nérine est femme de chambre & confidente de Julie ; je veux lui parler en particulier.

P A S Q U I N.

Oui ! oh je suis mari de Nérine, moi, & je ne veux point qu'elle ait de particulier avec vous.

V A L E R E.

Le benêt !

P A S Q U I N.

Je ne suis point un mari du bel air ; j'aime ma femme.

V A L E R E.

Est-ce une raison pour que je ne lui parle pas ?

P A S Q U I N.

Devant moi, tant qu'il vous plaira ; mais en particulier, je vous le défends.

V A L E R E.

Mais songez-vous, faquin, à qui vous parlez ?

P A S Q U I N.

Vous avez vos droits en qualité de maître, & moi j'ai les miens en qualité de mari.

V A L È R E.

Je m'en moque, & je prétends . . . Mais, morbleu, voici Angélique.

## S C E N E I I.

A N G E L I Q U E , V A L È R E , P A S Q U I N.

A N G E L I Q U E *sans les voir.*

V A L È R E ne vient point, je ne le vois presque plus; son indifférence m'étonne, & commence à m'inquiéter.

P A S Q U I N *à Valère.*

Entendez-vous!

V A L È R E.

Il faut avouer qu'elle est fort aimable.

P A S Q U I N.

Pour moi, je m'en accommoderois fort.

A N G E L I Q U E.

Ah! c'est vous, monsieur; que faites-vous là?

V A L È R E.

Je fors d'avec mon père; il m'a mis de mauvaise humeur, & j'en portois mes plaintes à Pasquin.

A N G E L I Q U E.

Il me semble que c'est à moi que vous devriez confier vos chagrins, on se console avec les personnes qu'on aime; mais depuis quelque temps, vous ne me cherchez plus, je m'aperçois même que vous m'évitez.

V A L È R E.

Moi, vous éviter! que vous êtes injuste! demandez à Pasquin, si . . .

P A S Q U I N.



P A S Q U I N.

A moi !

V A L E R E.

Si je ne lui disois pas encore dans le moment que je vous trouvois fort aimable.

A N G E L I Q U E.

Est-ce à lui qu'il faut le dire ? m'enviez-vous le plaisir de vous entendre parler de la sorte sur mon sujet ?

V A L E R E.

Ma foi, mademoiselle, je crains de vous fatiguer par des redites ennuyeuses.

P A S Q U I N.

Vous connoissez bien peu les femmes : est-ce qu'elles se lassent de s'entendre dire des douceurs ?

A N G E L I Q U E.

Pasquin a raison ; sur-tout, ces éloges nous flattent, quand ils viennent de personnes que nous aimons.

V A L E R E.

Chacun a sa méthode en aimant : pour moi, quand j'ai dit une fois que j'aime, je suis persuadé que j'ai rempli tous les devoirs d'un amant, & je ne trouve rien de plus fade ni de plus ennuyeux que ces soupirans qui sont toujours aux pieds de leurs maîtresses, & qui leur parlent tout un jour sans leur dire autre chose que ce qu'ils leur ont dit mille fois : que vous êtes belle ! que je vous aime ! je mourrois plutôt que de vous être infidèle : promettez-moi, ma charmante, que vous m'aimerez toujours. La belle répond sur le même ton, & c'est toujours à recommencer : à force de se servir de ces tendres expressions, on les rend insipides, & à la fin, on est tout étonné qu'on se

parle d'amour, & que l'on ne s'aime plus du tout.

A N G E L I Q U E.

On ne peut pas mieux justifier l'indifférence : vous lui donnez des couleurs qui la rendroient aimable, si j'étois personne à prendre le change ; mais, Valère, croyez-moi, vous n'avez que de l'esprit, & je vois bien que vous n'avez point d'amour.

V A L È R E.

Je n'ai point d'amour ! je ne vous aime pas, moi ! (*à Pasquin*)  
Tu vois comme on me traite : qui a tort de nous deux, Pasquin ?

P A S Q U I N.

C'est celui de vous deux qui ne dit pas la vérité.

V A L È R E.

Ce garçon connoît mes plus secrètes pensées, il peut vous en rendre de bons témoignages.

P A S Q U I N.

Ah ! je vous en réponds : mon maître est l'homme de France qui aime le plus ; il n'a qu'un défaut, c'est qu'il aime trop.

V A L È R E.

Affurément.

P A S Q U I N.

C'est ce que je lui reprochois encore tout-à-l'heure.

A N G E L I Q U E.

Je ne m'en aperçois pas ; & quoique vous fassiez la satire des amans empressés, je vous soutiens que l'amour ne se fait connoître que par les assiduités, par les protestations, les services : il vaut mieux dire cent fois les mêmes choses, que de ne pas parler de sa tendresse. Non, Valère, vous ne m'aimez point.

V A L E R E.

Oh ! pafangbleu , mademoifelle , s'il ne tient qu'à jurer , je vous ferai des fermens.

P A S Q U I N.

Il vous jurera qu'il vous aime affez pour un homme qui doit vous époufer.

A N G E L I Q U E.

Voilà ce que c'eft ; je vous fuis destinée pour femme , ce titre vous déplaît d'avance. Que je penfe différemment ! plus je fonge que vous ferez mon époux , & plus mon cœur s'attache à vous fincèrement. Dans les cœurs tendres & vertueux il fe forme les paffions les plus violentes , quand le devoir autorife l'inclination.

P A S Q U I N.

Tenez , mademoifelle , voilà les plus belles chofes du monde ; mais je vous jure en confcience que mon maître n'entend point cela : ce n'eft point là le jargon qu'on parle aujourd'hui , & je ne crois pas qu'il y ait beaucoup de femmes à Paris qui l'entendiffent , à moins qu'elles ne portaffent des lunettes , & qu'elles ne fuflent de la vieille Cour. Vous êtes toute fraîche émoulue de la province , il faut vous apprendre comme on fait l'amour en ce pays-ci. On entre dans une affemblée ou dans une compagnie , on regarde , on choifit entre toutes les Dames celle qui revient davantage , on lui jette de tendres œillades , on lui fait des mines , on cherche à lui parler , on lui parle , la déclaration fe fait dès le premier abord : fi la belle s'en fcandalife , ce qui n'arrive guère , on s'en moque , & on n'y revient pas ; fi elle prend la chofe de bonne grace ,

on lui fait des protestations, elle y répond, voilà qui est fait; ensuite on court ensemble au bal, aux spectacles; on médit du prochain, on prend du tabac, on boit du vin mouffeux, on avale des liqueurs, on passe les nuits au Cours, on ne songe qu'au plaisir, on le cherche ensemble tant qu'on a du goût l'un pour l'autre: dès que l'ennui se met de la partie, le monsieur tire d'un côté, la dame tire de l'autre, & on va s'accrocher ailleurs. Voilà de quelle manière naissent, s'entretiennent & finissent les belles passions d'aujourd'hui.

A N G E L I Q U E.

Je ne m'étonne pas si les hommes sont si polis présentement, & si la galanterie est sur un si bon pied.

P A S Q U I N.

C'est la guerre qui cause ce dérangement-là: les jeunes gens étoient accoutumés à brusquer des places, ils ont voulu brusquer les femmes: la paix remettra tout dans son ordre naturel.

A N G E L I Q U E.

Je veux que vous m'aimiez autrement que cela, Valère, & que vous vous distinguiez des personnes de votre âge, qu'enfin vous rameniez la mode des beaux sentimens.

V A L È R E.

Ma foi, mademoiselle, je vous aime autant que je puis vous aimer.

P A S Q U I N.

Il est de bonne foi.

A N G E L I Q U E.

Cela ne dit rien: je veux réformer votre cœur, & le rendre capable d'une passion aussi délicate que la mienne;

il faut que nous lisions ensemble tous les romans, j'en ai une ample bibliothèque : c'est-là que vous apprendrez que les-plus belles passions ne tendent qu'au mariage, & ne sont jamais détruites par ces beaux nœuds.

V A L E R E.

Ma foi, cela n'est vrai que dans les romans. Moi, lire ces fadaïses-là ! j'aimerois autant lire des Opéras.

A N G E L I Q U E.

Il faut que vous preniez ce parti-là, si vous voulez me faire croire que vous m'aimez. Mais voici ma mère.

V A L E R E.

Surcroît d'embarras.

### S C E N E I I I.

La C O M T E S S E, A N G E L I Q U E;  
V A L E R E, P A S Q U I N.

La C O M T E S S E.

**B**ONJOUR, mon gendre.

V A L E R E *à part.*

Mon gendre ! peste la provinciale !

La C O M T E S S E.

De quoi parliez-vous ? que je ne vous interrompe point.

A N G E L I Q U E.

Nous parlions de lecture, & je conseillois à monsieur...

La C O M T E S S E.

Ah vraiment, j'en suis ravié ; il n'y a rien de si utile que la lecture, & celle des romans sur-tout, on apprend tout

dans ces livres-là : feu monsieur le comte de la Pépinière, mon très-honoré mari, & moi, nous les lisions jour & nuit, & nous nous attendrissions, nous nous attendrissions . . .

V A L È R E *à part.*

Ah ! voilà monsieur de la Pépinière revenu, je m'étonnois bien qu'elle n'en eût pas encore parlé.

La C O M T E S S E.

Croiriez-vous que feu monsieur de la Pépinière ; & moi,

V A L È R E *à part.*

Encore !

La C O M T E S S E.

Nous lûmes une fois tout Cyrus en huit jours : cela nous mettoit dans le cœur un fond de tendresse inépuisable.

P A S Q U I N.

Et ces lectures avoient d'agréables suites, apparemment !

La C O M T E S S E.

Cela est cause que monsieur le Comte & moi nous nous sommes aimés jusqu'au moment de la séparation. Mais qu'avez-vous, Valère, vous ne dites mot !

V A L È R E.

Je vous admire.

La C O M T E S S E.

C'est plutôt ma fille que vous admirez.

A N G È L I Q U E.

Ne lui dites rien, madame, il est de fort mauvaise humeur.

La C O M T E S S E.

Avouez qu'Angélique a bien de l'esprit, & qu'il est rare de trouver une jeune & belle personne qui ait autant de lecture que ma fille.

V A L E R E.

Voulez-vous que je vous parle franchement ! la lecture ne convient point à une femme, & je voudrois que la mienne fût fort ignorante.

L a C O M T E S S E.

Ah, ah, vous êtes bien dégoûté ! allez chercher vos folles qui ne savent que se coëffer, farder leur visage, faire assaut de vin de Champagne, & courir le bal ; ce sont là les savantes qu'il vous faut, apparemment.

V A L E R E.

Je vous avoue qu'elles m'amusent davantage que celles qui citent les Auteurs.

P A S Q U I N.

En voulez-vous savoir la raison ? c'est que les savantes que vous estimez sont pour les anciens, & celles qui amusent monsieur sont pour les modernes. Mais voici le patron, je me retire.

---

*S C E N E I V.*

L I S I M O N, L a C O M T E S S E,  
A N G E L I Q U E, V A L E R E.

L I S I M O N.

O N m'a dit, madame, que vous vouliez me parler.

L a C O M T E S S E.

O n vous a dit vrai.

L I S I M O N.

Abrégez, s'il vous plaît. Finirez-vous bien-tôt !

Je n'ai pas encore commencé.

L I S I M O N.

Commencez donc, mais dépêchez-vous; j'ai une affaire en tête qui ne me permet guère de penser à celles des autres.

La C O M T E S S E.

Vous êtes toujours brusque, il n'y a pas moyen de s'expliquer avec vous: or ça, écoutez-moi, je viens au fait.

L I S I M O N.

Dieu le veuille!

La C O M T E S S E.

Vous savez que mon procès est en état d'être jugé.

L I S I M O N.

Si je le fais! je viens de voir votre procureur, votre avocat, & de solliciter vos juges.

La C O M T E S S E.

Mais vous ne savez peut-être pas que mes parties sont allées trouver mon avocat, & que...

L I S I M O N.

Il n'est pas question ici ni de votre avocat, ni de vos parties: je suis si las de votre procès & de vous en entendre parler, que si je n'étois sûr qu'il sera terminé incessamment, je donnerois tout mon bien pour le faire juger. Je crois pourtant que j'en serai quitte pour cinquante pistoles que j'ai mises dans la main du secrétaire de votre Rapporteur; j'ai fait parler de jolies femmes aux jeunes Conseillers, j'ai employé des gens de crédit & d'autorité auprès des anciens, j'ai envoyé deux cartaux de vin de Champagne à votre  
 avocat



avocat, j'ai donné six poulardes & deux chapons du Mans, avec un pâté de perdrix, à votre procureur : voilà, je crois, tout ce qui peut accélérer un jugement, & rendre une cause excellente.

La C O M T E S S E.

Après cela, il faut que je gagne, ou il n'y a plus de justice dans le monde : me voilà tranquille sur ces articles ; mais que ferons-nous de ces jeunes gens-ci ! il y a trois mois qu'ils vivent ensemble ; c'en est assez pour se connoître, & peut-être pour se connoître plus qu'il ne feroit à souhaiter : attendrons-nous la fin de mon procès ! prévien-drons-nous l'arrêt que j'attends ! les marierons-nous ! ne les marierons nous pas ?

A N G E L I Q U E.

Je prends la liberté de vous dire . . .

L I S I M O N.

Mademoiselle, on ne demande pas votre avis.

V A L E R E.

Pour moi, mon sentiment . . .

L I S I M O N.

On a bien affaire de votre sentiment ! taisez-vous. Votre procès & ce mariage sont deux choses qui n'ont rien de commun : nous sommes d'accord de nos faits, mademoiselle est en âge & en volonté d'être pourvûe ; il est dangereux de retarder les filles quand elles sont dans ces dispositions : je suis pressé, moi, de me défaire de ce libertin-là ; il faut faire sa nôce dès demain, parce que je compte me marier en même-temps, moi qui vous parle.

V A L E R E.

Vous, mon père ?

*Tomé I.*

Kkkk

L I S I M O N.

Oui, mon fils.

V A L E R E.

Mais songez-vous...

L I S I M O N.

Je songe que vous êtes un sot ; tournez-moi les talons : ces jeunes étourdis-là s'imaginent que le mariage n'est fait que pour eux.

La C O M T E S S E.

Et quelle est la personne que vous épousez ?

L I S I M O N.

Madame, c'est-là mon affaire, & non pas celle des autres. A demain les deux mariages : n'y consentez-vous pas ?

La C O M T E S S E.

Volontiers.

L I S I M O N.

Et vous, la belle !

A N G E L I Q U E.

Tout ce qu'il vous plaira.

L I S I M O N.

Quelle résignation ! oh ça, nous n'avons plus rien à nous dire ?

La C O M T E S S E.

Je vous donne le bonjour.

L I S I M O N à Valère.

Comment, vous voilà encore !

V A L E R E.

Oui, mon père ; il faut que vous me permettiez...

L I S I M O N le poussant.

Je vous permets de vous retirer, &amp; tout au plus vite.

## SCENE V.

LISIMON *seul.*

VOILA mon mariage déclaré, il n'y a plus qu'une petite difficulté à cette affaire-là, c'est que je ne fais si j'aurai le consentement de la personne que je veux épouser : elle est sous mes ordres en quelque façon, &, au défaut de la jeunesse & des belles manières, j'ai pour moi le pouvoir & l'autorité ; cependant je veux gagner la suivante, elle a du crédit sur l'esprit de sa maîtresse. Bon, le hasard la conduit ici fort à propos.

## SCENE VI.

LISIMON, NÉRINE.

NÉRINE.

VOICI notre bourru qui brusque tout le monde ; mais à bon chat, bon rat.

LISIMON.

Bonjour, Nérine.

NÉRINE.

Bonjour, monsieur.

LISIMON.

Tu me parois de mauvaise humeur.

NÉRINE.

A peu près comme vous.

LISIMON.

Vous devez prendre garde à qui vous parlez, Nérine.

Kkkk ij

N E R I N E.

Et vous, comment vous parlez, monsieur !

L I S I M O N.

Sais-tu bien qu'il n'y a que toi qui ose me répondre ici comme tu fais !

N E R I N E.

C'est qu'il n'y a que moi qui ait du courage &amp; de la fermeté.

L I S I M O N.

Nérine.

N E R I N E.

Monsieur.

L I S I M O N.

Ces petites manières-là ne me conviennent point.

N E R I N E.

Les vôtres ne m'accroissent pas davantage.

L I S I M O N.

Tu fais la considération que je témoigne à Julie, &amp; les bontés que j'ai pour toi.

N E R I N E.

Oui : vous venez de faire sortir ma maîtresse du Couvent pour la retirer chez vous ; vous nous avez habillées de deuil depuis les pieds jusqu'à la tête, parce que sa mère vient de mourir : mais, au retour de notre oncle qui est aux Indes, vous serez bien payé de vos avances ; & vous savez que qui s'acquitte ne doit rien.

L I S I M O N.

Voilà le langage des ingrats. Peut-on jamais payer ce que je fais pour Julie ! Je veux qu'elle ait de la reconnaissance, & qu'elle m'en donne des témoignages.

N E R I N E.

Que faut-il pour cela ?

L I S I M O N.

M'aimer.

N E R I N E.

Oh ! c'est trop , vous demandez une chose impossible.

L I S I M O N.

Comment , impertinente !

N E R I N E.

Mettez la main sur la conscience. Est-il possible d'aimer un homme bilieux & colère , qu'une vétille met en fureur , qui rompt en visière à tout le monde , & qui querelle depuis le matin jusqu'au soir ! Tout ce qu'on peut faire pour votre service , c'est de vous craindre & de vous haïr.

L I S I M O N *à part.*

Elle a raison ; d'ailleurs il faut filer doux , j'ai besoin d'elle. *(haut)* Oh ça , revenons à notre affaire. La mère de Julie étant morte , tu fais qu'elle n'a plus de parens ni d'appui qu'un oncle qui est aux Indes , & qui m'a prié de la retirer chez moi jusqu'à son retour.

N E R I N E.

Je fais tout cela.

L I S I M O N.

Mais , ce que tu ne fais pas , c'est que par un vaisseau qui arriva dernièrement , il m'envoya un pouvoir de marier Julie.

N E R I N E.

Le bon oncle ! il songe à tout ; il n'est pas content d'avoir fait tenir cinquante mille écus à sa nièce , il prétend qu'elle en jouisse avec un aimable associé ; il fait les besoins de notre sexe , il y compatit ; il veut prévenir l'impatience de

Julie; il songe qu'elle a vingt-cinq ans, & que c'est l'âge où l'on ne peut plus attendre. Oh! que cet homme-là connoît bien la Nature!

L I S I M O N.

Oh ça, parle sincèrement; Julie n'a-t-elle point quelque inclination?

N E R I N E.

Vraiment, est-ce qu'une fille peut vivre sans cela? Il y a environ trois ans qu'il vint un jeune homme au Couvent où étoit ma maîtresse.

L I S I M O N.

Ces enragés-là se fourent par-tout.

N E R I N E.

Il s'appeloit Léandre.

L I S I M O N.

Son nom ne fait rien à l'affaire.

N E R I N E.

Dès qu'ils se virent, ils s'aimèrent éperdûment.

L I S I M O N.

Tant pis.

N E R I N E.

Ils firent plus.

L I S I M O N.

Comment diable! Et quoi donc?

N E R I N E.

Ils voulurent s'épouser; mais quand il fallut venir au fait, Léandre apprit que Julie n'avoit point de bien, & qu'elle ne subsistoit que d'une pension que lui faisoit son oncle, depuis que sa mère l'avoit laissée à Paris sans dire à personne où elle étoit allée.

L I S I M O N.

Et le jeune homme étoit-il riche?

N E R I N E.

Pour tous biens présens & à venir il avoit un grand fonds de tendresse & de beaux sentimens.

L I S I M O N.

Belle provision pour le ménage !

N E R I N E.

Cela les fit résoudre à se séparer. Léandre partit dans le dessein de mourir , ou de revenir assez riche pour épouser Julie. Depuis cela, nous n'avons point eu de ses nouvelles.

L I S I M O N.

Je m'en réjouis. C'est quelque jeune fripon qui vouloit l'attraper.

N E R I N E.

Il avoit un valet nommé Crispin , qui étoit un aimable garçon.

L I S I M O N.

Il te plut.

N E R I N E.

Faut-il le demander ? Une suivante aime toujours le valet de celui qui soupire pour sa maîtresse , c'est la règle.

L I S I M O N.

Eh , dis-moi , ta maîtresse a-t-elle toujours de l'inclination pour ce Léandre ?

N E R I N E.

Miracle ! c'est une fille constante. Pour moi , je n'ai pas fait de même : j'étois un peu pressée ; & comme les absens ont toujours tort , Pasquin s'est mis sur les rangs , & je l'ai bravement épousé.

L I S I M O N.

Tu as bien fait. Ta maîtresse n'aura pas moins de courage.

N E R I N E.

C'est selon. Quel est le parti que vous lui destinez ?

L I S I M O N.

Premièrement, celui que je lui destine n'est pas un jeune homme.

N E R I N E.

Premièrement, elle n'en voudra point.

L I S I M O N.

Nous verrons. C'est un homme entre deux âges, qui est encore en état de la rendre heureuse.

N E R I N E.

Ah, monsieur, je tremble !

L I S I M O N.

Qu'as-tu ?

N E R I N E.

Je crois que j'ai deviné.

L I S I M O N.

Et cela te fait trembler !

N E R I N E.

Oui, je meurs de peur que ce ne soit vous qui vouliez épouser ma maîtresse.

L I S I M O N.

Il est vrai, c'est moi-même.

N E R I N E.

Je ne m'étonne plus si j'étois de si mauvaise humeur : j'ai eu tout le jour un pressentiment de ce malheur-là.

L I S I M O N.

Impudente, je me laisserai . . .

N E R I N E.

Tenez, voici ma maîtresse, expliquez-vous avec elle.



## SCENE VII.

LISIMON, JULIE, NÉRINE.

LISIMON.

OH ça , je n'ai pas de longs discours à vous faire , je vais vous dire tout en trois mots : je vous aime.

JULIE.

Vous êtes fort galant aujourd'hui. Nérine , suis - je bien coëffée ?

NÉRINE.

A merveilles.

LISIMON.

Voilà les femmes , elles ne sont occupées que de leurs ajustemens. Trêve de coëffure , il s'agit d'affaire sérieuse.

JULIE.

Oh , point de sérieux , je vous prie : je veux me distraire de mes chagrins , & je ne cherche qu'à égayer mon imagination.

LISIMON.

Écoutez-moi , de grace.

JULIE à Nérine.

Le deuil me va-t-il bien ?

NÉRINE.

Il vous pare tout-à-fait. Et moi , comment me trouvez-vous ?

LISIMON.

J'enrage.

JULIE.

Je ne t'ai jamais vûe si jolie.

NÉRINE.

Cela doit être , car je porte le deuil de bon cœur. Je ne le cache point , je suis ravie que votre mère soit défunte. La vieille folle ! vous abandonner à l'âge de dix ans , & cacher le lieu de sa retraite ! se marier en secondes nêces , sans le demander à personne ! s'enrichir puissamment par ce second mariage ; & , au lieu de vous faire part du bien qu'elle avoit acquis , s'amouracher d'un jeune godelureau , le faire en mourant son légataire universel , & vous deshériter par son testament ! Oh ! si le diable ne l'a pas emportée , c'est qu'il aura craint qu'elle ne voulût l'épouser en quatrièmes nêces.

JULIE.

Finissons , Nérine , & ne traitons jamais cette matière.

LISIMON.

Oui , revenons à ce que je vous avois proposé , cela vaudra mieux.

NÉRINE.

Ecoutez , écoutez , monsieur va vous dire de belles choses ; il veut vous marier.

JULIE.

Me marier ! Oh vous m'allez rendre d'aussi mauvaise humeur que vous.

NÉRINE.

Point , point : vous allez vous réjouir , sauter , danser , quand vous saurez le parti qu'on vous propose.

JULIE.

Il faudroit que ce fût l'Amour même pour me faire oublier Léandre ; encore ne fais-je s'il en viendroit à bout.

N E R I N E.

Oh, si celui qu'on vous destine est l'Amour, il faut qu'il soit le père de tous les autres.

L I S I M O N.

Il est bien question d'amour, ma foi, quand il s'agit de se marier; il ne faut songer qu'à la raison.

J U L I E.

Eh, monsieur, si on ne songeoit qu'à la raison, on ne se marieroit jamais.

L I S I M O N.

Corbleu, vous plaît-il de m'entendre?

J U L I E.

Volontiers. Dépêchez-vous de me faire votre proposition, afin que je me dépêche de vous refuser.

L I S I M O N.

Oui! oh bien, puisque vous le prenez sur ce ton-là, dépêchez-vous vous-même de m'obéir. Je parle en vertu du pouvoir en bonne forme que votre oncle m'a fait tenir. Je ne puis mieux m'en servir que pour moi; & c'est moi, s'il vous plaît, que vous épouserez.

J U L I E.

Et moi je vous répons, en vertu d'un pouvoir en bonne forme que la Nature & la raison m'ont donné, & je vous déclare que j'aimerois mieux mourir que de vous épouser.

L I S I M O N.

Vous retournerez donc dès ce soir au Couvent, il n'y a point de milieu. Prenez votre parti. Serviteur.

*S C E N E V I I I .*

J U L I E , N E R I N E .

N E R I N E .

V O I L A un petit amant bien poli.

J U L I E .

Mais parle-t-il sérieusement ?

N E R I N E .

Très-sérieusement. Il m'avoit déjà fondée sur cela. Quel parti prenez-vous ?

J U L I E .

Belle demande ! celui de retourner au Couvent. Il y a long-temps que mon oncle a mandé qu'il reviendrait bien-tôt, il me tirera d'esclavage.

N E R I N E .

Il faudroit trouver les moyens de rester ici , &amp; de n'épouser point le bon homme.

J U L I E .

J'en imagine un qui me paroît plaisant , mais il est scabreux.

N E R I N E .

Quel est-il ?

J U L I E .

Dès le moment que je suis venue céans , j'ai remarqué que Valère avoit de l'inclination pour moi.

N E R I N E .

Ah, petite coquette !

J U L I E .

Pour coquette, non, je ne le suis point, mais je suis un peu

maligne. Pour me venger de l'impertinente proposition du père, j'ai envie de le mettre aux prises avec son fils. C'est un jeune fou qui fera toutes les extravagances que nous voudrons. Pendant leur démêlé, les choses demeureront suspendues, & nous gagnerons du temps.

N E R I N E.

C'est bien dit. Il faut que je fasse entendre à Pasquin que vous avez de l'inclination pour son maître.

J U L I E.

Ne lui confie pas que ceci n'est qu'une feinte.

N E R I N E.

Je m'en garderai bien, Pasquin n'est pas discret.

J U L I E.

Il faut donc que tu le trompes le premier. Pourras-tu t'y résoudre ?

N E R I N E.

Voyez le grand malheur. Il n'y a rien de si naturel à une femme, que de tromper son mari. Retournez à votre appartement, je vais trouver Pasquin pour le presser de faire agir son maître; & je susciterai tant d'affaires au bon homme, que je lui ferai lâcher prise.

J U L I E.

Mais nous allons mettre ici tout en confusion.

N E R I N E.

Tant mieux, j'aime le desordre. Rien n'est si triste qu'une maison où tout est d'accord, & il faut un peu de tracaseries pour égayer le commerce & ranimer la conversation. Cela sera plaisant : un bon homme amoureux comme

un fou ; un fils rival de son père ; le père brutal , le fils étourdi ; une maîtresse qui n'aime ni l'un ni l'autre , & qui les amuse pour gagner du temps. Que je vais me réjouir ! je meurs d'envie de mettre la main à l'œuvre , & je n'ai jamais rien entrepris de si bon courage.

*Fin du premier Acte.*





## ACTE II.

---

### SCÈNE PREMIÈRE.

V A L E R E , P A S Q U I N .

V A L E R E .

**T**U vois présentement, Pasquin, si j'avois tort de m'emporter contre lui. Vouloir épouser Julie ! cela crie vengeance.

P A S Q U I N .

Mais au fond, de quoi vous plaignez-vous ? Julie ne vous est pas destinée, & votre père n'a d'autre tort en ceci que celui d'avoir perdu le sens & la raison.

V A L E R E .

Oh parbleu, j'aurai soin de son honneur, & je ne souffrirai pas qu'il fasse une sottise.

P A S Q U I N .

Voilà un fils d'un bon naturel.

V A L E R E .

Ce qui me ravit, c'est que Julie implore mon secours. Que je vais faire enrager mon père !

P A S Q U I N .

L'entreprise est louable.

V A L E R E .

Tiens, vois-tu, pour avoir Julie j'affronterois le diable présentement.

P A S Q U I N.

Nous verrons si vous affronterez le bon homme.

V A L E R E.

Oh, je t'en réponds. Ce n'est pas que je sois fort entêté de Julie. Si mon dessein n'a pas un heureux succès, je ne m'en desespérerai point, & je rabattrai sur Angélique. Mais je me fais un plaisir de traverser mon père. Il me querelle sans cesse : il ne me donne point d'argent, je mourois d'envie de m'en venger, en voici l'occasion, je ne la manquerai pas. Je veux être aussi assidu auprès de Julie, faire autant de démarches pour l'obtenir, que si je l'aimois à la fureur.

P A S Q U I N.

Savez-vous ce qui arrivera de tout cela? Vous desolerez Lisimon,

V A L E R E.

Tant mieux.

P A S Q U I N.

Vous n'obtiendrez point Julie,

V A L E R E.

Je m'en consolerai.

P A S Q U I N.

Et Angélique vous plantera là.

V A L E R E.

Je l'en défie, je connois son foible pour moi. Lorsqu'une femme s'avise de m'aimer, cela tient furieusement. En tout cas, le plus grand malheur qui puisse m'arriver, c'est de n'être pas marié. Tant mieux, j'en serai plus libre.

P A S Q U I N.

Dites plus libertin; car ce n'est que dans l'espoir de vous rendre



rendre moins fou , que votre père veut vous donner une femme.

V A L E R E .

Vingt femmes à la fois ne me feroient pas changer de méthode. Il n'y a rien de si doux , rien de si agréable ; que de ne faire que ce que l'on veut , & de se moquer du qu'en dira-t-on ; & rien de si sot & de si ennuyeux , que d'être esclave de sa réputation. Va , j'ai de bons amis qui me forment l'esprit.

P A S Q U I N .

Vraiment, ils ont fait un fort joli garçon , & vous êtes leur chef-d'œuvre. Mais si vous persistez dans le dessein d'épouser Julie , je vous avertis que votre père n'est pas le seul que vous ayez à combattre : je crains pour vous un autre diable qui ne vous donnera pas moins de tablature.

V A L E R E .

Quel est-il ?

P A S Q U I N .

C'est madame la Comtesse. La chronique scandaleuse du pays d'Anjou nous assure qu'elle a eu l'honneur , plus de vingt fois en sa vie , de rosser vigoureusement monsieur de la Pépinière son très-honoré mari.

V A L E R E .

Je ne serai pas si patient que lui , & je me démêlerai bien de tout cela.

P A S Q U I N .

Oh ça , vous voilà donc entré en lice. Tenez-vous ferme sur vos étriers , car voici madame la Comtesse qui vient jouter contre vous. Apparemment qu'elle fait déjà de vos nouvelles.

*S C E N E I I.*

La COMTESSE, VALE'RE, PASQUIN.

La COMTESSE.

QUE faites-vous là, monsieur ! pourquoi n'êtes-vous pas auprès de ma fille ! faut-il qu'elle vienne vous chercher !

VALE'RE.

Vous m'avez défendu, madame, de me trouver tête à tête avec elle.

La COMTESSE.

Est-ce que je la quitte jamais !

VALE'RE.

Je craignois que vous ne fussiez en ville.

La COMTESSE.

Vous êtes devenu bien circonspect. Je ne m'étonne plus si ma fille se desole. Je ne voulois pas appuyer ses soupçons ; mais je vois qu'ils ne sont que trop bien fondés.

VALE'RE.

Comment donc, madame !

La COMTESSE.

Ah ! je ne puis plus douter de votre indifférence pour elle : apparemment que vous avez oublié de quel sang elle est née. Merci de moi ! si Bertrand de la Pépinière, grand-père de son trisayeul, étoit encore en vie, il vous apprendroit le respect que vous devez aux personnes de sa race.

V A L E R E.

Eh, madame ! il n'est point question ici de généalogie, & s'il s'agissoit de disputer d'ancêtres...

P A S Q U I N.

Nous avons dans notre famille un certain Guillaume, qui vaut bien votre Bertrand, sur ma parole.

L a C O M T E S S E.

Plaisante noblesse que celle de ce pays-ci, où l'intérêt fait la plûpart des mariages !

P A S Q U I N.

Il est vrai que depuis l'alliage des Traitans, nous avons du côté de nos mères moins de Guilllaumes & de Bertrands, que de Champagnes & de Poitevins.

L a C O M T E S S E.

Et parce que vous n'avez pour tout mérite que celui d'être gens de Cour, vous prétendez, mes petits messieurs...

V A L E R E.

Eh parsangbleu, madame, pour qui me prenez-vous donc ? pour un Céladon ! Il me semble qu'Angélique n'a pas lieu de se plaindre : il y a deux grands mois que je l'aime.

P A S Q U I N.

Deux mois ! ce sont deux siècles pour des amans comme mon maître.

L a C O M T E S S E.

Je vous entends, mon poulet, vous vous laissez d'être heureux, & de l'être cent fois plus que vous ne le méritez.

V A L E R E.

Je n'ai point mis dans mon marché que je l'aimerai

toute ma vie, & tous les égards du monde ne me feroient pas soupiner malgré moi.

P A S Q U I N.

Quand il y auroit vingt Bertrands dans votre famille.

La C O M T E S S E.

Si bien que vous ne voulez plus l'aimer.

V A L E R E.

Je n'en fais rien, cela reviendra peut-être; mais pour aujourd'hui, je ne m'y fens pas de disposition.

P A S Q U I N.

Il y a des jours malheureux.

La C O M T E S S E.

Voilà un discours bien impertinent! Vous n'épouserez donc point Angélique!

P A S Q U I N.

Cela n'empêche pas.

La C O M T E S S E.

Cela n'empêche pas!

P A S Q U I N.

Eh non. Est-ce l'amour qui fait les mariages! au contraire, on ne doit épouser que les personnes qu'on n'aime point.

La C O M T E S S E.

La maxime me paroît nouvelle: Oh bien, dans nos familles nobles de Province, le mariage & l'amour ne vont jamais l'un sans l'autre.

P A S Q U I N.

Il y a plus de deux siècles qu'ils ne se sont trouvés ensemble dans la famille de monsieur.

La C O M T E S S E.

Jour de Dieu! quand il fera mon gendre, je le ferai marcher droit. Je veux que ma fille ait un mari qui l'adore.

V A L E R E.

Cherchez vos benêts en Province.

P A S Q U I N.

Chaque pays, chaque mode.

V A L E R E.

Voulez-vous que je vous parle naturellement, madame? S'il se présente quelque autre parti que moi pour Angélique, je vous conseille en ami, de lui donner la préférence.

P A S Q U I N.

Tenez, voilà le meilleur conseil qu'il donnera peut-être de sa vie.

La C O M T E S S E.

Fort bien. C'est-à-dire que vous manquez à votre parole quand il vous plaît. Apparemment, c'est-là encore une coûtume que vous avez héritée de vos ancêtres.

P A S Q U I N.

N'en doutez pas.

La C O M T E S S E.

Voilà un beau titre. Pour moi, je suivrai la coûtume des miens en pareille occasion.

V A L E R E.

Quelle est-elle?

La C O M T E S S E.

Je vais vous la dire en deux mots. Quand on a promis.  
M m m m iij

mariage à une fille de ma race , & que la chose a fait du bruit dans le monde , nous ne dispensons jamais de tenir cette promesse. Cependant nous ne prenons point les gens à la gorge ; nous avons même l'honnêteté de ne leur rien dire , s'ils sont assez hardis pour retirer leur parole : nous observons seulement une petite formalité.

P A S Q U I N.

Une petite formalité ?

La C O M T E S S E.

Oui. Si la fille qui reçoit l'affront a son père vivant ; il passe son épée au travers du corps de celui qui veut se dégager. S'il ne reste qu'une mère à la fille , son plus proche parent prend la place du défunt , il va trouver monsieur l'inconstant , & il lui brûle la cervelle d'un coup de pistolet. Vous êtes l'inconstant , monsieur de la Pépinière ne vit plus , le cousin d'Angélique est cécans ; vous entendez ce que cela veut dire.

V A L È R E.

Dieu me damne , madame , votre menace me fait rire.

P A S Q U I N.

Et moi aussi ; je la trouve bouffonne. Ah , ah , ah , ah.

La C O M T E S S E *lui donnant un soufflet.*

Tiens , maraut , apprends le respect que tu me dois. (*à Valère*) Vous , prenez votre parti , & que je sache au plus tôt votre réponse ; sinon , dans une heure vous serez expédié. Adieu , monsieur , je suis votre très-humble servante.

## SCÈNE III.

VALE' RE, PASQUIN.

PASQUIN.

VOILA la guerre déclarée; mais les premiers actes d'hostilité ont été faits sur mon territoire. Cela n'est pas juste pourtant, car je n'étois là que comme auxiliaire.

VALE' RE.

Elle est vive au moins.

PASQUIN.

Parbleu, je le sens bien. Mais je serois consolé de ma disgrâce, si elle vous avoit un peu houspillé.

VALE' RE.

A dire vrai, je n'ai pas été sans appréhension.

PASQUIN.

Voilà un caractère de femme bien singulier.

VALE' RE.

J'avoue que sa folie m'étonne.

PASQUIN.

Elle vous fait peur aussi, je gage.

VALE' RE.

Oh, pour celui-là, non; c'est l'affaut qu'il faut que je livre à mon père.

PASQUIN.

Il va faire le démon quand il saura que vous rompez avec Angélique, & que vous voulez lui enlever Julie. Le moyen de lui déclarer cela! Ma foi, l'action sera périlleuse.

V A L E R E.

Si tu voulois, Pasquin, essuyer la première bordée.

P A S Q U I N.

Belle proposition! Vous n'êtes pas content du soufflet que j'ai reçu de la Comtesse; vous voulez attaquer votre père à l'abri de mes épaules, & que j'aïlle devant vous, comme un enfant perdu. Ah! le voici lui-même.

V A L E R E.

Je me retire, &amp; je reviendrai quand il aura jeté son feu.

*S C E N E I V.*

L I S I M O N , V A L E R E , P A S Q U I N.

L I S I M O N à *Valère.***AH!** c'est vous que je cherche, monsieur, demeurez.

P A S Q U I N.

M'en irai-je, monsieur?

L I S I M O N.

Non, coquin.

P A S Q U I N à *part.*

Où me suis-je fourré?

V A L E R E.

Que souhaitez-vous mon père?

L I S I M O N.

Je viens d'apprendre de jolies choses. C'est donc ainsi que vous avez profité de l'éducation que je vous ai donnée! Il faudra qu'incessamment votre conduite me fasse rougir. Va, malheureux, je ne te reconnois plus pour mon fils.

P A S Q U I N.



P A S Q U I N *à part.*

Voilà un début qui promet beaucoup.

V A L È R E.

Pour moi, mon père, je vous reconnois toujours.

P A S Q U I N *bas à Valère.*

Brave ! allons, animez-vous, ne vous défaites point.

L I S I M O N.

Que lui dis-tu ?

P A S Q U I N.

Je lui dis qu'il a grand tort.

L I S I M O N.

Passe de ce côté-ci. (*à Valère*) C'est donc pour me deshonorer que vous manquez à votre parole, & que vous fauffez vos sermens ?

V A L È R E.

Voilà bien du bruit pour une bagatelle ! car je vois que c'est la comtesse qui vous a parlé.

L I S I M O N.

Vous traitez de bagatelle un procédé aussi indigne que le vôtre ! Corbleu ! de mon temps, un homme qui auroit fait ce que vous faites, auroit été obligé de se cacher pour toujours.

P A S Q U I N.

La mode a bien changé ; il n'y a pas-là aujourd'hui de quoi faire fouetter un page.

V A L È R E.

Affurément.

L I S I M O N.

Un mot, monsieur Pasquin.

Monsieur.

L I S I M O N *le saisissant.*

Approchez, vous dis-je. Ah vraiment, monsieur, je suis bien aise que vous approuviez la conduite de mon fils, & que ses raisons soient honorées de vos suffrages. Je m'en étois douté. Cela mérite récompense, vous ferez payé dans un petit moment.

P A S Q U I N.

Monsieur, je ne suis pas intéressé : j'aime mieux me retirer que de vous causer de la dépense.

L I S I M O N.

Je puis faire celle-ci sans m'incommoder, & vingt coups d'étrivières que je vais vous faire donner, ne me coûteront rien du tout. Tu ne m'échapperas pas. Valère, appelez mes gens.

P A S Q U I N *à Valère.*

N'en faites rien.

L I S I M O N.

M'obéirez-vous !

V A L È R E.

Comment donc, j'appellerai vos gens pour maltraiter un homme qui n'est coupable auprès de vous, que parce qu'il soutient mes intérêts ?

L I S I M O N.

C'est pour cela qu'il mérite d'être assommé. Je vois bien que c'est ce coquin qui vous gâte.

P A S Q U I N.

Moi, monsieur ! vous me l'avez remis tout gâté, & je vous le rends tel que je l'ai reçu.

L I S I M O N.

Je crois que tu plaisantes ?

P A S Q U I N.

Dieu m'en garde , je ne plaisante plus depuis que je suis marié ; mais , morbleu , je suis las d'être la victime des folies d'autrui ; & si vous voulez bien épargner mes épaules , je vais vous découvrir la véritable cause des mauvais procédés de monsieur votre fils.

V A L E R E à part.

Ah , le scélérat ! que vas-tu dire !

P A S Q U I N.

*(haut)* Toutes vos sottises. *(bas)* Laissez-moi faire.

V A L E R E à part.

Que lui va-t-il conter ?

L I S I M O N.

Voyons , monsieur le coquin , comment vous vous tirerez d'affaire ?

P A S Q U I N.

Premièrement , je lui dis tous les jours : prenez garde à ce que vous faites , vous allez mettre monsieur votre père au desespoir. Bon , me repond-il , je serois bien sot de me contraindre : mon père étoit plus fou que moi dans sa jeunesse ; des égrillards de son temps m'ont conté ses fredaines : il faut bien qu'il me passe tout ce que je fais , puisque je lui pardonne tout ce qu'il a fait.

L I S I M O N à Valère.

Vous avez dit cela ?

V A L E R E.

Moi ! si je fais . . .

P A S Q U I N.

Ce n'est rien que ceci, j'ai bien d'autres choses à vous apprendre.

V A L E R E.

Le bourreau ! monsieur, ne l'écoutez pas.

P A S Q U I N.

Vous êtes bien hardi de m'interrompre devant votre père : vous avez beau me faire des mines, il faut que je dévoile votre petit caractère.

V A L E R E.

Quelle trahison ! Mon père je vais appeler vos gens.

L I S I M O N.

Non, non, il n'est plus temps. Continue, mon enfant.

V A L E R E.

Je me retire donc.

L I S I M O N.

Je vous ordonne de rester.

P A S Q U I N.

Savez-vous bien, monsieur, que son moindre défaut est celui d'extravaguer. Regardez-moi ce jeune homme - là entre deux yeux ; je vous garantis qu'il a le cœur aussi mauvais que l'esprit.

V A L E R E.

Je n'y puis plus tenir, il faut que je l'affomme.

L I S I M O N.

Halte-là, je le prends sous ma protection : ce garçon-là est honnête homme.

P A S Q U I N.

Ah ! monsieur, vous ne me haïssez que faute de me connoître.

L I S I M O N.

Cela est vrai. Revenons à ce cavalier-là.

P A S Q U I N.

Eh bien , monsieur , savez-vous qu'il a eu l'insolence de me dire , à moi qui vous parle , que toute la différence qu'il y avoit entre vous deux , c'est qu'il laissoit bonnement éclater ses folies , & que vous aviez l'art de parer les vôtres d'un dehors trompeur de sagesse & de gravité.

L I S I M O N à Valère.

Comment , insolent....

V A L È R E.

Quoi ! vous croyez que j'ai pû....

L I S I M O N.

Vous n'en êtes que trop capable , monsieur le coquin. Mais sachons un peu en quoi il fait consister mes folies.

P A S Q U I N.

Voici ce que c'est. Mon père n'a-t-il point de honte ( ce sont ses propres termes que je vous rapporte en fidèle historien ) de me reprocher de petites saillies de jeunesse , lui que je vois sur le point de se deshonorer par un mariage qui va le tourner en ridicule , & defabuser tout le monde de l'opinion que l'on avoit de sa prudence ! Il y a dix ans qu'il est veuf. Il n'y a pas six mois qu'il pleuroit encore ma mère , & qu'il nous disoit d'un ton plein d'emphase : *Si jamais je suis assez sot pour prendre une seconde femme , je vous permets de dire que la tête m'a tourné.* Est-il possible que vous ayez dit cela , monsieur !

L I S I M O N.

Ce ne sont pas là tes affaires : poursuis seulement.

Nnnn iij

P A S Q U I N.

Demandez-lui le reste, il vous le dira mieux que moi.

L I S I M O N *à Valère.*

Voulez-vous prendre la parole ?

P A S Q U I N *faisant des signes à Valère.*

Parlez, monsieur, parlez.

V A L E R E.

Oh, parbleu, parle toi-même. (*à part*) Je commence à démêler son adresse, le tour est bon.

L I S I M O N.

Il n'en est pas demeuré là, sans doute ?

P A S Q U I N.

Oh, vraiment non; mais je l'ai bien chapitré, &amp; malgré quelques coups de bâton qu'il m'a délivrés, je lui ai parlé comme vous-même: car tel que vous me voyez, monsieur, j'étois né pour être père, &amp; pour avoir des enfans libertins à moriginer. Que je les aurois étrillés !

V A L E R E *à part.*

Le maître fourbe que voilà !

L I S I M O N.

Mais enfin qu'a-t-il donc ajoûté sur ce mariage ?

P A S Q U I N.

Rien, mais j'ai découvert le motif qui l'anime si vivement.

L I S I M O N.

Quel est-il ?

V A L E R E *à part.*

Il vient au fait, je tremble.

P A S Q U I N.

Tel que vous le voyez, il est amoureux de Julie.

L I S I M O N.

De Julie! quoi, pendarde, fripon que vous êtes...

P A S Q U I N.

Oh, doucement, s'il vous plaît; s'il aime Julie, c'est un peu votre faute.

L I S I M O N.

Comment!

P A S Q U I N.

Vous dites qu'Angélique a l'air provincial, cela lui a paru de même; qu'elle a les manières précieuses & affectées, il lui trouve ces défauts. Julie vous paroît toute charmante, ses attraits frappent ses yeux: sans cesse vous louez son enjoûment, sa vivacité; il ne parle que de son esprit agréable & de sa bonne humeur. Le mérite de Julie vous égratigne le cœur; il perce aussi-tôt celui de votre fils. Vous voulez l'épouser, il la demande en mariage; & vous voyez bien que s'il fait une sottise, ce n'est que parce qu'il vous imite de trop près.

V A L E R E *ferrant la main de Pasquin.*

Que ne te dois-je point, mon cher Pasquin!

P A S Q U I N *bas.*

Taisez-vous, étourdi.

L I S I M O N.

Que te dit-il!

P A S Q U I N.

Il me prie de vous faire une petite proposition de sa part.

L I S I M O N.

Quelle est-elle!

P A S Q U I N.

C'est que vous fassiez un petit troc ensemble. Il vous cède Angélique, à condition que vous lui céderez Julie.

L I S I M O N.

Ah ! je vous entends , messieurs les fripons , vous êtes tous deux d'intelligence.

V A L E' R E.

Eh bien , oui , mon père , nous sommes d'accord l'un & l'autre , & j'ai voulu , par respect pour vous , qu'il vous dit ce que je n'osois vous déclarer.

L I S I M O N.

Oh , parbleu , vous irez à saint Lazare. (*à Pasquin*) Et toi coquin ... Où vas-tu ?

P A S Q U I N *s'enfuyant.*

Je m'en vais retenir sa chambre.

V A L E' R E.

Par sangbleu , nous verrons si vous épouserez Julie.

L I S I M O N.

Attends impudent , attends que je t'affomme.

## S C E N E V.

L I S I M O N , A N G E' L I Q U E , V A L E' R E.

A N G E' L I Q U E.

J U S T E Ciel ! que vois-je !

L I S I M O N.

Apprenez , mademoiselle , apprenez que mon coquin de fils ...

A N G E' L I Q U E.

Ah ! monsieur , je ne souffrirai point que vous le traitiez de la sorte.

L I S I M O N.



L I S I M O N.

Apprenez, vous dis-je, que cet insolent...

A N G E L I Q U E.

Vous m'offensez en lui donnant de pareilles épithètes.

L I S I M O N.

Si vous saviez à quel point d'effronterie...

A N G E L I Q U E.

Je ne puis vous écouter, monsieur, tant que vous parlerez de lui en ces termes: vous devez plus respecter l'objet de ma tendresse; & jamais un galant homme comme vous êtes...

L I S I M O N.

A l'autre, avec son phœbus. Ventrebleu, je vous dis...

A N G E L I Q U E.

Ah! quel emportement! quelle fureur! en vérité cela ne vous sied point: un père de famille doit mesurer ses discours, & conserver toûjours son caractère.

L I S I M O N.

Vous feriez mieux de vous défaire du vôtre, que de me prêcher si mal-à-propos. Voulez-vous m'écouter ou non?

A N G E L I Q U E.

Oui, pourvû que vous parliez de monsieur en termes honnêtes.

L I S I M O N.

Soit. Je vous dis que ce fripon...

A N G E L I Q U E.

C'est encore pis.

V A L E R E.

Voici le fait en deux mots. Mon père veut épouser Julie; dois-je souffrir cela? qu'en dites-vous, mademoiselle?

Julie ! en vérité , monsieur , je vous croyois plus sage. Il faut que je vous dise , en qualité de votre très-humble servante , que voilà une éclipse totale de bon sens & de raison.

L I S I M O N.

Et il faut que je vous réponde , en qualité de votre très-humble serviteur , que vos spirituelles impertinences me mettent plus en fureur que les insolences de ce coquin-là. Apprenez qu'il me demande Julie en mariage.

ANGÉLIQUE.

En mariage ! pour un de ses amis apparemment ?

L I S I M O N.

Pour lui même.

ANGÉLIQUE.

Vous lui faites tort : je ne le crois point capable de manquer à sa foi.

L I S I M O N.

Je vous dis que cela est.

ANGÉLIQUE.

Je n'en crois rien.

L I S I M O N.

Oh ! je brûle tout vif. Parlez ; n'est-il pas vrai que vous n'aimez plus mademoiselle , que vous avez du goût pour Julie , & que vous voulez l'épouser ?

V A L É R E.

Moi , mon père ! avec votre permission , je n'ai pas dit cela.

ANGÉLIQUE.

Je le savois bien.

L I S I M O N.

Tu ne l'as pas dit , scélérat !

V A L È R E.

J'ai dit que puisque vous étiez dans le dessein de vous remarier, je croyois que mademoiselle vous conviendrait mieux que Julie.

A N G E L I Q U E.

Moi! je conviens à monsieur!

V A L È R E.

Oui; vous avez tout l'esprit, toute la modestie, toute la sagesse qu'il faut...

A N G E L I Q U E.

(à Valère) Cela suffit, je t'entends. (à Lisimon) Je vois bien que ce que l'on m'a dit, monsieur, n'est que trop véritable, Je défie toutes les femmes du monde de l'aimer plus que je l'aime, mais ma tendresse ne me fera point courir après un infidèle: je le dégage de ses sermens, & je vais travailler à vaincre ma passion, pour le payer de toute l'indifférence qu'il mérite.

## S C E N E V I.

L I S I M O N , V A L È R E.

L I S I M O N.

C'EST bien fait; elle vous méprise, je la loue.

V A L È R E.

Puisqu'elle prend si-tôt le parti de me mépriser, mon père, vous voyez que mon changement ne lui fera pas beaucoup de peine; elle vous a rendu votre parole, aussi-bien qu'à

moi : nous avons levé le plus grand obstacle , car vous êtes trop sage pour être amoureux à votre âge : faites un léger effort pour un fils que vous aimez , cédez-moi Julie, je vous en conjure.

L I S I M O N.

Voulez-vous que je force son inclination ?

V A L E R E.

Vous ne la forcerez point.

L I S I M O N.

Vous êtes bien fat, monsieur mon fils ; je fais qu'elle aime ailleurs.

V A L E R E.

Et moi je fais qu'elle a du penchant pour moi ; elle le cache de peur de vous déplaire , & de me faire rompre un mariage que vous avez conclu ; mais pour peu que vous daigniez féconder le desir qu'elle a de me rendre heureux, elle consentira volontiers à m'épouser.

L I S I M O N.

La voici : je vais la faire expliquer , & vous verrez que vous n'êtes qu'un sot.

## S C E N E V I I.

LISIMON, JULIE, NÉRINE, VALE'RE.

L I S I M O N.

**V**ous venez à propos, mademoiselle.

J U L I E.

Qu'avez-vous, messieurs ! vous me paroissez agités l'un & l'autre.

L I S I M O N.

Le moyen d'être tranquille dans une maison où vous êtes ? une jolie femme met le desordre par-tout ; vous êtes cause que mon fils me manque de respect.

V A L E' R E.

Si j'ai pû vous offenser, mon père, la cause en est trop belle pour que vous ne me pardonniez pas.

J U L I E à *Nérine.*

Ils sont brouillés, Nérine, nous gagnerons du temps.

L I S I M O N.

Vous savez que je suis dans le dessein de vous épouser ; & que je vous ai proposé cette affaire.

J U L I E.

Oui, monsieur ; vous m'avez fait beaucoup d'honneur ; & fort peu de plaisir.

V A L E' R E à *part.*

Bien répondu.

L I S I M O N.

Vous pourriez, ce me semble, parler plus honnêtement.

N E' R I N E.

Voulez-vous que mademoiselle vous dise qu'elle vous aime ? cela seroit obligeant ; mais cela ne seroit pas véritable.

L I S I M O N.

De quoi te mêles-tu ? c'est toi qui lui inspire l'éloignement qu'elle a pour moi.

J U L I E.

Oh non, monsieur, cela m'est venu tout naturellement.

V A L E' R E à *part.*

Fort bien.

N E R I N E.

Vous voyez qu'il n'y a rien d'emprunté dans ce discours ; c'est la pure Nature. Mademoiselle trouve qu'il n'y a nul rapport d'elle à vous ; que plus vous ferez d'efforts pour avoir son cœur & sa main, plus vous lui paroîtrez ridicule & désagréable ; que si vous la forcez à vous épouser , d'une très-honnête fille vous en ferez une très-malhonête femme. Est-ce moi qui lui inspire tout cela ?

L I S I M O N.

Et qui donc ?

N E R I N E.

C'est la Nature. Mademoiselle jette les yeux sur vous & sur monsieur votre fils ; elle voit que vous avez l'air d'un père de famille , que monsieur a l'air d'un homme qui doit songer à le devenir ; que votre temps est passé , qu'il entre dans le sien ; qu'elle ne peut avoir que de tristes momens avec vous , que monsieur peut lui en faire passer de fort agréables. Est-ce moi qui lui fais sentir tout cela ?

L I S I M O N.

La coquine va dire encore que c'est la Nature.

N E R I N E.

Elle-même : quand elle parle , il faut obéir. Oh ! elle a de grandes influences sur les filles de son âge : je fais ce que c'est , j'y ai passé.

L I S I M O N.

Mais , si je crois tout ce que l'on me dit , mademoiselle ; mon fils ne m'a point imposé du tout , & vous êtes assez folle pour l'aimer.

J U L I E.

Je ne dis pas cela ; mais , si les grands biens que je dois

avoir de mon oncle vous tentent jusqu'à vouloir qu'ils ne sortent pas de votre famille, j'aime mieux les partager avec lui qu'avec vous.

NÉRINE.

Eh bien, tenez, c'est encore la Nature qui parle : direz-vous qu'elle a tort !

LISIMON.

Oui ; oh, parfangbleu, mademoiselle, je fais le moyen de vous punir de l'affront que vous me faites, & de vous faire repentir de votre mauvais choix.

JULIE.

Quelle punition voulez-vous donc m'imposer ?

LISIMON.

Elle sera plus grande que vous ne le croyez : je vous condamne à devenir la femme de ce gentilhomme-là (*montrant Valère*), & à l'épouser dès demain. C'est à lui que votre oncle vous destinoit, si je le jugeois à propos.

JULIE à *Nérine*.

Ah ! me voilà perdue.

VALÈRE.

Je triomphe.

NÉRINE.

Bon, ne voyez-vous pas que monsieur se moque de nous ?

JULIE.

Il est vrai qu'il n'est pas homme à me témoigner tant de complaisance.

LISIMON.

Cela est très-sérieux. Je vous devine mieux que vous ne pensez : vous voulez gagner du temps en nous amusant

l'un & l'autre ; mais vous n'avez que deux partis à prendre, ou d'être demain ma femme , ou d'être demain ma belle-fille. Je vous donne le bon jour.

---

*S C E N E V I I I.*

J U L I E ,   V A L E R E ,   N E R I N E .

V A L E R E .

**P**OUR le coup , me voilà sûr de vous épouser ; car je ne crois pas que vous balanciez entre mon père & moi. Je ne l'aurois jamais soupçonné d'être si raisonnable.

J U L I E à *Nérine.*

Ah ! Nérine , dans quel embarras me suis-je jetée moi-même !

N E R I N E .

Ma foi , mademoiselle , puisque la faute est faite , il faut la boire de bonne grace.

J U L I E .

Je suis , par mon imprudence , dans la nécessité d'épouser Valère , ou ...

N E R I N E .

Voyez le grand malheur ! je voudrois bien être dans cette nécessité-là , moi.

J U L I E .

Je n'en ferai rien cependant.

V A L E R E .

Vous consultez long - temps ensemble ! parbleu , ce seroit quelque chose de nouveau , de voir une personne de votre âge



àge mettre en comparaison le père avec le fils ; je vous crois trop délicate & trop sensée pour me faire une pareille injure.

J U L I E.

Eh bien, monsieur, je vous épouserai si vous portez la Comtesse & Angélique à vous rendre votre parole, & à venir me dire elles-mêmes qu'elles consentent à notre mariage : sans cela, n'espérez rien. J'aime mieux souffrir toutes sortes de persécutions, que de m'unir avec un homme que je n'aime pas, & qui a d'autres engagements. Adieu.

S C E N E I X.

V A L E R E , N E R I N E.

V A L E R E.

**M**ORBLEU, je n'en veux pas avoir le démenti : je l'épouserai pour la faire enrager, aussi-bien que mon père. Mais, Nérine, je te prie de m'écouter un moment. Comment se peut-il faire que Julie ne m'aime point ?

N E R I N E.

C'est qu'elle en aime un autre.

V A L E R E.

Qui est-il ?

N E R I N E.

Je vous ferai son portrait en deux mots ; c'est le plus joli homme du monde.

V A L E R E.

Ne fais-tu point où il est ?

N E R I N E.

Eh non, de par tous les diantres ; nous ne savons ce qu'il est

devenu. Le scélérat ! nous abandonner de la sorte ! Mais cela doit-il m'étonner ; tous les jolis hommes sont des fripons.

V A L E R E.

Oh ça, ma chère Nérine, il faut que tu entres dans mes intérêts, & que tu engages ta maîtresse à ne point exiger de moi que j'obtienne d'Angélique & de sa mère qu'elles consentent à notre mariage.

N E R I N E.

Julie ne fera rien sans cela : d'ailleurs, je suis dans les intérêts de son amant, moi qui vous parle.

V A L E R E *lui donne une bourse. Pasquin paroit & écoute.*

Tiens, Nérine, prends ces trente pistoles, & ne me refuse pas la faveur que je te demande.

N E R I N E.

Monsieur, vous me faites rougir ; mais vous m'ébranlez terriblement.

V A L E R E.

Si cela ne suffit pas pour te toucher, je te ferai tant de bien, que tu feras au comble de tes vœux. *(Il l'embrasse)*  
Allons, ma chère enfant, il faut se rendre.

## S C E N E X.

V A L E R E, N E R I N E, P A S Q U I N.

P A S Q U I N *se mettant entre deux.*

A H, je vous y attrape, monsieur mon maître !

N E R I N E.

Que veux-tu dire !

P A S Q U I N.

Ce que je veux dire, double scélérate! je ne fais qui me tient que je ne t'étrangle. Vous n'étiez donc pas sur le point de vous rendre, & je n'ai pas entendu les articles de la capitulation! Ah! coquine, défendre si mal une place où réside mon honneur!

V A L E R E.

Est-tu devenu fou!

P A S Q U I N.

Avez-vous le diable au corps, vous! Morbleu, monsieur, vous êtes mon maître; mais, sur le fait de ma femme, je n'entends point de raillerie.

N E R I N E.

En vérité, mon mari, vous êtes bien sot.

P A S Q U I N.

Si je ne le suis pas, je viens de l'échapper belle. Comment; madame la coquine, vous mettez mon front à l'enchère, & vous m'en donnez pour trente pistoles!

V A L E R E.

Savez-vous, maître fat, que je ne suis pas en train de plaisanter.

P A S Q U I N.

Savez-vous que je ne suis pas en train, moi, d'être de la confrairie; & quand vous seriez mon propre père, je ne le souffrirois pas. Je vous connois; vous ne donnez pas trente pistoles à ma femme pour enfiler des perles. *Tiens, Nérine, ne me refuse pas la faveur que je te demande. Ah! monsieur, vous me faites rougir; mais vous m'ébranlez terriblement.* Voilà ce qui s'appelle les derniers abois de la fidélité conjugale.

V A L È R E.

J'ai pitié de toi. Il est vrai que je lui demandois une faveur ;  
c'est celle de me rendre Julie favorable.

N È R I N E.

Oui, monsieur le benêt, voilà de quoi il s'agissoit, & vous  
êtes un fou qui prenez toujours le change.

P A S Q U I N.

Eh bien, je croirai que je l'ai pris, pourvû que vous me  
donniez les trente pistoles.

N È R I N E *les lui donnant.*

Volontiers, s'il ne tient qu'à cela pour avoir la paix.

P A S Q U I N *ferrant la bourse.*

Du moins je ne perdrai pas tout ; & en tout cas, je ne  
ferai pas le premier mari qui se fera consolé de la sorte.

V A L È R E.

Va donc parler à ta maîtresse.

N È R I N E.

Tout à l'heure. (*à Valère*) Et vous, tâchez de persuader  
Angélique & la Comtesse.

V A L È R E.

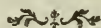
Adieu, je m'en vais les trouver.

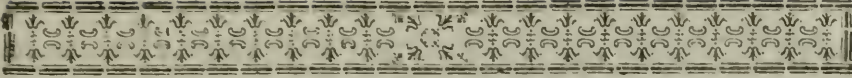
N È R I N E.

Allez. Je vais rejoindre Julie.

P A S Q U I N.

Et moi, je m'en vais les suivre tout doucement, pour  
voir s'ils ne me dressent pas quelque embuscade.

*Fin du second Acte.*



## ACTE III.

---

### SCENE PREMIERE.

JULIE, NERINE.

NERINE.

**J**E vous soutiens que j'ai raison, & que vous ne sauriez mieux faire que de suivre mes conseils.

JULIE.

Tu as bien changé depuis une heure : personne ne me parloit plus vivement que toi contre Valère, & tu veux présentement que je l'épouse.

NERINE.

C'est que je suis lasse de voir que vous vous morfondiez en attendant un petit infidèle. Il n'y a rien de plus triste que l'état d'une fille : vous l'êtes depuis vingt-cinq ans, & il y en a plus de six que vous enragez de l'être ; de vingt-cinq à trente, l'intervalle est court ; insensiblement une fille arrive à quarante : la solitude où elle commence à se trouver alors, lui fait connoître que le temps passé ne revient plus ; elle enrage de n'en avoir pas profité ; tout l'avertit qu'elle est dans son automne : triste automne, qui ne porte point de fruits, & la menace d'un hiver prochain qui n'en produira jamais.

J U L I E.

Je ne t'ai jamais vûe si éloquente , & l'exhortation que tu viens de me faire est une oraison dans toutes les formes.

N E R I N E.

Prenez garde que ce ne soit l'oraison funèbre de vos charmes.

J U L I E.

J'en ai fort peu , Nérine , & je sens bien que ce peu doit diminuer après un certain temps ; mais j'aime beaucoup mieux n'être point pourvûe , que d'épouser un homme que je n'aime pas.

N E R I N E.

Ah ! si vous saviez ce que c'est que d'être fille toute sa vie !

J U L I E.

Le grand malheur ! ne semble-t-il pas qu'un mari soit quelque chose de bien précieux ? Je fais ce qui se passe dans le monde. Qu'est-ce qu'un mari ? c'est un homme qui vous a aimée , tout au plus , lorsque vous n'étiez pas sous ses loix , & qui vous honore de son indifférence du moment que vous y êtes. Si , par un miracle qui ne se voit guère , il vous aime encore après le mariage , c'est le censeur de tous vos discours , c'est le contrôleur de toutes vos actions. Le beau plaisir de se marier pour être méprisée , ou pour essuyer d'éternelles persécutions !

N E R I N E.

Fort bien : vous déclamez contre le mariage , & vous voudriez en courir les risques avec Léandre.

J U L I E.

Oui , parce que je l'aime de tout mon cœur , & qu'il faut

qu'une fille se marie : d'ailleurs, je suis fortement persuadée que j'aurois moins de chagrins avec lui qu'avec un autre.

N E R I N E.

Mort de ma vie ! ne vous y fiez pas ; il n'y a qu'une ame pour tous les maris. Mais supposons l'impossible, je ne vois nulle apparence à votre bonheur : Léandre ne revient point ; selon mes conjectures, il ne reviendra jamais. Avec toutes vos chimères, vous mourrez fille, c'est moi qui vous le prédis.

J U L I E.

Eh bien, je mourrai ma maîtresse.

N E R I N E.

Cependant vous avez donné votre parole à Valère.

J U L I E.

Oui, s'il obtient le consentement de la Comtesse. Je la connois, elle ne le donnera jamais, & Léandre aura le temps d'arriver avant que tout ceci soit terminé.

N E R I N E.

Le faux-fuyant est admirable ; mais Dieu fait si Lisimon l'approuvera : il fulminera contre vous. Le voici, vous allez voir beau jeu.

---

## *S C E N E I I.*

L I S I M O N, J U L I E, N E R I N E.

L I S I M O N.

**J**E viens vous remercier, mademoiselle.

N E R I N E.

Oh, oh, le voilà bien radouci !

J U L I E.

Et de quoi , s'il vous plaît ?

L I S I M O N.

De ce que vous ne voulez point épouser mon fils qu'il n'ait le consentement de la Comtesse : cela me console du mépris que vous avez pour moi ; car je fais que la Comtesse se croiroit deshonorée si Valère n'épousoit pas sa fille ; & quelques sujets qu'elle ait de se plaindre de lui , elle ne fortira point d'ici qu'il ne soit son gendre. Au fond , elle a quelque raison ; car l'affaire a éclaté dans le monde , & toute sa Province lui en a fait compliment.

J U L I E.

De tout cela je conclus que vous serez charmé que je n'épouse point monsieur votre fils.

L I S I M O N.

Vous n'en devez pas douter ; & c'est vous qui , en feignant de le souhaiter , m'avez mis dans la nécessité d'y consentir par dépit : l'obstacle que vous avez fait naître fort à propos ; nous tirera d'affaire vous & moi. Voici la Comtesse qui vient se plaindre sans doute de ce que je donne les mains aux desseins que mon fils a sur vous : plus elle fera de bruit & d'éclat , plus j'aurai de raisons pour me dédire , & pour obliger Valère à retourner du côté d'Angélique.

*SCENE III.*



## S C E N E I I I.

LA COMTESSE, JULIE, ANGE'LIQUE;  
LISIMON, NÉRINE.

La COMTESSE.

VENEZ, ma fille; il faut faire voir à ces gens-là qui nous sommes.

NÉRINE.

Vous aurez satisfaction, monsieur; je vous jure qu'elle va se donner carrière.

ANGE'LIQUE.

Faites-leur bien entendre...

La COMTESSE.

Reposez - vous sur moi. (*à Nérine*) Que faites-vous là; ma mie! sortez, s'il vous plaît, & tout au plus vite.

JULIE.

Et de quel droit la chassez-vous, madame!

La COMTESSE.

De quel droit, ma petite mignone! par le droit qu'ont les femmes de ma condition de commander par-tout où elles sont.

LISIMON.

Madame, vous êtes dans ma maison: je prétends que Nérine demeure ici; qu'avez-vous à dire à cela!

La COMTESSE.

Rien, sinon que vous êtes un pauvre homme, & que vous vous laissez mener comme un oison.

A N G E L I Q U E.

De grace , ne vous emportez point , &amp; venez au fait.

La C O M T E S S E.

J'y viens , ma fille ; mais vous êtes une sotte , une imbécille.

J U L I E.

Ah , madame ! pouvez-vous traiter de la sorte une fille aussi aimable !

La C O M T E S S E.

Ce ne font pas-là vos affaires : si elle vous ressembloit , je lui torderois le cou.

J U L I E.

Comment donc , madame ! prenez garde à ce que vous dites.

L I S I M O N.

Madame la Comtesse , je perdrai patience à la fin.

La C O M T E S S E.

Perdez-là , monsieur , perdez-là , c'est ce que je demande : nous verrons qui la perdra plus de nous deux.

A N G E L I Q U E.

Vous m'aviez tant promis de vous modérer.

La C O M T E S S E.

Est-ce que je ne me modère pas ? j'admire mon sang froid : si je faisois mon devoir , je mettrois ici tout sans-dessus-dessous ; mais vous le voulez , ma fille , il faut être sage & prudente , je n'ai de volontés que les vôtres. (*elle pleure*)  
Je vous aime trop ; c'est mon desespoir.

L I S I M O N.

Aurez-vous bien-tôt fini votre préambule ? de quoi s'agit-il ?

La C O M T E S S E.

De vous taire &amp; de m'écouter. J'ai souffert vos brusqueries

pour l'amour de ma fille & de mon procès, il faut que vous souffriez les miennes à votre tour; vous le méritez bien. N'avez-vous point de honte de vous laisser gouverner par votre fils, & de souffrir qu'il s'entête d'une petite coquette qui vous fait tourner la cervelle à tous deux!

J U L I E.

Je n'y puis plus tenir, & vous m'en ferez raison de ces discours offensans.

La C O M T E S S E.

Comment, une créature comme vous, moitié noble, moitié bourgeoise, aura l'audace de demander raison à une personne de ma qualité! à moi qui fors d'une race plus ancienne que notre Province! allez, ma mie, apprenez à vous connoître.

A N G E L I Q U E.

En vérité, madame, vous me desespérez.

L I S I M O N.

Oh ça, finissons; s'il vous plaît. Ce n'est point à ma demoiselle qu'il faut vous prendre de l'infidélité de mon fils; bien loin d'y avoir la moindre part, elle lui a déclaré qu'elle ne l'épouserait point qu'il n'eût votre consentement & celui d'Angélique. Ce n'est que sur ce pied-là que j'ai donné le mien; ainsi vous êtes toujours la maîtresse, & les choses ne dépendent que de vous.

La C O M T E S S E.

Oh vraiment non, je ne suis pas la maîtresse; si je l'étois, je ferois beau bruit: mais voilà ma fille qui me gouverne; car chacun est gouverné dans ce monde: elle tient de son père, elle n'a point de vigueur; elle a la lâcheté de

consentir que Valère épouse mademoiselle; mais il aura affaire à moi, & je prétends qu'il l'épouse mort ou vif.

A N G E L I Q U E.

Ce n'est point par lâcheté, madame, que je permets à Valère de me trahir : il a jeté les yeux sur une autre, il n'est plus digne de moi.

La C O M T E S S E.

Mais vraiment, ma fille, je crois que tu as raison : oui, oui, il faut payer le mépris par le mépris.

A N G E L I Q U E.

Vous en étiez convenue avec moi.

La C O M T E S S E.

Je l'avois oublié.

A N G E L I Q U E.

Finissons honnêtement, & nous retirons au plus vite.

La C O M T E S S E.

Honnêtement, c'est bien dit. Monsieur, votre fils est un sot, il est tout fait pour mademoiselle, vous pouvez les marier quand il vous plaira, nous ne nous y opposons plus. Pour vous marquer que je vous dis vrai, nous ne resterons dans votre maison que jusqu'à demain, & nous en sortirons pour n'y rentrer jamais. Adieu.

L I S I M O N.

Madame, écoutez donc; je vous promets que mon fils...

La C O M T E S S E.

Non, monsieur, nous n'en voulons plus. Allons, mademoiselle, retirons-nous, & gardez-vous bien de me parler jamais de cet indigne-là.

## ANGÉLIQUE.

Ne craignez aucune foiblesse de ma part : je crois que je le hais présentement autant qu'il le mérite.

---

## SCÈNE IV.

LISIMON, JULIE, NÉRINE.

LISIMON.

VOILA toutes mes mesures déconcertées.

JULIE.

Je suis au desespoir : je souffrois patiemment toutes ses injures , dans l'espérance qu'elles se termineroient par une sommation en bonne forme de lui restituer votre fils ; mais le présent qu'elle s'est résolue de m'en faire, me jette dans le dernier embarras.

LISIMON.

Je ne suis pas moins embarrassé que vous : j'ai eu la fausse finesse de donner ma parole à mon fils , persuadé que la Comtesse ne vous le céderoit jamais ; si je m'en dédis , il va prendre ce prétexte pour faire tant de sottises & d'extravagances , que je serai obligé de le deshériter : un éclat de la sorte achevera de le perdre dans le monde , & quoi qu'il ne mérite plus ma tendresse , je ne laisserai pas d'en être affligé. Oh ça, ma chère Julie, je triomphe de la foiblesse que j'avois pour vous, dans l'espérance de prévenir la perte de mon fils ; daignez me seconder, je vous en conjure , consentez à l'épouser : je suis sûr que vos charmes,

vosre bon esprit, vosre vertu, le retireront de tous ses égaremens.

N E R I N E.

Allons, mademoiselle, il faut vous rendre de bonne grace : je vous seconderai, laissez-moi faire, & je vous donnerai de si bons avis quand vous l'aurez épousé, qu'il faudra qu'il devienne bon mari, ou qu'il déguerpisse. Ce ne sera pas le premier libertin qu'une jolie femme aura réduit : en tout cas, nous ferons deux, & il fera bien diable, s'il l'est plus que nous.

J U L I E.

Tu te trompes, & tu veux me tromper moi-même : je ne puis envisager qu'avec frayeur les suites d'une pareille union ; cependant, pour vous marquer ma reconnoissance, monsieur, je ferai mon possible afin de m'y résoudre ; mais je vous demande encore quelque temps, & je vous prie de me laisser ici pour rêver à cette affaire.

L I S I M O N.

Volontiers ; mais j'attendrai vosre réponse avec impatience.

*S C E N E V.*

J U L I E, N E R I N E.

N E R I N E.

**E**H bien, mademoiselle !

J U L I E.

Eh bien, Nérine !

N E R I N E.

Serez-vous sage à la fin !

J U L I E.

Si je l'étois moins, je suivrois tes conseils. Quoi, tu veux que j'épouse un jeune étourdi, tout rempli de lui-même, amoureux par caprice, inconstant par habitude, débauché par tempérament; un fou, rempli d'imperfections & de vices, & qui, bien loin de faire ses efforts pour les cacher, a la sottise vanité de s'en glorifier, & de vouloir même qu'on les croie plus grands qu'ils ne sont!

N E R I N E.

Ce sont pourtant ces hommes-là qui font tourner la tête à la plupart des femmes.

J U L I E.

Ah, Léandre! est-il donc possible que vous m'abandonniez! c'est vous qui avez causé ma première passion, elle est plus forte que jamais, malgré votre absence, & vous me mettez dans la nécessité d'y renoncer.

N E R I N E.

Comment! vous donnez aussi dans le phœbus? eh mort de ma vie, laissez-là votre Léandre, il est mort ou infidèle. Mais que vois-je!

J U L I E.

Qu'as-tu donc!

N E R I N E.

Madame, c'est Crispin!

J U L I E.

Le valet de Léandre!

N E R I N E.

Justement: soutenez-moi, je n'en puis plus.

J U L I E.

O ciel! je ne fais si je dois m'affliger ou me réjouir.

*S C E N E V I.*

JULIE, NÉRINE, CRISPIN.

CRISPIN.

**H**OLA, ho, laquais, valets, servantes. Quelle diable de maison est-ceci? je n'y vois personne, & je crois que je la visiterai du haut en bas sans trouver à qui m'adresser. Mais voici deux fémelles ... Eh parbleu, c'est Julie! j'aperçois aussi ma chère Nérine. Qu'avez-vous donc mes adorables! est-ce ainsi qu'on reçoit un homme de ma sorte! & songez-vous qu'il y a trois ans que vous n'avez eu le bonheur de me voir!

JULIE.

C'est ton arrivée qui nous rend immobiles: je suis si faisie que je ne puis dire un mot.

NÉRINE.

Ouf, ni moi non plus.

CRISPIN.

Deux filles qui n'ont pas la force de parler, voilà un prodigieux faissement! est-ce la joie ou la douleur de me voir qui vous coupe la parole!

JULIE.

Où est ton maître? que fait-il? se porte-t-il bien? m'aime-t-il toujours? parle donc.

CRISPIN.

Je n'ai pas la force de répondre, il faut que j'embrasse Nérine, & puis je parlerai comme un lièvre; allons, mon  
enfant,



enfant, faites votre devoir , recevez , étouffez dans vos bras votre futur époux.

NÉRINE.

Ah ! mon pauvre Crispin , que je suis aise de te revoir ! mais ...

JULIE.

Vous vous expliquerez tantôt , fatisfais mon impatience.

CRISPIN.

Cela est juste ; mais je voudrois savoir pourquoi Nérine ...

JULIE.

Parle-moi.

CRISPIN.

Tout à l'heure. Je vous dirai donc ... Attendez, il faut que j'embrasse encore Nérine.

JULIE *retenant Crispin.*

Je me fâcherai à la fin. Où est ton maître ?

CRISPIN.

A Paris ; nous venons d'arriver.

JULIE.

A Paris ! quel comble de joie ! que fait-il ! d'où vient qu'il n'est pas ici ?

CRISPIN.

Mademoiselle , il se fait habiller pour paroître plus décemment devant vous ; pour moi , qu'aucun équipage ne défigure , & qui mourois d'envie de voir cette friponne-là , je suis accouru céans tout botté.

JULIE.

Tu m'as fait grand plaisir : voilà vingt pistoles que je te donne pour ta bien-venue.

C R I S P I N.

Grand-merci. (*à Nérine*) Garde cela, mon enfant, pour ton habit de noces.

N É R I N E *prend l'argent en pleurant.*

Ah ! ah !

C R I S P I N.

Quelle diable de note ! tu me reçois froidement, & mon argent te fait pleurer.

J U L I E.

Eh laisse-là Nérine, & parle-moi de mes affaires.

C R I S P I N.

Parbleu, les miennes sont aussi pressées que les vôtres.

J U L I E.

Je perds patience. Léandre se porte-t-il bien ?

C R I S P I N.

Il crève de santé, vous l'allez voir tout à l'heure.

J U L I E.

D'où vient qu'il ne m'a point donné de ses nouvelles depuis si long-temps ?

C R I S P I N.

Il avoit juré que vous n'entendriez jamais parler de lui, qu'il ne fût en état de vous épouser.

J U L I E.

Ah ! tu me rends la vie. Qu'a t-il fait pendant son absence ?

C R I S P I N.

Tout ce qu'il a pû pour faire fortune. Vous savez que nous n'étions partis que dans ce dessein-là, lui pour vous mériter, mademoiselle, & moi pour me rendre digne de cette friponne-là.

J U L I E.

Avez-vous réussi ?

C R I S P I N.

Ce n'a pas été sans peine , mais c'est la faute de mon maître : je voulois expédier , je favois de certains tours d'adresse , de petits jeux de main tout innocens , qui ont la vertu de faire puiser dans le bien d'autrui comme si vous puisiez dans le vôtre ; mais il ne suffit pas pour cela d'avoir de l'adresse , il faut avoir du courage , se mettre en tête que tous biens sont communs , & que tout ce qu'on attrape est de bonne prise.

J U L I E.

Fi , que voulois-tu lui conseiller-là !

C R I S P I N.

Ce qui se pratique tous les jours , & dans Paris plus qu'ailleurs : tous ces parvenus qui ont amassé tant de millions , n'ont réussi qu'en suivant ces maximes.

J U L I E.

Je connois Léandre , il est incapable de s'avancer de la sorte.

C R I S P I N.

Eh oui , de par tous les diables , c'est ce qui a pensé le perdre , il s'est toujours piqué de suivre l'honneur : le mauvais guide pour faire fortune ! il vous mène droit à l'hôpital. Aussi personne n'est plus la dupe de ce vieux fou-là ; & quant à moi , j'ai rompu avec lui pour jamais. Autrefois à la comédie ( car tel que vous me voyez , j'ai servi long-temps un Comédien , & je fais toutes les belles pièces par cœur ) j'ai ouï dire ce beau vers que je retiendrai toujours :

*L'honneur est un vieux Saint que l'on ne chaume plus.*

J U L I E.

Mais enfin , qu'avez-vous fait depuis que vous êtes partis d'ici !

Rrrr ij

C R I S P I N.

Voici le détail de nos aventures. D'abord que nous fumes fortis de Paris . . . nous fumes tout étonnés de n'y être plus.

N E R I N E.

Cela est admirable !

C R I S P I N.

La parole te revient donc pour te moquer de moi ?

N E R I N E.

Allons , fais ton voyage.

C R I S P I N.

Me voilà parti. De Paris nous allames droit à Rouen. Têtebleu , qu'il y a de Normands dans cette ville-là !

N E R I N E.

Va , va , il n'y en a guère moins ici.

C R I S P I N.

Nous n'y fumes pas plustôt arrivés , que nous ne fumes de quel bois faire flèche.

J U L I E.

Comment ! ton maître avoit cent pistoles.

C R I S P I N.

Il est vrai ; mais à peine fut-il débotté , qu'impatient de gagner une grosse somme chemin faisant , il alla risquer la sienne sur deux ou trois cartes ; il fut sec en moins de temps que je vous en parle.

J U L I E.

Et que fites-vous donc dans une pareille extrémité ?

C R I S P I N.

Ma foi , nous mangeames nos chevaux.

J U L I E.

Vous mangeates vos chevaux !

N E R I N E.

Quel appétit !

C R I S P I N.

Je veux dire que nous fumes obligés de les vendre pour souper : après cela , vous jugez bien que nous fumes mal à cheval ; c'est pourquoy , quelques jours après , nous nous traînâmes à Dieppe , où nous nous embarquâmes pour l'Angleterre. C'est-là que le bonheur nous en voulut : dès que nous fumes à Londres , mon maître alla visiter un de ses parens qui y demeure ; les premiers complimens furent suivis d'un emprunt de cent écus , avec quoi mon maître alla faire ressource , il gagna mille pistoles.

N E R I N E.

Allons , courage , mes enfans , vous êtes en bon train.

C R I S P I N.

Avec cette somme , nous crumes avoir tout l'or du Pérou. Savez-vous l'usage qu'en fit mon maître ?

J U L I E.

Il ne me l'a point mandé.

C R I S P I N.

Comme nous étions pressés de faire fortune , nous nous associâmes avec un Banquier françois fort accrédité ; mais gascon d'origine.

N E R I N E.

Fi , mauvaise compagnie.

C R I S P I N.

Nous voilà donc Banquiers. Vertubleu le bon métier ! je ne connois que celui de maltôtier qui vaille mieux : l'argent pleuvoit de toute part , nous faisons bonne chère & grand

Rrrr iij

feu, nous engraissons à vûe d'œil; pour moi, j'avois les joues d'une demi-aune de large: j'ai bien maigri depuis ce temps-là.

N E R I N E.

Il y paroît.

J U L I E.

Que faisiez-vous de votre argent? ton maître jouoit-il?

C R I S P I N.

Souvent, & faisoit de gros gains; mais il mettoit tout à la caisse. Pour moi, j'escamottois de temps en temps quelque vingtaine de pistoles que je mettois dans ma caisse à moi. Oh! j'exerçois bien le talent de partager le bien d'autrui. Quand la caisse fut bien pleine, mon maître voulut partager pour s'en revenir, & proposa la chose au Banquier de la Garonne; il nous promit que deux jours après sans faute, il nous feroit notre part.

N E R I N E.

Bon.

C R I S P I N.

En effet, deux jours après il emporta l'argent, & nous laissa la caisse.

N E R I N E.

Le fripon!

C R I S P I N.

Jamais caisse ne fut plus nette.

J U L I E.

Après cela vous revintes en France, apparemment!

C R I S P I N.

Oui, sur mes crochets.

N E R I N E.

C'est-à-dire, aux dépens de ta caisse à toi.

C R I S P I N.

Justement. Nous volames à Bordeaux pour chercher notre homme , il étoit de cette ville-là ; nous crumes l'y trouver , mais il n'y étoit point : mon maître , pour se venger , du moins en le deshonorant , publia le tour qu'il nous avoit joué : un égreffin parent de l'associé voulut prendre son parti , & chercha querelle à Léandre ; Léandre étoit de mauvaise humeur ; il régala le parent d'un soufflet ; le parent mit l'épée à la main , il paya pour notre associé.

J U L I E.

Comment donc !

C R I S P I N.

Mon maître l'envoya dans l'autre monde , pour savoir si son parent ne s'y étoit point caché.

J U L I E.

Juste ciel !

C R I S P I N.

Nous décampames au plus vite ; & pour nous sauver , nous changeames d'habit & de nom : enfin , après quelques autres aventures , nous avons trouvé un séjour heureux , où , sous nos noms empruntés , nous nous sommes enrichis considérablement. Mais voici mon maître qui vous dira le reste.

*SCÈNE VII.*

JULIE, LEANDRE, NÉRINE,  
CRISPIN.

LEANDRE.

MES yeux ne me trompent-ils point? est-ce vous que je vois, mon adorable Julie?

JULIE.

Est-ce vous que je revois, mon cher Léandre?

LEANDRE.

Oui, c'est Léandre qui ne respire que pour vous, & qui même n'estime rien la fortune qu'il a faite, s'il n'a pas le bonheur de vous rendre heureuse.

JULIE.

Je ne puis l'être qu'avec vous. Que j'ai souffert de persécutions! un peu plus tard arrivé, vous ne me trouviez plus libre, on vouloit me forcer d'en épouser un autre: un espece de Tuteur autorisé par mon oncle...

LEANDRE.

Ah! j'en ferois mort de desespoir, il n'y a point d'extrémités où je ne me fusse porté pour vous venger de la violence qu'on vous auroit faite; mais, grace au Ciel, vous êtes libre encore, je reviens plus passionné que jamais, & ce qui met le comble à mon bonheur, j'ai le plaisir de vous retrouver fidèle, tous mes vœux sont accomplis.

JULIE.

Et les miens aussi.

CRISPIN.



C R I S P I N.

Nérine, prends pour toi tout ce qu'il dit à mademoiselle,  
& je prends pour moi tout ce qu'elle lui répond.

N É R I N E *à part.*

Que je suis malheureuse !

J U L I E.

J'ai sù vos aventures, elles sont singulières; la meilleure,  
c'est que vous avez fait fortune.

L É A N D R E.

Pouvois-je y manquer? l'Amour me guidoit, & l'on vient  
toûjours à bout de ce que l'on entreprend sous ses auspices.  
Mais, belle Julie, votre oncle seroit-il mort? est-ce de lui  
que vous portez le deuil?

J U L I E.

Non, je porte le deuil de ma mère, elle est morte depuis  
un mois.

L É A N D R E.

Je vous en félicite; car, selon ce que vous m'avez toûjours  
dit, c'étoit la plus mauvaise mère du monde.

J U L I E.

Elle ne l'a que trop prouvé. Mais, Léandre, vous voilà  
dans un équipage bien lugubre, portez-vous aussi le deuil!

L É A N D R E.

Ne vous l'a-t-il pas dit!

C R I S P I N.

Non; j'ai conté toutes vos aventures, hors la dernière, je  
l'ai laissée pour la bonne bouche.

J U L I E.

Estes-vous en deuil, encore une fois!

L E A N D R E.

Oui.

J U L I E.

Et de qui ?

L E A N D R E.

De ma femme.

J U L I E.

De votre femme ! ah ! infidèle. Vous êtes veuf ?

C R I S P I N.

Oui, Dieu merci ; mais ne vous fâchez point, ce mariage-là ne lui a pas fait faire la moindre infidélité : n'est-il pas vrai, monsieur ?

L E A N D R E.

Oh, je vous en réponds.

J U L I E.

Vous vous êtes marié ?

L E A N D R E.

Que vouliez-vous que je fisse ? j'arrive dans une ville de Province, sous un nom supposé ; je m'y trouve sans un sou, je n'ai pas la moindre ressource.

C R I S P I N.

Une jeune & tendre poulette, âgée de soixante & dix ans, devient subitement amoureuse de lui...

L E A N D R E.

Elle étoit puissamment riche ; elle me donne tout son bien, si je veux l'épouser : je l'épouse, parce que je compte qu'elle n'a pas deux ans à vivre...

C R I S P I N.

Pour vous rejoindre plus tôt, au bout de six mois nous la ruinons, & nous l'enterrons qui plus est.

LEANDRE.

J'arrive ici chargé de ses dépouilles.

CRISPIN.

Qu'il a fort mal gagnées, par parenthèse.

LEANDRE.

Je viens les déposer à vos pieds, & vous me blâmez de ce que j'ai fait!

CRISPIN.

Ma foi, il n'y a pas de justice à cela.

JULIE.

Je ne puis m'empêcher de rire de cette aventure, & je la trouve tout-à-fait plaisante.

NERINE.

Il faut lui pardonner pour l'invention.

JULIE.

Je lui pardonne aussi du meilleur de mon cœur. Mais voici le maître de la maison.

---

---

SCÈNE VIII.

LISIMON, JULIE, LEANDRE  
NERINE, CRISPIN.

LISIMON à Julie.

**J**E viens vous apprendre une nouvelle qui vous surprendra.

JULIE.

Quoi donc, monsieur?

LISIMON.

Votre oncle vient d'arriver, il a profité de l'occasion d'un

vaisseau qui l'a fait partir plus tôt qu'il ne pensoit.

J U L I E.

Mon oncle est ici ? ah ciel !

L I S I M O N.

Il vous attend dans mon appartement, je viens de l'y recevoir.

J U L I E.

Voilà un jour bienheureux pour moi !

L I S I M O N.

Oui, si vous vous faites un plaisir d'épouser mon fils ; car il le souhaite passionnément , & c'est la première chose qu'il m'a dite.

J U L I E.

Je vais me jeter à ses pieds.

L E' A N D R E.

Voilà un obstacle que je n'attendois pas : que je suis malheureux !

L I S I M O N à *Nérine*.

Qui est ce jeune homme-là !

N E' R I N E.

Le dirai-je , mademoiselle ?

J U L I E.

Je ne fais , je crains ... Ah ! cruelle extrémité !

L I S I M O N.

Qui êtes-vous , monsieur ! que cherchez-vous dans ma maison ?

L E' A N D R E.

Monsieur , j'y viens ...

L I S I M O N *apercevant Crispin qui lui fait des révérences.*

Oh , oh , qui est encore ce visage-là ?

C R I S P I N.

Monsieur, ce visage-là est votre serviteur.

L I S I M O N.

Mon serviteur a l'air d'un grand fripon.

L E A N D R E.

Je réponds de lui.

L I S I M O N.

Et qui êtes-vous pour en répondre ?

L E A N D R E.

Je suis un homme qui viens voir céans si monsieur votre fils sera assez hardi pour épouser Julie malgré moi.

L I S I M O N.

Malgré vous ? & qui vous autorise à parler de la sorte ?

L E A N D R E.

Tout ; mon amour pour Julie, la tendresse qu'elle a pour moi, la foi que nous nous sommes donnée, & par dessus tout cela, monsieur, la résolution où je suis de mourir plutôt que de la céder à qui que ce soit.

L I S I M O N *à Julie.*

Mais, de la manière dont il parle, il faut que ce soit ce Léandre dont vous m'avez parlé.

L E A N D R E.

Oui, monsieur, c'est moi-même.

L I S I M O N.

Parbleu, je suis charmé de votre retour : je crains autant que vous, que mon fils n'épouse mademoiselle ; j'aime mieux que vous l'ayez que lui. Venez, je vais vous présenter à Licandre : je joindrai mes instances pour vous à celles de Julie.

JULIE.

Ah ! monsieur, que je vous suis redevable ! Léandre ;  
donnez-moi la main.

LÉANDRE à *Lisimon*.

Soyez sûr, monsieur, que je ne mourrai point ingrat d'un  
bienfait si précieux.

LISIMON.

Entrons, sans complimens.

## SCENE IX.

CRISPIN, NÉRINE.

CRISPIN *retenant Nérine*.

**D**OUCEMENT, ma belle, expliquons-nous présentement.

NÉRINE.

Une autre fois ; je vais rendre mes devoirs à l'oncle de ma  
maîtresse.

CRISPIN.

Ton premier devoir est de me parler. C'est donc ainsi, ma  
princesse, que tu me reçois après trois ans d'absence ! est-ce  
que tu ne me reconnois pas ! je n'ai pourtant point changé,  
si ce n'est que je me trouve embelli depuis notre départ.

NÉRINE *pleurant*.

Adieu, Crispin, tu me fends le cœur.

CRISPIN.

Tu ne t'en iras point. Il faut que cette friponne-là m'ait  
joué quelque mauvais tour.

N E R I N E.

Séparons-nous, mon enfant, je crains qu'on ne nous surprenne ensemble.

C R I S P I N.

Ah! je vois ce que c'est, le patron du logis t'a lorgnée, & il te donne des gages apparemment.

N E R I N E.

Non, ce n'est point cela, mais c'est pis mille fois.

C R I S P I N.

Comment diable, as-tu fait quelque folie pendant mon absence?

N E R I N E.

Hélas! oui, j'ai fait la plus grande folie du monde: dans le fond, je n'ai rien à me reprocher, mais cela n'empêche pas que je ne sois fort coupable. Crois-moi, mon cœur, laisse-moi-là, & ne me revois plus.

C R I S P I N.

Que je ne te voie plus! il faut donc que je m'aie pendre?

N E R I N E.

Ah! mon enfant, il vaudroit autant que tu fusses pendu, que d'apprendre ce que tu veux savoir.

C R I S P I N.

Eh, je suis votre valet. Allons, sans façon, m'as-tu fait quelque infidélité?

N E R I N E.

Oui.

C R I S P I N.

Oui?

N E R I N E.

J'étois fille, cela me sert d'excuse.

C R I S P I N.

Quoi ! après m'avoir aimé , quelqu'un a pû te paroître aimable !

N E R I N E.

Pas tout-à-fait , mais je n'ai pas laissé de me rendre.

C R I S P I N.

C'est-à-dire qu'en m'attendant ...

N E R I N E.

Tu ne devines pas , je suis .. Je n'ai pas la force d'achever.

C R I S P I N.

Dis donc ce que tu es.

N E R I N E.

Je suis ...

C R I S P I N.

Quoi ?

N E R I N E.

Mariée.

C R I S P I N.

Mariée ! tout de bon !

N E R I N E.

Tout de bon.

C R I S P I N *s'appuyant sur elle.*

*Soutiens-moi : ce coup de foudre est grand ;*

*Il frappe d'autant plus , que plus il me surprend.*

N E R I N E.

Oste-toi de là , je crains que mon mari ne vienne.

C R I S P I N.

Ton mari ! tu as un mari ! Et qui est ce sot-là qui a pris ma place ?

N E R I N E.

C'est un nommé Pasquin , le valet du fils de la maison.

C R I S P I N.



C R I S P I N.

Fût-il le valet de Belzébut, je lui couperai les oreilles.  
Est-il jaloux ?

N E R I N E.

Comme un tigre.

C R I S P I N.

Tant mieux, je veux le brûler à petit feu jusqu'à ce que  
je l'affomme.

N E R I N E.

Tu me fais trembler.

C R I S P I N.

Mais dis-moi, mon adorable, avois-tu le diable au corps  
pour te presser si fort ?

N E R I N E.

Tu ne me donnois point de tes nouvelles, c'est ta faute.

C R I S P I N.

Mon maître me l'avoit défendu; il craignoit qu'on ne  
découvrît son mariage, si on pouvoit savoir où nous étions.

N E R I N E.

Que veux-tu! la faute en est faite: ton absence me desef-  
péroit, je séchois sur pied, je te croyois perdu, & il ne  
me falloit pas moins qu'un mari pour me consoler de ta  
perte.

C R I S P I N.

Le bon cœur de fille! tu me perces l'ame. O fort cruel!

N E R I N E.

O fortune traîtresse!

C R I S P I N.

Falloit-il crever deux chevaux en chemin, pour la trouver  
entre les bras d'un maroufle!

NÉRINE.

Falloit-il céder à la rage d'être mariée, pour m'en mordre les doigts de si bon cœur ! Va-t-en, je ne puis plus soutenir tes plaintes ni tes reproches.

CRISPIN.

*Adieu, je vais traîner une mourante vie . . . jusqu'à ce que je puisse t'épouser en secondes nôtces.*

NÉRINE.

Va, je te donne ma foi que ce sera le plus tôt que je pourrai. Touche-là

CRISPIN.

De tout mon cœur.

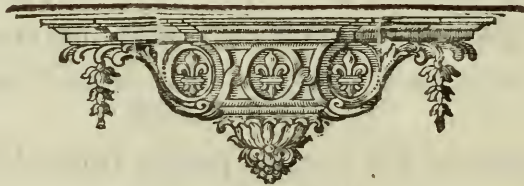
NÉRINE.

Adieu, trop aimable & trop malheureux Crispin.

CRISPIN.

Adieu, trop impatiente & trop friande Nérine,

*Fin du troisième Acte.*



---



---

 A C T E I V.
 

---



---

## S C E N E P R E M I E R E.

N E R I N E.

**Q**UE je suis malheureuse ! mon traître de mari m'écou-  
 toit lorsque je parlois à Crispin , il a entendu le marché  
 que nous avons fait en nous séparant , je ne puis plus sou-  
 tenir sa vûe ; il me cherche de chambre en chambre ,  
 d'étage en étage : où pourrai-je me cacher ! Mais je suis  
 bien sotte de craindre tant ses reproches : que ne se fait-il  
 aimer ce butord -là ! allons , allons , je veux lui montrer  
 les dents , & lui faire voir que je suis femme.

---

## S C E N E I I.

N E R I N E , P A S Q U I N.

P A S Q U I N.

**A**H ! vous voilà donc , madame la coquine ; êtes-vous  
 bien lasse de me fuir !

N E R I N E.

Es-tu bien las de me chercher , toi !

P A S Q U I N.

As-tu la hardiesse de me regarder en face , après m'avoir

T t t i j

fait une offense qui détruit les liens de l'union conjugale !

N E R I N E.

Les beaux liens ! le grand malheur quand ils seroient détruits !

P A S Q U I N.

Sais-tu bien que je suis ton mari !

N E R I N E.

Oui vraiment je le fais, c'est ce qui me desole.

P A S Q U I N.

Mais fais-tu ce que c'est qu'un mari !

N E R I N E.

Oh qu'oui. Un mari, quand il te ressemble, est un personnage jaloux & bourru, c'est un espion perpétuel, c'est l'ennemi de la paix & de la tranquillité, c'est le centre de la bizarrerie, c'est un tyran qui se fait craindre & qui ne se fait point aimer, c'est un esprit de travers qui donne un mauvais tour aux actions les plus innocentes, c'est une taupe pour ses défauts & un Argus pour ceux de sa femme ; c'est un homme qui renonce à la complaisance & aux petits soins, qui ne cherche que soi dans ses plaisirs, qui veut être libre, & qui veut rendre esclave ; c'est un animal qui caresse par caprice, & qui mord par habitude ; & pour achever ton portrait en deux mots, un mari de ta trempe est justement ce qu'on appelle le chien du jardinier.

P A S Q U I N.

Quel flux de langue ! j'aurai beau voir, beau toucher au doigt, je n'aurai jamais raison avec cette coquine-là. Je n'ai qu'un mot à vous dire pour vous confondre, madame la friponne : quand j'aurois tous les torts du monde à votre

égard, n'avez-vous pas fait pis que moi cent fois, en vous promettant à un autre de mon vivant ?

N E R I N E.

Voyez le grand crime ! ce n'est qu'une petite précaution que j'ai prise, & qui ne te fait point de tort.

P A S Q U I N.

Point de tort ! n'est-ce pas m'enterrer tout vif ?

N E R I N E.

L'imbécille ! quand je me promettrai cent fois, en mourras-tu plus tôt ? tu n'as pas tant de complaisance.

P A S Q U I N.

Non, morbleu, & je vivrai pour te faire enrager.

N E R I N E.

Et moi pour te desespérer : nous verrons qui l'emportera des deux.

P A S Q U I N.

Tu enrageras.

N E R I N E.

Tu te desespéreras.

P A S Q U I N.

Je serai veuf.

N E R I N E.

Je serai veuve : ne suis-je pas plus jeune que toi, & ne dois-je pas durer plus long-temps ?

P A S Q U I N.

J'y donnerai bon ordre, j'ai des bras qui hâteront ton départ.

N E R I N E.

Tu crois cela ?

P A S Q U I N.

J'y compte si bien, que je vais retenir ma seconde femme.

N E R I N E.

Ah! si l'on pouvoit se démarier, que j'aurois de plaisir! tiens, je voudrois être la première qui en amenât la mode.

P A S Q U I N.

Ah! si l'on étoit veuf du moment qu'on le desire, je l'aurois été dès le lendemain de notre mariage.

N E R I N E.

Laisse-moi en repos, ivrogne, & va chercher ta seconde femme.

P A S Q U I N.

Ote-toi de mes yeux, scélérate, & cours à ton second mari.

N E R I N E.

Que ne l'est-il déjà!

P A S Q U I N.

Que n'en fais-je à mes fixièmes noces! Tu cherche des yeux ton prétendu, mais voilà une épée qui m'en délivrera.

### *S C E N E I I I.*

V A L E R E , N E R I N E , P A S Q U I N.

V A L E R E.

E H bien, Pasquin, j'ai réussi; je vais épouser Julie, & mon père est au désespoir.

P A S Q U I N.

Ah vraiment, monsieur, nous sommes bien chanceux vous & moi: j'ai de belles nouvelles à vous apprendre!

V A L E R E.

Quelles nouvelles?

P A S Q U I N.

Apparemment que vous venez de dehors.

V A L E R E.

Oui : depuis que je suis sûr d'épouser Julie, comme je te l'ai dit, je me prépare à ce plaisir-là par tous ceux dont je puis m'aviser : je viens de faire la plus jolie partie du monde ; nous avons bû d'un vin rouge de Sillery qui m'a bien donné de l'amour.

P A S Q U I N.

Vous avez fait sagement de vous fortifier le cœur pour soutenir l'affaut que vous allez effuyer. Pendant votre absence, il s'est passé bien des choses : ma femme s'est assurée d'un second mari, & Julie a retrouvé son premier amant.

V A L E R E.

Son premier amant ?

P A S Q U I N.

Lui-même ; il est de retour depuis deux ou trois heures, & c'est monsieur son valet qui est l'Adonis de ma femme. Allez, ce sont des drôles qui font bien de la besogne en peu de temps.

V A L E R E.

Parbleu, nous allons voir beau jeu ! voilà une occasion digne de moi ; je prétends triompher de mon père, de mon rival, & du cœur de Julie. Oh, paffangbleu, monsieur le soupirant, je vous enverrai faire vos doléances aux échos & aux rochers d'alentour. Où est-il, ce petit Médor ? je vais le faire chanter sur le bon ton.

N E R I N E.

Prenez garde qu'il ne vous fasse chanter vous-même ; il

entend la tablature , je vous en avertis : songez plutôt à gagner l'oncle de ma maîtresse ; il vient d'arriver presque en même temps que votre rival , & j'ai fû qu'il vous destinoit sa nièce.

V A L E R E.

Tout de bon ?

N E R I N E.

Rien n'est plus sûr. Voici l'amant de Julie.

P A S Q U I N.

Et mon substitut avec lui.

N E R I N E.

Je me retire.

P A S Q U I N.

M'en irai-je aussi ?

V A L E R E.

Non, non, demeure.

### S C E N E I V.

LEANDRE, VALERE, CRISPIN;  
PASQUIN.

CRISPIN à Léandre.

Q U O I, monsieur, ce bourreau d'oncle n'est arrivé que pour vous faire faire naufrage au port ?

LEANDRE.

Il n'a pas voulu m'écouter ; il a défendu à sa nièce de lui parler de moi ; il croit que la reconnoissance l'oblige à donner Julie au fils de Lisimon.

CRISPIN.

Le maudit vieillard !

VALERE



V A L E R E à *Pasquin*.

Sa vûe pique mon amour propre , & j'ai peine à me retenir.

P A S Q U I N.

Et la vûe de son valet me met en fureur.

L E A N D R E.

Qu'est ce jeune homme-là , Crispin ?

C R I S P I N.

Il m'a tout l'air d'être votre rival.

L E A N D R E.

Je le reconnois à l'émotion qu'il m'inspire.

C R I S P I N.

Vous voyez avec lui le mari de ma maîtresse. Aidez-moi à l'étrangler , je vous prie.

V A L E R E à *Léandre*.

Peut-on savoir , monsieur , ce qui vous amène ici ?

L E A N D R E.

D'où vous vient cette curiosité ?

V A L E R E.

Vous ne me connoissez pas , apparemment ?

L E A N D R E.

Non ; mais je soupçonne que vous êtes le fils de Lifimon.

V A L E R E.

Vous l'avez dit ; vous êtes dans la maison de mon père. Apparemment que vous ignorez mes desseins ?

L E A N D R E.

Pourquoi ?

V A L E R E.

C'est que je m'imagine que si vous les saviez , vous ne compteriez pas d'y demeurer long-temps , ni de nous honorer souvent de vos visites.

L E A N D R E.

J'ai déjà ouï dire depuis que je suis de retour, que vous aviez des engagemens avec une fort aimable personne, fille de mérite, & de condition; que cette fille se nomme Angélique; & que, selon toutes les règles des procédés, vous ne pouvez vous dispenser de l'épouser.

V A L E R E.

Que je m'en dispense ou non, vous n'y devez pas trouver à redire.

L E A N D R E.

Il est vrai que je prends peu d'intérêt à ce qui vous regarde. Épousez Angélique, manquez-lui de parole, cela me fera fort indifférent; mais, si vous ne rompiez vos engagemens que par de certains motifs que je soupçonne, je ne me contenterois pas de plaindre Angélique, & je m'intéresserois vivement à vos actions.

V A L E R E.

Vous ?

L E A N D R E.

Moi-même.

V A L E R E.

Et de quel droit, je vous prie ?

L E A N D R E.

Le voici. Je m'appelle Léandre, j'adore Julie, je me flatte d'en être aimé, je reviens pour l'épouser. S'il n'y a rien dans tout ceci qui vous blesse, il ne tiendra qu'à vous d'avoir place au rang de mes amis; sinon, je fais les moyens dont je dois me servir pour délivrer Julie de vos poursuites.

V A L E R E.

Voici ma réponse en deux mots. Mon père vouloit me

donner Angélique, Julie me paroît plus aimable, il consent que je l'épouse, je l'épouserai; & je m'embarrasse si peu de vos menaces, que je vais trouver l'oncle de Julie pour lui demander sa parole.

L E A N D R E.

Et moi je vous suis pour l'empêcher de vous la donner. Si vous l'emportez sur moi, vous ne jouirez pas long-temps de votre bonheur.

S C E N E V.

C R I S P I N , P A S Q U I N.

C R I S P I N à part.

C'EST à moi présentement à bourrer mon homme.

P A S Q U I N à part.

Voici l'occasion de venger mon honneur.

*Ils enfoncent tous deux leur chapeau, se regardant fièrement. Crispin met des gants de buffle, & Pasquin en fait de même, & dit ensuite:*

Voilà un drôle qui me paroît vigoureux.

C R I S P I N:

Voilà un pandard qui fait bonne contenance.

P A S Q U I N.

Courage. N'est-ce pas là cet homme qui est amoureux de ma femme?

C R I S P I N.

Allons, mon enfant, de la vigueur. N'est-ce pas là ce maroufle qui m'a soufflé Nérine?

P A S Q U I N.

C'est lui-même, & je ne l'ai pas assommé?

Vuuu ij

C R I S P I N.

C'est son mari, &amp; je le laisse vivre!

P A S Q U I N.

Allons, je vais l'expédier.

C R I S P I N.

Je veux vaincre ou mourir.

P A S Q U I N.

Commençons par l'insulter, il faut que tout se fasse dans les formes. Voilà un visage que je suis bien las de voir.

C R I S P I N.

Voilà un faquin qui me fatigue bien la vûe.

P A S Q U I N *à part.*

Cet homme-là n'entend point raillerie.

C R I S P I N.

J'ai bien peur qu'il ne me prête le collet.

P A S Q U I N *mettant la main sur la  
garde de son épée.*

Voyons s'il a du courage.

C R I S P I N *en faisant de même.*

Tâtons un peu sa vigueur.

P A S Q U I N.

Avance.

C R I S P I N.

Avance toi-même.

P A S Q U I N.

Je t'attends.

C R I S P I N.

Et moi aussi.

P A S Q U I N.

C'est à toi à m'attaquer.

C R I S P I N.

Non, c'est à toi.

P A S Q U I N.

N'ai-je pas épousé ta maîtresse ?

C R I S P I N.

Ne suis-je pas aimé de ta femme ?

P A S Q U I N.

'Aimé de ma femme ! oh ! pour le coup , je suis en fureur.

C R I S P I N.

Il a épousé ma maîtresse ! voilà ma colère au point où je la voulois.

*( Ils font mine de tirer l'épée , & ils s'écartent pour dire ce qui suit. )*

P A S Q U I N.

Crois-moi , mon enfant , retire-toi.

C R I S P I N.

Retire-toi toi-même.

P A S Q U I N.

Je ne te ferai point de quartier.

C R I S P I N.

Je vais te mettre sur le carreau.

P A S Q U I N.

Toi , tu n'es qu'un bêtête.

C R I S P I N.

Tu n'es qu'un misérable.

P A S Q U I N.

Un lâche.

C R I S P I N.

Un poltron.

P A S Q U I N *lui donnant un soufflet.*

Moi , poltron ?

C R I S P I N *le lui rendant.*

Moi , lâche ?

*( Ils mettent l'épée à la main , & se pouffent en reculant. )*

P A S Q U I N.

Vous reculez.

C R I S P I N.

Et vous aussi.

P A S Q U I N.

C'est pour gagner du terrain.

C R I S P I N.

Et moi pour mieux sauter.

*( Ils s'avancent , et se regardent tous deux en tremblant. )*

P A S Q U I N.

Je tremble pour ta vie.

C R I S P I N.

Et moi pour la tienne.

P A S Q U I N *à part.*

S'il pouvoit s'enfuir !

C R I S P I N *à part.*

Si la peur le pouvoit prendre !

P A S Q U I N *à part.*

Ma valeur commence à me quitter.

C R I S P I N *regardant de tous côtés.*

Ne viendra-t-il personne pour nous séparer ?

P A S Q U I N.

Il faut faire du bruit.

C R I S P I N.

Je vais crier comme un diable.

*( Ensemble se poussant des bottes de loin. )*

Point de quartier ; tue , tue , morbleu , tue.

P A S Q U I N *à part.*

Il ne vient pas une ame.

C R I S P I N.

Ils nous laisseront égorger. Ma foi , puisqu'on ne vient pas nous séparer , je suis d'avis que nous finissons le combat.

P A S Q U I N.

Vous avez raison ; nous avons fait notre devoir.

C R I S P I N.

Je vous en réponds.

P A S Q U I N.

Vous m'avez donné un soufflet , je vous l'ai rendu chaudement.

C R I S P I N.

Nous avons mis l'épée à la main en braves gens.

P A S Q U I N.

Nous nous sommes battus comme des enragés.

C R I S P I N.

La valeur ne peut pas aller plus loin.

P A S Q U I N.

Voilà tout ce qui s'y peut faire : si vous voulez pourtant ; nous recommencerons.

C R I S P I N.

Non, nous sommes d'égale force ; nous nous battons deux heures que nous ne nous tuerions pas. Voilà assez de sang répandu.

P A S Q U I N.

Allons nous faire panser.

C R I S P I N.

Allons plutôt boire , nous en avons besoin ; la valeur altère furieusement : c'est la coutume des braves gens de boire ensemble après qu'ils se sont mesurés.

P A S Q U I N.

Vous avez raison ; mais auparavant, il faut voir ce qui se passe entre nos maîtres.

*SCÈNE VI.*

LICANDRE, LISIMON, LEANDRE;  
VALERE, PASQUIN, CRISPIN.

L I C A N D R E à *Lisimon.*

**R**IEN n'est plus étonnant que l'histoire que vous venez de me raconter; & le troisième mariage de ma belle-sœur est un chef-d'œuvre d'extravagance.

L I S I M O N.

Vous voyez qu'elle a vécu folle, & qu'elle est morte de même. Ce qui m'étonne, c'est que Julie qui est fort sage, soit sortie d'une mère qui l'étoit si peu.

L I C A N D R E.

Il y auroit bien des choses à dire sur ce sujet; & quand nous serons en particulier, vous & moi, je vous révélerai certaines aventures secrètes, par lesquelles vous vous convaincrez qu'il n'est pas étonnant que Julie tienne si peu de ma belle-sœur.

L I S I M O N.

Je meurs d'envie de les apprendre, contentez ma curiosité.

L I C A N D R E.

Voilà trop de personnes qui nous écoutent: l'histoire est longue, singulière, & demande encore du secret.

L I S I M O N.

( à son Fils. ) ( à Léandre. )

Décampez. Monsieur, vous savez vivre, & ce que vous venez d'entendre exige que vous nous laissiez.

LEANDRE,



L E A N D R E.

Cela suffit.

L I C A N D R E à *Lisimon*.

Quand nous serions seuls , je n'ai pas le temps de vous faire un si long récit : des raisons très-pressantes m'obligent à sortir dans le moment ; ainsi , Messieurs , vous pouvez rester. Mais dites-moi , je vous prie , Lisimon , avez-vous connu le duc de Sorriento ?

L I S I M O N.

Ce grand seigneur Sicilien dont vous étiez l'écuyer lorsque vous nous quittates pour aller aux Indes ?

L I C A N D R E.

Lui-même.

L I S I M O N.

Je me souviens de l'avoir vû plusieurs fois.

L I C A N D R E.

Savez-vous si ce seigneur est encore vivant ?

L I S I M O N.

Il est mort depuis quelques années.

L I C A N D R E.

Et son fils ?

L I S I M O N.

Il fut tué à la dernière campagne de Flandre.

L I C A N D R E.

Il faut que je vous embrasse pour ces bonnes nouvelles. La mort m'a défait de deux hommes qui m'étoient bien redoutables.

L I S I M O N.

Pourquoi donc cela ?

L I C A N D R E.

Vous le saurez quand je vous aurai conté mon histoire.

L I S I M O N.

Enfin, de toute-cette famille il ne reste qu'une fille du Duc, qui est veuve, & qui n'a point d'enfans.

L I C A N D R E.

Surcroît de bonheur pour moi ! il faut que j'aïlle trouver cette dame, sans perdre un moment.

V A L È R E.

Avant que de fortir, monsieur, il faut décider au sujet de Julie.

L E A N D R E.

Oui, monsieur, réglez notre sort, je vous en conjure.

L I C A N D R E.

Cela fera bien-tôt fait ; vous ne l'aurez ni l'un ni l'autre.

V A L È R E.

Ah, monsieur, que dites-vous ?

L E A N D R E.

Il n'est pas possible que vous me refusiez ...

L I C A N D R E.

Tous vos discours ne serviront de rien. Vous ne me convenez plus, Valère, & je n'ai garde de donner ma nièce à un homme qui a d'autres engagemens : pour vous, monsieur, je ne fais qui vous êtes, & on ne donne point à un inconnu une fille comme Julie. Je viens de me souvenir qu'Oronte dont nous avons parlé, Lisimon & moi, avoit un fils fort jeune lorsque je partis pour les Indes : comme cet Oronte est le plus ancien de mes amis, & l'homme du monde à qui j'ai le plus d'obligation, je veux relever sa maison qui est fort en desordre, en donnant Julie à son fils, s'il est honnête-homme.

L E A N D R E.

Souffrez que j'embrasse vos genoux, & que je vous rende  
graces pour mon père & pour moi.

L I C A N D R E.

Comment donc ?

L I S I M O N.

Que veut dire ceci ?

V A L E R E.

Je tremble.

L E A N D R E.

Vous voyez en moi le fils d'Oronte pour qui vous avez  
de si bonnes intentions.

L I C A N D R E.

Vous êtes fils d'Oronte !

L E A N D R E.

C'est ce qu'il me sera facile de prouver ; mon père est  
ici, je vais l'avertir de votre retour, & le prier de venir  
me présenter à vous.

V A L E R E.

Le maudit incident !

L I C A N D R E.

Certes, vous ne pouviez me surprendre plus agréable-  
ment. Julie a de l'inclination pour vous ; vous êtes fils  
d'un homme que j'aime tendrement ; dès aujourd'hui nous  
concluons le mariage.

L I S I M O N.

Vous voyez présentement, monsieur mon fils, que vous  
n'avez plus qu'à plier bagage. Croyez-moi, prenez le parti  
de vous raccommoder avec Angélique.

V A L E R E.

J'enrage.

L I C A N D R E.

Adieu. Je vais trouver la veuve dont nous venons de parler ; il faut que j'aie une explication avec elle , avant que de marier Julie : vous viendrez me trouver chez votre notaire , je vous y attendrai ; en sortant je vais annoncer à Julie , que je consens qu'elle épouse monsieur.

L I S I M O N.

Je vous suis pour vous demander quelques éclaircissements sur ce que vous m'avez dit.

*S C E N E V I I.*

L E A N D R E , V A L È R E , C R I S P I N , P A S Q U I N.

L E A N D R E à Valère.

J E ne reste ici que parce que vous y restez. On m'accorde Julie ; vous sentez-vous d'humeur à me la disputer ?

V A L È R E.

Je vous la disputerois si elle étoit digne de moi ; mais puisqu'elle s'obstine à se déclarer pour vous , elle ne mérite plus ma tendresse. (*Il sort.*)

*S C E N E V I I I.*

L E A N D R E , C R I S P I N.

C R I S P I N.

Q U A N D il seroit Gascon , il ne se tireroit pas mieux d'affaire.

L E A N D R E.

Je suis charmé que cela se passe de la sorte, j'aurois été au desespoir d'en venir aux extrémités; son père est galant homme, & je lui suis redevable de la protection qu'il m'a si généreusement accordée.

C R I S P I N.

Je n'ai pas été si prudent que cela, moi.

L E A N D R E.

Comment donc?

C R I S P I N.

Je me suis battu contre mon homme.

L E A N D R E.

Contre qui?

C R I S P I N.

Contre celui qui a épousé Nérine. Je vous l'ai bourré.

*S C E N E I X.*

JULIE, LE'ANDRE, NE'RINE, CRISPIN.

J U L I E.

**J**E viens vous faire compliment, & recevoir le vôtre: mon oncle consent à notre mariage.

L E A N D R E.

Je le fais, belle Julie, & je viens de l'y déterminer.

J U L I E.

Que vous me rendez heureuse!

L E A N D R E.

C'est moi qui suis le plus fortuné de tous les hommes.

N E R I N E.

Pour le coup , voilà vos affaires en bon train : vous n'avez plus d'obstacle à craindre.

C R I S P I N.

Non , à moins que le diable ne s'en mêle.

L E A N D R E.

Et qui pourroit s'opposer à notre félicité ! vous ne dépendez que de votre oncle , j'ai sa parole qu'il m'a donnée par les motifs les plus pressans : votre mère est morte.

J U L I E.

Ah ! si elle vivoit , qu'elle seroit fâchée de me voir heureuse !

N E R I N E.

Je voudrois qu'elle pût revenir au monde , afin que le dépit la fit crever une seconde fois.

L E A N D R E.

Elle vous haïssoit donc furieusement !

J U L I E.

Il y a paru , puisqu'après m'avoir abandonnée , elle m'a caché son séjour pendant plus de douze ans , & qu'elle s'est remariée deux fois sans m'avertir.

N E R I N E.

La vicille dénaturée !

L E A N D R E.

Voilà un indigne caractère ! je suis ravi de n'avoir jamais connu cette femme-là.

J U L I E.

Peu de temps après votre départ , j'appris où elle étoit , & je sùs qu'elle n'avoit point de plus grande attention que de cacher son premier mariage , afin qu'on ignorât

qu'elle eût une fille: comme on ne la connoissoit point particulièrement à Lyon, il ne lui étoit pas difficile de se faire croire.

L E A N D R É.

A Lyon? c'est à Lyon qu'elle demeuroit?

J U L I E.

Sans doute; c'est dans cette ville qu'elle a perdu son second mari.

C R I S P I N.

Parbleu nous devrions l'avoir connue: apparemment qu'elle ne demeuroit pas dans le voisinage de Madame la baronne de Saint-Aubin?

J U L I E.

Comment! de la baronne de Saint-Aubin?

C R I S P I N.

Oh diable! c'étoit une bonne femme celle-là: Dieu veuille avoir son ame! mais je lui ai bien escamoté des pistoles.

N E R I N E.

A la baronne de Saint-Aubin?

C R I S P I N.

A elle-même: demandez à monsieur, il étoit de moitié avec moi.

L E A N D R É.

Tais-toi, Crispin.

C R I S P I N.

Il falloit voir avec quelle ardeur nous plumions la vieille.

N E R I N E.

Entendons-nous donc. Est-ce que tu connoissois cette Baronne-là?

C R I S P I N.

La question est plaisante! oh vraiment oui, je la connois-

fois, & mon maître aussi; c'étoit sa femme.

J U L I E & N É R I N E *ensemble.*

Sa femme?

L E A N D R E.

Oui ma femme: d'où vous vient donc cette surprise?

J U L I E.

La baronne de Saint-Aubin?

C R I S P I N.

Oui, la comtesse de la Filandière, veuve d'un vieux Gentilhomme qui lui avoit laissé tout son bien en mourant, avoit épousé monsieur, qui se faisoit appeler le baron de Saint-Aubin; c'est d'elle que mon maître est veuf, & c'est elle qui a fait notre fortune.

J U L I E.

Soûtiens-moi, Nérine, je suis morte.

L E A N D R E.

Juste ciel!

J U L I E.

Ah! malheureux, qu'avez-vous fait?

L E A N D R E.

Comment?

J U L I E.

Vous avez épousé ma mère.

L E A N D R E.

Votre mère?

N É R I N E.

Oui, la comtesse de la Filandière, c'étoit elle-même.

C R I S P I N.

Ah! c'étoit le diable.

J U L I E.

Je savois depuis quelque temps que le jeune homme  
qu'elle



qu'elle avoit épousé à Lyon en troisièmes nôtces , s'appeloit le baron de Saint-Aubin ; mais , hélas ! je n'avois garde de m'imaginer que ce fût Léandre lui-même.

L E A N D R E.

Je ne fais où j'en suis : surpris , confus , desespéré . . . .  
Ciel ! puis-je découvrir cet incident sans mourir de douleur !

J U L I E.

Quelle infortune !

L E A N D R E.

Quel funeste revers !

J U L I E.

A-t-on jamais rien vû de pareil !

L E A N D R E.

Fut-il jamais un coup du sort plus bizarre & plus accablant !

N E R I N E.

Par ma foi , je tombe des nues. La maudite femme ! elle a juré de nous persécuter , même après sa mort.

L E A N D R E.

Ah ! c'est le nom de son second mari qui m'a trompé ;  
& elle m'avoit caché toutes ses aventures.

J U L I E.

Quoi ! me voilà séparée de vous , au moment où je ne pouvois plus douter d'être unie avec vous pour jamais ?

L E A N D R E.

Je ne saurois survivre à mon malheur ; il faut que je me punisse de la faute que j'ai faite.

J U L I E *le retenant.*

Ah ! Léandre , quel est votre dessein !

L E A N D R E.

D'expirer à vos yeux.

*L'Obstacle imprévu,*

C R I S P I N.

Quand vous vous tuerez, il n'en fera ni plus ni moins.

N E R I N E.

Voilà un obstacle que je n'aurois jamais prévu.

L E A N D R E.

Par quels détours la fortune m'a conduit dans le précipice !

C R I S P I N.

Oui, la fortune par sa malignité fait voir dans cette occasion . . . qu'elle est femme : un maudit caprice la gouverne, & la noirceur de son influence produit des évènements bizarres, qui joints aux aspects d'une étoile infernale, vous font épouser de vieilles femmes qui sont mères de vos maîtresses, & vous conduisent par-là dans un gouffre profond, qui . . . par ma foi, je m'y perds !

L E A N D R E *revenant de sa rêverie.*

Pour me venger de l'obstacle qu'une indigne mère fait naître à notre bonheur, je prétends faire pour vous ce qui la désespérerait si elle vivoit encore : je veux, en nous séparant pour jamais, vous donner tout le bien qu'elle m'a laissé.

J U L I E.

Je n'en veux point, puisque je ne puis être à vous. Quelles richesses me faut-il, Léandre, pour passer le reste de ma vie dans un couvent ?

L E A N D R E.

Adieu. Je m'en vais en des lieux où je trouverai tant de périls, que je ne regretterai pas long-temps la perte irréparable que je fais.

## S C E N E X.

LISIMON, JULIE, LÉANDRE,  
NÉRINE, CRISPIN.

LISIMON.

Eh bien, qu'est-ce! mes enfans, vous voilà au comble de votre joie, vous serez mariés sans obstacle & sans que personne s'en afflige, car je me rends à la raison; je consens volontiers au bonheur de Léandre, & je viens de raccommoder mon fils avec Angélique.

JULIE.

Ah! monsieur, si vous saviez...

LÉANDRE.

Non, je n'en puis revenir.

NÉRINE.

Ni moi non plus. Quelle aventure diabolique!

CRISPIN *frappant du pied.*

Quel maudit contre-temps!

LISIMON.

Que veut dire ceci! Julie pleure, Léandre se desespère, Nérine jure, & ce garçon-là ne se possède pas!

CRISPIN.

Le moyen de ne pas enrager! nous étions venus chez vous, mon maître & moi, pour y prendre une femme.

LISIMON.

Eh bien!

CRISPIN.

Eh bien, j'ai trouvé ma maîtresse mariée, & monsieur se trouve veuf de la mère de sa maîtresse.

L I S I M O N.

Il est veuf de la mère de Julie ! & comment cela se peut-il ?

C R I S P I N.

Cela se peut, parce qu'il l'a épousée, & qu'elle est morte.

L I S I M O N à *Léandre.*

Parbleu, si cela est, vous êtes un grand étourdi. Comment diable avez-vous pû faire un coup comme celui-là ?

L E A N D R E.

C'est une suite d'aventures qu'il faudra vous conter ; mais foyez sûr que tout autre que moi seroit tombé dans le même inconvénient.

L I S I M O N.

Entrons là-dedans pour éclaircir les circonstances de cet évènement, il me paroît incroyable.

## S C E N E X I.

C R I S P I N, N E R I N E.

N E R I N E.

QUE je les plains ! ils me font pitié, les pauvres enfans.

C R I S P I N.

Et à moi aussi. Il y a pourtant quelque chose d'agréable pour moi dans cette aventure. Léandre est aussi malheureux que je le suis ; nous nous desespérerons de compagnie, & nous pleurerons tant ensemble, qu'à la fin nous n'aurons plus la force de nous affliger.

N E R I N E.

Comment, vous mourrez ?

C R I S P I N.

Non, nous nous consolerons.

N E R I N E.

Ah, traître ! tu m'oublieras donc !

C R I S P I N.

Ma foi, veux-tu que je te dise ? j'ai peur que ton mari ne vive trop long-temps, & il faut que je fasse une fin. Je suis déjà si faoul d'affliction ! vois-tu ? chacun a son tempérament ; les uns sont propres à s'abreuver de larmes, & à se nourrir de lamentations : pour moi, cela me fait maigrir, la joie est mon aliment. Depuis que je fais que tu es mariée, j'ai fait mon possible pour mourir de douleur. Tiens, mon enfant, je ne m'en porte que mieux ; j'en enrage, mais ce n'est pas ma faute si je suis fait pour vivre.

N E R I N E.

Oui ! tu le prends sur ce ton-là ! oh bien, puisque tu as si peu de délicatesse, je fais bien qui j'aimerai pour me venger de toi.

C R I S P I N.

Et qui aimeras-tu ?

N E R I N E.

J'aimerai mon mari.

C R I S P I N.

Je t'en défie ; mais laissons tout cela : nous allons nous quitter pour long-temps, car mon maître va partir tout-à-l'heure ; de quelle manière veux-tu que nous nous séparions ! Entre gens sensés qui s'aiment tendrement, il y a une certaine façon de prendre congé l'un de l'autre, qui ne laisse que d'agréables idées : ces adieux . . . tu m'entends bien, te vengeroient de la jalousie de Pasquin, &

moi du chagrin que j'ai de le voir ton mari : d'ailleurs, tu te souviens du marché que nous avons fait, ce feroient des arrhes que tu me donnerois ; & après le tour que tu m'as joué, ma chère, il est bon qu'en partant j'aie mes sûretés.

N E R I N E.

Merci de ma vie ! pour qui me prends-tu ?

C R I S P I N.

Et mais, je te prends . . . je te prends pour une femme.

N E R I N E.

Va, traître ; après une pareille proposition, je te verrai partir sans regret.

C R I S P I N.

Après un pareil refus, ton absence ne me tuera pas.

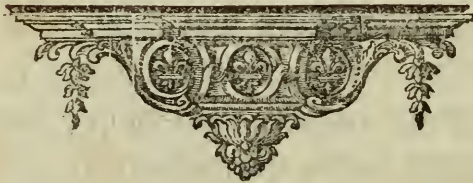
N E R I N E.

Je vais chercher mon mari, & me raccommo-der avec lui.

C R I S P I N.

Et moi je vais faire autant de maitresses que je trouverai de jolies foubrettes.

*Fin du quatrième Acte.*



---

---

**A C T E V.**

---

---

**SCENE PREMIERE.****LICANDRE, LISIMON.****LISIMON.**

**E**H bien, vous avez donc vû cette veuve, fille du feu duc de Sorriento ?

**LICANDRE.**

Je l'ai vûe; nous venons d'avoir une longue conversation, & j'en fors plein de douleur & de joie.

**LISIMON.**

Comment cela se peut-il? vous allez donc rire & pleurer?

**LICANDRE.**

Je suis pénétré de la triste situation de cette dame: la perte de son père, de son frère & de son époux, la détermine à renoncer au monde pour jamais, elle va se jeter dans un couvent; c'est une résolution si bien prise, que rien ne l'en peut détourner: voilà ce qui m'afflige, parce que j'ai pour elle une tendresse de frère; mais ce qui me comble de joie, c'est qu'elle donne tout son bien à Julie.

**LISIMON.**

A votre nièce ?

L I C A N D R E.

A ma nièce, si vous voulez.

L I S I M O N.

Comment donc, si je veux ! je ne vous entends point.

L I C A N D R E.

Dans un moment vous m'entendrez mieux. Enfin, voilà Julie une riche héritière, puisqu'elle aura non-seulement tout ce que je possède, mais encore toute la succession de la veuve.

L I S I M O N.

Il est naturel que Julie soit votre héritière, puisque vous n'avez point d'enfans ; mais qu'elle le devienne encore de la fille du duc de Sorriento, c'est ce qui me paroît fort extraordinaire.

L I C A N D R E.

Cependant, apprenez de moi que rien n'est plus juste ni plus raisonnable.

L I S I M O N.

Voilà ce que vous aurez peine à me prouver, puisque Julie n'est ni parente, ni alliée de cette veuve.

L I C A N D R E.

Et que diriez-vous, si je vous faisois voir que Julie est sa plus proche héritière !

L I S I M O N.

Parbleu, vous vous moquez de moi : sa plus proche héritière !

L I C A N D R E.

Oui, car elle est sa nièce.

L I S I M O N.

Sa nièce ! elle est petite-fille du duc de Sorriento !

L I C A N D R E.



L I C A N D R E.

Justement.

L I S I M O N.

Mais je crois que vous perdez l'esprit, soit dit sans vous offenser.

L I C A N D R E.

Croyez plutôt que je suis dans mon bon sens.

L I S I M O N.

Je n'y suis donc pas, moi! car comment me ferez-vous comprendre que la fille de votre frère...

L I C A N D R E.

Eh bien, tenez, voilà ce qui vous trompe encore, Julie n'est point ma nièce.

L I S I M O N.

Elle n'est point votre nièce! elle n'est pas fille de la comtesse de la Filandière, remariée en troisièmes nœces au prétendu baron de Saint-Aubin!

L I C A N D R E.

Non; & ce qui va mettre le comble à votre étonnement; c'est que Julie est ma fille à moi.

L I S I M O N.

Elle est votre fille! Eh vous n'avez jamais été marié.

L I C A N D R E.

Defabusez-vous; j'avois épousé secrètement la fille aînée du duc de Sorriento, quoique je ne fusse que l'écuyer de ce seigneur.

L I S I M O N.

Oh! pour le coup, je tombe des nues.

L I C A N D R E.

Une autre fois je vous conterai plus au long tous les

détails de cette aventure surprenante. Quoique je sois né gentilhomme, j'avois si peu droit de prétendre à la fille de ce seigneur, que nous n'osâmes lui faire part de notre mariage, & que nous résolûmes de le tenir secret le plus long-temps qu'il nous seroit possible; mais mon bonheur ne dura que jusqu'à la naissance de Julie: ma femme mourut peu de jours après l'avoir mise au monde. La douleur que me causa cette perte irréparable, la crainte que j'eus qu'on n'en découvrit la cause, & qu'une puissante famille ne me sacrifât à son ressentiment, l'humeur violente & vindicative du père & du frère de mon épouse, qui ne m'auroient jamais pardonné ce mariage, tout cela me fit prendre le parti d'aller aux Indes, après avoir confié mon mariage à mon frère & à sa femme, & les avoir priés de se charger de ma fille, & de l'élever en la faisant passer pour la leur; ce qui ne leur fut pas difficile, parce qu'ils vivoient à la campagne, & que ma belle-sœur étoit sur le point d'accoucher: voilà tout le mystère débrouillé.

## L I S I M O N.

Il a tout l'air d'un roman, ce mystère-là, & si je ne vous connoissois pas pour un homme sage & véridique, je m'imaginerois que vous me contez vos visions, ou que vous me régalez d'une fable de votre invention.

## L I C A N D R E.

Dans un moment vous verrez ici la veuve dont je vous parle: je lui ai donné des preuves si certaines de ce que je viens de vous dire, qu'elle veut embrasser ma fille avant que d'entrer au couvent. Cette dame va venir ici.

la reconnoître pour sa nièce, & lui remettre en même-temps son testament & ses pierreries.

L I S I M O N.

Il n'y a plus moyen de douter de vos discours, & je veux être présent à cette reconnoissance.

L I C A N D R E.

Il ne tiendra qu'à vous.

L I S I M O N.

Mais, tout ceci supposé, Julie peut donc épouser Léandre?

L I C A N D R E.

Elle le peut si bien, que l'affaire se conclura dès ce soir. Je viens d'envoyer chercher le père de ce jeune homme, & je l'attends à chaque instant pour convenir avec lui des articles du contrat. Je me fais un sensible plaisir, je l'avoue, de surprendre agréablement cet ancien ami, en faisant la fortune de son fils.

L I S I M O N.

L'action est très-louable. Il faut au plus tôt desabuser Léandre & Julie; car ils sont tous deux au desespoir, & sur le point de se séparer pour jamais.

L I C A N D R E.

Il nous fera facile de l'empêcher.

L I S I M O N.

Nous ferons deux nœces à la fois; celle de Léandre & de Julie, & celle d'Angélique & de mon fils.

L I C A N D R E.

Faisons avertir votre notaire.

*S C E N E I I .*

LISIMON, LICANDRE, un LAQUAIS.

L I S I M O N .

**Q**UE veux-tu ?

Le L A Q U A I S .

Je viens dire à Monsieur qu'un de ses anciens amis demande à lui parler.

L I C A N D R E .

C'est le père de Léandre , venez m'aider à le recevoir. Mon garçon, allez dire à Julie qu'elle vienne nous trouver, &amp; que nous avons de bonnes nouvelles à lui apprendre.

Le L A Q U A I S .

Il y a plus d'une heure qu'elle est sortie avec sa femme de chambre.

L I C A N D R E .

Eh bien, dès qu'elle rentrera, ne manquez pas de lui dire que je l'attends.

Le L A Q U A I S .

Cela suffit.

*S C E N E I I I .*LICANDRE, LISIMON, VALE'RE,  
PASQUIN.

L I S I M O N à Valère qui entre.

**A**H! vous voilà, monsieur, avez-vous fait ce que je vous avois ordonné?

V A L E R E.

Quoi, mon père?

L I S I M O N.

Vous êtes-vous reconcilié avec la Comtesse & avec sa fille? n'avez-vous rien oublié des démarches que je vous avois prescrites?

V A L E R E.

Madame la Comtesse n'est point ici, je n'ai vû qu'Angélique.

L I S I M O N.

Lui avez-vous fait bien des excuses de vos impertinences?

V A L E R E.

Oui, mon père.

L I S I M O N.

Les a-t-elle reçues?

V A L E R E.

En doutez-vous?

L I S I M O N.

Pourquoi n'en douterois-je pas?

V A L E R E.

On a versé quelques larmes, j'y ai paru sensible, j'ai fait quelques protestations, & l'on m'a cru sur ma parole.

L I S I M O N.

Cette fille est bien folle: si j'étois à sa place, je ne vous pardonnerois pas si facilement.

V A L E R E.

Je m'en consolerois.

L I S I M O N.

Avec quelle confiance il dit cela! ne diriez-vous pas que tout le mérite du monde est renfermé dans ce personnage-là? Songez à vous défaire de cet air de fatuité, pour prendre

celui d'un homme raisonnable : si vous ne l'êtes pas , du moins je veux que vous le paroissiez. Dès que la comtesse de la Pépinière sera rentrée , nous dresserons votre contrat de mariage avec Angélique.

V A L È R E.

Allons doucement , je vous prie , je n'ai pas encore bien pris mon parti.

L I S I M O N.

Tu ne l'as pas encore pris ! va , je fais le moyen de hâter ta résolution. Marié dès ce soir , ou deshérité demain matin ; point de milieu : délibère là-dessus , & dépêche-toi , car l'affaire est sérieuse , & le temps presse , je t'en avertis.

V A L È R E.

Mais , mon père , avec votre permission , il me vient une idée que vous approuverez peut-être. Vous savez que Julie . . .

L I S I M O N.

Encore ! Si jamais tu prononces son nom devant moi . . .

L I C A N D R E.

Ne vous emportez point.

L I S I M O N.

Vous avez raison , il vaut mieux que nous fortions.

( à Valère. )

Sans adieu , monsieur : ce qui est dit est dit , & j'attends de vos nouvelles.

## SCÈNE IV.

VALÈRE, PASQUIN.

VALÈRE.

FUT-il jamais un homme plus malheureux que moi !  
 parle-donc.

PASQUIN.

Mon malheur surpasse le vôtre. Ne suis-je pas le plus  
 infortuné de tous les maris !

VALÈRE.

Un obstacle imprévû rompt tous les engagements de Julie  
 avec mon rival : je l'ignore, & au lieu de profiter de cet  
 évènement, je me reconcilie avec Angélique. Cela n'est-il  
 pas cruel !

PASQUIN.

Oui, mais voici quelque chose de plus tragique : je veux  
 battre ma femme, c'étoit le droit du jeu ; je n'en fais  
 rien de peur de l'éclat : je veux tuer mon successeur pré-  
 maturé, je me trouve plus poltron que lui.

VALÈRE.

Que ferai-je ! Si je vais m'offrir à Julie, elle me préférera  
 fans doute au couvent ; mais mon père, Angélique, la  
 Comtesse, vont me tomber sur les bras.

PASQUIN *révant de son côté.*

Si je me sépare de ma femme, on va me rire au nez ; si je  
 la bats tout mon saoul, je la tuerai ; si je la tue, je serai pendu.

VALÈRE.

Que me conseilles-tu, Pasquin !

P A S Q U I N.

Que me conseillez-vous, monsieur!

V A L E R E.

Hem! ne m'entends-tu pas!

P A S Q U I N.

Non, monsieur. De quoi parlez-vous!

V A L E R E.

Je parle de Julie.

P A S Q U I N.

Et moi de ma femme.

V A L E R E.

Peste soit du faquin! je suis dans une étrange perplexité.

P A S Q U I N.

Mon front est bien endommagé.

V A L E R E.

Maraud, si tu t'avises jamais de me parler de ta femme, je t'affommerai sur la place.

P A S Q U I N.

Eh bien, soit, je ne parlerai plus d'elle; mais vous ne m'empêcherez pas d'y penser, j'ai l'honneur d'une délicateffe . . .

V A L E R E.

Encore! tu ne m'écouteras pas!

P A S Q U I N.

Eh! la, la, patience; vous aurez bien-tôt une femme aussi; &amp; vous saurez ce qu'en vaut l'aune.

V A L E R E *voulant le frapper.*

Oh parbleu, il n'y a plus moyen d'y tenir.

P A S Q U I N.

Je vous écoute.

VALERE.



V A L E R E.

J'ai pris mon parti, je n'épouserai point Angélique, & elle ne s'en plaindra point; ainsi mon père n'aura rien à dire.

P A S Q U I N.

Et comment ferez-vous ce miracle-là!

V A L E R E *se touchant le front.*

Cela part d'ici.

P A S Q U I N.

Ce sera donc quelque chose de merveilleux.

V A L E R E.

Tu vas voir. Je m'en vais déclarer à Angélique que l'on veut nous marier dès ce soir, & que je n'y résiste plus.

P A S Q U I N.

Fort bien.

V A L E R E.

Elle sera charmée de cette nouvelle.

P A S Q U I N.

Je le veux croire.

V A L E R E.

Mais plus elle témoignera de joie & de ravissement, plus je lui marquerai d'indifférence & de tristesse: elle est glorieuse & délicate, ma froideur la piquera sans doute, elle me dira quelques paroles desobligeantes, je ne lui répondrai pas un mot; elle sera desespérée de mon silence; & dans le premier mouvement de son dépit elle me déclarera qu'elle ne veut plus m'épouser; je ferai quelques foibles efforts pour calmer son esprit, ma froideur redoublera sa colère, & la scène finira par une rupture en forme; mon père s'en fâchera d'abord, je lui ferai connoître que ce n'est point ma faute, il n'osera me condamner; je

ferai délivré d'Angélique, & j'irai me jeter dans les bras de Julie.

P A S Q U I N.

Cela n'est pas mal imaginé.

V A L È R E.

Tout ce que j'apprends, c'est qu'Angélique ne se pique pas assez vivement de ma froideur, & que l'ascendant que j'ai sur elle ne triomphe de son dépit.

P A S Q U I N.

Je ne fais si je me trompe, mais il me paroît qu'elle est bien refroidie pour vous depuis votre dernière incartade.

V A L È R E.

Le fat! elle ne m'aime que trop, c'est ce qui me désespère. La voici : tu vas voir combien j'aurai de peine à me débarrasser de ses empressements, & à la réduire au parti de l'indifférence.

P A S Q U I N.

Oh, voyons donc, ceci réveille mon attention.

## S C E N E V.

ANGÉLIQUE, VALÈRE, PASQUIN.

A N G É L I Q U E.

J'E vous cherchois, Valère.

V A L È R E à *Pasquin*.

Eh bien, tu vois qu'elle me cherche. Belle disposition au refroidissement.

P A S Q U I N.

Patience, écoutez ce qu'elle veut dire.

A N G E L I Q U E.

J'ai fait quelques réflexions depuis notre raccommodement, & je crains de ne devoir qu'à votre obéissance la démarche que vous avez faite de revenir à moi : parlez-moi sincèrement ; me trompai-je ? m'avez-vous rendu tout votre cœur ? n'est-il point partagé entre Julie & moi ?

V A L E R E.

Et si par malheur vos soupçons étoient bien fondés, quel parti prendriez-vous, mademoiselle ?

A N G E L I Q U E.

J'exigerois premièrement que vous me l'avouassiez de bonne foi.

V A L E R E.

Et supposé que je le fisse ?

A N G E L I Q U E.

Je vous répondrois avec tout le mépris & toute l'indifférence que vous mériteriez.

V A L E R E.

Point du tout.

A N G E L I Q U E.

Point du tout ?

V A L E R E.

Non, vous m'accableriez d'injures & de reproches, vous iriez vous plaindre à mon père, & vous me feriez deshériter.

A N G E L I Q U E.

Détrompez-vous, monsieur, je vous ai trop aimé pour pouvoir vous nuire, & je me respecte trop pour faire un pareil éclat. Supposé même que nous rompissions, en conséquence de votre sincérité je me chargerois volontiers de votre faute, pour votre intérêt & pour mon honneur.

Aaaaa ij

*L'Obstacle imprévu,*

V A L E R E.

Vous voulez me faire parler , mais je ne donnerai point dans le piège , la conjoncture est trop délicate pour moi : mon père prétend que je vous épouse dès ce soir , & je vous épouserai , mademoiselle , puisqu'il le veut absolument.

A N G E L I Q U E.

Puisqu'il le veut absolument !

V A L E R E.

N'allez pas dire au moins , que je mette aucun obstacle à sa volonté. Après tout , c'est mon père , & je fais la déférence que je lui dois.

A N G E L I Q U E.

Je ne mettrai point votre obéissance à une si rude épreuve ; je vous entends mieux que vous ne pensez , & je suis ravie de vous entendre : cela suffit , monsieur , je m'en vais dire à votre père que vous m'avez déclaré sa volonté , que vous êtes prêt à vous y soumettre , mais que pour moi je n'y suis plus disposée.

P A S Q U I N.

Je vous le disois bien , moi , que vous n'auriez pas de peine à vous défaire de cette fille-là.

*S C E N E V I.*

La COMTESSE, ANGÉLIQUE, VALE'RE,  
PASQUIN.

La C O M T E S S E.

**R**ÉJOUIS-toi , ma fille , je t'apporte une grande nouvelle ; je viens de gagner mon procès : te voilà présentement

un des plus riches partis de notre province.

A N G E L I Q U E.

Je m'en réjouis plus par rapport à vous que par rapport à moi-même.

La C O M T E S S E.

On vient de me proposer un grand mariage pour vous, ma chère enfant, & si je n'avois pas pris des engagements avec Lisimon, je serois bien tentée de l'accepter : vous épouseriez un jeune homme aimable, presque aussi noble que vous, aussi riche que monsieur, &, sans lui faire tort, bien plus sage que lui ; mais, encore une fois, je ne veux point rompre vos engagements, ni forcer vos inclinations.

A N G E L I Q U E.

Nos engagements ne sont point si forts qu'on ne puisse les rompre facilement ; & pour ce qui est de mon inclination, madame, j'ai tant de raisons de croire qu'elle est mal placée ; que je n'aurai pas beaucoup de peine à la vaincre.

La C O M T E S S E.

Parlez-vous tout de bon, ma fille !

A N G E L I Q U E.

Oui, je vous le proteste.

La C O M T E S S E.

Adieu, mon petit mignon, je prends congé de vous. Faites-lui la révérence, ma fille, & donnez-lui très-humblement le bonsoir. Vous pouvez disposer de votre mérite ; comptez que nous n'y mettrons point l'enchère.

*SCÈNE VII.*

V A L E R E , P A S Q U I N .

P A S Q U I N .

Vous voilà défait d'Angélique, comme vous voyez ; ou plutôt Angélique s'est défaite de vous. Que dites-vous de votre ascendant ! il me paroît qu'il a bien baissé.

V A L E R E .

Je suis piqué vivement, je te l'avoue, & si je n'étois pas enchanté de Julie, je forcerois Angélique à me demander pardon ; mais je me console facilement de sa perte, & je suis si plein de ma nouvelle passion, que je n'ai pas le loisir de me fâcher de l'offense qu'on vient de me faire.

P A S Q U I N .

Mais si Julie vous traite aussi cavalièrement, quelle idée aurez-vous de votre mérite ! ne commencerez-vous pas à vous persuader qu'il n'est pas si parfait que vous vous l'imaginez ?

V A L E R E .

Quoi, faquin, vous avez l'audace de croire que je perdrai mes pas auprès de Julie, lorsqu'elle ne peut plus épouser Léandre ?

P A S Q U I N .

Mais oui-dà, cela peut arriver.

V A L E R E .

Cela peut arriver ! croyez-vous qu'elle soit aveugle !

P A S Q U I N .

Non vraiment, je crains qu'elle n'ait de trop bons yeux.

V A L E R E.

Ah ! vous faites des épigrammes , monsieur Pasquin ; je pourrois bien à la fin , monsieur l'impertinent , vous inspirer quelque élégie plaintive.

P A S Q U I N.

Ma foi , monsieur , si je fais des épigrammes , je vous jure que c'est sans le savoir , je vous dis ma pensée tout bonnement ; puisque cela vous met de mauvaise humeur , je vous abandonne très-volontiers à la haute opinion que vous avez de vous-même : cela vous réjouit , cela vous flatte ; je ne veux plus troubler votre plaisir , & vous pouvez vous encenser tant qu'il vous plaira.

V A L E R E.

Voici Julie qui vient fort à propos.

P A S Q U I N.

Je me retire donc.

V A L E R E.

Non , monsieur , vous demeurerez ; je veux que vous puissiez voir par vous-même avec quelle rapidité je fais conquérir un cœur , quand je fais tant que de l'assiéger en forme.

P A S Q U I N.

Commencez donc le siège ; j'y veux servir comme volontaire.

---

---

*S C E N E V I I I .*

JULIE, VALERE, NÉRINE, PASQUIN.

J U L I E.

NÉRINE, allez vous informer , je vous prie , si mon oncle est de retour.

NÉRINE.

Il est rentré, madame ; on vient de me le dire là-bas , & même qu'il étoit en conférence avec le père de Léandre.

JULIE.

Allons donc le trouver , je suis impatiente de lui faire part de ma résolution & d'obtenir son consentement.

VALÈRE.

De quelle résolution parlez-vous , mademoiselle ?

JULIE.

De celle que j'ai prise , monsieur , de retourner au couvent pour n'en plus sortir.

VALÈRE.

Au couvent ? vous n'y pensez pas.

NÉRINE.

En effet , vous allez faire une folie : dans la retraite que vous venez de choisir , vous porterez sûrement le cœur d'une fille ; dans ce cœur , il y aura toujours un levain d'inconstance & de légèreté ; ce levain corrompra bien-tôt vos résolutions , il y fera naître l'ennui de la solitude , le regret d'avoir quitté le monde , & le desir violent de le revoir : vous avez aimé Léandre de bonne foi , il devoit être votre mari , un obstacle imprévu s'y oppose ; & parce que votre amant a fait la folie d'épouser votre mère , il faudra que vous fassiez la folie de mourir fille ! mais , après tout , un homme est-il d'un si grand prix , qu'il faille renoncer à tout quand on le perd ! mort de ma vie , c'est tout ce que vous pourriez faire si toute l'espèce avoit manqué.

JULIE.

Que tu es folle , Nérine !

NÉRINE.



NÉRINE.

Ma foi, c'est vous qui perdez l'esprit. Regardez nos jeunes veuves, vont-elles se cloîtrer, s'enterrer toutes vives? elles se desespèrent, elles s'arrachent les cheveux, elles font serment de renoncer à tous les hommes; mais tout ce fracas ne signifie rien, ce sont de pures démonstrations que la bienséance semble exiger; on ne s'en étonne point, & on a la consolation de s'apercevoir que la douleur de ces belles affligées finit avant que le deuil soit passé.

JULIE.

Voilà un bel éloge de la constance des femmes.

NÉRINE.

Si je ne dis pas vrai, qu'on me démente. Ainsi, mademoiselle, croyez-moi, dépêchez-vous de pleurer, de gémir, de regretter Léandre; mais ensuite laissez agir votre cœur, & vous verrez qu'il ne fera pas long-temps sans vous avertir qu'il n'est pas fait pour un seul objet, & que la variété est son élément.

VALÈRE.

Nérine parle juste, & je crois que vous avez trop bon goût pour ne pas sentir qu'il y a tel homme dans le monde qui peut aisément vous consoler de la perte de Léandre.

JULIE.

Et quel est cet homme-là, monsieur?

VALÈRE.

Vous ne le devinez pas?

JULIE.

Non, en vérité.

VALÈRE.

Ce sera moi, mademoiselle.

P A S Q U I N.

Voilà la tranchée ouverte, mais je crains une vigoureuse sortie.

J U L I E.

Ce fera vous ?

V A L E R E.

J'ose m'en flatter.

J U L I E.

Et vous avez tort: je voulois un mari pour l'aimer, pour en être aimée; Léandre est le seul homme, j'ose le dire, qui m'ait fait espérer un pareil bonheur. Pour vous, monsieur, je vous dirai franchement que vous me feriez craindre un sort tout contraire; vous vous aimez trop pour partager vos inclinations.

V A L E R E.

Je vous jure, je vous proteste, je vous fais serment que vous en ferez désormais l'unique objet. Oui, charmante Julie, mon cœur me le dit & me l'affure, par le plaisir qu'il a de vous sacrifier Angélique.

J U L I E.

Et mon cœur vous répond sur le champ, qu'il est trop équitable & trop délicat pour accepter les vœux d'un infidèle. Quand je ne vous connoitrois point d'autre défaut que l'inconstance, c'en seroit assez pour me faire mépriser vos offres.

P A S Q U I N à Valère.

Voilà un siège qui sera meurtrier.

V A L E R E.

Il faut vous pardonner ces premières faillies: quand le temps des bienfécances sera passé, vous me rendrez un peu plus de justice; faites-y vos réflexions.

J U L I E.

Je vous proteste que plus je réfléchirai sur vous , moins je serai disposée à recevoir vos consolations. Suis-moi , Nérine , je veux parler à mon oncle , & prendre congé de lui dès ce moment.

P A S Q U I N.

Ce cœur-là est imprenable : je crois qu'il faut lever le siège.

*S C E N E I X.*

J U L I E , L E A N D R E , V A L E R E ,  
N É R I N E , P A S Q U I N.

J U L I E.

**Q**UE me voulez-vous , Léandre ? ne vous avois-je pas défendu de vous présenter devant moi ? venez-vous renouveler mon desespoir , & jouir encore de l'excès de ma douleur ?

L E A N D R E.

Non , mademoiselle , vous me faites injustice , votre douleur me pénètre trop vivement pour que je cherche à l'augmenter ; je viens seulement pour vous dire que si vous m'avez aimé tendrement , que si vous avez encore pour moi quelque tendresse , il faut que vous m'en donniez la preuve que j'exige.

J U L I E.

Et quelle est cette preuve , je vous prie ?

L E A N D R E.

De ne point aller au couvent , de m'ôter votre cœur , & de le réserver pour un homme plus heureux que moi.

Bbbbb ij

JULIE.

Vous me demandez une chose impossible, & je prie le Ciel de me punir sévèrement, si jamais je suis à d'autres qu'à vous.

PASQUIN à *Valère*.

Voilà votre congé, retirons-nous.

VALÈRE.

Viens, Pasquin, suis-moi, je suis outré. Mademoiselle, vous vous repentirez, mais ce fera trop tard, je vous en avertis.

## SCÈNE X.

JULIE, LEANDRE, NÉRINE, CRISPIN.

LEANDRE à *Crispin*.

**A**s-tu tout disposé pour mon départ?

CRISPIN.

Oui, monsieur, nos chevaux sont sellés & bridés; mais je ne crois pas que nous devons nous presser de partir.

LEANDRE.

Et sur quoi crois-tu cela?

CRISPIN.

Sur une conversation que je viens d'entendre.

JULIE.

Une conversation?

CRISPIN.

Oui, mademoiselle, entre le père de mon maître, le patron du logis, & monsieur votre oncle qui leur contoit des choses merveilleuses sur votre sujet; je l'écoutois sans être aperçû.

J U L I E.

De quoi s'agissoit-il donc ?

C R I S P I N.

Oh ! cela va bien vous surprendre. Premièrement, monsieur votre oncle a dit . . . qu'il étoit votre oncle.

L E A N D R E.

Te moques-tu de nous ?

C R I S P I N.

Vous plaît-il de vous taire ?

J U L I E.

Laissez-le parler.

C R I S P I N.

Il est donc votre oncle, mais votre oncle d'une certaine façon qui fait que, pour ainsi dire . . . vous comprenez bien, par le moyen d'un grand seigneur Italien qui s'étoit établi à Paris, & dont il étoit l'écuyer . . . Attendez, je n'y suis plus. Pardonnez-moi, m'y voici : le seigneur dont je vous ai parlé, avoit deux filles, l'une qui étoit mariée, l'autre qui ne l'étoit pas ; celle qui étoit mariée . . . avoit un mari, comme vous le jugez bien ; mais celle qui ne l'étoit pas, en avoit un sans en avoir ; & parce qu'elle avoit sù plaire à monsieur votre oncle, il est arrivé que monsieur votre oncle & monsieur votre père ont fait un certain mariage secret, qui fait que madame votre tante est devenue madame votre mère . . . parce que votre première mère, qui n'étoit pas votre tante, est venue à décéder par son trépas ; & voilà justement la raison qui fait que je ne crois pas que nous devions partir.

N E R I N E.

Certes, voilà un trait d'histoire bien remarquable,

C R I S P I N.

N'êtes-vous pas au fait présentement ?

L E A N D R E.

Je veux mourir si je comprends un mot à tout ce qu'il a dit.

C R I S P I N.

Ma foi, ni moi non plus ; il y a un diable de brouillamini dans tout cela, qui m'a pensé faire tourner la cervelle. Mais tenez, voici ces messieurs qui vont vous éclaircir.

*S C E N E X I.*

LISIMON, LICANDRE, JULIE, NÉRINE,  
LEANDRE, CRISPIN.

L I S I M O N.

**R**IEN ne vous empêche désormais de rendre la chose authentique.

L I C A N D R E.

Ah ! je suis bien aise de vous trouver ensemble.

J U L I E.

Nous n'y ferons pas long-temps, nous nous parlons pour la dernière fois : vous savez, sans doute, le malheur qui nous est arrivé.

L I C A N D R E.

Oui, je le fais ; on m'a tout conté.

L E A N D R E.

Je vous attendois, monsieur, pour prendre congé de vous.

J U L I E *se jetant aux genoux de Licandre.*

Je n'ai plus qu'une grace à vous demander, mon oncle,

c'est de ne me point engager avec un autre , & de souffrir que je me retire dans un couvent.

L I C A N D R E.

Dans un couvent ! c'est ce que je ne souffrirai point ; & je veux que vous demeuriez auprès de moi , pour la consolation de ma vicilleffe.

N E' R I N E.

Je respire.

L E' A N D R E à *Licandre*.

Je vous conjure en partant, monsieur, de persister dans cette résolution.

L I C A N D R E.

J'y persisterai, je vous en répons. Je ferai bien pis, car je prétends la marier.

J U L I E.

Me marier !

L I C A N D R E.

Sans doute, & dès aujourd'hui.

L E' A N D R E.

Ah ! de grace , ne lui faites point de violence sur ce sujet. Il suffira . . .

L I C A N D R E.

Je vous marierai aussi, vous qui parlez.

L E' A N D R E.

Moi, monsieur !

L I S I M O N.

Vous-même ; c'est une affaire que nous venons de conclurre.

N E' R I N E.

Ah ! par ma foi, je devine ce que c'est : on va donner Angélique à Léandre, & Valère époufera ma maîtresse ; cela n'est pas mal imaginé.

J U L I E.

Si ce sont là vos intentions, mon oncle, vous me mettrez dans la nécessité d'être ingrate, & j'aurai le malheur de vous desobéir.

L I C A N D R E.

Vous ne ferez point ingrate, vous obéirez, & vous ferez ravie d'être mariée.

L E A N D R E.

Quel est donc celui que vous lui destinez?

L I C A N D R E.

Vous.

L E A N D R E.

Moi!

N E R I N E.

En voici bien d'un autre.

J U L I E.

J'épouferois Léandre!

L I C A N D R E.

Aimez-vous mieux aller au couvent?

J U L I E.

Non, vraiment, mon oncle; mais puis-je devenir la femme de mon beau-père?

L I C A N D R E.

Allez, rassurez-vous, il ne l'est point.

L E A N D R E.

Juste ciel!

J U L I E.

Quoi, la baronne de Saint-Aubin n'étoit point ma mère?

L I C A N D R E.

Non, puisque vous êtes ma fille.

J U L I E.

Votre fille!

LICANDRE.



L I C A N D R E.

Oui, ma chère Julie, reconnoissez celui qui vous a donné le jour.

J U L I E.

Ah! je dois vous reconnoître à la tendresse que j'avois pour vous, & à celle dont vous m'avez toûjours honorée.

C R I S P I N.

Je vous le disois bien, moi, que monsieur votre oncle & madame votre mère avoient fait un mariage secret.

L É A N D R E.

Je n'ose croire ce que j'entends, & je crains de me tromper.

L I C A N D R E.

Rassurez-vous, Léandre; ce que je dis est indubitable, & je vous en convaincray dans un moment, en vous faisant le récit de mes aventures. Qu'il vous suffise présentement de savoir que Julie est ma fille, que vous n'avez jamais été son beau-père, & que l'obstacle qui vous a tant affligé n'est point un obstacle à votre bonheur.

C R I S P I N.

Ne voilà-t-il pas mot pour mot ce que je vous avois dit!

J U L I E.

O ciel! après une si vive alarme, que ma joie est excessive!

L É A N D R E.

Ma surprise, mon bonheur... je ne saurois parler.

L I S I M O N.

Allez, cela est plus éloquent que tout ce que vous pourriez dire; nous entendons de reste.

L I C A N D R E.

Entrons , &amp; envoyons chercher un notaire.

L I S I M O N.

Nous ferons deux nôtces à la fois , celle de Julie &amp; de Léandre , &amp; celle de Valère &amp; d'Angélique.

*S C E N E X I I.*LISIMON, LICANDRE, JULIE, NÉRINE,  
LE'ANDRE, CRISPIN, PASQUIN.P A S Q U I N à *Lisimon.***J**E viens vous apprendre d'étranges nouvelles , monsieur.

L I S I M O N.

Quoi donc ?

P A S Q U I N.

Monsieur votre fils est parti.

L I S I M O N.

Il est parti ! où va-t-il ?

P A S Q U I N.

Il n'en fait rien , ni moi non plus ; mais defespéré d'avoir rompu une seconde fois avec Angélique , pour l'amour de mademoiselle , qui n'a point voulu recevoir ses hommages , il vient de me dire qu'il s'en alloit si loin , si loin , que vous n'entendrez jamais parler de lui.

L I S I M O N.

Le malheureux ! je suis fâché que cet incident trouble votre joie ; mais, quelque triste qu'il soit pour moi, il ne m'empêchera point de donner tous les soins nécessaires aux préparatifs du mariage que vous venez de conclure.

L I C A N D R E.

Nous vous sommes infiniment redevables ; mais ces préparatifs n'empêcheront point que nous ne cherchions tous les moyens possibles de remettre Valère dans vos bonnes grâces, & dans celles d'Angélique.

L I S I M O N.

Entrons ; j'y donnerai les mains de tout mon cœur, quoiqu'il ne le mérite pas.

## SCÈNE DERNIÈRE.

C R I S P I N , N E R I N E , P A S Q U I N .

C R I S P I N .

VOILA donc mon maître marié. Pour moi, je vais chercher quelque jolie grisette avec qui je puisse faire fouche : je serois responsable devant la postérité, si je laissois périr la race des Crispins. Soyons amis, Pasquin ; je te laisse en possession, & je te promets que je ne chasserai plus sur ton domaine.

N E R I N E à *Pasquin*.

Si tu me promettois de n'être plus jaloux, je ne te regarderois plus comme un mari, & tu en serois mieux traité.

P A S Q U I N.

Touche-là, mon enfant : je vois bien que dans le siècle où nous sommes, quand on fait tant que de prendre une femme, il faut se résoudre à devenir commode.

*Fin du premier Volume.*

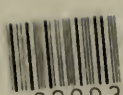




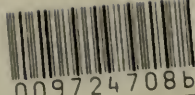
**La Bibliothèque  
Université d'Ottawa  
Échéance**

**The Library  
University of Ottawa  
Date due**

--	--	--	--



a39003



009724708b

